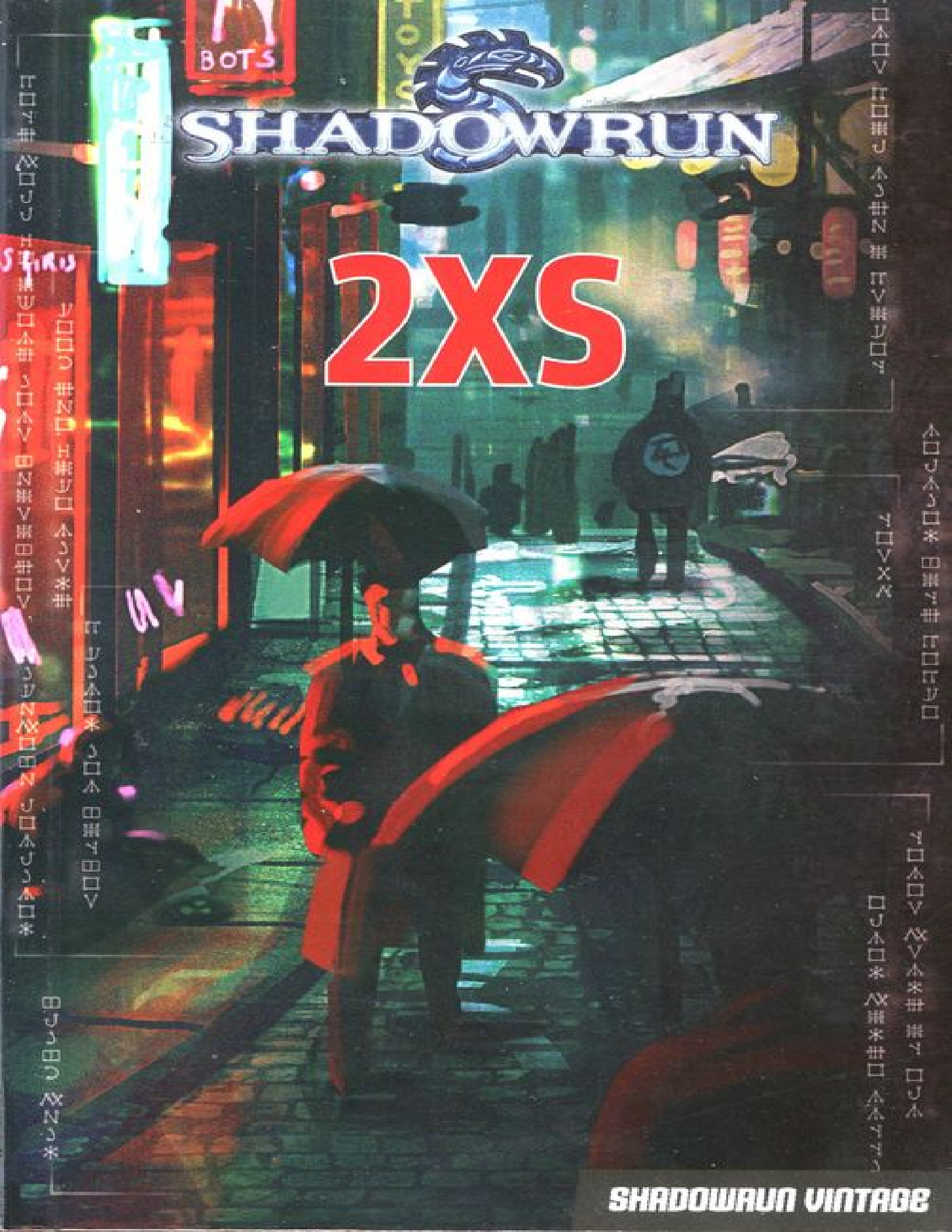

SHADOWRUN VINTAGE

2XS

Nigel Findley

Crédits – 2XS
Un roman *Shadowrun Vintage* – version intégrale

Illustration de couverture : Nathan Geppert

Edition française

Collectif Ombres Portées

Développeur de la gamme Shadowrun VF : Anthony Bruno

Traduction : Morgan Rousseau, avec Ghislain Bonnotte

Corrections & relectures : Ghislain Bonnotte, avec Anthony Bruno

Maquette : Romano Garnier

Titre original : 2XS

Version française 1.0 (décembre 2010).

Copyright© 2010 The Topps Company, Inc.

Shadowrun, 2XS et la Matrice sont des marques déposées et / ou des marques de fabrique de The Topps Company, Inc. aux États-Unis et / ou dans d'autres pays.

Version américaine publiée par Catalyst Game Labs, un label d'InMediaRes Productions L.I.C., Lake Stevens, Washington, USA.

Tous droits réservés, Marque utilisée par Black Book Édition sous licence d'InMediaRes Productions L.I.C.

Imprimé en Espagne par Grafo.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du centre français d'exploitation du droit de copie.

Dépôt légal : janvier 2011

ISBN : 978-2-915847-93-2

Retrouvez nous sur le Net !

http://www.shadowrun.fr (portail communautaire Shadowrun)

http://www.black-book-editions.fr (site de l'éditeur)

http://www.shadowforums.com (principal forum francophone)

À HTL
Merci d’avoir supporté la nécessaire schizophrénie du romancier.

La réalité prend fin ici.

CHAPITRE 1

Par où est-ce que tout ça avait commencé ? J'imagine qu'on pourrait dire que tout a commencé avec une femme armée d'un flingue.

Ça avait été une journée de merde. J'étais en vrac. Tellement crevé que j'arrivais à peine à garder les yeux ouverts en montant les deux volées de marches qui me séparaient de ma piaule des La Jolla Apartments. Vous faites pas d'illusions. Le nom est peut-être classe, mais c'est tout ce que la D Street d'Auburn peut revendiquer. Je commençais à ressentir la présence de lacérations et d'écorchures variées au niveau de mon cou et de ma poitrine, et une vilaine contusion sur ma cuisse gauche palpitait sourdement, là où mon manteau pare-balles avait tout juste arrêté une balle de petit calibre. Du bon côté, le créditube certifié dans la poche de mon pantalon était blindé de nuyens. J'avais l'impression qu'il diffusait une chaleur confortable. Je ne pouvais jamais être sûr de rien lorsque je traitais avec Anwar le fixer mais, cette fois, il avait payé mes honoraires en totalité.

J'étais content de voir que le couloir menant à ma porte était désert. En ce qui concerne les menaces sérieuses, la sécurité de La Jolla est vraiment risible, mais elle est généralement suffisante pour empêcher les puceux et les punks des rues d'entrer. C'était tout aussi bien. Vanné comme je l'étais, j'aurais eu bien du mal à persuader un quelconque squatter à moitié bourré de s'écarter.

Arrivé devant ma porte, j'appliquai mon pouce sur la serrure, puis pénétrai à l'intérieur en soupirant.

La lumière de la messagerie clignotait sur mon télécom, la séquence indiquant le nombre d'appels que j'avais reçus. J'arrêtai de compter à neuf. À quoi est-ce que je m'attendais après avoir quitté la conurb pendant presque cinq jours ? Pendant un temps, j'avais eu un téléphone portable, mais j'avais arrêté de le trimballer depuis que ce foutu truc s'était déclenché lors d'un boulot de surveillance. J'avais oublié de désactiver la sonnerie et

résultat : ma tête avait pratiquement explosé. Je n'étais pas d'humeur à m'occuper de foutus messages de téléphone, mais il était possible qu'un des appels puisse être lié à l'affaire à laquelle je travaillais. Encore mieux, il s'agirait peut-être d'une offre concernant une nouvelle affaire.

Affaire. Pourquoi ne pas employer le mot que la plupart des gens utiliseraient pour ce que je faisais ? *Shadowrun.*

Pour moi, il y a une différence, voilà pourquoi. Il est possible que d'autres ne la voient pas, mais cette distinction est importante pour moi. Les circonstances m'ont peut-être forcé à glisser vers les Ombres, mais je me défends énergiquement d'être un shadowrunner. Un shadowrunner accepte généralement n'importe quelle opération dont il peut matériellement s'occuper : extraction, vol de données, cambriolage, transport, gros bras, voire dans certains cas, liquidation pure et simple. Personnellement, je suis sélectif. Je prends les boulots de surveillance, de recouvrement, je m'occupe même de protection rapprochée si j'estime que la personne dont je dois m'occuper mérite de rester en vie. Mais je tiens à connaître le pourquoi du comment avant de me charger d'une affaire, et la raison derrière le boulot doit au moins avoir un peu de sens pour moi. Le monde est un endroit sombre, peuplé de gens qui soit prennent plaisir à le rendre plus sombre encore soit n'ont rien à foutre des conséquences tant que le boulot est fait. Je ne suis pas obtus au point de croire que je pourrais inverser cette tendance à moi seul, mais une chose est sûre, je peux au moins décider de ne pas aggraver la situation. Et même si je souhaitais l'aggraver, bon Dieu, je devrais faire face à une concurrence bien trop importante.

Vous vous rappelez, il y a environ douze ans, la résurgence du vieux polar pré-simsens, le retour des détectives dur-à-cuire ? Et quand je dis vieux, je veux dire *antique.* L'action se passait il y a peut-être un siècle, un vrai truc historique, mais on dirait que ça a marché très fort chez certains. Si j'avais été dans le bizness à cette époque, j'aurais probablement eu une licence, un bureau – avec mon nom sur la porte en verre dépoli peut-être, « Derek Montgomery, Investigations » – et puis un flingue. Et à présent ? Aucune licence et mon bureau me suit quel que soit l'endroit où je me trouve. J'ai le flingue, en revanche.

La douleur palpitante dans ma cuisse gauche me rappela que, malheureusement, tout le monde en avait un. Et que peu de gens hésitaient à se servir de leur puissance de feu, à la moindre provocation. Prenez aujourd'hui, par exemple. Le type qui m'avait tiré dessus n'était impliqué en aucun cas dans l'affaire à laquelle je travaillais. C'était tout simplement un gamin accro au simsens qui s'était enfiché un peu trop de puces « Slade le sniper » et avait décidé de décharger son Streetline Spécial sur la foule des passants. Je me suis simplement retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Le gamin n'eut pas beaucoup plus de chance. Très calmement, très professionnellement, le type à côté de moi s'occupa de la situation en envoyant un sort de boule de feu, qui remonta la ligne de tir et fit frire le môme sur place. Le mage se dirigea alors tranquillement vers une ruelle et y disparut. Et ce fut terminé. Ainsi va la vie (et la mort) dans le monde Éveillé.

Eh bien, au moins, j'allais pouvoir arrêter de penser à tout cela pendant les douze prochaines heures. Encore mieux, je n'aurai pas à m'inquiéter de me faire braquer par une arme. Et si quelqu'un devait me braquer une arme dessus, je serais trop profondément endormi pour le savoir. Je fermai la porte du pied, veillai à ce que le maglock s'enclenche et suspendit mon long manteau sur un crochet dans l'entrée. Le crépuscule était pluvieux sur Auburn et l'on pouvait apercevoir la fade lavasse à travers la fenêtre partiellement polarisée, illuminant la pièce d'un éclat mat et terne qui convenait parfaitement à mon humeur. J'envisageai d'allumer une lumière, puis me ravisai. J'arriverai à trouver le lit, même dans l'obscurité, et rien d'autre n'importait vraiment. Je pensai au fait de me nourrir le temps d'un instant. Mon estomac me donnait l'impression d'un poing serré, mais même la demi-minute nécessaire au réchauffage d'un des paquets de Menusoja que je conservais dans le congélo signifierait une demi-minute pendant laquelle je ne dormirais pas. La décision fut facile. Je m'assis sur le rebord du lit, retirai mes bottes et m'effondrai en arrière, encore tout habillé. Je pourrais jurer que je me suis endormi avant même que ma tête n'atteigne l'oreiller.

J'étais en train de flotter au milieu des chaudes vapes du sommeil lorsque la sonnerie de la porte retentit. Probablement l'un de mes voisins, qui me faisait une visite de courtoisie. « Va crever ailleurs ! » criai-je de ma voix la plus belle et la plus courtoise, en bon voisin.

Le connard à la porte n’eut pas l’air d’avoir entendu ce subtil conseil. La sonnerie retentit de nouveau. Hurlant un autre juron empreint d’amitié, je tâtonnai le dessus de la table de nuit de mes mains engourdies par le sommeil, mettant tout sens dessus dessous jusqu’à ce que je trouve enfin la télécommande. Appuyant maladroitement sur un bouton, j’ouvris un œil en direction de l’écran du télécom.

La minuscule caméra de sécurité cachée dans le mur au-dessus de la porte – et installée gracieusement par un de mes potos – captait l’image de mon visiteur et la retransmettait sur l’écran. J’ouvris mon autre œil afin de l’examiner de plus près.

La visiteuse valait clairement l’effort supplémentaire, même avec la perspective déformée par l’angle de la caméra. Grande et mince – pas tout à fait un mètre quatre-vingts, à ce que j’en jugeai – ses cheveux cuivrés et raides étaient coupés court. Sous cette perspective, il était difficile de me faire une idée de ses traits, mais l’angle de la caméra me permit de voir le datajack bordé de chrome que je n’aurais sinon peut-être pas repéré immédiatement. Ses vêtements n’étaient pas spécialement des fringues de haute couture, mais leur coupe les mettaient certainement un cran au-dessus de quoi que ce soit qu’on puisse voir dans les rues du sud-ouest d’Auburn, en particulier après le coucher du soleil. Son tailleur de synthécuir gris, fait sur mesure, mettait en valeur les courbes saisissantes de sa silhouette plutôt que de les dissimuler, mais – en considérant le lieu et l’heure – j’aurais parié que la veste était tout aussi blindée qu’elle était élégante. Je la rangeai dans la catégorie des corpos de rang intermédiaire. Ceci dit, l’apparence de ses vêtements m’indiquait qu’elle ne se trouvait pas dans le quartier ouvrier qu’était Auburn pour l’excitation de mettre son joli corps en péril – ce jeu idiot que certains nommaient « se faire la conurb. » Non, dans ce cas son équipement aurait été encore plus neuf, tout en ayant l’air plus vieux.

J’appuyai sur un autre bouton de la télécommande. « Ouais, qu’est-ce vous voulez ? » grognai-je.

La rousse sursauta au son de ma voix, puis jeta un coup d’œil aux alentours à la recherche du haut-parleur. Son regard gris à l’expression détachée balaya la zone autour de la porte. Il me sembla qu’elle repéra l’emplacement de la caméra presque immédiatement. Intéressant, pensai-je. Vous devez vous y connaître en technologie pour repérer mes jouets.

« Derek Montgomery ? » s'enquit-elle. Elle parlait d'une voix basse et régulière, bien qu'avec une pointe de nervosité. Je me demandai comment cela sonnerait de l'entendre prononcer mon nom *sans* cette nervosité.

« Vous voulez quoi ? » répétai-je, en articulant un peu mieux.

Je savais qu'elle ne pouvait pas me voir, mais j'eus la sensation étrange que ses yeux étaient fixés sur les miens. « Je veux vous parler, » dit-elle d'un ton posé. « C'est important. C'est… » Elle hésita.

« … une question de vie ou de mort ? » dis-je en terminant sa phrase à sa place.

Si elle avait remarqué l'ironie dans ma voix, elle n'en montra aucun signe. « Oui, » répliqua-t-elle. « Oui, c'est exactement cela. »

Je l'examinai en la balayant une dernière fois du regard. Ses vêtements évoquaient le pognon, ses manières évoquaient le pognon. Dans ma branche, le problème n'est pas de trouver des gens qui ont besoin de vos services. C'est de trouver des gens qui peuvent *payer* pour vos services.

« Ouais, ben, peut-être, » maugréai-je. « Et vous êtes qui, au juste ? »

Je m'attendais à ce qu'elle me donne un genre de nom de rue, mais elle me surprit. « Je m'appelle Jocasta Yzerman, » dit-elle, comme si de rien n'était. « Très bien, » lui dis-je, « donnez-moi une seconde. » De quelques touches, j'allumai les lumières, éteignis la caméra de sécurité puis me hissai hors du lit. Je me regardai vite fait dans le miroir, vis que mes yeux étaient injectés de sang et mes vêtements froissés, comme si j'avais dormi tout habillé – ce qui n'était pas vraiment une surprise. Je passai mes doigts dans mes cheveux, les ébouriffant pour redresser le côté aplati par l'oreiller. J'avançai alors jusqu'à la porte et l'ouvris.

« Entrez, » dis-je en m'écartant.

En chair et en os, ma visiteuse paraissait encore plus belle que sur l'écran. La ligne mince et serrée que formait sa bouche m'indiquait qu'elle était manifestement bouleversée par quelque chose, mais je préférais m'imaginer à quoi ressemblaient ses lèvres lorsqu'elle souriait. Elle ne lança pas même un regard rapide à mon appartement en pénétrant à l'intérieur. Tout comme je l'avais deviné, elle n'était là que pour affaires, rien que les affaires.

« Prenez un siège, » lui dis-je en refermant la porte et en vérifiant deux fois le maglock. Je me retournai alors vers elle, présentant à Jocasta Yzerman ma plus belle expression impénétrable.

Elle se tenait debout au milieu de la salle, alerte, presque au point de trembler. Après la première milliseconde, toutefois, je ne faisais même plus attention à sa posture. Sans doute parce que toute mon attention était concentrée sur l'arme qui avait jailli dans sa main gauche.

Officiellement, le Colt America L36 était classé dans les pistolets légers, à peine plus qu'un pistolet de poche : calibre cinq millimètres avec un canon de huit centimètres. Mais même le pistolet le plus léger semble avoir un canon aussi large qu'un tunnel de métro lorsque vous vous retrouvez nez-à-nez avec. Vu la façon dont la visée laser au-dessus du canon m'éblouissait, je savais que le point de ciblage rouge rubis était fixé entre mes yeux.

J'évaluai la distance entre nous. Deux ou trois mètres. Si j'essayais de me saisir de son arme, je pourrais *presque* réussir avant qu'elle ne puisse tirer. Faudrait être précis et justement la précision n'importe qu'en ce qui concerne les fers à cheval, les grenades et la danse. Au lieu de cela, donc, je lui montrai mes mains vides, forçai un sourire désarmant à apparaître sur mon visage et lui sortis ma plus belle voix, celle que j'utilisais dans les situations où tout le monde devait garder son calme.

« Hé, gardons notre calme, » lui dis-je, quelque peu sans conviction. « S'il y a un problème, nous pouvons en parler et – »

Elle me coupa, sa voix froide comme l'acier. « Vous avez tué ma sœur, » déclara-t-elle.

« Et maintenant vous allez me tuer ? Ça semble parfaitement logique. »

À nouveau, elle ne remarqua pas l'ironie dans ma réponse. « C'est exact, » dit-elle. « Vous avez tué Lolita. »

« Lolita… » Puis le nom me frappa. C'était sûrement à cause de mon état de fatigue général que je n'avais pas réalisé que ce nom m'était familier. Lolita Yzerman, un nom surgi du passé. Nous nous étions rencontrés il y a quelques années, je l'avais aidée à se sortir d'une vraie mauvaise passe. Il n'avait pas fallu longtemps avant que nous ne passions aux choses sérieuses, puis Lolita m'avait giclé de sa vie. Elle s'était

probablement figurée qu'un gars comme moi n'était pas ce qu'on pourrait appeler un atout pour une fille ambitieuse et intelligente comme elle. Ça devait faire, bon Dieu, presque un an qu'on ne s'était pas parlé.

Et à présent, elle était morte. La petite Lolly, au rire pétillant et aux grands yeux bleus.

« C'est cela – Lolita, » dit Jocasta Yzerman, me ramenant en sursaut vers le présent. « Je suis heureuse que vous vous rappeliez de son nom. »

C'était mon tour à présent d'ignorer l'ironie dans sa réponse. « Hé, attendez, » lui dis-je, « je connais Lolita… je *l'ai connue*, nous avons eu une histoire. Vous le savez probablement. Mais la dernière fois que je lui ai parlé, la dernière fois où je l'ai vue, c'était vers le début de l'année dernière. Je n'ai pas tué votre sœur. Pourquoi l'aurais-je fait ? »

Tout en parlant, j'observai ses yeux. Vous pouvez apprendre beaucoup sur une personne rien qu'en regardant ses yeux. À défaut d'autre chose, vous pouvez parfois repérer le moment où les gens sont sur le point de presser la détente. Il y avait une légère trace de… quelque chose… dans les yeux gris de Jocasta. Ce n'était pas vraiment du doute, mais cela suffisait pour me donner espoir. Ses yeux m'indiquaient, qu'au fond d'elle-même, elle ne voulait pas réellement se servir de son arme, quelle que ferme qu'était sa prise sur celle-ci. Elle s'était blindée jusqu'ici et elle arriverait probablement à se blinder suffisamment pour presser effectivement la détente. Mais elle ne le souhaitait pas. Elle souhaitait trouver une raison pour ne pas m'ôter la vie. C'était un souhait que j'approuvais pleinement.

« Vous aviez vos raisons, » dit-elle. « Quelles raisons ? » demandai-je, écartant les mains tout en reculant lentement. Remarquant le mouvement, Jocasta réagit de manière naturelle : elle avança de deux ou trois pas. La distance entre nous se réduisait. Pas de beaucoup, mais c'était un pas dans la bonne direction. « Quelles raisons ? » répétai-je.

« Pour vous en sortir, » dit froidement Jocasta. « C'était le seul moyen pour qu'elle cesse de vous faire chanter. »

Je la regardai fixement. Me faire chanter… Bien sûr, de ce que j'avais vu de Lolly, elle était capable d'essayer de faire chanter quelqu'un si les enjeux étaient suffisamment élevés. Mais je ne m'étais pas senti menacé. Elle n'en avait pas su assez sur moi.

« Croyez-moi, » répondis-je. J'étais devenu la sincérité personnifiée. « Lolly n'aurait pas pu me faire chanter car elle ne *savait rien* sur moi. » Je reculai de nouveau ; de nouveau Jocasta avança d'un pas. La petite gavotte avait cette fois réduit la distance entre nous à légèrement moins de deux mètres.

Ce ne fut pas trop tôt d'ailleurs, car quelque chose changea dans ses yeux. Sa voix était plus cassante, plus tendue, lorsqu'elle parla. Elle s'efforçait de faire ressortir sa colère afin de pouvoir se résoudre à presser la détente. « Vous mentez, » dit-elle avec hargne. « Vous êtes un menteur *et* un meurtrier. Vous avez fait quelque chose de mal et ma sœur le savait, aussi vous l'avez tuée. Vous avez tué ma sœur. » Elle pleurait à présent, presque hystérique.

Son doigt se serra sur la gâchette. « Crève, enfoiré de ta mère. »

C'est à cet instant que je me mis à bouger. Je pivotai sur le côté, tournant mon torse et ma tête vers le bas, sur la gauche, mon pied droit remontant vers le haut en un mouvement de faux. Juste à temps. Le pistolet silencieux de Jocasta toussa, la balle ne faisant guère plus de bruit qu'un claquement de fouet en fendant l'air, terriblement proche de ma tête, puis brisa quelque chose derrière moi. Mon pied droit continua rapidement sur sa lancée, percutant l'intérieur du poignet de la femme. Une parfaite manœuvre de désarmement par coup de pied circulaire. Ce coup de pied aurait rendu fiers mes instructeurs de la Lone Star, bien qu'ils eussent probablement été navrés que sa balle n'ait pas atteint son but.

La montée d'adrénaline avait dû me pousser un peu plus loin que d'habitude. Entraîné par la force de mon élan, je remarquai que le coup de pied avait fait plus que de repousser la ligne de tir de son arme et de lui faire lâcher prise. J'avais littéralement fait voler la femme d'un coup de pied. Elle était recroquevillée sur le sol, pleurnichant et serrant sur son ventre son poignet droit très probablement brisé.

J'hésitai. Ce n'était pas que je pensais qu'elle simulait ; l'impact avait été suffisamment fort pour me faire mal au pied, même sous l'effet de l'adrénaline. C'était plutôt mes émotions qui me mettaient en vrac. Une partie de moi était contente de voir mon meurtrier potentiel blessé, du moins un peu. Si je n'avais pas réagi, sa balle de petit calibre aurait répandu la partie pensante de Derek Montgomery sur le mur de mon appartement.

Une autre partie de moi, en revanche, voyait une femme qui souffrait, et réagit de la manière prévisible. Elle n'avait pas *voulu* me tuer. Elle avait simplement pensé qu'elle *devait* le faire, c'était quelque chose qu'elle avait dû se forcer à faire et quelque chose qui aurait probablement flingué le reste de sa vie sous le poids de la culpabilité. Je ramassai son arme et la glissai dans la ceinture de mon pantalon. Je me suis ensuite agenouillé près d'elle.

Jocasta était recroquevillée en position fœtale, ses minces épaules tremblant sous les profonds sanglots qui déchiraient sa gorge.

Je fis une pause avant de poser doucement une main prudente sur son dos, en faisant attention de rendre le geste aussi asexuel que possible. C'était une autre complexité dans laquelle je ne souhaitais simplement pas m'aventurer. Elle ne chercha pas à éviter mon contact, mais je sentais les muscles de son dos se tendre comme si elle essayait d'une façon ou d'une autre de soustraire sa peau à un contact détestable.

Je soupirai. D'accord, si c'est ce qu'elle voulait. Je me relevai, retirai l'arme de ma ceinture et la posai sur une table, à portée de main. Je m'assis alors dans le seul fauteuil de l'appartement. Suivant sa résistance, il pouvait se passer un moment avant que Jocasta ne rassemble ses esprits. Pouvais tout aussi bien me mettre à l'aise en attendant. J'activai le système de massage, un autre jouet gracieusement offert par le pote qui s'était occupé de ma caméra de sécurité, avant de me réinstaller dans l'étreinte chaude du fauteuil. Je me mis ensuite à l'observer.

Il ne fallut pas longtemps du tout. Elle était forte mentalement, cette Jocasta Yzerman. Connaissant sa sœur, cela n'aurait pas dû me surprendre. Les sanglots s'arrêtèrent en premier, puis les tremblements. Enfin, lentement, elle se déplia, quittant sa position fœtale. Lorsque je vis à nouveau son visage, il semblait vierge de toute marque de larmes, pas plus que ses yeux n'étaient rouges ou gonflés. Je baissai les yeux vers son poignet droit et me fis l'impression d'être un foutu enfoiré. Il était déjà gonflé et commençait à se décolorer, bien que je ne le pensai pas cassé. Elle n'avait pas l'air d'y prêter attention en se relevant, comme si la douleur n'était pas digne de son attention.

Je l'observai, fasciné. Ses mouvements montraient une grâce, un genre d'assurance, dont ils n'avaient pas fait preuve auparavant. Il semblait que sa mission meurtrière, bien qu'infructueuse, l'avait libérée d'une manière ou

d’une autre. Elle me regardait calmement. Son regard ne montrait aucune haine, ni même de crainte. S’il montrait quelque chose, c’était plutôt de la résignation, presque du fatalisme. L’expression de son visage était tranquille, plus tranquille encore et j’aurai dû la déclarer comme morte.

« Je suis désolée, » dit-elle doucement, pas une trace d’émotion dans cette voix. « Je vais m’en aller à présent. »

Je m’étais levé de ma chaise avant qu’elle ne puisse faire un pas. J’étendis la main pour saisir son épaule, mais la retint au dernier moment. J’avais déjà pu observer des cas de contrôle émotionnel auparavant et j’avais vu ce qui se passait lorsque ce contrôle se fêlait. Je ne souhaitais pas faire quoi que ce soit que puisse déclencher cela. À la place, j’étendis simplement un bras, lui barrant la route tel un portail. « Non, » lui dis-je, « ne partez pas. »

Elle leva les yeux pour rencontrer les miens. « Pourquoi non ? » De nouveau, pas une trace de quoi que ce soit dans sa voix, pas même de curiosité.

Ce qui était ironique, car la curiosité était exactement ce qui me dévorait à l’heure actuelle. Il fallait que je comprenne mieux certaines choses concernant l’ensemble de ce foutu bordel. Au pire, il me fallait une meilleure réponse à donner à la dame.

J’essayai de rester sur un ton léger. « Oh, je ne sais pas, » temporisai-je. « Vous pouvez appeler ça de l’hospitalité mal placée, mais lorsque quelqu’un vient chez moi et tente de m’abattre, je trouve inconfortable l’idée qu’il s’en aille avant que je puisse ne serait-ce que lui offrir un verre. »

Sa réaction fut exactement celle à laquelle je m’attendais : que dalle. Au moins, elle n’avançait plus vers la porte. J’hésitai un moment, puis empoignai son épaule. Je la fis se retourner, doucement, *très* lentement. Je ressentis de nouveau ses muscles se tendre en réaction, mais son contrôle apparent ne tomba pas en miettes. Je la poussai doucement vers ma chaise.

« Allez-y, » lui dis-je. « Asseyez-vous. J’aimerais vous parler. » Elle avança tranquillement dans la direction dans laquelle je l’avais poussée. Toujours avec grâce, mais celle-ci avait quelque chose de machinal à présent. Son cerveau avait le contrôle total de son corps, mais ce contrôle se

situait en dessous du niveau conscient, comme sous pilotage automatique. On aurait dit une forme de somnambulisme. Elle se retourna et se laissa choir dans la chaise.

Celle-ci lui arracha une réaction. J'avais oublié d'éteindre le système de massage, qui fonctionnait toujours à plein régime. Au moment où ses fesses et son dos touchèrent la chaise, je vis tous ses muscles se contracter en un spasme et elle lévita, pour ainsi dire, à deux ou trois centimètres au-dessus du siège. Puis la gravité reprit ses droits et elle retomba vers l'étreinte de la chaise. Elle ne la combattit pas cette fois. Son corps entier sembla s'amollir et ses paupières s'affaissèrent. Elle me fixait toujours des yeux, en revanche.

Je la regardai quelques instants, puis allai m'asseoir au bord de mon lit. « Je suis navré pour Lolly, » lui dis-je doucement.

Aucune réaction à nouveau. Je soupirai. J'avais déjà vu des gens aussi tendus auparavant. Ils se détendaient généralement d'eux-mêmes en craquant subitement, parfois au pire moment possible. Certains, toutefois, ne se laissaient plus jamais aller. Jocasta s'était effondrée, pendant juste quelques minutes, étendue sur le sol de mon appartement. Ç'avait été cathartique, mais il était évident que cela n'avait pas été suffisant. Le fait que cela se soit malgré tout produit me donnait de l'espoir qu'elle traverserait cette passe. Il fallait simplement la pousser dans la bonne direction.

« Pourquoi est-ce que je me retrouve même à penser à tout ça ? » me demandai-je à nouveau. Ce n'était pas mon problème. C'était elle qui avait décidé de me tuer et, bordel, elle n'avait qu'à vivre avec les conséquences de cette décision. Je n'avais qu'à simplement la laisser se débrouiller et, bye bye Jocasta Yzerman. Mais, pour toutes sortes de raisons, ce n'était pas acceptable.

Je ne suis pas un idéaliste ; un idéaliste ne ferait pas long feu dans le monde de 2052. En fait, je suis aussi dur et froid que n'importe qui lorsque cela s'avère nécessaire. Mais cela ne veut pas dire que je suis d'accord avec le fait de tourner le dos à une situation à laquelle je pourrais apporter mon aide. Bien sûr, il y avait aussi une autre raison. J'avais connu Lolita Yzerman. Je pense que je l'avais peut-être même aimée. Elle était morte à

présent. Il était trop tard pour aider Lolly, mais je *pouvais* aider sa sœur Jocasta.

« Vous avez un cliché de Lolly ? » demandai-je d'un ton doux. Jocasta acquiesça. Elle mit la main dans sa poche et en ressortit une holo de la taille d'une paume. Elle tendit la main pour me la remettre. « Hmm hmm, » lui dis-je, en secouant la tête. « Regardez-là, *vous*. »

Elle hésita, se rendant peut-être compte de ce que j'étais en train de faire, mais fit finalement ce que je lui demandais. Elle regarda fixement l'holo pendant un instant avant que son visage ne commence à se tordre sous le coup de la peine. L'holo tomba de ses doigts manquant subitement de force. Accompagnée en cela par un léger son étouffé, elle s'effondra dans la chaise et se pencha en avant. Son front était sur ses genoux et elle serrait ses tempes entre ses mains comme pour empêcher son crâne d'exploser. Son corps fut à nouveau violemment secoué de sanglots haletants.

Je me détournai, un peu embarrassé. Ne voulant pas m'immiscer davantage dans la peine de cette femme en pleurs, je ramassai l'image oubliée au sol.

CHAPITRE 2

Lolita Yzerman. L’holo était manifestement un travail d’amateur, légèrement floue et mal cadrée. Mais elle suffisait. C’était le sourire de Lolly qui sortait de l’holo, aucun doute possible.

En surface, Lolly et Jocasta ne faisaient pas preuve d’une ressemblance familiale frappante. Jocasta était grande, tandis que Lolly était petite, les cheveux blonds et ondulés, les yeux bleu clair. De plus, Jocasta était mince, quelque peu anguleuse et austère, tandis que Lolly possédait d’agréables rondeurs à tous les bons endroits. En examinant plus attentivement l’holo, toutefois, j’arrivai à distinguer la ressemblance. Les mêmes pommettes. Les mêmes bouches, un peu petites pour le visage, de bonnes dents. Et bien sûr, les deux possédaient un datajack, implanté haut sur leur tempe droite.

Lolly Yzerman. Elle m’avait un peu raconté son histoire. Je n’avais pas automatiquement tout cru, mais certaines parties sonnaient indubitablement comme étant la vérité. Son père, David Yzerman, avait été un concepteur informatique réputé et travaillait en indépendant. Lolly avait montré tôt des facilités propres en mathématiques et en sciences, elle avait donc tout logiquement suivi les traces de son père. Elle était intégré le cursus de sciences informatiques de l’University of Washington à l’âge tendre de quinze ans, obtenant son diplôme moins de trois ans plus tard, la plus jeune diplômée à recevoir les félicitations du jury de l’U-Dub.

Je suppose que son père avait également complété son cursus. Même lorsqu’elle était encore étudiante, Lolly travaillait en tant qu’experte en programmation pour une chiée de boîtes locales, tout en s’établissant une expérience professionnelle extraordinaire.

Comme on pouvait s’y attendre, elle avait décidé qu’elle aurait besoin d’un datajack pour progresser véritablement, mais son père avait refusé ne serait-ce que de simplement envisager de laisser sa fille passer sous le laser avant qu’elle n’ait eu vingt-et-un ans. De manière tout aussi prévisible,

Lolly n’avait rien eu à foutre de ce que son père avait dit. Elle accepta quelques contrats de plus afin de gagner suffisamment de nuyens, puis s’enfuit dans le but de se faire implanter. Elle n’avait encore que dix-sept ans, je crois. Le père de Lolly l’avait punie lorsqu’elle était retournée à la maison, un tout nouveau jack luisant sur la tempe, mais Lolly était certaine qu’il avait secrètement été très fier d’elle. Elle avait ri en me racontant cela.

Les contrats avaient continué de venir de partout : programmation matricielle, analyse de systèmes, conception de matériel, peut-être même quelques runs matriciels à la limite de l’illégalité, mais elle ne parlait jamais de cela. Généraliste jusqu’à présent, Lolly commença à se spécialiser. Elle avait toujours aimé résoudre des énigmes, m’avait-elle dit, et trouva bientôt sa place dans l’amplification de signal et le « nettoyage ». À mi-chemin entre l’art et la science, le nettoyage consiste à isoler le véritable signal du bruit de fond, puis de le nettoyer en éliminant la distorsion. Son but avait toujours été de travailler pour l’UCASSA (l’UCAS Space Agency) afin d’accroître le signal provenant des sondes envoyées en espace profond, d’améliorer le rapport signal / bruit, ou rapport S/B. Mais elle était encore jeune et devait acquérir plus d’expérience avant de pouvoir obtenir le poste qu’elle désirait. Voilà pourquoi elle avait signé chez Avatar Security Technologies, une filiale de Lone Star : pour acquérir de l’expérience.

La Lone Star aussi a besoin de spécialistes en amplification de signal, bien que pour une raison très différente de celle de l’UCASSA.

Lorsque la Lone Star conduit une enquête, la procédure normale est de mettre sur écoute les télécoms de quiconque se rapproche de près ou de loin du sujet de l’enquête. C’est cela, tout le monde, qu’ils soient soupçonnés ou pas d’un crime. Infraction aux droits individuels ? Moralement et éthiquement parlant, c’est exactement ça, bonhomme. Mais si l’on suit les termes de la loi, à défaut d’en suivre l’esprit, cette pratique est parfaitement légale. Du moins tant que la Lone Star informe ceux dont la ligne a été mise sur écoute… dans les quatre mois suivant la fin de la procédure. Vous me direz, la Lone Star ne peut-elle pas circonvenir cette restriction en laissant le dispositif d’écoute actif ad vitam aeternam ? Encore une fois dans le mille, bonhomme. Les agents de la Lone Star sont notoirement distraits lorsqu’il s’agit d’informer le public.

Quoi qu'il en soit, quelqu'un doit s'occuper de gérer l'ensemble des données qui émanent des écoutes. À Seattle, ce quelqu'un se nomme Avatar et c'est là-bas que Lolly s'était retrouvée. Les dispositifs d'écoute et les mouchards sont notoirement bruités. Quasiment tout le monde possède chez soi tout un tas de saloperies électroniques de nos jours et les signaux sont flingués par ces trucs, du coup le rapport S/B est foutrement pourri. Bien sûr, les logiciels modernes d'amplification de signal et les algorithmes de filtrage automatiques sont sophistiqués et géniaux, mais il arrive parfois qu'ils ne soient pas assez géniaux. C'est là qu'on a besoin de ce quelque chose d'indéfinissable, ce talent artistique purement humain dont certains semblent hériter de naissance. Lolly était l'une d'entre eux et le boulot de lavage de signal aurait bien pu avoir été créé spécialement pour elle. Elle m'avait dit n'avoir jamais écouté la teneur des écoutes. Elle se foutait de ce que les sujets disaient. La seule chose qui comptait pour elle était de manipuler le flux de données pour donner un dernier coup de fouet au rapport S/B.

C'est comme ça que Lolly et moi nous sommes rencontrés. J'étais sur un boulot pas complètement légal pour un employé de la Lone Star et j'ai découvert, purement accidentellement, que la petite Lolly s'était fourrée grave dans la merde. Y semblait que Lolly, qui avait alors seulement vingt ans, était impliquée dans des conflits politiques internes dignes de Machiavel. Elle faisait chanter un type qui essayait de bloquer son avancement parce qu'elle avait repoussé ses avances sexuelles. Lolly s'était foutue dans la merde bien plus haut que jusqu'au cou. J'avais moyen de faire levier en raison de certains avantages que j'avais développés en bossant sur mon affaire, aussi étais-je en parfaite position pour la dépanner, ce que j'ai fait, à titre gracieux. Lolly eut le champ libre lorsque son adversaire rejoignit une autre compagnie. Entretemps, nous avions nous-mêmes dérapé vers une histoire torride qui dura cinq épuisantes semaines.

J'appris de nombreuses choses sur Lolita Yzerman pendant cette courte période. En raison de son physique, la première impression que Lolly laissait à pas mal de monde était celle d'une blonde avec de l'eau dans la tête, avec rien de plus important à l'esprit que de s'éclater dans la vie. Faux. C'était un masque qu'elle portait, et un bon. Si vous parveniez à voir au travers, toutefois, vous trouviez une personne calculatrice, plutôt impitoyable lorsqu'elle souhaitait obtenir quelque chose. Une partie de moi

souffrit lorsque Lolly mit un terme à notre relation, mais une autre partie reconnut que je l'avais peut-être échappé belle.

Ses tatouages la résumaient probablement le mieux. Elle avait sur chaque cheville un tatouage délicat qui luisait d'un bleu layette sous la lumière UV. Le gauche disait, « Les bonnes filles vont au ciel » ; le droit, « Les mauvaises filles vont partout. » Lolly Yzerman allait partout.

Et à présent, elle était morte. Je posai l'holo et regardai Jocasta.

Elle commençait à rassembler ses esprits. Ses épaules avaient cessé de se soulever, bien que son visage fût toujours sur ses genoux. Résistante, la femme. La deuxième crise avait été balèze. Certains n'auraient pas récupéré d'un truc pareil avant deux ou trois mois, et encore seulement à condition de trouver un bon psy.

Je ressentis le besoin de boire un verre. Je n'avais plus envie de dormir – impressionnant comme un viseur laser entre les deux yeux pouvait vous réveiller – mais mon cerveau était lourd de la descente d'adrénaline. Le bar était à portée de main du bâti (pratique), je n'avais donc même pas à me lever. Je me servis une bonne rasade de synthalcool qui essayait de se faire passer pour du scotch, hésitai, puis servis un deuxième verre pour Jocasta.

Lorsque je me retournai, elle s'était redressée et me regardait fixement. Son regard gris arborait toujours une expression détachée mais ses yeux étaient clairs et son regard centré. Elle ne faisait toujours montre d'aucune émotion, mais était vigilante et pleinement consciente. La dernière séance de catharsis semblait avoir fait le ménage dans sa tête, en surface tout du moins. Je ne souhaiterais pas partager les rêves qu'elle allait sûrement faire, en revanche. Comme je l'avais dit, résistante, la femme. Je lui tendis son verre sans un mot.

J'observai sa main alors qu'elle se saisissait du verre. Ferme, absolument aucun tremblement visible. Elle inclina la tête de manière infime, en un geste qui ressemblait à un signe d'assentiment, du moins je suppose, avant de goûter le breuvage du bout des lèvres. Son visage se contorsionna quelque peu lorsqu'elle sentit le goût, soit parce qu'elle n'aimait pas ça soit parce qu'en réalité, elle appréciait véritablement le scotch. Elle en but néanmoins une seconde gorgée avant d'abaisser son verre.

Son regard fixe, toujours rivé sur mon visage, de même que son silence me mettaient mal à l'aise. Je bus une gorgée de mon propre verre, histoire avant tout de faire quelque chose. Je lui demandai alors : « Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ? »

« Lolita s'est faite tirer dessus à bout portant, en plein visage. » Sa voix n'avait plus le ton monotone qu'elle avait précédemment, mais était empreinte d'une froide objectivité, comme si elle décrivait un ralentissement du marché boursier plutôt que le meurtre de sa sœur. « Ça s'est passé dans son appartement. La police a dit qu'elle avait apparemment ouvert la porte à quelqu'un qu'elle connaissait, quelqu'un en qui elle avait confiance. Et il l'a abattue. » Ses mots évoquaient un « il », mais ses yeux disaient plutôt « vous », moi en fait.

« Comment avez-vous fait le rapprochement avec moi ? » insistai-je. « Comment même est-ce que vous connaissez mon nom ? »

Elle haussa légèrement les épaules. « J'avais entendu parler de vous depuis le début, » dit-elle. « Lolita m'avait parlé de votre… relation. » Pour la première fois, Jocasta faisait montre d'un léger sentiment de gêne.

« Nous avons eu une histoire, » lui dis-je clairement. « Mais vous devez également savoir qu'elle n'a pas duré plus de deux mois et que nous n'avons plus été en contact depuis lors. »

« Jusqu'à ce qu'elle ait commencé à vous faire chanter. »

Je soupirai. Cette histoire de chantage à nouveau. « Pour quelle raison ? Et comment avez-vous eu cette idée d'ailleurs ? »

« Elle m'a envoyé un email il y a deux jours, la veille de… de sa mort. » Son masque de glace faillit glisser à cet instant. J'ai trouvé cela rassurant d'une certaine façon. Elle était peut-être résistante, mais c'était tout de même un être humain.

« Et comment saviez-vous où me trouver ? »

Elle me regarda comme si j'étais le dernier des cons. « Lolly me l'a dit. »

Intéressant. Pour autant que je sache, Lolly ne savait pas où j'habitais. Elle avait mon numéro de téléphone, bien sûr, mais j'avais déménagé

plusieurs fois depuis que nous nous étions quittés. « Parlez-moi de ce message, » lui dis-je.

« Elle avait peur et commençait tout juste à se rendre compte à quel point vous étiez dangereux. C'est pourquoi elle m'a tout raconté. »

Quelque chose me vint à l'esprit. « Un message vocal ? »

Elle hocha la tête et ses cheveux cuivrés se balancèrent à sa suite. « Non, uniquement textuel. »

Encore plus intéressant. Mais je suivrais cette piste plus tard. « Que disait-elle ? Pour quelle raison était-elle sensée me faire chanter ? »

« Elle ne l'a pas dit, » répondit lentement Jocasta. « Elle m'a seulement dit que vous aviez fait quelque chose de mal. Que vous aviez dépassé la limite, exactement en ces termes. Et que si elle le révélait, cela détruirait votre relation suivie avec la Lone Star. »

J'éclatai d'un rire acerbe, qui la fit tressaillir. « Oh ben merde, » émis-je, presque en rugissant. « Vous savez qu'elle est ma « relation suivie » avec la Lone Star ? » Je n'attendis pas sa réponse pour continuer. « Ils me recherchent. Ils essaient de me débusquer. J'ai suivi leur programme de formation, et puis j'ai découvert ce que ça voulait dire exactement et je me suis cassé. La Lone Star n'aime pas cela. Je pense que le fait que je continue à respirer offense leur sensible susceptibilité corporatiste. Ma « relation suivie » avec eux, c'est qu'ils essaient de me trouver et que j'essaie de ne pas être trouvé. »

Je ravalai ma colère – parler de la Lone Star me mettait toujours à cran – et bus une autre gorgée d'ersatz de scotch.

Ses yeux étaient toujours rivés sur moi mais, à présent, je voyais les petits engrenages tourner pendant qu'elle réfléchissait à tout cela. « Pourtant vous avez travaillé pour la Lone Star, » dit-elle lentement. « C'est comme ça que vous avez rencontré Lolita. »

« Ouais, bien sûr, j'ai un peu couru les Ombres pour des employés de la Lone Star, à titre individuel, rien que du boulot le plus éloigné de la lumière possible. J'ai travaillé pour la Lone Star elle-même ? Bon Dieu, non. Le seul paiement que j'aurais touché aurait été une cellule de détention voire

une migraine calibre neuf millimètres. » grommelai-je. « Mais je suppose que vous ne me croyez pas.

« Écoutez, » continuai-je, en baissant un peu le ton, « Je viens de passer trois jours plutôt tendus et j'ai vraiment la tête dans le cul. Je vais vérifier mes messages – maintenant que je suis réveillé – et ensuite je retourne me pieuter. Finissez votre verre, faites comme chez vous et refermez en sortant. Si vous voulez parler à nouveau de tout ça, rappelez-moi dans au moins trente-six heures. »

Je lui tournai le dos, rampai sur le lit jusqu'à ce que j'atteigne le télécom, tournai l'écran plat afin d'avoir une meilleure vue avant d'appuyer sur le bouton Réécouter messages. L'écran s'alluma et la tronche de fouine d'Anwar le fixer apparut immédiatement.

« Dirk, » eut-il le temps de dire avant que j'appuie sur la touche Pause. Je vérifiai l'horodatage dans le coin en bas à droite. Mercredi 13 novembre 2052 – il y a six jours. Il voulait probablement un rapport de situation sur l'affaire. Bon, je lui avais envoyé son rapport il y a quelques heures – affaire classée – et j'avais touché mon salaire. Ciao Anwar. J'appuyai sur Effacer et tapotai les boutons pour lancer le message suivant. Anwar à nouveau, vendredi 15 novembre. Effacer. Suivant. L'écran s'alluma une fois de plus. Une autre fouine, pas Anwar mais un autre de son genre. « Montgomery, » grogna la fouine, « le créditube que tu m'as envoyé n'est pas suffisant. Je suis très contrarié. »

« Ah ouais ? » répondis-je à l'image en grognant aussi. Le paiement d'Anwar serait plus que suffisant pour couvrir mes dettes en suspens, y compris celle envers cette fouine. Il pourrait attendre jusqu'à demain. Qu'il aille se faire. Effacer. Suivant.

Cette fois l'écran resta éteint. Message vocal uniquement. J'avais deviné de qui il s'agissait. La voix familière provenant du haut-parleur ne fit que le confirmer. « M. Dirk, » dit tranquillement la voix, qui sonnait bon la bonne éducation, « ici M… Johnson. Je souhaite juste confirmer que vous travaillez effectivement sur… » J'appuyai vivement sur Pause. Pas besoin de laisser Jocasta entendre parler du bizness. Ce M. Johnson particulier avait appelé il y a une semaine en provenance de là-bas, à l'est – de Chicago si j'avais bien reconnu l'accent – pour me proposer un simple boulot de pistage. Un employé disparu et la chouette corporation

bienveillante souhaitait confirmer que rien de mal ne lui était arrivé (comme d'être dans la merde). Et, à présent, Johnson, comme tous les autres, mais alors vraiment tous les autres, voulait un rapport de situation. Demain. Sauvegarder, cette fois. Suivant.

L'image suivante, de même que la voix, m'électrifia comme un coup de taser. Je jetai instinctivement un coup d'œil par-dessus mon épaule. Jocasta s'était levée d'un seul coup dans sa chaise, le regard fixé sur l'écran. Pas étonnant. Sur le télécom, les grands yeux bleus de Lolita Yzerman me rendaient mon regard. Au lieu du pétillement familier s'y trouvait une ombre que je connaissais très bien. La peur. Lolly avait une trouille bleue. Je jetai un coup d'œil à l'horodatage : samedi 16 novembre 2052. Avant-hier. Le jour avant que Lolly se fasse dessouder. Je me penchai en avant.

« Derek, » dit doucement l'image de Lolly, « si tu es là, réponds s'il te plaît. Il faut que je te parle. » Elle fit une pause quelques instants, puis baissa les yeux, ses yeux au regard habituellement tranquille. Lorsqu'elle les releva, l'ombre dans ses yeux se fit plus obscure. « J'imagine que t'es pas là, » continua-t-elle tristement. Je me sentis triste pour elle. Pauvre petite fille, petite fille morte à présent. « Appelle-moi quand tu reviens. J'ai toujours le même numéro. C'est… » – elle hésita – « c'est vraiment important. Je crois que je suis grave dans la merde. » Elle se força à sourire, mais l'effet n'était pas terrible. « Appelle-moi, » répéta-t-elle. « J'attends ton coup de fil. À plus, Dirkoquin. »

J'appuyai sur la touche qui annulerait la diffusion du reste de la file des messages en attente et me rassis, le regard toujours rivé sur l'écran éteint. « À plus, Dirkoquin. » Une des expressions de Lolly, des mots surgis du passé. Je ressentis le besoin de faire un arrêt sur image de son message, me noyer une dernière fois dans ces profonds yeux bleus. Mais je résistai à la tentation : je savais à quel point cela me ferait mal. Je me rappelai une phrase d'un de mes vieux potes à la Lone Star : « Certaines filles sont comme la malaria, mon vieux Derek, » disait généralement Patrick Bambra, tout particulièrement lorsqu'il s'était abreuvé de whiskey. « Et une fois que tu les as dans le sang, t'es plus jamais libre. » Je me demandai sans raison particulière si Patrick avait connu Lolly.

Je combattis, avec effort, le sentiment de dépression qui menaçait de me tomber dessus. Je me tournai vers Jocasta.

Et me retrouvai à nouveau nez-à-nez avec le canon du L36, ébloui par le viseur laser. *Bon Dieu*, j'avais laissé le foutu truc sur la table, juste à côté du fauteuil. Je devais vraiment être à côté de mes pompes. Si je n'avais pas été aussi vanné à en crever, je n'aurais jamais fait une telle connerie.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, Jocasta retira son doigt de la détente et le laser s'éteignit. Elle désarma alors le percuteur du pistolet et enclencha la sécurité, d'une manière très professionnelle. Elle me tendit l'arme, comme un cadeau. « Je suis désolée, » dit-elle. « J'avais tort. Ce n'était pas l'expression d'un maître chanteur parlant à une victime… ou à un meurtrier. » Je baissai les yeux vers le pistolet et hochai la tête. Avec un signe d'assentiment, elle dissimula la petite arme dans une pochette à sa ceinture.

Le silence s'installa entre nous pendant une trentaine de secondes. Je me sentais trop vidé émotionnellement pour lancer la conversation et elle était trop occupée à examiner minutieusement mes traits. Elle a sûrement dû en arriver à une conclusion avec laquelle elle était d'accord, car elle me gratifia d'un grand sourire, professionnel bien que montrant sa tension nerveuse. « Vous avez dit que vous couriez les Ombres ? » J'acquiesçai. « Accepterez-vous mes nuyens ? »

Je fus très tenté de lui dire ce qu'elle pouvait faire au juste avec son argent. Je ne crois pas que j'appréciais particulièrement Jocasta Yzerman, mais peut-être est-ce que cela avait simplement à voir avec le fait qu'elle m'avait braqué deux fois un flingue entre les deux yeux en vingt minutes. Puis, je vis à nouveau dans ses yeux la douleur toujours présente et qui le serait pendant encore un bon moment. Elle avait perdu une sœur. Qu'est-ce que j'avais perdu ? Une ex-copine ? Même pas cela, même pas une véritable amie. Rien que quelques heures de sommeil et un peu de fierté.

J'acquiesçai. « Bien sûr. » Aucun d'entre nous n'eut à expliquer en quoi consistait le boulot.

Elle sourit, bien qu'à peine. « Quel est votre tarif ? » demanda-t-elle. Elle tâtonna dans une autre pochette à sa ceinture et en retira un créditube. Un créditube certifié, un trois anneaux. Je fis grimper Jocasta Yzerman d'un cran sur l'échelle socioéconomique de Montgomery et la fis baisser d'un cran sur l'échelle d'intelligence de Montgomery. Un créditube certifié, c'est

juste de l’argent, pas besoin d’identification. Et j’ai certains voisins qui la buteraient joyeusement rien que pour un créditube un anneau.

Je coupai court à la discussion d’un geste. « Nous parlerons de ça plus tard, » dis-je. « Je ne sais pas si je peux faire grand-chose. »

Elle accepta cette réponse avec un signe de tête, renvoyant le créditube à sa pochette. Elle sortit ensuite une carte et me la tendit. « Voici mon numéro de téléphone, » dit-elle, souriant de nouveau de ce qui ressemblait à un véritable sourire cette fois. « Appelez-moi si vous apprenez quoi que ce soit. » Elle resta droite, lissant son pantalon de ses paumes, puis prit une respiration. « À présent, allez vous coucher. Vous avez une sale tronche. »

« Merci, » dis-je, peut-être un peu ironiquement. « Fermez la porte en sortant. » Je commençai à me réinstaller sur le lit et c’est alors qu’une pensée me frappa. « Comment êtes-vous arrivée ici ? » demandai-je.

« En taxi. »

« Il vous attend ? »

« Non. »

Bon Dieu. « Vous comptez choper un taxi ? »

« Bien sûr, » répliqua-t-elle. « Pourquoi pas ? »

« Vous ne connaissez pas Auburn après la tombée de la nuit. » Je me hissai sur mes pieds. « Je vous reconduis chez vous. » Je décrochai d’un geste mon manteau et commençai à me préparer à sortir.

Elle voulut discuter, mais voyant que mes préparations comprenaient vérifier que mon Colt Manhunter fonctionnait, elle se tut. Pas bête la guêpe. Je fourrai l’énorme bout de métal dans le holster intégré au manteau et ouvrit la porte. « Après vous, » dis-je d’un ton chevaleresque.

Une des seules raisons pour laquelle j’apprécie les La Jolla Apartments, c’est que c’est pratiquement le seul immeuble dans Auburn qui possède son propre parking sécurisé. Bien sûr, le portail et les serrures n’empêcheraient pas les vrais pros d’entrer, mais au moins c’était une protection certaine contre les crétins de la rue qui défonceraient un véhicule stationné juste pour passer le temps. Les pros ne perdraient pas de temps sur ma bagnole. La carrosserie venait d’une Jackrabbit Chrysler-Nissan année 2047,

complètement défoncée et la caisse avait l'air d'une vraie chiotte. Toutes les modifs qui valent le coup sur la voiture sont bien planquées à la vue de tous.

J'ouvris les portières en appuyant sur le bouton du pouce et démarrai le moteur tandis que Jocasta luttait pour faire rentrer ses longues jambes du côté passager. Vous voyez à quoi ressemble le bruit d'une Jackrabbit pétrochim normale : une paire de bottes dans un sèche-linge. Eh bien, le moteur de ma titine *chante*, lui. Au regard que Jocasta me lança, je compris qu'elle avait remarqué la différence. Je souris simplement et allumai les systèmes de contrôle.

Quincy, le déchet qui avait bossé sur le système de sécurité de mon appartement, avait également bossé sur la voiture. Nous avons un bon arrangement, Quincy et moi. Grâce à certains contacts au marché gris, il achète des jouets technologiques pour moins que le prix de gros. Je les paie et il les installe gratos. C'est de la symbiose. Je chope de la technologie dernier cri pour presque rien et Quincy s'éclate avec du matos bien foutu. Jocasta ne fit qu'observer tandis que j'allumais l'affichage tête haute et le sous-système de navigation. « Où habitez-vous ? » demandai-je nonchalamment.

« Cinquante-sixième sud, » dit-elle. « Au croisement de Yakima. »

Je dressai un sourcil – Tacoma, pourtant – mais ne répondis rien pendant que j'appuyais sur les boutons pour entrer la destination dans le système de navigation. Une carte montrant la route la plus directe jaillit sur l'écran. Comme je l'avais deviné, fallait simplement suivre la Route 18 jusqu'à la Highway 5, puis prendre au sud jusqu'à ce qu'on sente « l'Arôme Tacoma. »

Jocasta observait, fascinée, tandis que j'indiquais au système de navigation de transférer les points de navigation vers l'autopilote. « Stupéfiant, » dit-elle, en hochant la tête. « Je n'ai vu ce genre de choses que sur une Nightsky. » Je me contentai de sourire, même si je n'avais jamais vu l'intérieur d'une Nightsky. « Est-ce qu'elle dispose du contrôle par rigging, aussi ? »

C'était mon tour de hocher ma tête. « Me servirait à rien, » lui dis-je. Je ramenai mes cheveux en arrière de la main pour exhiber un front libre de

tout métal. « Pas de datajack. Je suis tout nu. »

Cela la surprit. « Ce n'est pas un désavantage dans votre… votre métier ? »

Je hochai la tête et fis démarrer la Jackrabbit. C'était un sujet auquel je n'aimais pas beaucoup penser. Naturellement, la plupart des runners que je connaissais étaient dotés d'un certain nombre de modifs cybernétiques. De datajacks au minimum. J'imagine qu'à certains moments j'aurais souhaité disposer d'un smartlink ou d'améliorations optiques. Mais j'ai toujours trouvé une raison ou une autre pour rester vierge de tout métal. Cela me donnait juste l'impression qu'un truc n'était pas à sa place. Peut-être manquai-je un peu d'assurance, mais l'idée de perdre ne serait-ce qu'une petite partie de moi-même, une infime partie de Dirk Montgomery, me mettait mal à l'aise.

Nous effectuâmes le trajet en silence. À mesure que nous traversions les collines recouvertes d'appartements de l'ouest d'Auburn, la conurb que l'on appelle le grand Seattle était illuminée de lumières féériques, ou bien était-ce un rassemblement de lucioles défoncées aux puces. Une mer de lumière s'étalait, semblant atteindre l'horizon. L'éclat de sa lumière collait au ciel comme une sangsue, rendue tellement épaisse par la fumée chimique et son habituel cocktail diabolique de toxines que l'air lui-même semblait rougeoyer d'une lumière maussade. La cité brillait sous l'épaisse chape de nuages qui, à son tour, réfléchissait la lumière vers la terre. Les autoroutes étaient des fleuves flamboyants et les constructions les plus hautes des pyramides, des ziggourats, ou des serres de lumières multicolores qui s'étendaient vers le ciel comme si les corpos avaient également voulu posséder les nuages.

Il fut facile de reconnaître le moment où nous avions pénétré dans Tacoma. Les immeubles étaient plus hauts, les lumières plus éclatantes. Même les voitures sur l'autoroute étaient plus coûteuses. Les Toyota Elite remplacèrent les Jackrabbit et les Mitsubishi Nightsky prirent la place des Westwind 2000. Même l'air avait l'air plus propre, plus frais, mais je savais que ce n'était qu'une illusion.

Historiquement parlant, Tacoma est un endroit bizarre. Ce fut une petite ville-dortoir somnolente. J'avais vu des images d'elle vers le tournant du siècle, elle ressemblait à n'importe quelle ville de province des États-Unis.

Puis l’argent afflua et la cousine pauvre de Seattle s’habilla pour rejoindre le bal.

Nous avions laissé le Taco Dôme loin derrière nous sur notre droite lorsque le nav me rappela de prendre la sortie de la Cinquante-sixième rue. Je pris à droite, traversai vivement l’échangeur et continuai à vitesse normale en direction de l’est sur la Cinquante-sixième sud, une rue large et bien éclairée. Les immeubles sur les deux côtés étaient de haute taille, plus de quatre-vingts étages probablement. Une autre différence entre Auburn et Tacoma. J’aurais pu dire sans me tromper que j’étais sorti de mon quartier et plutôt éloigné de mon élément, et ce même si je n’avais pas vu les bourgeois qui flânaient le long des trottoirs. Qui flânaient ? La nuit ? Nous arrivâmes au croisement de la Cinquante-sixième et de Yakima, et je tournai à droite suivant les instructions de Jocasta. Joli quartier, le coin où elle habitait, et très différent de ce que nous avions laissé derrière nous sur la Cinquante-sixième. Les hauts immeubles avaient l’air passé de mode ici. Les structures qui bordaient la route étaient peu élevées, pas plus de trois ou quatre étages, et ressemblaient à tous points de vue à des brownstones, des maisons de grès rouge, vieilles d’un siècle. Tout n’était que de l’ordre du paraître, naturellement. Les « brownstones » étaient faites de plastique de construction et de béton armé, leurs façades texturées comprenant probablement un blindage d’une sorte ou d’une autre. De plus, j’aurais été vraiment étonné qu’elles aient plus de dix ans. Au jour d’aujourd’hui, les véritables brownstones auraient été transformées en tas de sable par les saloperies corrosives qui flottaient dans l’air.

« C’est là que j’habite, » dit Jocasta en tendant un doigt. Elle sourit à ma réaction. « Pas tout l’immeuble, seulement la moitié du dernier étage. » J’estimai les dimensions de l’immeuble au pifomètre. La moitié du dernier étage faisait peut-être « seulement » quatre fois la taille de ma piaule. Elle avait de l’argent. Elle avait clairement de l’argent.

Je me garai et appuyai sur le bouton d’ouverture de la porte. « Je vous appellerai quand j’aurai trouvé quelque chose, » lui dis-je.

Mais elle ne me prêtait pas attention. Elle était en train de regarder, l’air légèrement consterné, une Westwind gris acier stationnée deux voitures au-dessus de nous.

« Qu’y a-t-il ? » demandai-je.

Elle secoua la tête. « Tony. » Ce fut tout ce qu'elle répondit.

« Tony ? Ça veut dire des ennuis ? »

Elle hocha de nouveau la tête. « Pas de la façon dont vous le pensez. » Elle se tut un instant. « Il s'appelle Tony DeGianetto. Nous avons eu… nous… » Je la sortis de là en acquiesçant, d'un air de compréhension.

« J'ai mis fin à cela il y a d'une semaine, » dit-elle. « Je croyais que nous étions parvenus à un arrangement à l'amiable des deux côtés, je n'ai donc pas changé les codes des serrures. » Elle avait l'air exaspéré mais aussi peut-être un peu inquiet. « J'imagine qu'il est revenu. »

J'attendis qu'elle continue, mais elle n'y avait pas l'air enclin. Elle n'avait également pas l'air enclin à sortir de ma voiture. Je soupirai. « Vous voulez que j'entre avec vous ? »

« Eh bien… » Elle hésita. « Tony n'est pas dangereux. Mais je n'ai vraiment pas envie de lui parler. Je n'ai pas envie de repasser à nouveau par tout cela. Cela vous ennuierait ? »

Oui, cela m'ennuierait. J'étais fatigué et je n'étais pas d'humeur à servir de couverture à Jocasta Yzerman. Et merde, putain… « Pas de problème, » lui dis-je aussi sincèrement que j'arrivais à le feindre.

Je levai les yeux vers le dernier étage de la brownstone tandis que nous sortions de la voiture. Pas de lumière. Je le fis remarquer à Jocasta.

Elle haussa les épaules. « Il vient peut-être simplement d'arriver. » Une lumière s'alluma pile au même moment à la fenêtre en haut à droite. Suivie d'une lumière bien plus brillante. Une boule de feu se forma et la fenêtre fit un bond vers la rue. Je tentai de projeter Jocasta au sol, en guise de protection, mais l'onde de choc me devança. L'arrière de mon crâne percuta quelque chose de dur, ma voiture je crois, puis extinction des feux.

CHAPITRE 3

Je ne pense pas avoir perdu conscience plus de quelques secondes. Lorsque je rouvris les yeux, une pluie de saloperies diverses tombait encore des cieux sur le trottoir et les véhicules stationnés. Mes oreilles bourdonnaient et un martèlement se faisait sentir dans ma tête, comme si quelqu'un se servait de l'intérieur de mes tympans comme, eh bien, comme de tympanons. L'intégralité de la face avant de mon corps me faisait mal, comme si j'avais couru dans un mur tête la première, et l'arrière de ma tête me lançait comme un chien. Mais j'étais encore en vie, ce qui arrondissait bien les angles.

À côté de moi, Jocasta gisait sur le dos. Elle avait les yeux ouverts et mobiles, mais ils ne fixaient que le vide. Ils ne suivaient clairement rien qui se trouve dans le monde réel. Je jetai un œil aux alentours, en m'attendant à voir une foule de spectateurs en train de s'assembler.

Aucune foule. Je me rappelai alors où je me trouvais. Tacoma n'est pas Auburn, où les gens se dirigeaient généralement *vers* les lieux d'incidents, juste pour voir ce qui se passait. Ici, les piétons qui se trouvaient dans la rue il y a seulement quelques secondes avaient opéré un remarquable numéro de disparition. En dehors de Jocasta et de moi, le seul truc qui se trouvait encore sur le trottoir ne s'avéra bel et bien être que le trottoir lui-même. Il gisait, désossé, sur le ciment. De plus, le machin fiché dans son crâne par le souffle semblait suggérer qu'il ne bougerait pas de sitôt, du moins pas de son propre chef.

La brownstone de Jocasta tenait encore debout, un bel exemple des techniques de construction modernes. Même la façade en fausses pierres n'avait pas l'air plus abîmé que cela. Les deux fenêtres en haut à droite avaient volé, ceci dit, et les flammes s'ébattaient joyeusement dans ce qui avait été son appartement.

Jocasta remua et dit quelque chose que je ne parvins pas à entendre à travers le bourdonnement dans mes oreilles. J'entendis alors autre chose. Le son était faible mais était sans aucun doute celui de sirènes en approche. Logique. Y avait pas un chat dans la rue, mais chaque PANICBUTTON se trouvant à moins de trois pâtés de maisons était probablement en train d'envoyer un signal.

Les PANICBUTTON et les sirènes impliquaient la Lone Star, ce qui voulait dire qu'il était temps de dégager. Je ne captais pas encore tout ce qui se passait moi-même, mais j'en avais capté suffisamment pour piger ce truc-là. J'attrapai Jocasta par les épaules, la hissant sur ses pieds. J'ouvris maladroitement la portière côté passager et la fourrai à l'intérieur. Deux secondes plus tard, j'étais au volant, en train de démarrer le moteur et de gicler d'ici. Je savais bien évidemment que quitter la scène d'un crime n'augurait rien de bon. De plus, se tirer aussi rapidement que ça conduirait clairement les gens à se demander si le type dans la Jackrabbit rouge ne pouvait pas être impliqué dans tout cela d'une manière ou d'une autre, mais, honnêtement, je n'en avais rien à foutre.

J'avais le sens de l'équilibre flingué, probablement en raison du traumatisme à mes oreilles, ma perception de la profondeur n'arrêtait pas de me faire des trucs bizarres et ma conduite s'en ressentait. Le volant n'avait de cesse de tourner dans mes mains à mesure que le pilote automatique surboosté de Quincy intervenait (« Plus à gauche, crétin ») afin de nous empêcher de percuter immeubles et autres objets immobiles. Jocasta me regardait, les yeux agrandis par la peur, mais eut le bon sens de garder le silence. Ou peut-être était-ce simplement que je ne l'entendais pas.

Le bourdonnement dans des mes oreilles avait commencé à s'estomper avant que nous ne nous retrouvions à nouveau sur la Highway 5, en direction du nord-est. La panique et la paranoïa violentes qui me déchiraient la poitrine commencèrent également à s'estomper à mesure que les sons habituels commençaient à me revenir. Desserrant l'étreinte mortelle de mes doigts sur le volant, je laissai la barre du cinémo affiché sur l'ATH redescendre lentement, d'une vitesse scandaleuse à une vitesse simplement excessive.

Quant à Jocasta, elle avait l'air encore un peu en état de choc, mais arrivait à se contrôler. Ne sachant pas quoi dire, j'essayai de la jouer mollo.

« Je suis désolé, » lui dis-je.

Elle hocha lentement la tête. « Je devrais me sentir mal, » dit-elle doucement. « Tony est mort. » Ses yeux gris me fixèrent, implorant silencieusement ma compréhension. « Mais je n'arrive pas à me sentir mal. Je suis trop occupée à être contente d'y avoir échappé. »

Je lui adressai un sourire réconfortant. « C'est toujours comme ça, » la rassurai-je. « Vous n'êtes pas froide ou insensible. Vous êtes encore en vie alors qu'une autre personne a tout fait pour que vous ne le soyez plus. C'est plutôt une bonne raison pour se sentir bien. Vous aurez le temps plus tard de vous laisser aller à votre chagrin. »

Jocasta acquiesça, mais garda le silence pendant quelques minutes. Je réduisis la vitesse d'encore quelques kilomètres/heure tandis qu'elle se retournait pour regarder les lumières qui filaient à l'extérieur. Ce n'était pas le moment de se faire épingler pour excès de vitesse. Puis, je sentis à nouveau ses yeux sur moi et lui jetai un coup d'œil furtif.

« Pourquoi ? » La sérénité transparaissait de sa voix, qui frémissait presque néanmoins sous la tension.

Je haussai les épaules, m'abstenant de lui donner une réponse qu'elle ne souhaiterait pas entendre.

Mais elle n'acceptait pas ce manque de réponse. « *Pourquoi ? »* répéta-t-elle.

« Pour clore le dossier, » dis-je avec un soupir. « On ne laisse pas ses outils traîner partout après les avoir utilisés. »

Son front se plissa tandis qu'elle réfléchissait à cela. Il ne fallut que deux ou trois secondes avant que je voie la compréhension dans ses yeux. *Pas bête, la dame,* pensai-je à nouveau. « Expliquez-moi ce que vous voulez dire par là, » me dit-elle.

Je haussai à nouveau les épaules. Je savais qu'elle avait déjà compris toute seule, mais elle voulait peut-être entendre quelqu'un d'autre le lui *dire*. « Quelqu'un a tué votre sœur. Appelons-le X, » dis-je, avant de me corriger rapidement. « Ou la. Quoi qu'il en soit, X vous a envoyé un email, venant prétendument de Lolly, et a monté une vague histoire afin que vous veniez chez moi et me butiez. Ensuite, vous rentrez à la maison et vous

retrouvez commodément éparpillée sur le mur. Je tue Lolly, vous me tuez, et puis, quelle justice poétique, vous perdez la vie dans un accident. »

Elle me coupa à ce moment. « Les accidents ne font pas sauter les appartements. »

« Bien sûr qu'ils le font, » répliquai-je. « En particulier vu que vous faisiez joujou avec des explosifs dans votre cuisine, juste au cas où vous auriez dû plastiquer ma voiture. » Elle fixait mon visage sur lequel s'affichait un large sourire. « Oh ouais, » confirmai-je. « Voulez parier que la scientifique trouvera des preuves que vous aviez du plastique C6 ou quelque chose comme ça planqué dans le placard de votre cuisine ?

« Bref, » continuai-je, « j'assassine Lolly, vous m'assassinez, et vous êtes victime de votre propre bombe. Dossier classé. Nous nous retrouvons tous mis sur la touche et X est complètement hors d'affaire. »

Elle ne répondit pas avant que presque une minute entière se soit écoulée. J'entendais pratiquement tourner les rouages de son cerveau tandis qu'elle réfléchissait à tout ça. « Vous devez avoir raison, » dit-elle enfin. « On m'a programmée, et puis sacrifiée. Vous-même avez été tout bonnement sacrifié. » Elle grimaça. « Je n'arrive pas à y croire. Rien de tout cela n'existe en réalité. »

« Peut-être pas dans votre monde. »

Je pouvais voir qu'elle souhaitait me poser des questions sur *mon* monde, avant de se raviser.

Nous approchions de Meridian Avenue. L'heure de décider dans quelle direction j'allais bien pouvoir aller. Fallait aussi que je m'inquiète du sort de Jocasta. *Merde.* « Vous feriez mieux de faire profil bas jusqu'à ce que j'en sache plus sur tout ce bordel, » lui dis-je. « Je peux vous trouver une piaule sûre si vous en avez besoin. Pas ce à quoi vous êtes habituée, mais…»

« Je m'occuperai de cela, » me coupa-t-elle. « Je peux loger chez des collègues. »

« Où ? »

Elle y réfléchit un peu plus. « Vous pouvez me déposer sur la Cent-huitième, » dit-elle. « L'extrémité sud. »

Bellevue. Beaux-Arts, pour être exact. Encore plus un coin à pognon que Tacoma. La curiosité prit le dessus. « Vous faites quoi ? » demandai-je. « Pour quelle corpo ? »

Elle eut un petit sourire. « Pour aucune corpo. Je suis une néo-écologue à l'University of Puget Sound. »

Je jetai un coup d'œil à ses fringues sur mesure en synthécuir et dit en reniflant : « L'UPS a dû augmenter les salaires. »

« Non, ils ne payent toujours que des clopinettes. Mais la grille de KCPS est bien plus intéressante. »

KCPS. Je reconnus les lettres comme le sigle d'une des chaînes de tridéo éducative du métroplexe. Un truc me picotait au fond de la mémoire.

Et puis je me souvins. « Le monde Éveillé, » laissai-je échapper. Jocasta avait un large sourire à présent. « Vous regardez ? Je n'aurais jamais pensé que ça pouvait être votre truc. »

J'ignorai la subtile pique. « J'ai regardé quelques fois. » « *Surtout pour vous regarder. »* Mais ça je ne l'ai pas ajouté. Vous pouvez dire que je manque d'ouverture d'esprit, mais je m'intéresse bien plus aux mammifères qui ressemblent à Jocasta Yzerman qu'aux novopossums et autres mille-pattes Éveillés.

Eh bien, cela expliquait l'argent. Les présentateurs de tridéo, même ceux d'émissions à l'indice d'écoute aussi pourri que « Le monde Éveillé » touchaient une chiée de thunes. Ça expliquait également la sensation de familiarité qui m'avait travaillé depuis que j'avais posé les yeux sur Jocasta. D'accord. On allait donc vers Beaux-Arts.

Je remontai la Highway 5 à vitesse normale droit vers la Route 99, pris à l'est, traversai la ville-dortoir relativement tranquille qu'était Renton, bifurquai au nord sur la 405, par Newport Hills. Les immeubles bordant la route commencèrent à changer tandis que nous filions vers la sortie de l'Intercity 90. C'était encore pour la plupart des structures résidentielles, sauf qu'elles étaient plus grandes, plus propres et plus récentes que celles de Renton et de Newport. Là où les deux districts méridionaux hébergeaient des managers et des esclaves corpos d'échelons allant de bas à moyen, Beaux-Arts était peuplé de nombreux cadres corpos de niveau supérieur. C'est là qu'ils y avaient leurs appartements-terrasses. Je me souvins du

catalogue des indices de sécurité que j'avais compulsé du temps où j'étais encore à la Lone Star. La Star notait Beaux-Arts comme étant un quartier luxueux, à l'indice de sécurité AAA. Il n'existait pas d'indice supérieur.

Je ralentis encore un peu plus et virai à l'ouest sur l'Intercity 90, me dirigeant vers l'East Channel Bridge, puis tournai à droite sur Bellevue Way. Encore à droite sur la 113e avenue Southeast, et puis un court trajet jusqu'à la 108e, au plus profond du plus profond de Beaux-Arts. Le ciel autour de moi s'illuminait de lumières éclatantes. Comparant mentalement les signes extérieurs de la *dolce vita* avec ma propre piaule d'Auburn, puis avec ma destination finale de cette soirée, je laissai échapper un soupir. Il était foutrement dur de croire que tous ces endroits se situaient dans la même ville.

« On va où maintenant ? » demandai-je à Jocasta.

« Vous pouvez me déposer ici. »

Je fus sur le point de protester, mais me ravisai. Bellevue c'est Bellevue, après tout, et Beaux-Arts l'un des rares quartiers où une personne comme Jocasta peut arpenter les rues sans devenir le jouet sexuel involontaire d'un gang d'allumés. Le fait qu'elle ne me fasse pas suffisamment confiance pour que je sache exactement où elle habiterait me restait un peu en travers de la gorge, seulement un peu en fait. Il y avait des moments où je ne faisais pas entièrement confiance, et je me connaissais bien mieux que ne me connaissait Jocasta Yzerman.

Je me mis à réfléchir et me rendis compte que le Beaux-Arts Village était situé non loin d'ici. Le Village est une petite enclave, cernée de murs et de portails bien mieux gardés que certaines banques. Les maisons sont séparées par de grands arbres, de *vrais* arbres, et ont pour la plupart une superbe vue sur l'East Channel ou la marina fortement sécurisée située en contrebas, juste au sud du pont. Je fis un sourire bienveillant à Jocasta. « Le Village, » dis-je avec douceur. Elle tressaillit légèrement et je sus que je l'avais percée à jour.

Je n'allai pas jusqu'au Village, en revanche. Ne souhaitant pas attirer l'attention ni sur ma voiture ni sur moi-même, je me garai simplement. « Rappelez-vous, » lui dis-je alors qu'elle se tournait pour faire sortir ses longues jambes hors du véhicule. « Profil bas, ne sortez pas. Ne laissez

personne savoir où vous vous trouvez ou même savoir que vous êtes encore en vie. Nous sommes tous les deux sensés n'être que des tas de viande grillée en ce moment. Il est possible qu'X ne se fasse pas abuser deux fois. »

Elle tiqua un peu, mais reprit immédiatement ses esprits. « Et la Lone Star ? » demanda-t-elle. « Ils vont se mettre à ma recherche après… »

« Qu'ils aillent se faire mettre, » répondis-je d'un ton hargneux, juste pour le principe. « C'est plus sûr. Nous ne savons pas qui est X ni même avec qui il est en contact. Il a peut-être des contacts dans la Star. Vos collègues pourront-ils vous trouver un alibi ? »

Elle prit un instant pour y réfléchir, ce qui m'inquiéta un peu. Puis, l'expression de son visage s'apaisa et elle répondit : « Oui. Il m'est grandement redevable. »

La curiosité m'envahit à nouveau, mais je ravalai l'évidente question. « D'accord, » me permis-je de dire. « Mais restez en contact. Je ne vous demanderai pas votre numéro, mais vous allez prendre le mien. » Je lui remis une carte de visite, celle sans l'adresse de ma rue. « Appelez-moi demain. Au cas où je serais sorti, laissez un message. »

Elle empocha la carte sans la regarder. « Vous ne rentrez pas chez vous ? »

Je reniflai. « Ne vous inquiétez pas de moi, » lui dis-je. « Je me suis déjà évanoui dans la nature auparavant. Où que je sois, vous pouvez me joindre à ce numéro. Alors, utilisez-le, d'accord ? Demain ? »

Elle acquiesça, ferma la portière et commença à s'éloigner. Pour faire demi-tour. Je fis descendre la vitre électrique. « Je suis navrée de vous avoir entraîné dans tout ceci, » dit-elle doucement. Elle avait l'air suffisamment bouleversée pour que je ne lui sorte pas la réplique de mariole qui me brûlait la langue.

« Pas de quoi en faire une suée, » répondis-je d'un ton égal. « Je me suis fait entraîner dans tout ça lorsqu'X m'a désigné comme pigeon dès le début. Vous n'avez fait que suivre le scénario. »

Elle se mordit les lèvres, son expression préoccupée la rendant tout simplement plus jolie encore. Le temps d'une nanoseconde, je débattis avec

moi-même le fait de lui suggérer, tellement sincèrement, qu'elle aurait de meilleures chances de voir le matin si elle venait crécher avec moi. Mais j'expurgeai cette pensée et toutes les autres viles pensées qui allaient avec. Me taper vite fait Jocasta Yzerman serait tout ce qu'il y a de plus chouette, mais j'étais vraiment vanné. Et si je devais la laisser tomber plus tard, quelle qu'en soit la raison, une quelconque relation ne ferait que rendre les choses plus difficiles.

« Je vous appelle, » dit-elle, avant de se retourner et de s'éloigner pour la deuxième fois. Les viles pensées me revinrent tandis que j'observais sa face sud s'éloigner, mais je les chassai comme on écraserait du pied des cafards. Je fis remonter la vitre côté passager et démarrai, m'éloignant de la bordure du trottoir.

Bellevue se trouvait à une bonne trotte de Tacoma et de ma base principale d'Auburn, mais commodément proche de ma piaule secondaire. Je repris l'Intercity 90 et dirigeait le capot profilé de la Jackrabbit vers l'est. Arrivé sur la Route 405, je virai vers le nord, pris ensuite à droite sur la vieille Woodinville Redmond Road, avant de m'engager finalement sur Woodinville-Duvall Road.

À l'instant où je quittai la 405, le paysage changea de nouveau, de manière bien plus radicale. J'étais dans Redmond, les Barrens, et quiconque est jamais allé là-bas sait qu'il est impossible de louper la frontière de ce quartier. Les constructions devinrent soudain plus basses, comme si les gracieux géants de Bellevue avaient été découpés au niveau des genoux, tandis que les lampes à arc au carbone remplaçaient l'éclat jaune de l'éclairage urbain au sodium en créant des mares dispersées, de couleur bleu-blanc. En 2050, le gouverneur Schultz avait décidé que tout ce dont les Barrens avaient besoin était un meilleur éclairage. Au prix d'innombrables millions de nuyens, les ingénieurs de la ville, protégés par la Lone Star et des unités de la Metroplex Guard, avaient installé lampes à arc au carbone de haute intensité partout dans tous les endroits qu'ils avaient pu atteindre sans encombre. Les résidents des Barrens avaient réagi amicalement, à la manière habituelle de Redmond, en flinguant la plupart d'entre elles. Les collines basses étaient trouées ici et là de conduites d'évacuation d'eau bétonnées. Je ne voyais pas l'infecte eau corrosive, habituellement généreusement émaillée de chiens crevés et même pire encore. De plus, grâce au filtre à air de la Jackrabbit, je ne la sentais pas non plus.

Lorsque j’eus passé Cottage Lake, j’appuyai sur le champignon jusqu’à ce que l’affichage de la vitesse clignote d’un rouge d’avertissement sur l’ATH. Grâces en soient rendues à Quincy, pour les siècles des siècles, la suspension active géra les tremblements dus à la vitesse et le moteur hurla comme une banshee. Des éclairs provenant de canons d’armes à feu déchirèrent la nuit sur ma gauche, mais rien de désagréable ne fit ne serait-ce que mine de venir dans ma direction. Les Crimson Crush ne tiraient tout simplement pas droit ce soir. Une fois Paradise Lake Road passée, je relâchai la pression sur l’accélérateur. Les Crush n’allaient jamais jouer à l’est de l’intersection, ils savaient que les Rusted Stilettos n’en feraient qu’une bouchée s’ils s’y aventuraient.

À gauche sur High Bridge Road, encore à gauche sur Jasmine Boulevard – où on ne trouvait aucun jasmin, et qui n’était d’ailleurs certainement pas un véritable boulevard – et je me retrouvai dans la zone que l’on appelait Purity. Un coin vraiment dangereux des Barrens pour un étranger. Mais il existait une sorte de code à Purity, un truc qu’on ne trouve pas dans beaucoup d’endroits de Redmond. Le code est simple : « Me fait pas chier, je t’ferai pas chier (sauf si quelqu’un s’arrange pour qu’ça en vaille le coup). » Le code ne s’applique qu’aux gens du coin, au fait.

Dans une certaine mesure, je l’étais. J’entretenais une piaule secondaire à Purity et je payais le gang de rue amérindien du coin à titre de protection. Notre arrangement était que je payais mon dû et qu’ils pouvaient se servir, sans abuser, de ma piaule lorsque je n’étais pas là. Si vous passiez un tel arrangement avec la plupart des autres gangs, c’est que vous aviez besoin d’aller consulter. Revenant après qu’ils se soient servis de votre piaule, vous ne retrouveriez que le plancher. Y aurait probablement aussi deux ou trois types balèzes qui vous attendraient pour vous séparer de quoi que ce soit que vous ayez de valeur sur vous, et peut-être même de vos plombages s’ils se sentaient l’âme un peu sportive. Mais ce gang avait le sens de l’honneur. Peut-être leurs origines tribales. En tous cas, une fois achetés, ils *restaient* achetés, du moins tant que quelqu’un d’autre ne leur faisait pas une meilleure offre. Mon secret était de les payer plus que quiconque qui habite dans les Barrens ne pouvait se le permettre.

Je garai la Jackrabbit dans ce qui avait été un commerce de quartier avant que quelqu’un ne fasse sauter la façade avec un lance-grenades. C’est mon garage privé, couvert par le même arrangement que ma piaule. Je fis

ensuite la visite de courtoisie appropriée au chef du gang, un samouraï des rue à l'air glacial dont je n'avais jamais su le nom, lui jetai un créditube certifié afin de couvrir les frais pour les deux-trois prochains mois, et me dirigeait tranquillement vers mon appartement.

Mon chez moi d'Auburn n'est pas grand, mais ma piaule de Redmond y rentrerait avec suffisamment de place pour y mettre une table de billard et assez de hauteur sous plafond pour faire votre gym. La chambre simple était vide, comme elle l'était toujours lorsque je revenais, mais je remarquai un certain nombre de preuves indiquant qu'elle ne l'était pas depuis longtemps. Situation normale de nouveau. Je mis le télécom en route, après avoir enjambé les porte-puces vides et les accessoires de planning familial usagés. Comme toujours, je vérifiai tout d'abord le registre d'utilisation. Comme prévu, les Amérindiens avait passé des appels interurbains, mais ils continuaient au moins à avoir la décence de les faire payer à un autre numéro. Au gouverneur Schultz, à ce que je vis avec joie.

Je saisis le code de télécom de mon appartement d'Auburn. Lorsque l'autre machine décrocha, j'activai un petit utilitaire esclave très chouette que m'avais refilée Buddy, une sacrément bonne deckeuse de ma connaissance. L'utilitaire, conçu pour foutre un joyeux bordel chez la corpo de télécommunications locale, persuade l'ordinateur de commutation central que les deux télécoms, celui d'Auburn et celui de Redmond, ne forment en fait qu'une seule machine, située (électroniquement parlant) à mon numéro de RTL d'Auburn. Les appels entrants sonnent sur les deux machines. Je peux accéder à toutes les caractéristiques de mon télécom d'Auburn à partir de celui de Purity et je peux passer des appels à partir des Barrens pendant que les ordinateurs du réseau jurent leurs grands dieux que les appels sont émis de l'adresse du croisement de la Third Street Southwest et de D Street à Auburn. Une mécanique bien huilée, et qui peut potentiellement me sauver la vie. Lorsque l'utilitaire tourne, il faut quelqu'un de vraiment très bon pour me pister par l'intermédiaire des archives du réseau de téléphone.

Je me rassis et pensai à ma prochaine étape, tandis que les deux machines se démerdaient avec les négociations nécessaires afin de tendre une embuscade mutuelle aux ordinateurs du RTL.

Cette affaire entre Lolly, Jocasta et notre mystérieux X occupait tout naturellement une haute position sur ma liste de priorités. Mais j'avais également d'autres chats à fouetter, deux ou trois affaires en cours, des affaires qui *payaient.* Je ne pouvais tout simplement pas les laisser tomber sans dommages irréparables à ma réput' dans la rue *et* à mon compte bancaire. Je pouvais, en revanche, y aller mollo sur l'intensité avec laquelle je m'investissais dans ces affaires.

Le télécom bipa pour me faire signe qu'il était prêt, aussi demandai-je une liste de tous les messages entrants. La liste ne pouvait pas m'indiquer l'identité de l'appelant, mais me donnait *cependant* la date et l'heure du message et, dans la plupart des cas, le numéro de RTL duquel était émis l'appel. Ce qui me permit de passer en revue et d'effacer les messages qui ne servaient à rien comme ceux d'Anwar le fixer. J'en marquai deux-trois autres dont je reconnus le numéro, demandant au télécom de préparer une réponse standard, genre « je suis occupé, je vous rappellerais plus tard » et de leur envoyer.

Ce qui laissait deux messages, qui n'étaient reliés ni l'un ni l'autre à un numéro de RTL. Ce qui piqua mon intérêt, naturellement. Une personne disposant du bon matériel n'aurait pas eu trop de problèmes à supprimer le numéro, mais ce n'était pas un talent courant. Le fait que les deux messages étaient identifiés comme étant uniquement vocaux me donnait de bonnes pistes quant à l'identité de l'appelant. Je sélectionnai le premier message et appuyai sur Lecture.

J'avais deviné juste. La voix calme et sans ambages, avec sa trace d'accent, était caractéristique. Mon M. Johnson de (probablement) Chicago. « M. Dirk, » dit-il, « je suppose que vous êtes en train de travailler sur l'affaire dont nous avons discuté il y a quelques jours. Vos documents ainsi que le paiement pour la première semaine ont été transférés du compte de réserve, ce qui, je présume, signifie que vous vous en tenez toujours à notre accord. Contactez-moi, s'il vous plaît, selon les termes convenus dans l'accord, afin de me le confirmer. Merci. » Connard pédant. Je sélectionnai le prochain message d'une touche. L'horodatage indiquait qu'il datait de plus tôt dans la soirée, vers l'heure où Jocasta et moi étions en train d'esquiver des débris. « M. Dirk, » bourdonna la même voix, « l'urgence de l'affaire vient tout juste de s'accroître en quelque sorte. Nous pensons que notre… notre ressource se trouve en danger physique. J'apprécierais

grandement si vous pouviez accentuer vos efforts en conséquence. J'apprécierais également que vous puissiez confirmer la constance de votre intérêt envers notre accord. Je préférerais ne pas avoir à dépêcher quelqu'un pour pister *vos* agissements. Merci. »

Je grondai intérieurement. Je n'aime pas qu'on m'encadre, même un encadrement à distance tel que celui-ci, et je n'apprécie certainement pas les menaces voilées. Naturellement, M. Johnson le corpo m'enverrait un autre runner s'il pensait que je m'étais barré avec son paiement. Mais il devrait respecter suffisamment mon foutu professionnalisme pour ne pas me le rappeler.

Ce connard avait raison sur un point, cependant. J'avais été peu un lent sur mes rapports de situation. Je sortis le clavier alphanumérique et tapai une note rapide, que j'acheminai vers le serveur mail que M. Johnson avait spécifié. Celui-ci disait en gros, « je bosse sur cette foutue affaire, arrêtez vos foutus appels. » mais sur un registre légèrement plus cordial.

Ceci étant fait, je me rassis et réfléchit à l'affaire. J'avais été engagé par M. Johnson afin de pister une employée corporatiste nommée Juli Long. Celle-ci avait disparu de sa compagnie et avait apparemment ressurgi à Seattle. M. Johnson m'avait dit que la corporation s'inquiétait qu'un quelconque crime ait pu être commis et ils craignaient pour la sécurité de la jeune Juli. Mon boulot était simplement de la retrouver, de la dépêtrer de tout dangereux imbroglio dans le plexe et de la mettre dans un avion à destination de l'est.

Toutes ces conneries d'inquiétude de la corpo mises à part, ce boulot n'était qu'un simple boulot de filature. Pour une raison quelconque, Juli avait donné sa démission officieuse en fuyant de la corpo. D'après la formulation des instructions de M. Johnson, il ne semblait pas qu'elle ait été débauchée ni extraite par une autre corpo. Juli n'avait pas accouru vers quelque chose, comme un autre boulot ; elle *fuyait* quelque chose. Je ne savais pas quoi et je n'avais pas à le savoir. J'ai vu à quoi ressemblait la vie corpo du point de vue d'une esclave comme Juli et nul doute que je me serais enfui aussi.

Une jeune femme, avec peu ou pas d'appuis financiers, Johnson avait été très clair à ce sujet, qui débarquait pour la première fois dans le métroplexe de Seattle. Sans amis, sans bras corporatistes autour d'elle pour

la protéger. De la bidoche pour les prédateurs de la rue. Il était presque certain que Juli Long ferait surface d'ici deux ou trois jours, flottant près des jetées. Il y avait eu pas mal de flotteurs de ce genre dernièrement.

J'avais déjà dit tout ça à Johnson, mais il avait néanmoins exigé que je la piste. Si j'avais raison et que Juli était crevée, je devais lui envoyer une preuve incontestable de sa fin prématurée. Je n'avais pas fait grand-chose à part installer un sous-programme sur mon télécom qui parcourait toutes les sources d'information et les datafax, avec comme critères le nom Juli Long et sa description. Il faudrait probablement que je consacre un peu plus d'efforts à cette affaire, au final.

Je sortis mon portefeuille et en tirai une impression de l'image sur son dossier. L'avait l'air d'une gentille gamine. Cheveux blonds à la coupe nette et bouffante. Me rappelait Lolly.

Bon Dieu, je commençais à devenir morbide. Ça arrive à chaque fois que je suis crevé. Je pensai que je m'étais dit que je me coucherais tôt cette nuit et éclatai de rire. Je remis la photo dans mon portefeuille, basculai le télécom en mode veille et m'effondrai sur le lit. L'intérieur de mes paupières fut inondé d'images. Explosions, canons d'armes, visées laser. Mais pour la plupart de jeunes femmes blondes : parfois Lolly, parfois Juli Long. Elles me suivirent dans ma chute vers le gouffre noir du sommeil.

CHAPITRE 4

Dans la jungle, le début de la matinée est l'un des moments les plus tranquilles. Les prédateurs nocturnes ont suffisamment chassé et leurs homologues diurnes commencent tout juste à se réveiller. C'est la même chose dans Redmond, pour les mêmes raisons.

Je ne sais pas que ce qui m'a réveillé à un peu plus de 8 heures le lendemain matin. Peut-être le calme. Les nuits de Redmond sont spécifiquement partagées entre les sirènes, le rugissement des Citymaster de passage, les Yellowjacket volant à basse altitude, voire les fusillades sporadiques. Je me retournai dans mon lit dans un relatif silence et essayai de me forcer à me rendormir.

Mais l'oubli resta tout simplement hors de portée. Après une tentative de quinze minutes, je décidai qu'il n'y avait plus rien à faire et me fit violence pour sortir mon corps courbaturé du lit. Je portais encore mon manteau et les plaques d'armure s'étaient enfoncées dans ma chair pendant mon sommeil. Je fis passer une main sous ma chemise, les crêtes et les creux que je rencontrai le long de mes côtes me donnaient l'impression d'être une sorte de tatou bipède. Ça collait : au goût dans ma bouche, j'avais l'impression d'avoir mangé des fourmis. Je me dirigeai vers le lavabo en jurant, me servis une tasse d'eau tiède et me rinçai la bouche. Je n'ai pas avalé l'eau, non monsieur. Les vrais habitants des Barrens semblent développer une résistance à la dysenterie amibienne et à d'autres plaisants divertissements du même genre, mais je n'ai jamais traîné suffisamment dans le coin pour que mon système immunitaire s'habitue. Les seuls médicaments sans ordonnance que je m'étais autorisé dernièrement étaient des Wake-up à base de caféine, un peu d'alcool assaisonné à mon goût mis à part. Je fis sauter le bouchon du tube, en sortis deux-trois et avalai sans eau les pilules amères. En attendant que la caféine concentrée revitalise mon système nerveux central, je m'affalai devant le télécom et le reconnectai d'un geste.

Pour résoudre les problèmes, l'un des meilleurs moyens dont je dispose est d'y réfléchir pendant que je dors. Il semble en vérité que le Q.I. de mon subconscient soit supérieur de quelques dizaines de points à celui de mon esprit conscient et qu'il semble également mieux fonctionner lorsque, pour ainsi dire, je ne suis pas là à regarder par-dessus son épaule. La plupart du temps, lorsque j'essaie de trouver la solution d'un truc, il faut simplement que je lâche la grappe à mon esprit conscient. Généralement, je m'y employais par l'exercice, ce qui me faisait mal, ou par l'alcool, ce qui au final me faisait encore plus mal. J'ai tendance à présent à choisir le sommeil et j'arrive même à me justifier en disant qu'il faut que je repose mon corps afin de continuer à me battre pour la bonne cause. Quand je me réveille, la réponse que je recherchais se trouvait bien souvent devant moi, dans mes premières pensées. À côté d'une note mentale qui disait un truc du style, « Et voilà, tête de con. »

Lorsque j'avais jeté un œil à mes pensées la nuit dernière, la question était quoi faire ensuite. Pendant la nuit, mon cervelet avait accouché d'un nom : Naomi Takahashi.

J'avais rencontré Naomi à l'époque où nous nous frayions péniblement un chemin à travers le programme d'entraînement de la Lone Star. Nous subissions tous deux le même broyage de nos esprits mais étions déterminés à les garder intacts. C'était pratiquement tout ce que nous avions en commun. Elle voyait la Star comme un moyen d'échapper au contrôle de sa riche famille. Je voyais dans ce programme une forme peu judicieuse de thérapie pour la culpabilité que je ressentis après la mort de mes parents, victimes d'un acte de violence urbaine aveugle. En dépit de nos différences, nous avions tous deux identifié l'entraînement de la Lone Star comme étant une forme efficace de lavage de cerveau, un programme conçu pour transformer toutes les recrues en instruments contondants, brutaux et sans compassion. Naomi, moi et un autre gars nommé Patrick Bambra, le poto qui comparait les femmes à la malaria, avions juré de ne jamais nous faire laver le cerveau et nous nous accrochions l'un à l'autre en une sorte de groupe de soutien mutuel. Bon Dieu, on s'appelait même les Trois mousquetaires entre nous, ce qui montrait bien quels idéalistes, quels romantiques se vautrant dans leur connerie nous étions. Patrick se fit virer tôt du programme, essentiellement parce que même la brutalité âmicide de la Star ne réussit pas à lui faire voir le monde tel qu'il est en réalité. Naomi

et moi nous étions accrochés, toutefois, et nous avions réussi à passer à travers le programme en gardant notre personnalité quasiment intacte (j'aime à le penser).

Bien que l'entraînement fût destiné à nous transformer en flics de rue et en monstres urbains, il ne nous avait pas suffisamment détruits pour nous faire accepter ce destin. Naomi demanda et obtint une mutation au traitement des données ; de mon côté, je mis un terme à tout ça et m'enfuis vers les Ombres.

Naomi et moi sommes toujours en contact, bien que seulement de manière sporadique et nous sommes très prudents sur ces contacts. Elle est la seule amie qui me reste à l'intérieur de la Lone Star, mais elle se retrouverait grave dans la merde si ses chefs le découvraient. Mon compte à la banque des faveurs de Naomi s'était alourdi de quelques dépôts importants ces dernières années, essentiellement en me chargeant de boulots plus ou moins illégaux pour dépanner certains de ses collègues et amis. Il était temps à présent de récolter certains des fruits de ce travail.

Je vérifiai ma montre. Un peu plus de 8 heures 30 ; cela voulait dire qu'elle serait au boulot. Je sélectionnai une communication uniquement vocale sur le télécom et composai le code d'accès direct de Naomi. Quelques secondes plus tard, l'écran s'est allumé avec son image.

Naomi Takahashi était aussi belle que le premier jour où je l'ai vue. Son front se plissa légèrement sous sa frange noire en réaction au fait que l'appel soit uniquement vocal, mais sa voix musicale ne trahit aucune frustration. « Lone Star, département des archives. » Je pris une intonation plus grave qu'à l'accoutumée et ajoutai un côté râpeux à ma voix. Ce serait inutile contre un analyseur vocal, naturellement, mais suffirait probablement pour duper un quelconque superviseur qui écouterait discrètement à ce moment-là. « Euh, ouais, » gargouillai-je, « je voudrais parler à Joe Dar-ta-gnan. Il est dans l'coin ? »

L'expression de Naomi ne changea pas, mais je vis la lueur dans ses yeux en amande, qui indiquait qu'elle m'avait reconnu. Même sous couvert de ma voix déguisée, la prononciation brutalisée de D'Artagnan, l'un des trois mousquetaires de la littérature, tenait lieu de signe de reconnaissance. « Je suis navrée, monsieur, » dit-elle d'une voix tranquille, « nous n'avons personne de ce nom ici. »

« Fait chier, » grondai-je, tout en appréciant sa performance. « Salut. » Je remarquai son clin d'œil imperceptible tout en coupant la communication, pas plus visible qu'un léger tic nerveux. Message reçu et compris.

Je me levai, m'éloignai du télécom et m'étirai. Je savais que Naomi ferait une pause à la première occasion afin de m'appeler d'un téléphone « sécurisé » situé quelque part ailleurs. Impossible d'être sûr du temps qu'il faudrait, mais connaissant Naomi, il ne faudrait pas longtemps.

Pour passer le temps, je fis basculer le télécom en mode tridéo et m'affalai sur le lit. Y a rien de tel qu'une petite séance de tridéo abrutissante pour tuer le temps. De préférence, un truc au contenu intellectuel minimal et avec des décorations de scène peu vêtues. Un truc genre « Nuevo Wheel of Fortune. »

Mais je tombai à la place sur des actualités télévisées, et ne réussit pas à rassembler l'énergie nécessaire pour me lever et changer la chaîne. La présentatrice, une bimbo blonde aux dents artificielles et aux protubérances mammaires développées, bafouillait un truc au sujet de la dernière guerre de gang, tout en exhibant un sourire qui aurait semblé bien plus à sa place dans une chambre à coucher. Ouais, bon, son apparence était une distraction suffisante, tant que je n'écoutai pas ce qu'elle disait.

C'était plus facile à dire qu'à faire, naturellement. Le canal audio des actualités télévisées est toujours amélioré électroniquement, par un ajout d'ondes supersoniques, de sorte que le son s'insinue dans votre cerveau. Un truc pour truster l'indice d'écoute, bien sûr, qui rendait plus difficile le fait d'éteindre ou de changer de chaîne.

Les images, classiques et lissées par des pros, scènes de carnage et de chaos sur la bande vidéo derrière la blonde, se changèrent en une image plus saisissante. Une vue en contre-plongée sur le paysage urbain nocturne de Seattle. Aux vibrations et à la façon dont la perspective changeait, je sus que la caméra devait se trouver à bord d'un aéronef à grande vitesse, un petit hélicoptère peut-être. Ça me rappelait les reportages de guerre. Je commençai à y prêter plus d'attention.

« Et maintenant, une exclusivité KONG, » disait la bimbo. « La nuit dernière, une équipe de tournage à distance de KONG a suivi un véhicule

d’intervention d’urgence exploité par Crashcart. »

Ho ho. Je me redressai. Crashcart était un nouvel arrivant sur la scène du métroplexe, mais la compagnie n’avait eu besoin que de seulement deux ou trois mois pour faire une entrée en force. Ils étaient en concurrence directe avec DocWagon, le service de santé et d’extraction d’urgence, et s’en sortaient étonnamment bien. Une partie de leur réussite était due aux anciens usagers qui avaient quitté DocWagon, attirés par les sirènes de tarifs moins élevés, ou par le fait qu’elle avait attiré de nouveaux abonnés qui ne pouvaient pas payer leur note chez leur concurrent. Mais, la plupart du temps, elle était due à leur stratégie spéciale « de guérilla marketing ».

Chaque véhicule de la flotte de Crashcart embarquait un scanner réglé sur les mêmes fréquences que les récepteurs de DocWagon. Plus tard, lorsque DocWagon commença à crypter ses transmissions, les scanners furent associés aux décodeurs appropriés. Chaque fois qu’un véhicule de DocWagon recevait un appel pour une Intervention à haut risque, par exemple de quelqu’un tombé au sol dans ce que certains médias nomment la DMZ, ou Downtown Militarized Zone, le véhicule de Crashcart le plus proche lui collerait aux basques. Crashcart laissait toujours l’équipe d’intervention de DocWagon effectuer la première tentative d’extraction. Ce n’est que si l’équipe de DocWagon se faisait buter ou devait renoncer à une extraction particulièrement chaude que Crashcart entrait en jeu pour tenter de faire mieux. Dans presque une douzaine de cas, Crashcart avait été en mesure d’extraire la victime après que DocWagon ait échoué. Pire encore pour DocWagon, trois de ces extractions concernaient des costards corporatistes de premier ordre détenant des contrats DocWagon super-platine. Tout naturellement, l’attachement à DocWagon de bien d’autres clients super-platine vacilla. Après tout, lorsque vous payez 75 000 nuyens par an, vous pensez faire appel aux meilleurs. Certains avaient déjà changé de fournisseur pour Crashcart.

Évidemment, les porte-paroles de chez DocWagon hurlèrent que toute l’affaire était un coup monté, que Crashcart engageait des voyous dans la rue pour ouvrir le feu sur les véhicules de DocWagon et se casser vite fait lorsque les buggies de Crashcart arrivaient. Mais ils n’avaient aucune preuve. Crashcart ne prit même pas la peine de réfuter ces accusations. Ils continuèrent simplement à inonder les ondes de leur slogan : « Pourquoi

vous faire accompagner par les premiers quand vous pouvez vous faire accompagner par les meilleurs ? »

La bimbo blonde à l'écran parlait toujours. « Hier soir, aux alentours de minuit, le véhicule transportant l'équipe de KONG capta un appel d'intervention à haut risque de DocWagon. L'appel identifiait la victime comme étant Daniel Waters, journaliste et personnalité de la tridéo sur une chaîne locale mineure. »

Chaîne locale mineure ? C'était à mourir de rire. Comme pratiquement tout le monde dans le plexe, je connaissais le nom de Waters et pouvais aisément visualiser le petit sourire avunculaire qui était sa marque de fabrique. C'était le présentateur vedette de KOMA, le partenaire local d'ABS, et clairement pas un acteur mineur. En fait, la plupart des gens de la conurb semblait considérer la parole de Waters comme parole d'Évangile, une source de Vérité rien qu'un cran en-dessous de Dieu tout puissant peut-être, et il avait l'indice d'écoute suffisant pour le prouver.

« Conformément au mandat de Crashcart, » continua la présentatrice, « le véhicule transportant l'équipe de KONG resta à l'écart pendant que l'équipe d'intervention de DocWagon tentait l'extraction. Après cela, eh bien… » son sourire était presque assez large pour qu'elle avale ses oreilles « les images parlent d'elles-mêmes. »

La « fenêtre » vidéo qui apparut la première fois derrière la blonde augmenta jusqu'à emplir l'écran entier, masquant son image. Simultanément, le paysage nocturne du métroplexe recula à mesure que le cameraman ajustait la lentille de son zoom. Pour la première fois, j'arrivai à voir suffisamment de l'intérieur de l'aéronef pour l'identifier comme un Merlin, un cousin plus petit de l'Osprey II, un avion à voilure orientable, de conception similaire au Commuter de chez Federated Boeing. Je vis également que la caméra sortait de la porte ouverte à tribord de l'avion. Une forme imposante se trouvait sur la droite de l'image, mais il n'y avait pas assez de lumière pour pouvoir la distinguer.

Ce qui se trouvait à l'intérieur du Merlin ne m'intéressait pas, quoi qu'il en soit. L'action se situait à l'extérieur.

Le Merlin se trouvait à moins de trois cents mètres d'altitude, décrivant une orbite au-dessus d'un des petits parcs qui émaillaient le flanc est de

Downtown, et qui se transformaient en souricières pour les piétons après la tombée de la nuit. Si Daniel Waters s'y était aventuré, il avait eu ce qu'il méritait. Un autre aéronef volait dans les airs au-dessus des arbres et des buissons. C'était un Hughes WK-2 Stallion mono-rotor, légèrement plus grand que le Merlin. Les lumières stroboscopiques anti-collision de l'hélico jetaient des éclairs qui illuminaient le logo DocWagon sur ses flancs.

Le Stallion essayait de se poser mais ne parvenait pas à trouver un endroit sûr. Les ténèbres du parc grouillaient d'éclairs émanant de canons d'armes de gros calibre et de fleurs de feu évanescentes qui ne pouvaient provenir que de puissantes armes lourdes automatiques. L'impact des balles contre le blindage du Stallion faisaient jaillir des étincelles bleu-blanc.

L'équipe d'intervention de DocWagon ne se laissait pas faire sans réagir. Je pouvais voir que des flammes dues au feu en retour sortaient des sabords de l'hélico. Les cibles au sol avaient la capacité de dissimulation de leur côté cependant, tandis que le Stallion faisait une grosse cible flottante. Pour couronner le tout, il était évident que l'équipe de DocWagon était sérieusement sous-armée.

L'issue finale ne faisait aucun doute, et arriva rapidement. Un tir venant du sol a dû toucher un point vital, car l'hélico a commencé à ruer en tous sens pendant que de la fumée s'échappait de son logement moteur bâbord. Le son des moteurs jumelés du Merlin couvrait tout, mais j'imaginais le hurlement de banshee du turboréacteur tribord du Stallion qui luttait pour supporter la tension.

Les gars de l'équipe d'intervention DocWagon étaient foutus et ils le savaient. S'ébrouant toujours en tous sens, le Stallion tenta péniblement de regagner de l'altitude, puis dérapa loin du parc.

L'équipe de Crashcart réagit avant même que l'hélico ait quitté les lieux, avec une précision quasi-militaire. Le son du moteur changea à mesure que les ailes du Merlin pivotaient et l'appareil tomba comme une pierre en direction du parc. La nuit s'illumina de nouveau tandis que les tireurs au sol ouvraient le feu sur la nouvelle menace.

Ce fut à ce moment que j'appris ce qu'était la forme imposante sur la droite des images vidéo. Un faisceau de lumière éblouissante déchira les ténèbres, ressemblant en tout et pour tout au rayon de la mort d'un vieux

film de science-fiction. Un son qui ressemblait à celui d'une toile géante en train de se déchirer ou peut-être de King Kong en train de péter fit vibrer le petit haut-parleur de mon télécom, un déchirement colossal qui continuait sans cesse. Le faisceau balaya le sol et je vis des fragments voler des arbres et des buissons lorsqu'il les touchait.

Pendant un instant, je plaignis les tireurs au sol. La forme dans le Merlin devait être un minigun de 7,62 mm, probablement une GE M134, une arme de type Gatling, dont la cadence de tir se situait dans les milliers de coups à la minute. Généralement, une balle toutes les six ou huit était une cartouche « lumineuse », une traçante. Même cette minorité suffisait pour faire ressembler le flot de balles à une barre de lumière solide.

Quelques éclairs sortirent des canons de leurs armes lorsque les tireurs répliquèrent, bien que ce fût un petit nombre. Personne de sain d'esprit n'engageait le combat contre un minigun.

Tout se mit à cahoter tandis que le Merlin se posait avec rudesse. Le caméraman fit un rapide panoramique vers l'autre côté du véhicule, juste à temps pour prendre une escouade de quatre silhouettes portant armes et armures sauter de l'autre porte vers les ténèbres. Le caméraman se déplaça, essayant de les suivre, mais une autre silhouette volumineuse se leva pour lui bloquer le passage. L'image fit un nouveau panoramique vers la porte bâbord.

Le servant du minigun avait cessé son feu nourri et engageait à présent des cibles d'opportunité. L'éclat éblouissant devant le canon était suffisamment vif pour aveugler dans les faits la caméra vidéo, rendant impossible le discernement des cibles. Le canonnier devait disposer d'optiques anti-flash, car dans le cas contraire, il aurait lui-même été ébloui par la lueur. Je ne remarquai aucun tir en réponse. Soit les tireurs étaient tous morts, soit ils avaient migré vers des contrées plus sûres.

Une autre secousse et le Merlin fut à nouveau en l'air. Le caméraman fit un nouveau, mais tardif, panoramique vers l'autre côté. L'escouade armée était de retour à bord, et avec eux se trouvait un paquet en forme de corps enveloppé de tissu balistique. L'image zooma et le visage familier de Daniel Waters emplit l'écran. Ses cheveux gris et courts étaient collés par le sang et sa peau ressemblait à du vieux parchemin.

L’image se figea, puis, par effet de zoom arrière, redevint une fenêtre vidéo derrière la blonde plantureuse. « Une autre extraction réussie pour Crashcart, » roucoula-t-elle, « et une autre exclusivité de KONG. » Son sourire, tellement éclatant qu’il devait avoir une consommation de plusieurs mégawatts, s’évanouit pour être remplacé par un air inquiet au moins aussi authentique que son décolleté. « Bonne chance à vous, Daniel, » dit-elle, sa voix laissant échapper un léger hoquet d’émotion. « Nous croisons tous les doigts pour vous, comme vous le savez. » *Mais bien sûr.*

Le télécom gazouilla, annonçant un appel entrant et me donnant une excuse pour éteindre la tridéo. Je pressai les boutons appropriés et la bonde disparut, remplacée par le visage de Naomi Takahashi. Vu le fond flou, je sus qu’elle appelait d’un téléphone public dans la rue. Une icône clignotante en haut à gauche de l’écran confirma qu’elle avait abaissé le capot de confidentialité. Je supposai qu’elle avait également réglé la polarisation de l’écran de sorte qu’elle seule pouvait voir ce qui y était affiché. Voyant qu’elle avait pris les précautions appropriées, j’appuyai sur la touche qui activait la capture vidéo de mon côté.

Naomi sourit alors que mon visage s’affichait sur son écran, mais son sourire était soucieux. Elle savait donc ce qui se passait, du moins une partie. Ses premiers mots le confirmèrent. « T’es dans une belle merde, bonhomme. De nouveaux ennemis dont je n’aurais pas entendu parler ? »

Je ris sous cape. « Juste une rousse avec un flingue, » lui dis-je. « Rien d’inhabituel. » Mon sourire s’évanouit ; passons aux choses sérieuses. « Parle-moi de Lolita Yzerman, » dis-je. « Que dit la Star ? »

Naomi s’assagit immédiatement. « Pas grand-chose, » dit-elle. « Ils cadenassent bien le sujet. Kurtz s’occupe de l’affaire. »

Mauvaises nouvelles. Mark Kurtz. Mes souvenirs de ce misérable enfoiré remontaient à l’époque de mon entraînement, et j’étais sûr qu’il se souvenait aussi de moi. Kurtz avait été l’une des raisons principales pour lesquelles je m’étais tiré et j’avais veillé à ce qu’il le sache. Ce gars était un bosseur et aussi tenace qu’un pitbull. Une fois qu’il était sur une piste, rien ne le déconcentrait, pas même les actes.

« Je suppose que je suis le suspect principal, c’est ça ? » demandai-je.

« Tu es le *seul* suspect, bonhomme. »

Je pris un moment pour digérer cette nouvelle. Puis, je demandai : « Tu me demandes pas si je l'ai fait ou pas ? »

Elle ne daigna même pas répondre à cela. « J'en conclus que tu n'es pas chez toi. »

« Tu conclus bien. » Ainsi, Kurtz était sur l'affaire et le sujet était bien cadenassé. « Bon, ben, merci beaucoup, Naomi. Je sais que tu prends des risques en faisant ça. »

« Pas de quoi en faire une suée, » répondit-elle en souriant. « Donc, j'imagine que tu ne veux pas jeter un œil au rapport, hein ? » Elle agita une puce optique devant la caméra vidéo.

Je fixai la puce un moment, les yeux ronds, puis souris. Ce n'est pas souvent que l'on rencontre des amis comme Naomi. Peut-être une fois dans sa vie, si vous avez de la chance. Je m'inquiétai un instant du risque qu'elle avait pris, puis dû me résoudre à me débarrasser de mes remords. Primo, ce qu'elle avait fait était fait. Secundo, je crois que Naomi en connaissait plus sur les ordinateurs des archives de la Lone Star que leurs concepteurs.

« Alors, tu le veux ? » me taquina-t-elle.

Je me mis à rire. « Insérez et filez, madame. La Star ne vous paie pas pour gaspiller des cycles loin du bureau. »

« Tu l'as dit bouffi, » convint-elle. « C'est parti. » J'indiquai à mon télécom d'ouvrir un fichier pour recevoir les données tandis que son image vidéo insérait la puce dans la prise du téléphone. La machine bipa et gloussa joyeusement pendant deux-trois secondes pendant qu'elle digérait le téléchargement, avant de clignoter pour en signaler la fin. Je tapai quelques commandes pour lancer un sous-programme de vérification, le télécom et la puce se concertèrent afin de déterminer si les données qui étaient arrivées correspondaient à celles qui avaient été envoyées. Une seconde ou deux plus tard, un message de confirmation apparut sur le tableau de commandes.

« C'est dans la puce, mamzelle, » lui dis-je. « *Arigato gazaimashta.* À charge de revanche. »

Elle dissipa mon allégation d'un geste de la main. « Fais pas de vagues, Dirk, » dit-elle d'un ton sérieux. « Connaissant Kurtz, il verra tout ça

comme une occasion de faire table rase du passé en ce qui te concerne. Flinguer d'abord et puis relever les empreintes digitales des cadavres, tu vois ce que je veux dire ? » J'acquiesçai. « Et puis, il y a le type qui t'a piégé en premier lieu, » continua-t-elle. « T'as une idée de qui ça peut être ? »

« J'en aurai peut-être quand j'aurai parcouru le rapport. J'en ai pas en ce moment. »

« Ouais, bon… » Elle avait l'air inquiète de nouveau, aussi la gratifiai-je de mon sourire le plus confiant et le plus espiègle. Il n'avait pas l'air convaincant de mon côté, mais Naomi sembla le prendre pour argent comptant. Son front se lissa et ses yeux pétillèrent de nouveau. « D'accord, faut que j'y aille. Reste en contact, *omae. Neh ?* »

« Compte là-dessus, » promis-je. « Pas de vagues. » Je lui fis un autre sourire rebelle et mis fin à la connexion. Mon sourire disparut en même temps que son image. La partie concernant Kurtz exceptée, ce n'était comme si Naomi m'avait révélé quoi que ce soit que je ne savais pas déjà, mais notre conversation m'avait fait réaliser la réalité de ce qui se passait. X, qui qu'il / elle / ce soit, avait déjà essayé de m'écarter une fois. Pourquoi pas une deuxième fois ? Et puis, Kurtz serait ravi de lui filer un coup de main, et d'arrêter ensuite mon cadavre. Ouais, bon, une nouvelle journée dans les Ombres.

Je rapprochai mon fauteuil de l'écran du télécom, tout en ouvrant le fichier que Naomi avait transféré. Je reconnus l'entête standard de la Lone Star et souris. Naomi ne faisait pas les choses à moitié. Plutôt que d'en escamoter des passages, elle avait embarqué la totalité de ce foutu fichier. Je commençai à faire défiler les données et me mis à lire.

Je vis immédiatement que Naomi avait raison. J'étais dans une belle merde.

La première partie du rapport traitait des investigations sur site, qui étaient essentiellement identiques à ce que Jocasta avait décrit. Lolita avait été trouvée gisante sur le ventre, juste devant la porte (mais à l'intérieur) de son appartement luxueux du 48^{e} étage, un vilain gros trou au milieu de son front. Le trou était en forme d'étoile, disait le rapport, ce qui se traduisait par une blessure à bout touchant : le canon de l'arme la touchait lorsque le

coup de feu fut tiré et l'expansion des gaz avait mis en pièces la peau fragile de son visage. La porte était déverrouillée, sans aucun signe d'effraction. Aucune preuve ne corroborait non plus le fait que le corps ait été déplacé. La reconstitution était simple. Quelqu'un était venu à la porte, quelqu'un que Lolly connaissait et en qui elle avait suffisamment confiance pour lui ouvrir. Le tueur avait fait un pas à l'intérieur, avait collé une arme contre le visage de Lolly et avait fait sauter sa cervelle par l'arrière de sa jolie tête blonde. La date du décès était estimée au 17 novembre, entre 20 heures et 20 heures 20.

J'arrêtai le défilement et me rassis. Le rapport était écrit de manière factuelle, clinique, sans émotion, rendant aisée pour le lecteur la tâche de feindre que tout ceci n'était qu'un exercice intellectuel. Ce qui était exactement ce à quoi ce rapport était destiné. Mais de temps à autres, la dure réalité se frayait un chemin à travers les faits. La vie d'une jeune personne, prometteuse, avait été sabrée net. L'individu irremplaçable qui avait été Lolita Yzerman n'existait à présent que dans les souvenirs de ceux qui s'étaient souciés d'elle.

Je me frottai les yeux, embués par la fatigue oculaire due à l'écran, avant de relancer le défilement automatique.

Les inspecteurs de la Lone Star avaient suivi la procédure habituelle : accès au registre d'appels du télécom de Lolly, examen des archives vidéo de la caméra du hall d'entrée de son immeuble, intimidation de son institution financière afin qu'elle leur donne accès aux archives de ses opérations bancaires. Deux-trois points-clés attirèrent mon attention.

D'après le registre d'appels, Lolly avait émis un appel multimédia (voix et vidéo) vers mon numéro de RTL le samedi 16 novembre, peu avant minuit. L'appel n'avait pas été archivé, mais je savais qu'il s'agissait du message qu'elle avait laissé sur ma machine, me demandant de l'aide. Bien que le registre n'ait pas mentionné mon nom, personne n'était plus habile à dépister un RTL que la Lone Star. C'était le premier fil qui me reliait à la mort de Lolly.

Ensuite, les archives de la caméra de sécurité. À 20 heures 11, le dimanche 17, une silhouette portant un manteau long et un chapeau abaissé pour masquer son visage, est entrée dans le hall d'entrée et a pris l'ascenseur jusqu'au 48^{e} étage. À 20 heures 14, la silhouette a réapparu et a

quitté le bâtiment. Son séjour fut juste assez long pour monter par l'ascenseur à haute vitesse, sonner à la porte de Lolly, buter la blonde et redescendre. Mais il y avait plus. Lorsque la silhouette ouvrit la porte principale, une rafale de vent fit suffisamment pencher le bord du chapeau pour que la caméra filme au moins une partie de son visage. Je restai à regarder fixement l'arrêt sur image de l'enregistrement pendant quelques minutes. Soit j'ai eu un frère jumeau identique, un frère jumeau identique meurtrier, soit X le tueur était magiquement actif. Le visage filmé par la caméra vidéo était le mien. Le deuxième fil était en place.

Pour finir, les archives financières de Lolly. Son comportement bancaire était chaotique, pour ne pas dire plus. Elle se faisait un paquet de nuyens et dépensait un paquet de nuyens, de plus, elle semblait ne pas avoir saisi le concept du dépôt minimum. » Mais il y avait une tendance derrière tout ça et la Star l'identifia rapidement. Au cours des neuf derniers mois, elle avait effectué douze dépôts à intervalles irréguliers, chacun d'exactement 10 000 nuyens et provenant tous de la même source. Et cette source était… ? Je vous donne trois chances et les deux premières ne comptent pas. Voilà le troisième fil, qui s'entrelaçait avec les deux autres pour former une corde. Et la corde formait un nœud coulant.

J'étais *très* joliment dans la merde.

D'accord, je savais que je n'étais pas coupable et je savais de quelle manière tout cela avait été fait. Les illusions magiques sont capables de tromper les caméras, ce qui expliquerait mon visage sur la vidéo de sécurité. Les systèmes informatiques bancaires sont plutôt sécurisés, mais certains des deckers qui surfent sur la Matrice sont capables de hacker un registre de transmissions sans même une suée, tout particulièrement si personne n'allait jamais retirer dans le futur « les fonds » que j'avais prétendument déposés. Et l'appel téléphonique qu'elle m'avait passés ? Eh bien, celui-ci n'était pas truqué et n'était qu'un joli bonus pour X. De la manière à laquelle les choses ressemblaient, Lolly m'avait appelé pour me mettre la pression afin de me soutirer encore 10 000 nuyens. J'avais réagi en me pointant là-bas et en réarrangeant son architecture crânienne.

J'étais naturellement capable de comprendre tout cela. Mais mes déductions étaient basées sur le fait que je savais que je n'avais pas refroidi

Lolly. Et sans cette donnée-clé ? La Lone Star m'enverrait au cul tout ce qu'elle avait.

C'était l'heure d'être logique. Comment pourraient-ils me pister ? Par certains moyens évidents tout d'abord. Comme mon numéro de RTL. Théoriquement, c'est une tâche simple pour un decker sacrément fortiche ou pour la compagnie du téléphone elle-même de recouper les infos entre un numéro de RTL et la localisation physique du téléphone. Je parle ici des télécoms branchés à un mur, pas des portables. En se basant sur ceci, la Lone Star devrait déjà être en train de visiter ma piaule d'Auburn.

Par chance, ce n'est pas aussi simple. Buddy, la deckeuse bienfaitrice qui m'avait fourni mon utilitaire esclave, a également résolu le problème de la localisation. En ce qui concerne les sous-programmes d'autodiagnostic et de recherche de RTL, mon numéro n'existe plus. Il *a* existé, mais a été annulé deux ou trois heures avant que la tentative de trace n'ait été effectuée… *à chaque fois* que la tentative de trace est effectuée. En ce qui concerne les sous-programmes de *connexion*, le numéro est parfaitement fonctionnel. Chouette, hein ? Et je n'ai même pas à payer de facture téléphonique. D'accord, d'accord, je sais que ça n'a pas grand sens. Mais rappelez-vous comment fonctionnent les gros systèmes informatiques compartimentés. Et à quel point les opérateurs, et même les deckers corporatistes, font confiance aux diagnostics. Ah, les merveilles de notre ère numérique…

De quelle autre façon la Star pourrait-elle obtenir des infos sur moi ? Par le SIN, peut-être ? Mais je n'en ai pas. Le permis de conduire, les comptes bancaires, l'épargne-santé ? Soit je n'en ai pas soit ils sont associés à des SIN qui ne sont pas à moi.

En conclusion ? Pas facile de débusquer une ombre. La Lone Star devrait recourir à des techniques dont les flics se servaient au siècle dernier.

Ah, mais qu'en est-il de la magie ? Eh bien, si j'avais effectivement tordu le cou de Lolly, j'aurais eu un peu à m'en faire. Un bon mage ou un bon chaman pourrait, théoriquement, me pister à partir d'une goutte de sang frais, d'un ongle brisé, peut-être même d'une trace de peau exfoliée que j'aurais pu avoir laissé sur la scène du crime. Mais vu que je ne l'ai *pas* fait, ladite trace devrait conduire à quelqu'un d'autre, notamment, à X.

La Star pourrait *penser* qu'ils ont tout un dossier sur moi, naturellement. Quiconque entre dans le programme d'entraînement de la Lone Star est forcé de donner des échantillons de sang et de tissus qui demeurent dans le dossier. L'histoire officielle précise que les échantillons sont prélevés afin d'empêcher les problèmes de rejet ou d'incompatibilité des parties du corps, au cas où ils devraient vous réassembler après des blessures subies en service. J'ai ce vilain soupçon que les échantillons servent en réalité à ce qu'un mage de combat de la Lone Star puisse suivre quelqu'un astralement si il ou elle décide de se tirer des forces de police. C'est pourquoi ma première shadowrun, qui eut lieu avant même que je « démissionne officieusement, » avait pour but de remplacer mes échantillons de sang et de tissus par un truc qui ne me causerait pas d'ennuis. Si ce putatif mage de combat essayait de me pister à partir de ces échantillons, il retrouverait un chat galeux des rues de Redmond, en supposant qu'un squatter ne l'ait pas bouffé dans l'intervalle.

Je me permis de me détendre un peu. Pour autant que je le sache, j'étais autant en sécurité que je pouvais l'être. La Lone Star n'avait pas réussi à me repérer pendant toutes ces années depuis que je leur avais dit adieu, et je ne pensais pas que ceci était sur le point de changer maintenant.

« Qu'en était-il de Jocasta ? » pensai-je avec un sursaut. Celui qui avait placé la bombe dans son appartement aurait bien pu mettre la main sur un truc qui lui permettrait de la suivre magiquement. La magie rituelle peut être encore plus méchante que le plastique C6. D'un autre côté, si Jocasta se planquait dans Beaux-Arts Village, elle serait probablement en sécurité. La plupart des enclaves de ce genre sont protégées par des cercles hermétiques, des élémentaires, voire des parabiologiques à la nature duale comme des piasmes ou des chiens de l'enfer, des bestioles qui peuvent voir dans l'espace astral aussi facilement que dans le monde ordinaire. Ça devrait être suffisant pour protéger le cul bien galbé de Jocasta.

OK, je disposais d'un certain répit. Une bonne chose. Ma tête me faisait mal du fait de la combinaison de trop peu de sommeil profond et de trop de réflexions profondes. Afin de penser à autre chose qu'à la Lone Star et à Lolly, je demandai au sous-programme de recherche que j'avais envoyé pour trouver des références de Juli Long de me livrer ses résultats.

À ma surprise, il avait trouvé une référence. Après avoir affiché le texte intégral, je le parcourus rapidement.

Je sortis alors la photo de mon portefeuille et la regardai une dernière fois. Ce n’était pas la bonne semaine pour les jeunes blondes. Le fait de l’avoir prévu ne m’incitait pas à me sentir mieux.

Juli Long avait été retrouvée en train de flotter près de la Jetée 23. Morte, bien sûr.

CHAPITRE 5

Je me rappelle avoir lu un jour qu'il vaut mieux gâcher son enfance que de rien en faire. J'ai peut-être eu une enfance tumultueuse, mais ce qui est sûr, c'est que je ne l'ai pas gâchée. J'en garde un large éventail de contacts, de connaissances, d'amis même, qui le prouve. Dans ma branche, cela fait toute la différence entre s'en sortir tout juste et crever de faim. Je n'ai jamais apprécié de crever de faim.

Le contact spécial de la journée était un poto du nom de Bent Sigurdsen. Bent et moi étions les meilleurs potes du monde pendant notre enfance à Renton. À quinze et seize ans, nous consommions ensemble pas mal d'alcool, illégalement puisque nous étions mineurs, et faisions pas mal de projets de devenir néoanarchistes lorsque nous serions adultes.

Assez parlé de rêves d'enfance. Nous avons tous deux suivi le chemin que nos pères respectifs avaient choisi pour nous, du moins pendant un temps. Un peu malgré moi, j'étais parti étudier l'informatique à la U-Dub, où je me suis accroché pendant trois longues et pénibles années jusqu'à ce que je rassemble finalement le courage d'abandonner les études et de dire mon père d'aller se faire voir.

Bent avait également suivi les traces de son père, mais, à la différence de moi, il avait aimé ça. Son père était un chirurgien orthopédique sacrément balèze et Bent entreprit de suivre les cours de la fac de médecine, avec un talent naturel. Lorsque vint l'heure de se spécialiser, il décida que l'orthopédie n'était pas son domaine de prédilection, Sigurdsen sénior n'y voyant pas d'objection. Bent choisit à la place la voie de la pathologie et lorsqu'il obtint son diplôme, *avec mention très bien* sans aucune surprise, son vieux fit marcher ses relations pour le faire engager au City Health en tant qu'élément du personnel de médecine légale de la conurb de Seattle. C'est bien ça, médecin légiste, le type qui découpe des cadavres pour comprendre ce qui les a rendus ainsi. J'imagine que Bent préfère les

patients qui ne râlent pas et dont il est sûr qu'ils ne le poursuivront pas pour négligence.

Quoi qu'il en soit, Bent et moi avions gardé le contact au cours de toutes ces années. Lorsque mes parents furent tués, il avait été là pour se prendre une méga-cuite avec moi et s'assurer que je ne saute pas du quai du train à grande vitesse. Et lorsque je me suis évadé de la Lone Star, il m'avait fait immédiatement passer le mot par l'intermédiaire de Naomi Takahashi qu'il me considérait *toujours* comme un ami même si j'étais nouvellement SINless. Nous étions restés en contact après cela. Pas régulièrement, pas souvent. On se revoyait peut-être tous les deux-trois mois pour défoncer nos cortex cérébraux à l'alcool. Notre amitié était l'une de ces amitiés solides où le fait de se croiser souvent n'est pas nécessaire, où vous saviez que même après deux ou trois ans, l'autre était toujours là pour vous.

C'est donc sans arrière-pensées que je saisis le code de RTL du laboratoire de Bent (un des autres chouettes utilitaires de Buddy en couverture).

Presque immédiatement, le visage angélique de Bent apparut sur l'écran. « Ouais ? » Il fronça les sourcils devant ce que je savais être un écran éteint. L'image de Bent était légèrement floue du fait de la couche protectrice de plastique transparent qui, pour des raisons aussi évidentes qu'écœurantes, recouvre le télécom du laboratoire. En le voyant, je branchai ma caméra vidéo.

Son froncement de sourcils disparut immédiatement, remplacé par un sourire qui illuminait son visage et faisait scintiller ses yeux bleus. Quand Bent Sigurdsen souriait, il avait l'air du chat de Chester. Vous vous attendiez à tout moment qu'il disparaisse pour ne laisser que ce sourire. « Hé, bonhomme, » rayonna-t-il, « ça fait un bail. Comment marche le bizness ? »

Je fus tenté de lui raconter, mais cela n'aurait fait que l'inquiéter. Et je n'aimais pas inquiéter Bent si je pouvais l'éviter. Je haussai donc simplement les épaules. « Plutôt bien, » lui dis-je. « Pas mal de trucs sur le feu. » Un euphémisme classique. « Et toi ? »

Je ne pensai pas qu'il fut possible que son sourire s'agrandisse encore, et pourtant il le fit. « Magnifique, » offrit-il. « La vie pourrait pas aller

mieux. »

Je me rendis compte qu'il était sur le point de commencer à parler boutique, sans doute une interprétation très détaillée de la manière dont son plus récent client avait terminé sur sa table, aussi enroulai-je la pelote de ses pensées avant qu'elle ne se dévide. « Je suis sur un truc, Bent. T'as quelques secondes ? »

« Bien sûr, » répondit-il immédiatement. « N'importe quoi pour un poto. » Vous pigez à présent pour quelle raison j'aimais tellement Bent ? Il fit un geste par-dessus son épaule, probablement vers la table de travail qui était, heureusement, hors cadre. « Jane Doe ici présente n'est pas spécialement pressée. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

« Juli Long, » dis-je, avant de le briefer du peu que je savais concernant le départ vers d'autres deux de la blonde aux cheveux ébouriffés. « Est-ce que par hasard tu pourrais vérifier son dossier et me faire un résumé ? »

Le sourire de Bent s'évanouit à mes paroles. Sous l'objectif de la caméra vidéo, son regard était triste et je me rendis compte qu'il était affligé par le sort de la jeune Juli. Je me demandai pour la centième fois de quelle foutue façon quelqu'un d'aussi sensible à la tragédie humaine que Bent pouvait faire ce boulot. « Pas de quoi en faire une suée, » dit-il. « Le rapport devrait être en ligne. Long, Juli… c'est ça ? » Je lui fis oui de la tête et il se mit au travail, prenant d'assaut le clavier du télécom avec l'enthousiasme d'un decker ado. Pendant un instant, je crus que je n'aurais droit qu'à une vue de son visage pendant qu'il travaillait, mais il se rappela ensuite suffisamment longtemps de mon existence pour asservir mon affichage au sien. L'image vidéo se réduisit à une fenêtre dans le coin supérieur occupant un quart de l'écran, tandis que le reste montrait l'affichage de son moniteur. J'observai la scène pendant qu'il entrait la syntaxe de recherche, agréablement surpris de la vitesse à laquelle deux images numérisées de Juli Long apparurent côté-à-côte en haut de l'écran. L'une d'entre elles était la même photo que je conservais dans mon portefeuille : Juli décochant un sourire aguicheur à l'appareil. L'autre montrait le même visage, mais en état de repos parfait. J'aurais pu me persuader qu'elle était simplement endormie, malgré la teinte bleue de la cyanose sur ses lèvres. Le reste de l'écran se remplit de texte mais Bent l'effaça rapidement de mon affichage. « Confidentiel, » expliqua-t-il, d'un air un peu contrit. « Je te dirai s'il y a

quelque chose d'intéressant. » Je refoulai un sourire satisfait. La capacité de Bent à se compartimenter mentalement me stupéfierait toujours, mais ce n'était bien sûr pas le moment de le taquiner là-dessus.

J'observai ses yeux couleur de bleuet filer de gauche à droite à mesure qu'il lisait le texte. Il lui fallut peut-être une minute, pendant laquelle j'eus du mal à garder la bouche fermée et à ne pas tenter de le presser d'activer les choses, tout particulièrement lorsque je le vis sourciller et avoir une moue de surprise. Il avait enfin terminé. « Alors ? » l'encourageai-je.

« Un cas intéressant, » annonça-t-il lentement. « J'aurais aimé l'avoir sur ma table. » Il leva alors les yeux vers moi d'un air coupable ; je ne pensai pas que le micro de mon télécom soit suffisamment sensible pour capter le grincement de mes dents, mais il était possible que j'aie tort. « Insuffisance cardiaque, » déclara-t-il. « Apparemment causée par la puce qu'elle était en train de lire. »

Ce fut mon tour de sourciller et d'avoir une moue de surprise. « Un signal simsens assez puissant pour tuer ? »

Il hocha la tête. « C'est plus compliqué que ça. »

J'attendis, avant de réaliser qu'il ne continuerait pas sans que je l'y incite. « Ah ? » dis-je.

Bent semblait mal à l'aise, et je sus que j'étais en train de repousser les limites de ce qu'il acceptait de faire. L'amitié n'est pas rien pour Bent, mais il possédait un sens tout propre et alambiqué de l'éthique. J'observai la lutte entre l'amitié et les principes se dérouler et fut soulagé lorsque l'amitié prit le dessus. « Il y a une autre référence de fichier en jeu, » me dit-il. « Fichier-spécial C-L-S. »

« Ce qui veut dire ? » demandai-je, bien que j'en aie déjà une idée.

« Confidentiel Lone Star, » confirma Bent. « La Lone Star a sécurisé le fichier annexe pour une raison ou une autre. »

« Tu peux passer la sécurité ? »

Il eut l'air presque insulté pendant un instant, avant que son sourire ne revienne. « *Évidemment* que je le peux. La question est… »

« Le feras-tu ? » dis-je en terminant sa phrase pour lui. « Ça pourrait être intéressant, bonhomme. Un truc que même toi, tu n'as jamais vu avant. Un signal simsens à en mourir… »

Comme je l'avais prévu, il mordit à l'hameçon. « Ouais, » dit-il d'un air songeur, « ouais, pourrait être intéressant. » Il leva alors les yeux, qui rencontrèrent les miens. Une lueur qui me disait qu'il savait parfaitement ce que j'étais en train de faire brillait au plus profond de ces yeux d'un bleu intense, mais la lueur ajoutait aussi qu'il s'en foutait. « T'as toujours le même numéro de RTL ? » J'acquiesçai. « Alors je te recontacte. Fais gaffe à toi, bonhomme. » Et sur ce, il coupa la communication.

Je me rassis, les doigts croisés derrière la tête. Si Bent Sigurdsen me disait qu'il me recontacterait, il le ferait. Une bonne chose, d'ailleurs. La Star ne verrouille pas le dossier d'un macchabée à moins que celui-ci ne sorte *véritablement* de l'ordinaire. Je réfléchis au fait d'appeler mon M. Johnson de l'est pour lui faire un rapport de la situation, puis me ravisai. Il pouvait bien attendre que j'obtienne les réponses à quelques questions de plus. Juli Long n'irait évidemment plus bien loin.

Une aube froide et grise se leva le jour suivant. Pleuvait pas, mais les nuages ressemblaient à du plomb sale et l'air était porteur d'une humidité glacée qui me faisait mal à la tête. À moins que ce ne soit la demi-bouteille d'ersatz de scotch que j'avais bue pour ne pas rêver.

Lolita Yzerman ne m'avait pas quittée lorsque j'avais essayé de dormir la nuit dernière. La cérémonie commémorative de la petite Lolly était prévue aujourd'hui, jeudi 21 novembre. Mais comment faire pour y aller ? Pas de quoi en faire une suée. J'avais un plein seau de foutues bonnes raisons de ne pas bouger. Il avait fallu que je me mette au lit le mercredi soir, sans arriver à débrancher mon cerveau, pour me rendre compte à quel point la mort de Lolly me foutait en l'air.

J'avais essayé pendant plus d'une heure, mais mon cerveau n'était pas disposé à coopérer. Dormir ? Pas au programme, mon gars. À chaque fois que je commençais à ressentir cette sensation chaude, flottante, un souvenir de Lolly (quel qu'en soit la forme) faisait irruption dans mon crâne – un sourire, une tournure de phrase, voire un truc plus intime – et je me retrouvais à nouveau éveillé, gisant là, des picotements dans tout le corps. Les pires moments étaient ceux où je voyais le mystérieux étranger dont

nous partagions le visage soulever l’arme et l’appuyer contre le front de la petite Lolly…

Je jouai à ce jeu pendant quatre-vingt-dix minutes avant d’admettre ma défaite et de tendre la main vers la bouteille de synthalcool. Elle seule réussit finalement à tenir Lolly à l’écart, à tenir tout le reste à l’écart, de mon cerveau, de sorte que finalement je m’endormis.

Évidemment, j’en payais le prix ce matin. Un mal de tête lancinant avait élu résidence derrière mon sourcil gauche et semblait peu disposé à partir. J’acceptai la douleur comme une punition partielle pour le fait de manquer la cérémonie de Lolly. En guise de punition supplémentaire, j’avais décidé qu’il était temps de faire un truc plutôt déplaisant que j’avais remis à plus tard. Il fallait que j’aille voir Buddy.

Ne vous méprenez pas, Buddy la deckeuse est une bonne copine. Je la respecte, lui fait confiance, je l’apprécie même. Mais pas en face à face, et surtout pas quand je ne me sentais pas en grande forme.

Tout le monde a une histoire, mais celle de Buddy est plus intéressante que la plupart d’entre elles. D’après mon expérience, la majorité des deckers incontournables commencent par incarner le stéréotype de l’informaticien, ultra-doué mais socialement inadapté. Ils se mettent tout simplement au decking le plus souvent parce qu’ils s’entendent mieux avec les machines qu’avec les gens. Mais Buddy en est arrivée au decking par l’autre côté. Elle bossait initialement dans la recherche neurologique à la U-Dub, où elle fit quelques découvertes capitales dans le domaine du monitoring. Comme n’importe quel chercheur, elle a dû apprendre le fonctionnement des ordinateurs, devenant avec le temps particulièrement intriguée par les techniques d’interfaçage entre l’électronique et le cerveau. L’étape logique suivante pour elle fut la recherche dans ce domaine.

Tout cela se passait il y a un moment, vers 2027, avant que le decking ne devienne ce qu’il est aujourd’hui. Buddy était à la pointe de la technologie, avec une formation qui la distinguait des autres chercheurs en informatique. Non seulement elle comprenait le fonctionnement du matériel et des logiciels, mais elle en savait également beaucoup sur le fonctionnement du système nerveux central.

Lorsque le couperet tomba lors du Crash de 29, le gouvernement ne passa pas à côté de ses qualifications. L'une des premières à être recrutée dans la version « améliorée » du programme Echo Mirage, Buddy devint plus tard un membre du noyau qui conduisit l'assaut principal contre le virus informatique qui avait lobotomisé les réseaux informatiques du monde. Tous les membres d'Echo Mirage étaient volontaires et Buddy n'aurait manqué cette occasion pour rien au monde. Mais elle paya un prix exorbitant pour cette expérience.

Les cyberdecks dont se servait l'équipe d'Echo Mirage étaient primitifs comparés aux jouets sur lesquels vous pouvez mettre la main de nos jours dans n'importe quel Radio Shack. Les logiciels étaient encore pires. Du peu que j'en ai compris, les programmes persona étaient de vraies bouses, aussi susceptibles de planter que de fonctionner correctement. Et sans programme persona pour prendre les coups, le decker devait se confronter au monde étranger de la Matrice informatique avec uniquement son seul psychisme. La plupart des gens savent que quatre membres de l'équipe Echo Mirage sont morts, tandis que d'autres s'en sortirent l'esprit brisé, en état végétatif. Buddy avait survécu et demeurait même fonctionnelle, bien qu'elle ne s'en soit pas sortie totalement indemne.

Peut-être avait-elle toujours eu ces tendances, ou peut-être n'était-ce qu'un pur résultat de ses expériences. Peu importe, elle avait quitté Echo Mirage avec ce que les psys nommaient des « troubles bipolaires. » Dans un langage humain, ça voulait dire qu'elle était maniaco-dépressive, mais avec un petit truc en plus. Au point le plus élevé de son cycle, elle est en gros aussi déprimée que moi un mauvais jour. Au point le plus bas, elle est complètement parano. Apparemment, cela ne l'a pas empêchée d'obtenir des contrats de premier ordre au fil des ans. J'imagine que les corporations ne se soucient pas réellement de l'état mental d'un decker tant qu'il ou elle est capable d'opérer. Dans tous les cas, la parano est plutôt une bonne chose dans la conurb.

L'important dans tout ceci était que je n'avais aucun moyen de savoir à quelle étape de son cycle pouvait bien être Buddy à l'heure actuelle. Un coup de fil n'arrangerait rien : elle ne répondait jamais au téléphone. Il fallait simplement laisser un message et espérer.

C’est d’ailleurs ce que je fis. Je composai son code, attendis son message si expressif – cinq secondes de blanc suivies d’un bip – et l’informai que j’arrivais. Ce message étant la seule préparation possible, je sautai dans la voiture et pris la 405 en direction du sud. Je réglai ma radio sur la station infos-trafic, juste au cas où il se passerait quelque chose dont je devrais être au courant.

D’ailleurs, je touchai le gros lot dès le premier coup. Il semblait qu’un grand truc tentaculaire soit sorti du lac Washington et se soit dirigé, en laissant une traînée de bave derrière, vers le pont de la Route 520, le pont flottant reliant Bellevue à Downtown. Après avoir mangé deux-trois voitures, la chose était retournée dans l’eau, en laissant encore une traînée de bave. Les conseils de circulation recommandaient aux conducteurs de choisir un autre itinéraire. Sans déconner. Ah, les merveilles du monde Éveillé.

Je pris naturellement à cœur les conseils de circulation, l’autre itinéraire me faisant continuer sur la 405 jusqu’à ce qu’elle tourne vers l’ouest, pour prendre ensuite Ambaum Boulevard et pénétrer dans White Center. Buddy avait un appart sur Roxbury Street, un appart de bonne taille non loin du sommet de l’immeuble le plus haut du coin. L’appartement étant orienté à l’ouest, elle avait aussi une chouette vue sur le Puget Sound en direction de Vashon Island.

La vue ne signifiait rien pour Buddy, toutefois, hormis un rappel de l’immensité du monde extérieur et de la menace qu’il représentait. Quelques jours avant son emménagement, elle avait couvert les grandes et belles fenêtres de feuilles de plastique de construction renforcé. Elle avait également renforcé la porte, les murs, le plafond, le sol même, et installé des dispositifs de sécurité sur chaque point d’entrée possible. Tout en procédant à ces modifications, Buddy m’avait demandé de lui recommander un climaticien qui s’y connaissait aussi en électricité à haute tension. En tirant les conclusions les plus évidentes, j’ai supposé qu’elle voulait qu’il installe quelques surprises désagréables pour quiconque tenterait de s’introduire chez elle en passant par un conduit d’aération. Dans le même temps, elle avait renforcé l’isolation phonique de l’appartement. Ce qui était tout aussi bien, si l’on considère l’autre obsession de Buddy.

Son autre obsession était les percussions. De la manière dont je comprenais les choses, elle avait toujours adoré la musique chargée en percussions, les trucs très polyrythmiques. Ses goûts devinrent encore plus obscurs et tordus après son passage chez Echo Mirage, jusqu'à ce que plus aucune musique disponible dans le commerce ne lui convienne. Elle se construisit alors une boîte à rythmes informatisée, qu'elle programme pour écrire et jouer ses propres polyrythmies entrecroisées, se servant d'algorithmes de pondération extrêmement complexes pour qu'elle s'en tienne aux trucs qu'elle trouve plaisants. C'est d'ailleurs là le fond du problème. Aux oreilles de n'importe qui d'autre, la « musique » de Buddy ressemble à des travaux de voirie ou au fait de rouler avec des cailloux dans vos enjoliveurs. Histoire de rendre les choses pires encore, elle écoute sa musique tellement fort que je suis étonné que le Sea-Tac Airport n'ait pas encore menacé de déménager.

En guise d'anecdote futile, je pensais à un moment que Buddy avait choisi son surnom de rue en référence à Buddy Rich, un foutrement bon batteur de jazz du siècle dernier. Buddy ne confirma ni ne nia mon hypothèse, mais précisa simplement avec mépris que même si la musique de Rich n'était pas déplorablement simpliste, elle était de toute façon foutue en l'air par tous ces cuivres et autres conneries qui jouaient par-dessus.

Voilà donc pourquoi l'idée de rendre une visite à Buddy m'apparaissait comme une sorte de punition. Une accro aux percus paranoïaque et déprimée n'était certainement pas mon premier choix en termes de compagnie un jeudi matin.

Je me garai sur la Vingt-huitième avenue sud-ouest, juste à l'angle de chez Buddy, avant d'essayer vainement de passer entre les gouttes de pluie lourde et probablement acide qui avait commencé à tomber. Je donnai mon nom au portier / garde dans sa guérite de verre pare-balles et fut rassuré lorsqu'il déclencha l'ouverture de la porte pour me faire entrer. Buddy avait au moins les pieds suffisamment sur terre pour me mettre sur la liste de « gens à laisser entrer » du garde.

J'empruntai l'ascenseur jusqu'au quarantième étage, où je descendis, et tournai à gauche au bout du couloir.

Buddy avait dû m'observer de loin avec ses systèmes de sécurité, décider que j'étais vraiment moi et que je ne constituais pas une menace

immédiate. Chaînes, serrures et verrous mécaniques s'entrechoquèrent ; les maglocks s'ouvrirent avec un clac sonore. La porte s'entrouvrit. Je fis mon plus beau et mon plus rassurant sourire. « Salut, Buddy, » dis-je par l'ouverture. « Je peux entrer ? »

La porte s'ouvrit plus grand, laissant échapper un son ressemblant à de multiples batteurs épileptiques s'échangeant des plans. Essayant de ne pas cesser de sourire, je grinçai des dents et entrai dans l'appartement.

Buddy referma si rapidement derrière moi qu'elle me pinça vigoureusement l'épaule dans la porte. Elle s'affaira ensuite à verrouiller la douzaine environ d'articles de serrurerie qu'elle avait déverrouillée pour me laisser entrer. Sa préoccupation me donna l'occasion de l'examiner de plus près.

C'était une petite femme aux os fins. Je savais qu'elle avait la cinquantaine, mais elle avait l'air d'avoir au moins deux fois cet âge. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, je m'étais dit qu'elle ressemblait à quelqu'un sur son lit de mort, et à chaque fois ensuite, son apparence avait empiré. Buddy n'avait aucune tonicité musculaire d'aucune sorte, tout simplement car elle ne faisait jamais rien qui ne soit même vaguement physique. La seule raison pour laquelle elle n'était pas un tas de graisse était qu'elle ne mangeait seulement que lorsqu'elle s'en souvenait… ce qui arrivait rarement. La pâleur cadavérique de sa peau n'arrangeait pas les choses, non plus, mais à quoi pouvait-on s'attendre de quelqu'un qui n'avait probablement pas fait un pas hors de chez elle depuis des années ?

L'apparence de mort-vivant était parachevée par son costume, qui se composait de plusieurs mètres de tissu gris enroulés à la manière d'un sari autour de son corps. Je savais que le tissu gris était en fait du tissu balistique, bien que ce déguisement ressemble à un châle funéraire. La paranoïa de Buddy faisait à nouveau des siennes. Ses cheveux gris étaient taillés excessivement courts et le côté droit entier de sa tête était épilé, de sorte que rien ne bloque l'accès aux trois datajacks chromés sur sa tempe.

La dernière serrure verrouillée, elle leva les yeux vers moi, des yeux clairs qui ressemblaient à des yeux d'oiseau. Elle se fendit alors du sourire le plus long que j'ai jamais vu sur son visage anguleux : au moins une

milliseconde. Je respirai mieux ; elle ne devait pas être loin du sommet de son cycle.

Ce souci écarté, je fus inondé d'autres préoccupations, la première d'entre elles étant un intense sentiment de gêne auditive. « Hé, Buddy ! » criai-je par-dessus le vacarme en fond. « Est-ce que tu peux baisser les percus d'un cran ? »

Elle fronça les sourcils. « Elles sont baissées, » répliqua-t-elle d'un ton sec, avant de se radoucir et de céder. Des recoins de son sari de tissu balistique, elle sortit une télécommande et appuya du pouce sur un bouton. Le volume des percussions spasmodiques et forcenées chuta, d'un niveau douloureux à un niveau simplement irritant. J'étais suffisamment au fait des choses pour ne pas lui demander de baisser à nouveau ; elle ne baisserait pas plus le volume.

Je suivis Buddy tandis qu'elle se trouvait un chemin de l'entrée au salon. Le sol, tout comme chaque autre surface horizontale disponible, était recouvert de piles de documents imprimés, de puces dans leurs emballages, de montages expérimentaux sur platine vomissant des amas de fibres optiques aux allures de méduses (et même, ici et là, de vrais fils de métal), d'outils, d'instruments et de toutes les autres trucs que l'on peut trouver dans n'importe quel laboratoire d'électronique ou boutique de gadgets. Au centre de la pièce, à la place d'honneur, se tenait le chéri de Buddy : un cyberdeck Fairlight Excalibur customisé. Il était posé au sol, entouré d'un déploiement ahurissant de saloperies périphériques câblées au deck d'une manière totalement incompréhensible. Avec une fluidité qui contredisait son apparence, Buddy se laissa tomber près du deck en une parfaite position du lotus, avant de se tourner pour me regarder, l'air d'attendre quelque chose.

Je jetai un coup d'œil alentour afin de trouver un endroit où m'asseoir, mais il semblait que Buddy soutenait toujours sa vieille thèse que les meubles étaient redondants lorsque vous disposiez de sols. On trouvait une petite table et une unique chaise dans la pièce, mais les deux meubles étaient couverts de camelote. Restait donc que le sol.

Avant même que je puisse ne serait-ce que commencer à m'asseoir, Buddy fit une grimace d'impatience, se dirigea vers la chaise et poussa tout ce qui se trouvait dessus sur le sol. Je lui fis un signe de tête pour lui signifier mes remerciements et m'assis.

« Eh bien ? » demanda Buddy d’un ton exigeant. Buddy même « en phase haute » restait d’un tempérament décapant.

« Vol de données, » répondis-je brusquement. Je connaissais la meilleure façon de parler affaires avec elle et avais préparé mon baratin pendant le trajet en voiture. « Avatar Security Technologies. Je veux que tu pénètres dans leurs registres de travail.»

« Avatar c’est la Lone Star. Pourquoi eux ? »

« Est-ce que j’ai déjà fait allusion à quelqu’un du nom de Lolita Yzerman ? » Buddy hocha la tête. « C’était » – j’hésitai – « une amie. Et à présent quelqu’un l’a butée. Je veux savoir pourquoi. »

« Bossait chez Avatar ? » J’acquiesçai. « Boulot d’écoutes, » déclara Buddy. « L’a entendu un truc qu’elle aurait pas dû. »

Buddy était peut être bizarre, mais certainement pas stupide. À partir d’une ou deux de mes remarques, il ne lui fallut qu’environ deux secondes pour comprendre ce qui m’avait pris plusieurs minutes de réflexion intense. « T’as pigé, » dis-je. « Je veux savoir ce qu’elle n’aurait pas dû entendre. Tu peux le faire ? »

Elle renifla à cette remarque. *Évidemment* qu’elle pouvait le faire. Parano ou pas, elle avait le même égo exagéré que n’importe quel decker digne de ce nom.

« Est-ce que tu le *ferais* ? »

Elle y réfléchit un moment – un long moment pour Buddy. « Tarif habituel ? »

J’eus une pensée pour mon compte bancaire et soupirai. « Tarif habituel. »

Elle me décocha un autre sourire d’une milliseconde. « Ça vaut le coup, » déclara-t-elle. « Tu me suis. »

« Désolé, Buddy, » lui rappelai-je. « Pas de datajack, tu te souviens ? »

Elle grimaça de nouveau. « Toujours un lâche ? »

Je souris. « Toujours un lâche. »

« Peu importe. Ai chopé un truc juste pour toi. Filet d'électrodes. » Elle désigna le bric-à-brac hautement technologique entassé autour de son Excalibur. « Tu peux me suivre, jack ou pas jack. »

Je lui jetai un regard en coin, étonné qu'elle se soit mise en quatre pour mettre la main sur le filet d'électrodes. Il était plus que probable que ce soit un truc du commerce conçu pour ceux qui souhaitaient éprouver l'expérience totale du simsens sans avoir à casser leur tirelire pour se faire implanter un datajack. J'en avais utilisé un de manière épisodique et j'en avais probablement encore un pour mon vieux simdeck Atari enfoui au fond du placard, mais je n'avais jamais pensé à m'en servir pour surfer sur la Matrice. Ça tenait debout, en revanche. Les systèmes internes d'un cyberdeck ne sont en fait qu'un ensemble de circuits simsens conçus pour traduire la quasi-réalité des données informatiques sous une forme symbolique pluri-sensorielle pouvant être facilement appréhendée.

Je devais avoir réfléchi trop longtemps, une seconde, peut-être deux. Même dans son meilleur jour, la patience de Buddy n'est pas extensible. « Allez, » dit-elle. « Viens voir la Matrice. »

Ses mots exercèrent leur pouvoir de fascination. Où que vous alliez, vous pouviez entendre ou lire un truc au sujet de la « réalité virtuelle » qu'était la Matrice. Mais sans datajack dans votre crâne, impossible d'en faire l'expérience directe, du moins c'est ce que je pensais. Et si les rumeurs sont vraies, je loupais une expérience tellement riche que si j'étais né sans yeux et qu'on me propose de voir. De fait, la deuxième meilleure deckeuse que je connaissais était aveugle, et aurait été plus qu'enthousiaste si elle n'avait jamais eu à se débrancher. Dans la Matrice, elle voyait.

La tentation était donc de premier plan. De même que la crainte, la lâcheté, appelez-ça comme vous voulez. Je ne m'étais jamais fait installer de datajack car je n'aimais pas l'idée de qui que ce soit tripotant mon esprit. Je n'étais pas sûr de mieux apprécier l'idée si le tripotage venait de courants électriques extérieurs. Le cerveau est une machine délicate. Un courant électrique au mauvais endroit et Dirk Montgomery passerait le reste de sa vie à se prendre pour une orange.

« C'est toi qui a construit le filet, Buddy ? » demandai-je, essayant de garder une voix décontractée.

Buddy hocha la tête. « Vient de chez VRI, à Cheyenne, » répliqua-t-elle. « Un de leurs derniers modèles. En phase de bêta test. »

Les mots VRI et Cheyenne apaisèrent certaines de mes craintes. La firme VRI est l'une des meilleures au monde et Cheyenne est la source de la plupart des technologies de pointe que les deckers utilisent. Mais « phase de bêta test » ne m'inspirait pas confiance. « Tu recherches les bugs pour leur compte ? » demandai-je.

« Pas de bugs, » dit Buddy avec le genre de certitude normalement associée à l'énoncé de lois naturelles ou aux tablettes de pierre remplies de commandements. « C'est le meilleur matériel, mais trop cher pour être commercialement rentable. Je leur montre de quelle manière en faire baisser le prix. »

« Donc, c'est un truc sûr ? »

Elle renifla. « Je l'ai essayé, » dit-elle d'un ton catégorique. « M'a causé aucun problème. »

J'examinai ses traits de morte-vivante, vis l'impatience monter dans ses yeux et soupirai. Je connaissais les signes. Si je n'y allais pas avec elle, elle se fermerait comme une huître et je pourrais mettre une croix sur son aide. Il était facile de me représenter le choix à faire, mais plus difficile de se décider. Allais-je risquer de me retrouver la cervelle en marmelade du fait du filet d'électrodes de Buddy, ou me lever, me tirer et attendre que notre mystérieux X ne me fasse sauter cette même cervelle ? Fallait que je me décide…

Ce fut l'idée de surfer de la Matrice pour de vrai qui me fit me décider, je crois. Je ne sais pas résister aux nouvelles expériences. Ça me tuera probablement un jour, mais ce jour n'était peut-être pas arrivé. Je soupirai de nouveau et acquiesçai. « Je marche, » lui dis-je.

Buddy me décocha un nouveau sourire d'une milliseconde, approbateur celui-là. Je crois que Buddy m'apprécie, du moins autant qu'elle puisse être en mesure d'apprécier quiconque, et pensait à l'évidence que j'avais fait le bon choix. Elle se pencha vers le tas de saloperies technologiques près de son Excalibur et farfouilla dedans. Quelques instants plus tard, elle en retira un truc qui ressemblait à une couronne d'épines hérissée de quelques dizaines de fibres optiques de l'épaisseur d'un cheveu. Le bidule arborait

courroies, bandes et même une mentonnière, afin de le maintenir en place sur la tête du sujet (ou de la *victime).* Ouais, ça ressemblait bien à un modèle bêta ; il ne comportait aucun des trucs ergonomiques qu'on retrouvait dans les équipements commerciaux actuels. Buddy le tenait soigneusement, presque avec respect, comme si c'était la couronne du royaume. Elle se releva et s'approcha de moi sur les genoux, prête à me le placer sur la tête.

Si je voulais reculer, c'était la dernière occasion. Bon Dieu, *évidemment* que je voulais reculer. Mais je serrai les dents. Buddy installa en douceur le réseau sur ma tête. On aurait dit une horrible parodie de couronnement. Les minuscules électrodes, qui ressemblaient à des épines, me chatouillèrent la peau du crâne et, pendant que Buddy les serrait, les courroies semblèrent froides contre ma peau, comme étrangères à ce monde. Le filet d'électrodes était un peu plus lourd qu'un casque légèrement blindé, de même que l'équilibrage en était différent, me donnait l'impression d'être plus lourd du haut.

M'habituant à la sensation d'avoir ce truc sur la tête, et luttant pour réprimer les remous acides dans mon estomac, Buddy se réinstalla en une parfaite position du lotus, les plantes de ses pieds décharnés tournées vers le plafond. Elle ramassa le cyberdeck et l'installa confortablement sur ses genoux. Elle saisit alors l'extrémité en fibre optique du jack et la glissa dans l'une des trois prises sur sa tempe droite. Le jack se fixa à la prise avec un clic métallique que je trouvai profondément inquiétant. Les doigts de Buddy volèrent sur le clavier, une sorte de diagnostic je présume.

Après quelques secondes qui me semblèrent des heures, son regard se tourna vers moi. « Prêt ? » Je ne me faisais pas suffisamment confiance pour parler, aussi acquiesçai-je simplement. « D'accord, » dit-elle, « Phase un. » Elle enfonça une touche.

CHAPITRE 6

Je fus frappé de cécité. Bon Dieu, quelle bizarre et terrifiante sensation. J'avais toujours imaginé que la cécité était se faire engloutir par l'obscurité, mais ce n'était pas du tout comme cela.

L'obscurité est un attribut de *quelque chose* ; la cécité, ce n'est *rien du tout*. Je la détestais, et je la craignais. J'entendis un son, comme un miaulement de chaton, et me rendis compte qu'il s'agissait ma propre voix.

« Détends-toi mon glaçon, » me dit Buddy, sa voix claire et rassurante comme jamais je ne l'avais entendue. « On a seulement passé le premier niveau. C'est l'heure de passer à l'action maintenant. » J'entendis le faible cliquetis d'une touche que l'on actionnait, et la réalité de la Matrice explosa dans ma tête.

Comment décrire la Matrice ? Les scientifiques disent que c'est une « réalité consensuelle, » une réalité virtuelle. J'avais déjà fait l'expérience d'une forme diluée de « réalité virtuelle » lors de l'entraînement de la Lone Star ; quiconque s'est déjà retrouvé dans un simulateur de vol, voire a joué à certains des jeux meilleurs tridéo en a fait l'expérience. Je me croyais prêt pour la Matrice. Je croyais qu'elle ressemblait à un simulateur, bien qu'avec une différence : différence en degré, mais pas en nature.

Faux ! Croire qu'un simulateur m'avait préparé pour la Matrice était être aussi naïf que le gamin qui croit qu'avoir vu un film érotique lui a tout appris sur la manière dont se passent les ébats dans le foin. Même dans le meilleur simulateur, vous savez au plus profond de vous-même que vous êtes dans un simulateur et pas où vos sens vous indiquent que vous vous trouvez. Mais dans la Matrice, vous êtes *là*, et vous le savez foutrement bien. Rien à foutre que mon sac à viande soit toujours assis dans la piaule de Buddy. J'étais moi – le moi qui importe, le moi qui réside d'habitude dans ce sac à viande – dans la Matrice, voilà tout ce qu'il y avait à en dire.

Ma première impression fut relative à la taille. La Matrice, c'est grand. Aussi grand qu'un monde, aussi grand qu'un univers. Il y a bien un horizon, mais il se trouve *très* loin et, de plus, c'est un effet de perspective, comme le « point de fuite » de l'artiste, et pas un effet de courbure, comme dans le monde « réel ». En fait, la distance a cette qualité, la plus étrange qui soit, de non-linéarité, si cela veut dire quelque chose. C'est comme si, et je ressens véritablement ici l'insuffisance des mots, plus un truc est éloigné, plus la distance augmente rapidement. Comme si la Matrice était mappée sur une sorte d'espace non-euclidien. À moins que ce ne soit le contraire.

Ma deuxième impression ? La Matrice, c'est *beau !* Le ciel d'un noir d'encre est sillonné de faisceaux intermittents de lumière de plus de couleurs qu'il n'y a de noms pour les décrire, chaque faisceau semblant aussi solide que l'acier. Le « sol » est noir, aussi, avec le même genre de réseau de lignes qui s'entrecroisent. Dans l'espace entre les lignes sont disséminées de grandes icônes luisantes qui représentent les nœuds dans la Matrice. Je distinguais les formes de celles des environs – une sphère parfaite miroitante, une pyramide rouge rubis, une image de la Space Needle, une pagode qui éblouissait d'un vert à vriller les yeux – mais les icônes plus éloignées n'étaient que des points de lumière. En direction de l'horizon d'électrons, les icônes discrètes se mêlaient en un flou jusqu'à ressembler à un panorama urbain impressionniste brillant dans un ciel sans étoiles.

Je me rendis alors exactement compte d'où j'étais. Si l'icône de la Space Needle était à l'échelle, je me trouvais foutrement haut dans le ciel noir, à peut-être quelques milliers de mètres d'altitude, et rien ne m'attendait en-dessous, si ce n'est une chute vertigineuse en direction de n'importe quel sol qui puisse se trouver en bas. Mon premier réflexe fut de chercher Buddy aux alentours. Je subis alors mon deuxième choc important. Je ne pouvais pas contrôler mon corps (si même j'avais un corps ici ; j'étais incapable de le voir en tous cas). Mon esprit envoya des ordres à ma tête pour qu'elle tourne, mais mon angle de vision ne bougea pas. J'étais comme paralysé.

Je l'admettrai bien volontiers : j'ai paniqué. Je criai, « Buddy ! » et ne fut que légèrement rassuré lorsque j'entendis ma propre voix.

La voix de Buddy retentit alors dans mes oreilles, aussi proche et m'arrivant aussi immédiatement que si elle se trouvait tout juste derrière moi. « Pas de quoi en faire une suée, bonhomme, » dit-elle. « Je suis là. » Il y avait quelque chose de différent dans sa voix, mais je ne fus pas sûr de quoi de prime abord. Quelle que soit la phase de son cycle, la voix de Buddy véhiculait toujours une certaine tension. Plus en ce moment. Pour la première fois depuis que je la connaissais, Buddy avait l'air détendu.

Tant mieux pour elle. *Personnellement*, j'étais loin de l'être. « Je ne peux pas bouger, » hurlai-je presque. « Et puis, où t'es ? »

Elle gloussa (la Buddy que je connaissais ne gloussait *jamais*). « Détends-toi mon glaçon, » me dit-elle à nouveau. « 'videmment que tu ne peux pas bouger. C'est moi qui ai le manche, tu vois ce que je veux dire ? Tu n'es qu'un passager. Tu piges ? » Pour prouver ses dires, mon champ de vision se déplaça comme si je tournais ma tête d'un côté et de l'autre, puis de haut en bas. « Quant à où je suis, je suis *ici*, et, si on veut être précis, toi, tu l'es *pas*. En gros, t'es branché sur mes sens. Pigé ? »

Je ne répondis pas, luttant un instant pour que mon esprit fasse le tour du concept. Puis, venant de nulle part, je trouvai une image qui fit le travail pour moi. Pendant le programme d'entraînement de la Lone Star, j'avais piloté un drone de surveillance, le genre de truc généralement conçu pour être piloté par les riggers – une autre connexion par datajack – mais la Star en avait qui disposaient aussi de contrôles manuels. Vous enfiliez un genre de casque, avec « lunettes » à écran vidéo et haut-parleurs stéréo, qui vous connectait aux « sens » du drone. Pendant que vous le pilotiez au moyen d'une petite unité de commande portable, vous pouviez voir et entendre tout ce que le drone voyait et entendait. J'étais grosso modo dans la même situation ici, mis à part le fait que l'unité de commande se trouvait dans les mains de Buddy, pas dans les miennes. Ça m'irait très bien.

« Pigé ? » L'impatience familière de Buddy filtra dans la répétition de sa question.

« Pigé, » répondis-je.

« OK, alors on est partis. » gloussa-t-elle à nouveau. « Accroche-toi à tes neurones et profite de la balade. »

J’avais l’impression d’être attaché au nez d’un missile. Nous culbutions et fusions directement vers le sol à une vitesse totalement absurde. Buddy redressa le tir juste au moment où nous étions sur le point de nous ficher dans le sol, avant de plonger tête la première dans un brillant faisceau de lumière. Nous fusions encore plus vite tandis que la lumière d’un bleu éclatant nous engloutissait. Même si je savais que mon corps était assis, sain et sauf, dans l’appartement de Buddy, j’avais l’impression que la vitesse allait arracher l’air de mes poumons.

La course folle ne dura que quelques secondes avant que nous ne sortions du canal de données lumineux. Nous étions juste devant un énorme construct matriciel que je reconnus immédiatement. Il s’agissait de l’immeuble en forme de boîte de la Lone Star, avec l’énorme étoile à cinq branches sur le flanc et sa finition miroir dorée qui réfléchissait toutes les lumières du monde des électrons.

« On y est, » m’informa un peu inutilement Buddy.

« Bienvenue à la maison. » murmurai-je.

Nous nous sommes rapprochés du construct de la Lone Star en glissant et, pour la première fois, je pus voir « mon » corps réfléchi dans la surface miroitante de l’étoile. C’était en réalité le corps de Buddy, bien sûr, ou plus précisément l’icône qu’elle s’était choisie : une belle femme en début de vingtaine. Corps mince, presque parfait, expression chaleureuse et attentionnée, sa chevelure flottante de la couleur de l’ébène poli. La femme était vêtue d’une élégante robe de soirée qui luisait du vert brillant de la lumière laser.

Était-ce ainsi que Buddy se voyait ? Je trouvais l’idée grotesque, aberrante, jusqu’à ce que je me sois rendu compte du tragique de l’histoire. Évidemment que c’était ainsi qu’elle se voyait. Elle devait sûrement ressembler à cela lorsqu’elle était jeune, lorsqu’elle était encore une étoile montante de la recherche. Et y ressemblait probablement toujours à travers les yeux de son esprit. Qu’en était-il du corps de mort-vivant que voyait le reste du monde ? Ce n’était qu’une prison, bonhomme, une prison de chair dans laquelle cette jeune fille s’était fait enfermer. Pas étonnant que Buddy passe la majeure partie de son temps dans la Matrice. C’était le seul endroit où elle pouvait être elle-même.

L’étoile d’or brillante s’ouvrit devant nous comme si quelqu’un avait tiré un rideau. J’avais été trop pris par mes pensées pour voir ce qu’avait fait Buddy. Je me secouai mentalement, me forçant à tourner de nouveau mon attention sur ce qui se passait autour de moi. Après avoir traversé le mur, nous nous sommes retrouvés dans un couloir bordé de portes qui semblait s’étendre à l’infini. Vu le gris institutionnel des murs, du plafond et du sol, ça aurait pu être un véritable couloir dans un véritable immeuble de bureaux sauf que les « portes » étaient en fait des barrières de lumière chatoyante. Nous franchîmes le couloir à une vitesse de marche confortable.

« Où sommes-nous ? » demandai-je.

« Le répertoire d’Avatar dans l’unité de stockage de données de la Lone Star, » dit Buddy. « Quand on transfère des trucs à partir d’Avatar, c’est ici qu’ils terminent. »

Je voulus regarder nerveusement autour de moi, mais, naturellement, je ne pus pas. Je savais que je n’étais pas vraiment là, pourtant la sensation de me trouver à l’intérieur des installations de la Star était franchement inconfortable. « Et la sécurité ? »

« On est passés par la porte de derrière, » expliqua-t-elle. « Grosse sécurité devant, mais une fois à l’intérieur, reste plus que des conneries insignifiantes. »

« Pourquoi ? C’est pas logique. »

« Bien sûr que si, » dit-elle. « Si t’avais un système de sécurité vraiment costaud sur la porte de ton bureau, est-ce que tu foutrais aussi des alarmes plein tes tiroirs ? Une trop grande sécurité nuit au temps de réponse du système. »

Je savais très bien que je détournais l’attention de Buddy avec mes questions, mais je n’arrivais pas à lâcher l’affaire. « Alors comment sommes-nous entrés ici aussi facilement ? »

« Backdoor, » répéta-t-elle, d’un ton devenu impatient. « Je connais le mec qui a conçu la sécurité de cette partie du système. Je lui ai appris tout qu’il sait et en plus, c’est un trouduc dénué d’imagination. Se sert toujours des mêmes ruses. » Pendant qu’elle parlait, nous continuions à descendre le couloir, regardant en chemin d’un côté et de l’autre, à travers les nombreuses portes. Soudain, Buddy murmura, « Haha, » et nous nous

arrêtâmes devant une porte identique à toutes les autres, du moins à ce que je pouvais en voir. J'envisageai de demander à Buddy comment elle savait que c'était la bonne, avant de me raviser.

« OK, » murmura Buddy, plus pour elle que pour moi, « c'est là que les choses vont devenir intéressantes. » L'icône de Buddy étendit un bras à la peau d'albâtre dans mon champ de vision. La fine main tenait un scalpel dont la lame scintillait comme le diamant. Avec grande délicatesse, Buddy passa le scalpel le long de la barrière chatoyante qui bloquait la porte, du haut de l'embrasure jusqu'au sol. La barrière grésillait au passage de la lame du scalpel et s'ouvrait en deux comme un rideau. Lorsque le scalpel atteignit le sol, la barrière disparut totalement.

Ce qui arriva ensuite se produit si rapidement que je ne compris qu'à peine ce qui se passa alors. À l'instant où la barrière s'évanouit dans un éclair, une silhouette mystérieuse émergea juste derrière nous dans le couloir et partit en courant. J'ai pensé, à mesure qu'il s'éloignait en sprintant, que ma santé mentale avait lâché : la silhouette était un shérif de l'époque du Far West américain, avec éperons, chapeau et insigne, la totale.

Buddy réagit immédiatement. Ma vision bougea vivement en tous sens et le bras de Buddy revint de nouveau dans le champ. Mais il tenait cette fois un énorme flingue. Un foutu six-coups ! Elle stabilisa la monstrueuse pièce d'artillerie de son autre main et pressa la détente, un unique coup de feu qui toucha le « shérif » derrière la nuque. Le projectile le fit nettement décoller, et lorsqu'elle heurta le sol, la silhouette clignota et se volatilisa. Son chapeau bordé de poussière, que l'impact avait fait voler de sa tête, dura un peu plus longtemps, avant de clignoter et de s'évanouir dans le néant. Buddy ouvrit sa main et le six-coups disparut.

« C'était quoi que ce foutu *truc ?* » demandai-je en haletant.

« La lutte à mort dans la Matrice, mon gars, » dit-elle d'un air désinvolte. « Il y avait de la glace blanche sur le perron. Quand je suis passé à travers, elle a tenté de déclencher un programme trace, mais je l'ai officieusement annulé. Pas de soucis. »

Si j'avais pu hocher la tête, je l'aurais fait. « T'es sûre que c'était pas un autre decker ? » demandai-je.

« Aucune chance, » répliqua-t-elle. « N’importe quel decker digne de ce nom serait resté pour se bagarrer avec moi. » Je me souvins du flingue rugissant dans la main de l’icône de Buddy, et fus silencieusement reconnaissant que nous ayons évité de nous mouiller dans un duel entre deckers.

Je crois bien que j’ai laissé échapper un hoquet, le souffle coupé par la stupéfaction, lorsque nous avons traversé la porte ouverte pour arriver dans la zone qui se trouvait derrière. Vue l’échelle du couloir, je m’attendais au bureau de 3 m^2 typique de l’esclave corpo. La Matrice me l’avait fait à nouveau à l’envers. Nous étions dans un espace qu’on ne pouvait que difficilement appeler une pièce. Les murs n’étaient distants l’un de l’autre que d’un peu plus que la largeur de la porte, mais s’étendaient loin devant nous, ainsi que vers le haut, jusqu’à se rejoindre à l’infini. Ces murs avaient l’air de trucs tout droits sortis d’un cauchemar subi sous téquila. Ils semblaient faits de blocs rectangulaires de tailles différentes, chacun d’entre eux rempli d’un nuage tourbillonnant de caractères luisants. Certains nuages n’abritaient que des zéros et des uns, d’autres des caractères alphanumériques et d’autres des symboles grecs, des émoticônes et tout un tas d’autres saloperies (des fichiers cryptés peut-être ?).

Comme on pouvait s’y attendre, Buddy ne perdit pas un instant à faire la touriste, ce qui voulait dire que je n’ai pas pu voir autant de cet espace étrange que je l’aurais voulu. Elle avança lentement, tout simplement, faisant courir les paumes de ses mains parfaites le long de la surface de ces murs infinis. « Lolita Yzerman, c’est ça ? » demanda-t-elle.

J’essayai d’acquiescer, en vain bien sûr. « C’est ça, » lui dis-je.

Nous nous sommes arrêtés et avons fait face à un mur, de nos perceptions fusionnées. Buddy y posa les deux paumes, et les deux blocs qu’elle toucha s’illuminèrent brillamment. « Ça se réchauffe, » murmura-t-elle. Sans avertissement, comme si c’était la chose la plus naturelle du monde – et dans ce monde, ça l’était peut-être bien – nous nous sommes élevés du sol pour flotter directement vers le haut. Tout en nous élevant, Buddy toucha un bloc après l’autre, persuadant chacun d’entre eux de libérer une lueur brillante sous ses doigts.

Nous nous arrêtâmes enfin. « Lolita Yzerman, » déclara Buddy. Elle étendit la main pour toucher un bloc précis devant nous, qui s’embrasa d’un

rouge rubis. Elle poussa alors ses mains à travers la paroi du bloc et les caractères de l'intérieur tourbillonnèrent, tempête de poussière faite de données entre ses doigts.

« Tu peux télécharger les fichiers ? » demandai-je.

« Même pas en rêve. Ça déclencherait une merde comme t'en as jamais vue. On peut les parcourir, en revanche. »

« Fais-le, » lui dis-je.

On aurait dit que quelqu'un avait placé un écran d'ordinateur transparent devant mes yeux. Je voyais toujours le mur et les mains de Buddy, mais, en surimpression se trouvait des lignes de texte d'ambre brillant qui défilaient si rapidement que je n'y comprenais rien. « Tu peux ralentir le défilement ? » demandai-je.

Buddy renifla, mais, dans les faits, le défilement frénétique du texte ralentit *effectivement.* Pas suffisamment pour que je puisse le lire, cependant. Je débattis intérieurement de la question de lui redemander de ralentir, mais me ravisai finalement. Buddy savait aussi bien que moi ce que nous recherchions et elle serait plus à même que moi de repérer les données juteuses de toute façon. Je gardai donc le silence.

« Ta copine n'était pas très haut dans la hiérarchie, si ? » demanda Buddy.

J'essayai de hausser les épaules. « Je sais pas. Pourquoi tu demandes ça ? »

« On ne lui donnait que des conneries insignifiantes à faire, » dit Buddy. « Relations des types suspectés de fraude fiscale. Rien qui vaille le coup de se faire refroidir. Y a que des petits trucs sordides. »

Je me rappelai les efforts que mon mystérieux X avait déployés. Rien de petit, de sordide ou d'insignifiant là-dedans. « Il y a autre chose, » dis-je fermement. « Si tu creuses un peu plus, tu devrais forcément le trouver. »

Buddy ne répondit pas, mais son silence représentait un reproche en soi. Le défilement du texte reprit à nouveau de la vitesse, je me doutais que me plaindre ne serait pas une bonne idée. Le texte continua à défiler, flou, pendant quelques secondes supplémentaires, avant de s'arrêter abruptement. J'entendis Buddy siffler de surprise et de frustration à travers ses dents.

« Qu’y a-t-il ? » demandai-je.

« La ferme. » Voilà la seule réponse que j’ai eue, dans le plus pur style Buddy. Elle ressortit une main du mur et l’inséra dans un autre bloc. Une fournée de texte supplémentaire clignota devant mes yeux. Il était vert de jade cette fois, et arrangé sous le format d’une liste de répertoires, bien que défilant toujours trop vite pour que je puisse le lire. Elle sortit son autre main, l’enfourna dans un autre bloc. Une autre liste de répertoires, un autre sifflement de colère de Buddy. Elle ressortit alors les deux mains du mur et tous les blocs redevinrent ternes. « *Chié !* » cracha-t-elle.

Un gros bouton-poussoir rouge apparut dans les airs devant nous. Buddy le pressa vivement d’un doigt mince.

Et nous fûmes de retour dans le monde réel. J’étais assis sur la chaise dans l’appartement de Buddy, mes mains crispées sur le siège en une étreinte mortelle. Buddy, la vraie, Buddy la morte-vivante, était accroupie sur le sol devant moi, sourcils froncés sur son visage cadavérique. Elle retira le jack de sa tempe et posa son cyberdeck de côté.

« Qu’est-ce qui s’est passé, bon Dieu ? » demandai-je vivement. Buddy ne répondit pas, continuant simplement d’enrouler la fibre optique du jack. Je défis la mentonnière et retirai le bidule en forme de couronne d’épines de ma tête, m’en débarrassai sans cérémonie sur le sol. « Qu’est-ce qui s’est passé ? » insistai-je.

Buddy bondit sur ses pieds et commença à arpenter son appartement par mouvements saccadés. Hors de la Matrice et dans son sac à viande, la vieille et familière Buddy parano était de retour. « S’est fait aiguiller sur une impasse, » dit-elle enfin.

« Qu’est-ce que tu veux dire ? »

Elle se laissa à nouveau tomber au sol, de retour dans la position du lotus, saisissant ses genoux à deux mains et oscillant d’avant en arrière avec une colère à peine retenue. « Les enregistrements ont disparu, » dit-elle. « Pas effacés. *Disparus.* »

Rien de tout cela ne faisait sens, naturellement. Je refoulai ma propre frustration, luttai pour maintenir un ton apaisant dans ma voix. « Buddy, » murmurai-je, « j’ai besoin de toi, nénette. Il faut que tu m’expliques ce que

tu veux dire par là. Qu'est-ce que tu as trouvé ? Utilise des mots simples, *omae*, comme si tu parlais à un bébé. D'accord ? »

Buddy continua à osciller quelques instants, et je craignis de ne pas avoir réussi à faire passer le message. Mais je vis ensuite la tension quitter son corps. Elle leva les yeux et me décocha un autre sourire stroboscopique. « Tu sais ce que ta copine faisait chez Avatar, non ? » demanda-t-elle, sa voix presque aussi détendue qu'elle l'avait été dans la Matrice.

« Elle nettoyait des écoutes de lignes de données. »

« Amplification de signal, » confirma Buddy. « Ils gardent deux copies de tout. L'enregistrement original de l'écoute et la version nettoyée. OK ? » J'acquiesçai. « Ils gardent également des enregistrements de qui a travaillé sur quelle écoute et quelle en était l'affaire. »

« Et… ? » l'encourageai-je.

« Et la plupart de ces enregistrements ont disparu, » dit Buddy. « Les données originales de l'écoute à laquelle elle travaillait *et* la version nettoyée. »

« Effacés ? »

« *Pas* effacés, » dit-elle fermement. « Lorsqu'un fichier est effacé normalement, il y a un marqueur Effacé pour prouver qu'un fichier se trouvait là et pour enregistrer l'identité de la personne qui a autorisé l'effacement. Aucun marqueur, aucun marqueur nulle part. Les enregistrements ont simplement *disparus*. En ce qui concerne le système, ils n'ont jamais été présents. »

« Mais ils l'ont été ? » dis-je, un peu confus.

« *Évidemment* qu'ils l'étaient, bordel. Au niveau fichier, il n'existe aucun enregistrement. En descendant au niveau des supports de stockage, on trouve un certain nombre de clusters qui furent alloués à ces fichiers, et à présent ces blocs sont libres. Compris ? »

Clusters ne voulait pas dire grand-chose pour moi, ce qui ne m'empêcha pas d'acquiescer de manière encourageante. « Et qu'est-ce que ça veut dire ? »

La position de la mâchoire de Buddy m'indiquait qu'elle en avait marre de causer bébé. « À *toi* de trouver, » répondit-elle d'un ton sec.

« D'accord, » soupirai-je. « Donc les fichiers étaient là, mais ne le sont plus. Deux alternatives. Alternative une : quelqu'un a decké le système et a fait sauter les fichiers. Mais pour ce faire, il faudrait qu'il soit balèze, non ? »

« *Ultra*-balèze, » confirma Buddy.

« Alternative deux, donc, » continuai-je. « La Lone Star a fait sauter les fichiers elle-même. Ils peuvent faire ça ? » Brusque signe de tête de Buddy. « Ce qui veut dire qu'ils dissimulent… quelque chose. D'une manière ou d'une autre, ce *n'est pas* un petit quelque chose. Ce que je savais déjà. » Je me levai d'un air las. « Merci, Buddy. Je transférerai l'argent dès que je serai rentré. » Je me dirigeai vers la porte.

« William Sutcliffe. »

Je me retournai. Buddy était toujours assise sur le sol, elle m'observait. « Quoi ? » demandai-je.

« William Sutcliffe, » répéta-t-elle. « C'était sa ligne de données. Un de ses potes faisait l'objet d'une enquête, ils ont donc mis la ligne de données de Sutcliffe sur écoute. »

« Et qui est William Sutcliffe ? » demandai-je.

« J'en sais foutre rien, » répliqua Buddy d'un ton sec. « C'est *toi* le foutu enquêteur. »

Je quittai rapidement les lieux, et décollai presque de la route sur le trajet de retour vers ma piaule des Barrens. Je me suis pressé le citron sur quasiment toute la route en pensant à ce William Sutcliffe. Pas au programme, mon gars. Je n'avais jamais entendu parler de lui de ma vie. Mais Buddy avait raison, je *suis* un enquêteur, capable d'étendre toute une série d'antennes afin de débusquer notre M. Sutcliffe. Il me semblait bien distinguer un passage au fond de cette prétendue impasse.

La lumière indiquant des messages clignotait sur le télécom, je m'affalai donc devant l'écran avant de presser la combinaison de touches appropriée. L'écran s'alluma, et lorsque je vis de qui il s'agissait, la pièce entière sembla également s'illuminer.

La jeune femme qui souriait l'écran était plus attirante que belle, ses traits exprimant dans le meilleur des cas l'utilitarisme. Mais ses yeux bruns pétillaient de l'énergie de la vie et son sourire était aussi éclatant que le soleil.

« Yo, frangin, » me disait ma sœur Theresa. « Désolée de t'avoir loupé. Je passais simplement te dire que j'étais toujours en vie. J'espère que les choses roulent pour toi, et…» elle haussa légèrement les épaules «…et je crois que c'est tout. On se chope plus tard, Derek. »

Une fois l'image disparue, je restai assis quelques instants à regarder fixement l'écran, une boule dans la gorge. Theresa me faisait cet effet, elle l'avait toujours fait. C'était dû en partie au fait qu'elle soit ma petite sœur chérie – elle avait vingt-cinq ans, soit six ans de moins que moi – et en partie aussi au fait qu'elle soit la seule famille encore en vie qu'il me reste. Mais c'était un peu plus compliqué que cela.

Je me souvenais d'elle à l'époque, pendant notre enfance. Theresa était grande et dégingandée lorsqu'elle était gamine, toutes en taches de rousseur, en genoux écorchés, en enthousiasme soudain et en rire innocent. C'était elle qui avait l'imagination, mais en quantité suffisante pour nous deux. Même lors de mon adolescence rebelle, Theresa était l'une des rares influences apaisantes dans ma vie. Je pense qu'elle m'a permis de rester sain d'esprit.

Nous avons commencé ensuite à nous éloigner. C'est pendant les années d'adolescence qu'il faut apprendre l'une des leçons les plus importantes de la vie : le monde est un endroit sombre et dangereux, il faut faire avec si l'on veut s'en sortir. Theresa en a retenu la première partie, mais pas la seconde. Au lieu de faire avec, elle avait essayé de s'isoler du monde qui l'entourait. Elle s'est immergée dans les livres, la tridéo et dans tous les autres foutus trucs qui empêcheraient le grand méchant monde d'empiéter sur sa réalité.

Et pourtant, il empiéta sur sa réalité – beaucoup – l'année de mes vingt-deux ans, celle où Theresa était dans la douceur de ses seize ans. Je venais tout juste d'avoir une des plus grandes engueulades que nous ayons eues avec mon vieux. C'était la nuit où je lui avais annoncé que j'avais lâché mes études d'informatique, que j'avais lâché tout le système de l'University of Washington, en fait. Il avait pété un câble, comme je savais qu'il le ferait,

mais n’avait pas essayé de m’en coller une, comme j’avais espéré qu’il le fasse. Ce qui m’aurait alors permis d’avoir une justification pour lui faire ravaler ses dents. Au lieu de cela, il avait gardé la violence au niveau verbal et émotionnel. Ce qui n’avait fait, naturellement, qu’aggraver les choses chez moi. J’avais quitté la maison en trombe, en souhaitant au plus profond de moi qu’il crève.

J’appris les nouvelles le lendemain matin. Ce crétin d’enfoiré avait exaucé mon souhait. Après que je sois parti, il avait emmené ma mère faire un tour en bagnole, probablement pour la calmer après la violente scène impliquant son fils. Quelle qu’en fut la raison, il les avait conduits vers un bout de territoire revendiqué par un gang de motards particulièrement violent appelé les Junk Yard Dogs. Mon vieux – qu’il crame en enfer ! – avait alors arrêté la voiture et ils étaient sortis tous deux respirer un peu de foutu air frais. Les Dogs étaient de sortie cette nuit-là et mes parents de simples bouts de bidoche. Le rapport de police disait qu’ils étaient morts rapidement et je veux continuer à le croire.

J’ai rudement accusé le coup, mais Theresa vola presque en éclats. Elle habita chez moi le temps que j’essaie de la reconstruire du mieux que je le pouvais. Il était clair dès le départ qu’elle n’arriverait pas à y faire face, mais je me mentis à moi-même en me disant qu’elle s’en sortirait et qu’elle reprendrait le contrôle.

Et puis, une nuit, elle a tout simplement disparu, pas de message, rien. Je suis presque devenu dingue, mais impossible de la retrouver. Elle réapparut genre une semaine plus tard, se comportant comme si elle était allée faire un tour genre une heure. Je lui ai remonté les bretelles, mais elle resta simplement à se faire engueuler sans rien dire, un sourire débile sur les lèvres. C’est alors que j’ai remarqué le datajack brillant, tout neuf, et la fibre optique qui pendait jusqu’au lecteur de puces simsens à sa ceinture. Theresa avait trouvé un meilleur moyen de s’échapper du monde.

Elle habita encore un mois ou deux chez moi. Pendant ce temps, j’essayais de surveiller, et de modérer, sa consommation de puces. Les toutes premières semaines, elle passait la plupart des heures où elle était réveillée à s’envoyer directement des saloperies de simsens dans le cerveau. Après cela, sa consommation commença à baisser. Elle était toujours

consommatrice, mais, au moins, n'était pas la véritable puceuse que je craignais qu'elle devienne.

J'imagine que j'ai été dur avec elle. En abstinent moralisateur, je la punissais tout simplement pour sa consommation de puces, pour sa consommation visant à diluer et à échapper à la réalité. Tout en soutenant presque à moi seul l'industrie du synthalcool. Je l'ai trop punie. Quelques semaines avant que je ne commence la formation de base de la Lone Star, j'étais rentré à la maison pour la retrouver partie. La note qu'elle avait laissée expliquait abondamment et douloureusement qu'elle se passerait très bien de mes admonestations et de mes faux-semblants. Elle avait trouvé un autre endroit où crécher, avec des gens qui n'étaient pas aussi foutrement coincés. La note était gribouillée à la main sur un bout de papier et enroulée autour de son créditube. Ma sœur chérie s'était tirée pour de bon.

J'avais essayé de la retrouver, pendant et après ma formation. Mais même avec les ressources de la Star, il est presque foutrement impossible de choper des infos sur un membre de la sous-strate des SINless. Je la cherchai *encore* peut-être six mois après, tout en commençant à me convaincre de plus en plus qu'elle avait suivi le même chemin que nos parents.

Et puis, sortie de nulle part, elle m'avait appelé. D'un téléphone public, bien sûr, afin que je ne puisse pas la retrouver de cette façon. Je lui ai gueulé dessus un moment, pendant qu'elle écoutait gentiment le temps que je me calme. Ensuite, nous avions parlé et étions arrivés à une sorte de rapprochement. Ni l'un ni l'autre n'était prêt à changer sa vision du monde pour s'adapter à l'autre. Mais qu'est-ce qui n'allait pas chez celle ? Nous avions tous deux trouvé ce dont nous avions besoin à ce moment. J'avais la Star, elle avait ses potes, et même si certains d'entre eux étaient des puceux ou des bouffeurs de BTL, ils restaient ses potes. Nous étions en train de parler, et quelque chose d'étrange se produisit.

Nous sommes devenus des amis. Pas des membres de la même fratrie, des amis, nous n'étions plus dans la relation entre le grand frère et la petite sœur. Nous n'étions pas les mêmes, nous avions des vues différentes – je pensais qu'elle s'était dégonflée, elle pensait que je me mentais à moi-même – mais ce n'était pas un problème, vraiment pas. Ce fut une étrange révélation.

Depuis lors nous sommes restés en contact toutes les deux-trois semaines. Elle ne me dira pas où elle se trouve, c'est donc toujours Theresa qui entre en contact avec moi. Elle a probablement peur que je fasse un truc stupide comme essayer de lui envoyer des thunes ou une connerie du genre. Et elle a raison. Elle m'a appelé deux fois à l'aide après s'être foutue dans la merde jusqu'au cou, mais ça ne fut jamais très grave. J'attends ses appels avec impatience, souhaitant que nous puissions nous voir en tête-à-tête. Mais c'est au-delà de ce qu'elle serait prête à accepter, et vu que c'est elle qui a le contrôle de l'histoire, je ne peux que vivre avec.

Au moment présent, j'étais content qu'elle ait appelé. Ça me faisait plaisir de voir le visage d'une blonde qui n'était au moins pas sur une table d'opération.

CHAPITRE 7

Comment retrouver la trace de ce dont vous ne connaissez que le nom – William Sutcliffe, par exemple ? Par divers moyens, bonhomme. Certains légaux, d'autres pas. De manière prévisible, les chances de succès augmentent avec l'illégalité des moyens, bien sûr. Appelez ça la Loi de Montgomery. Tous droits réservés, veuillez payer le montant approprié. Quoi qu'il en soit, je décidai d'essayer les moyens légaux en premier.

Il existe deux ou trois services de récupération de données conçus spécialement pour ce genre de choses. C'est un peu comme feuilleter « l'annuaire téléphonique » de la totalité de l'Amérique du Nord – et même plus, si vous laissez le sous-programme de recherche continuer plus avant. Il suffit de fouiller les listes d'abonnés du RTL et du RTR, au cas où M. Sutcliffe avait consenti à ce que son numéro de RTL soit inscrit dans les listes accessibles à tous. Dans la situation plus probable où il n'y avait pas consenti, il existe des services similaires qui fouillent les registres des employés corporatistes – bien que le nombre de corpos qui consentent à la diffusion de ces informations soit sacrément petit – de même que les publications électroniques, les newsfax et les dépêches.

À ce que Buddy m'avait dit, le bon M. Sutcliffe semblerait n'être plutôt qu'un petit poisson arrivé sous les projecteurs de la Lone Star et d'Avatar parce qu'il était copain avec un gars adepte de l'évasion fiscale. Il y avait alors de bonnes chances que ce genre de recherches superficielles trouve quelque chose.

Conneries. Contrairement aux apparences, Sutcliffe n'était *pas* un petit poisson. Les gens ne se font pas tuer pour avoir écouté les conversations d'un petit poisson. Je m'attendais donc à ce que les recherches légales ne soient que le début et que je doive m'impliquer dans un sérieux numéro de claquettes numériques affreusement illégal. Il fallait néanmoins que je passe par là. Qui sait ? Il était possible que j'aie de la chance.

J’étais en train de me faire suer à écrire la syntaxe de recherche la plus efficace qui soit, lorsque le télécom bipa du fait d’un appel entrant. J’envisageai de laisser le répondeur s’en occuper, avant de me raviser. Je pressai la touche pour n’obtenir qu’une communication vocale et grognai, « Ouais ? »

L’écran s’alluma, révélant l’image de Jocasta Yzerman. Ses cheveux brillaient comme le cuivre poli, parfaitement mis en valeur par sa veste couleur ivoire et ses yeux maquillés de vert jade. Elle était superbe. Son front se plissa lorsque son regard ne rencontra ce que je savais n’être qu’un écran éteint. Je me hâtai de brancher ma caméra vidéo et elle eut l’air soulagée. « M. Montgomery, » il dit-elle sur un ton formel.

« Appelez-moi Derek, » proposai-je. « Ou Dirk. »

Elle hésita. Je pouvais voir qu’elle essayait de se décider entre le trop informel et le trop impoli. Elle résolut le problème en ne choisissant ni l’un ni l’autre. « Avez-vous découvert quoi ce que soit ? »

Ce fut mon tour d’hésiter. Le nom de William Sutcliffe *était* une piste, mais je ne savais pas si elle aboutirait. « Pas vraiment, » lui dis-je. Son expression s’assombrit immédiatement. Une femme impatiente, la mademoiselle Yzerman. « Je suis en train de vérifier certaines possibilités, » ajoutai-je rapidement.

Mais elle ne m’écoutait pas. « *J’ai* quelque chose, » dit-elle d’un ton irascible. « Mais je ne sais pas si je dois prendre la peine de vous le dire. »

Génial. Je grinçai des dents, mais parvint à garder un ton désintéressé dans ma voix. « À vous de voir. Si vous préférez faire cavalier seul, » dis-je en haussant les épaules, « dites-moi où envoyer les fleurs. »

Elle se mordit la lèvre. Il était évident qu’elle s’était défaite du choc de l’attentat aussi rapidement qu’elle s’était défaite de la mort de Lolly. Elle était d’un calme glacial, sous contrôle. Elle ne souhaitait pas me voir impliqué : elle ne me faisait pas confiance et ne m’appréciait pas (les goûts et les couleurs…). D’un autre côté, elle avait besoin d’aide. Dans le cas contraire, elle n’aurait pas appelé en premier lieu. Je me forçai à demeurer tranquille et attendis qu’elle se décide. Finalement, son expression intransigeante disparut. « Quelqu’un essaie de me joindre, » commença-t-elle. « Je ne sais pas qui, mais il laisse des messages partout…»

« Où ? » la coupai-je.

Elle haussa les épaules. « Au travail, à l'université. Ne vous inquiétez pas, » dit-elle d'un ton sec. « Je n'y suis pas allée. J'ai récupéré les messages à distance. Je ne suis pas aussi stupide. »

J'étais sur le point de lui parler des divers sous-programmes de trace sur lesquels on peut mettre la main dans n'importe quel repaire de deckers, avant de me souvenir qu'elle bossait dans le bizness de la communication, ne serait-ce que de manière périphérique. Elle avait peut-être bien fait les choses après tout. « Très bien, » lui accordai-je. « Continuez. »

« Il veut me rencontrer, » poursuivit-elle. « Il a dit qu'il sait sur quoi Lolita travaillait avant de se faire tuer. Il dit qu'il possède une copie de l'enregistrement de l'écoute. »

Une copie de l'écoute que Lolly « nettoyait » ? Voilà qui nous donnerait pas mal d'informations, si ce n'était pas un coup monté… ce que c'était, naturellement. « Il a donc suggéré une heure et un charmant endroit sûr pour la rencontre, non ? » dis-je ironiquement.

« Non, espèce d'andouille » répondit-elle sèchement. « J'ai dit que je ne lui avais jamais parlé et il n'a rien dit à propos d'un rendez-vous. Je suis censée lui téléphoner ce soir afin que nous en discutions. »

Ah, *voilà* un détail engageant. « Il a laissé un numéro de RTL ? » « Si je suis censée l'appeler, il a dû le faire, n'est-ce pas ? » J'ignorai le sarcasme dans sa voix. « Donnez-le-moi. »

Elle y réfléchit un instant, et puis céda. J'ouvris une fenêtre de données sur le télécom et tapai sur le clavier les chiffres qu'elle me récitait. Elle ouvrit la bouche pour ajouter autre chose, mais je la coupai. « Donnez-moi quelques secondes. » Je la mis en attente et augmentai la taille de la fenêtre de données afin qu'elle remplisse écran. Il était possible que ce soit un gros truc. Je déclenchai la mise à feu d'un de mes utilitaires de recherche excessivement illégaux et lui donnai le numéro de RTL à manger. L'utilitaire le mâcha pendant dix secondes avant de recracher un paquet de texte sur l'écran. « Bingo ! » exultai-je. Je rangeai ma trouvaille dans la mémoire du télécom et sortit Jocasta des limbes électroniques.

« OK, » lui dis-je dit vivement. « Je vais aller rencontrer votre mystérieux bienfaiteur. À quelle heure êtes-vous censée l'appeler ? »

« Minuit, » dit-elle. « Mais je vous l'ai dit, nous n'avons pas parlé de rendez…»

« Il n'en a pas parlé, » jubilai-je en envoyant vers le télécom de Jocasta les données que mon sous-programme de recherche avait retrouvées. « Vous voyez cette adresse ? Le numéro de RTL qu'il vous a donné est celui d'un téléphone fixe, et c'est à *cet* endroit qu'il est branché dans le mur. Ce soir à minuit, il y a de grandes chances que votre ami anonyme soit assis près de ce téléphone à attendre que vous appeliez. Et je serai là pour lui rendre visite. »

Elle avait le regard fixe. Ces yeux gris montraient une sorte d'approbation réticente, ainsi qu'une détermination dure comme l'acier. Je savais ce qu'elle allait dire avant qu'elle n'ouvre la bouche. « *Nous* lui rendrons visite, » dit-elle catégoriquement. « C'est ma sœur qui a été tuée. »

Et c'est ma tête qu'on demande, voulus-je répliquer. Mais je décidai de la laisser l'emporter sur ce coup. Si elle voulait mettre son corps bien foutu en danger, qu'elle le fasse. Je n'étais pas responsable de sa sécurité. D'un autre côté, si le coup de fil de ce soir avait pour but de la piéger, ce qui était pour moi presque une certitude, alors notre petite surprise-party prendrait ce piège à revers. De plus, il semblait raisonnable d'amener une personne de plus, ainsi qu'une arme supplémentaire. « D'accord, *omae.* » lui répondis-je donc. « Vous en êtes. Où est-ce que je passe vous prendre ? »

Elle hocha la tête. « Nous prendrons ma voiture. La vôtre a peut-être été repérée à l'extérieur de chez moi, à Tacoma. »

Je clignai des yeux. « Vous avez une voiture ? »

« Bien sûr. Je ne l'ai pas prise lorsque… lors de cette première nuit… » Quand je suis venue vous tuer, voilà ce qu'elle voulait dire. « … afin que personne ne puisse me retrouver. »

Et vous avez donc pris un taxi à la place, pensai-je. Vraiment pas bête, la Jocasta. Je n'en laissai rien paraître sur mon visage, naturellement. Je ne fis qu'acquiescer aimablement. « Vous conduisez, alors. Passez me prendre au Redmond Center Mail à 23 h 13. Je porterai un œillet blanc. »

Elle renifla. Aucun sens de l'humour, décidai-je. « Où allons-nous ? » demanda-t-elle.

Je souris de toutes mes dents. « Downtown. »

Je me laissai couler dans la garniture du siège passager et souris. J'avais joué tout seul à essayer de deviner qu'elle serait la voiture en attendant, et me sentait tout fier d'avoir mis le doigt dessus du premier coup. Jocasta conduisait une Hyundai-AMC Harmony. Une bonne voiture d'entrée de gamme, dans les modèles de luxe pour cadres. J'avais tout faux sur la couleur, en revanche. J'avais opté pour un noir corporatiste tout simple, pas un rouge de pomme d'amour. Il y avait peut-être une sorte d'étincelle dans la personnalité de Jocasta que je n'avais pas encore vue. Ou peut-être que le modèle rouge était tout simplement en soldes.

Jocasta portait elle-même un nouveau costume sur mesure en synthécuir, orné d'acier brossé et d'hématite, semblant pour le coup sortie tout droit du magazine *Corporate Woman.* Sa pochette assortie était à mes pieds et j'avais déjà confirmé que son Colt America L36, le pistolet à visée laser auquel j'avais été personnellement présenté, se trouvait à l'intérieur.

Mes propres vêtements contrastaient franchement avec les siens : une « tenue de boulot » noire se composant d'un haut moulant à col roulé, d'un pantalon noir que l'on pourrait presque qualifier de collants et mon fidèle manteau long par-dessus. Le seul accessoire que je portais était mon Colt Manhunter, dont la couleur n'était pas assortie au reste de ma tenue, vraiment désolé. Lorsqu'elle s'arrêta pour me laisser monter, j'avais noté le regard de dégoût de Jocasta. Bon, d'accord, c'est sûr j'avais l'air d'un crado des rues qui traînait avec les rats. Mais mon manteau pouvait arrêter une balle qui aurait traversé Jocasta de part en part et j'étais aussi foutrement sûr que des bijoux cliquetants ne me trahiraient pas, ne resteraient pas coincés dans une porte ou une connerie du même genre.

J'avais dit à Jocasta que nous allions à Downtown, aussi nous amena-t-elle immédiatement sur la Route 320, en direction de l'ouest. Elle me jeta ensuite un coup d'œil et demanda, « Où allons-nous ? »

« Tout au fond de Downtown, » lui dis-je. « Westlake Center. Suite 4210. »

La circulation fut presque inexistante lorsque nous traversâmes le pont flottant en direction du centre de Seattle, vers les lumières qui déchiraient le ciel. J'étais content de voir que Jocasta connaissait Downtown, aussi

n’avais-je pas à lui indiquer les voies les plus rapides. Nous suivîmes l’I-5 sud, avant de quitter l’autoroute et de reprendre une vitesse normale le long de la Cinquième avenue en direction du Seattle Center.

Le Westlake Center existe depuis plus de soixante ans, mais, pendant tout ce temps, il a subi certains changements importants. Lorsqu’il fut construit vers la fin des années 1980, il remplaça le vieux terminus du sud de la ligne de monorail. C’était à l’époque où le monorail ne faisait la navette qu’entre le croisement de Westlake Avenue et d’Olive Way, et le Seattle Center, avant que son parcours ne soit étendu pour devenir la boucle qu’il dessert aujourd’hui. C’était initialement un complexe de magasins de trois étages, avec le terminal de monorail incorporé à son étage supérieur.

Les choses ont changé depuis lors. À peu près au même moment où le parcours du monorail était étendu et que le monorail Alweg à roues, devenu obsolète, fut remplacé par un modèle à lévitation magnétique à la pointe de la technologie, un certain promoteur s’était rendu compte à quel point l’utilisation de l’espace du Westlake Center était inefficace. Seulement trois étages ? À Seattle Downtown ? Arrêtez de me faire marrer.

Et c’est alors que la Westlake Tower commença son ascension dans le ciel embrumé de vapeurs toxiques. Avec le Westlake Center récemment rénové à sa base, la Tower devint un aimant de soixante étages attirant les membres des strates corporatistes moyennes et supérieures. Histoire de gerber un bon coup, j’ai mis mes plus beaux vêtements et me suis pointé au bureau de location lorsque la Tower ouvrit pour la première fois. Ils ne voulurent même pas me laisser entrer jeter un œil à la suite en exposition, à moins que je ne puisse prouver que mon créditube disposait du solde suffisant pour les intéresser, ce que j’ai refusé de faire, naturellement. En partant, toutefois, j’ai entendu quelques clients de bonne foi bavasser sur les prix. Une petite suite au quatrième étage – celui juste au-dessus du terminal de monorail et situé à l’évidence dans la partie à bas loyers – se louait pour 30 000 nuyens par mois. Le mystérieux « bienfaiteur » de Jocasta habitait au 42^{e} étage, suffisamment haut pour avoir une vue, et avec sans doute également un loyer suffisamment élevé pour ruiner une petite entreprise. Ça fait réfléchir, non ?

La Symphony de Jocasta fit le tour par Stewart Street et descendit dans le parking situé sous la Tower. Le garde de sécurité jeta un œil dans la

voiture, son visage exprimant quelques doutes lorsqu'il passa les yeux sur moi. Mais il ouvrit le portail et nous laissa descendre. Jocasta et moi échangeâmes un rapide sourire sur les gants à l'air ridicule du garde et sur son chapeau noir style Zorro, mais mon amusement était tempéré par les rumeurs sur la sécurité du Westlake Center. Mortelle, à ce que j'avais entendu, malgré leur équipement stupide. Ces frêles gants noirs étaient en fait des électro-gants, délivrant assez de jus pour inciter même un troll à lâcher l'affaire.

Il était un peu plus de 23 heures 30, tous les magasins du Center au-dessus seraient fermés. Une partie des restaurants, de même que le pub-brasserie Noggins, resteraient ouverts encore une heure ou deux, et l'on trouvait encore un certain nombre de voitures aux niveaux de stationnement transitoire. À ce que j'en savais, les voitures des résidants étaient garées gentiment, et surveillées, deux ou trois niveaux plus bas. Jocasta suivit les signes lumineux indiquant « Ascenseur vers le hall d'entrée de la Westlake Tower » et se gara aussi près des cages d'ascenseurs qu'elle le put.

Elle éteignit le moteur. « Nous y sommes, » dit-elle, « mais comment allons-nous monter ? Il y a forcément une forme de sécurité dans le hall d'entrée. »

Je souris pour couvrir le fait que je n'avais pas de réponse à lui donner… pas encore. J'étais plutôt confiant dans le fait que nous trouverions, d'une manière ou d'une autre, un moyen de traverser, quelle que soit la sécurité. Peut-être était-ce dû à mon apparente innocence enfantine (quelles conneries !). « Faites-moi confiance, » dis-je naïvement. Elle ne daigna même pas me gratifier d'un reniflement de dérision.

Nous étions sortis de la voiture, Jocasta tout juste en train de brancher l'alarme, lorsque j'entendis pour la première fois le rugissement explosif de moteurs de grosses motos, ricochant sur les parois de béton de l'espace confiné du parking souterrain. De nombreux moteurs, ce qui ne me faisait pas me sentir particulièrement à l'aise. Un gang de motards pur et dur ne perdrait pas son temps à écumer les souterrains du Westlake Center, mais je n'étais pas d'humeur à avoir affaire à eux, même dans le cas où il ne s'agisse que de pseudo-gangers. J'attrapai le coude droit de Jocasta et la tirai vivement vers les cages d'ascenseurs.

Nous n’y sommes pas arrivés à temps. Les gros cubes se rapprochaient toujours dans un fracas étourdissant lorsque la première bécane s’arrêta devant nous en dérapage contrôlé. Avec le bruit assourdissant des grosses cylindrées dans mes oreilles, il me fut impossible d’entendre cette moto à l’avance. Il chevauchait une bécane japonaise en cul-de-salope de la toute dernière génération, propulsée par un moteur à turbine qui ne faisait pas plus de bruit qu’un ventilo électrique, même lorsqu’on envoyait la purée. La moto avait l’air rapide et pas commode, exactement comme le gus dessus.

Il montrait le phénotype classique de l’elfe – grand et mince, pommettes saillantes, oreilles légèrement pointues – et portait un cuir acajou d’une teinte un ton en dessous de sa peau. Autour de son poignet droit, une sorte de bracelet encombrant. Je ne reconnus pas le bracelet, mais il m’avait l’air vaguement familier. Ses boucles serrées étaient coupées court, formant une calotte teinte en rouge. Lorsqu’il nous sourit, je ne compris pas tout d’abord pourquoi il semblait irradier un sentiment si palpable de menace… et puis je vis que ses dents avaient été limées en pointe. Charmant gentleman. J’essayai de repérer les couleurs sur le dos de son blouson, mais sa position les cachaient à ma vue.

Le motard relâcha la commande des gaz et fit jouer sa main, comme pour se débarrasser de crampes dans ses doigts. Les clous aiguisés comme des rasoirs sur ses mitaines réfléchirent parfaitement la lumière. La scène était presque théâtrale, mais je me sentais un peu trop exagérément stressé pour apprécier la performance.

« Bien le bonsoir, chers notables, » dit l’elfe d’une voix veloutée. « Nous montons, n’est-ce pas ? Eh bien, peut-être apprécieriez-vous de, heu, *discuter* avec mes amis et moi-même avant que vous ne repartiez. »

Les autres motos arrivèrent pile au même moment. Trois bécanes de plus, deux gros cubes Harley et une autre japonaise silencieuse. Les mecs sur les gros cubes étaient humains ; le type sur le Suzuki Aurora était un ork qui pouvait se présenter aux élections pour devenir un troll. Tous trois portaient les mêmes cuirs acajou que leur chef. Le rugissement des Harley me causait une douleur physique dans les oreilles et me faisait vibrer la poitrine à m’en étourdir. Lorsque l’un des types sur gros cube mit la sauce juste pour faire chier, je sentis Jocasta flancher à côté de moi. Mes oreilles résonnaient comme des gongs.

Le chef parlait à nouveau. Du moins, sa bouche bougeait, mais impossible d'entendre un traître mot par-dessus le tonnerre qui résonnait encore dans ce lieu confiné. Je secouai la tête pour essayer de recouvrer l'ouïe…

Et mon regard tomba sur l'ork à l'Aurora. Il tenait un truc dans la paume de sa main repliée en corolle et ses yeux firent rapidement l'aller-retour entre lui et nous. Il acquiesça alors de manière presque imperceptible, en direction du chef.

Mon ventre se contracta subitement sous l'effet de la peur, comme si une boule de glace sale s'y trouvait. Même si je ne pouvais pas la voir, je savais ce que l'ork avait dans la main : une holo d'un de nous, voire des deux. Un piège !

De toute ma force, je poussai Jocasta sur sa gauche, entre deux voitures stationnées, avant de me jeter en avant à sa suite. Ce faisant, je vis l'elfe sortir un pistolet-mitrailleur de son holster. Le temps semblait s'écouler à une vitesse démultipliée, avant de ralentir subitement à un rythme de tortue. Je vis le canon du pistolet-mitrailleur se lever, l'elfe presser la détente. Les premières balles crépitèrent contre le sol tandis qu'il laissait le recul de l'arme lever le canon dans ma direction.

J'étais alors réfugié derrière la voiture, percutant Jocasta, nous faisant tous deux tomber au sol. Les balles perforèrent la carrosserie du véhicule, mais aucune ne la transperça. Je me saisis de Jocasta et me lançai en avant, tirant Jocasta derrière moi, vers la prochaine voiture de l'allée, tentant désespérément de me raccrocher à ce que je pouvais attraper dans ma course folle. Elle avait les yeux écarquillés et le visage pâle, mais avait l'air de tenir le coup. Je jugeai qu'elle ne serait pas susceptible de s'écrouler nerveusement et de nous faire buter tous les deux. Puis vint une onde de choc résonante que je sentis au plus profond de mes os, et la première voiture qui nous avait abrités subit une perte en quelque sorte drastique de sa valeur de revente. L'un des motards portait une arme lourde, ou – je priai pour que ce ne soit pas vrai – était magiquement actif. Bon, une chose à la fois. Tandis que les fragments de la voiture cliquetaient encore au sol, couvrant le bruit de nos mouvements, je tirai Jocasta un peu plus loin, passant une voiture devant nous, pour nous réfugier derrière une voiture d'une autre rangée. La décision tactique fut simple : mettre le plus de

distance – et de métal bien solide – entre nous et les motards aussi vite que possible.

Évidemment, les motards savaient cela aussi bien que moi et avaient l'avantage en matière de vitesse. Nous ne gardions la main qu'à condition que nous puissions continuer à rester entre, voire sous, les véhicules stationnés, là où ils ne pourraient pas nous suivre facilement. Malheureusement, cela voulait aussi dire que nous étions plus ou moins immobilisés. La double rangée de voitures parmi laquelle nous nous abritions faisait peut-être vingt voitures de long, mais nous nous ferions réduire en purée dès que nous quitterions notre abri, pour nous diriger vers l'ascenseur par exemple, ou pour couper à travers en direction de la voiture de Jocasta, qui se trouvait dans une autre rangée. Il fallait que je trouve un moyen d'égaliser un peu les chances. L'obscurité, peut-être. Je levai les yeux, réfléchissant à la meilleure façon de flinguer les lumières au plafond. Mais je vis immédiatement qu'elles étaient en trop grand nombre. Je n'avais pas suffisamment de munitions pour toutes les avoir et les motards ne m'en laisseraient pas le temps. Ils seraient sur nous dès que j'aurai révélé notre position.

L'espace bétonné résonnait du bruit de moteurs. Les bécanes se déplaçaient, se séparant sans doute pour nous prendre à revers ou nous encercler. Je lâchai Jocasta et dégainai mon pistolet, faisant sauter la sécurité du pouce. Les 2,25 kilos de solide métal dans ma main me rassurèrent. Je tins l'arme fermement, comme un talisman, et me relevai en position accroupie, prêt à jeter un coup d'œil furtif et rapide par-dessus le capot de la voiture à côté de moi.

Les bécanes roulaient et le bruit me donna quelques indices quant à leur disposition. Mais les échos étaient suffisamment trompeurs pour que je doive vérifier visuellement. Je resserrai ma prise sur le pistolet et me préparai psychologiquement à me relever.

Juste au moment où je commençais à relever la tête, je distinguai un mouvement soudain du coin de l'œil. Je me retournai.

L'ork sur son Aurora à moteur à turbine. Avec le bruit des Harley qui faisaient rugir leurs moteurs, je n'aurais jamais pu l'entendre approcher, ce qui était exactement, bien sûr, ce sur quoi l'ork comptait. Il souriait méchamment, une main sur la commande des gaz de sa moto, l'autre rejetée

en arrière comme s'il s'apprêtait à lancer une balle de base-ball. Mais ce n'était pas une balle de baseball qu'il tenait dans la main. C'était une boule d'énergie, luisante et tourbillonnante, un sort d'une quelconque nature, et il était tout prêt à la lancer dans notre direction. Je virevoltai sur moi-même aussi rapidement que je le pus, levant mon gros Manhunter en position de tir. Ma perception du temps était toujours en mode turbo, j'eus donc largement le temps de voir le sourire répugnant de l'ork s'élargir encore plus. Nous savions tout deux que je n'y arriverais pas à temps. Ses muscles se tendirent à mesure qu'il se préparait à lancer son sort.

C'est alors que le minuscule point rouge clignota entre ses yeux, qui s'écarquillèrent lorsqu'un trou propre apparut dans son front et que sa tête fut violemment rejetée en arrière. L'énergie du sort – quel qu'il fut – se déchargea, s'élevant en flèche avant de filer au loin, de rebondir sur le plafond bas pour finir sa course et faire exploser une voiture deux rangées en face. L'ork et la bécane firent la culbute avant de tomber au sol avec un bruit mat.

Je baissai les yeux vers Jocasta. Son Colt America était toujours pointé sur l'endroit où s'était tenu le visage de l'ork, son doigt serrant la détente avec suffisamment de pression pour que le laser de visée continue de briller. Elle ne bougeait pas d'un pouce, comme si elle avait été sculptée dans le marbre. Et puis je vis sa main commencer à trembler. Le pistolet vacilla et le laser s'éteignit. Je saisis son épaule au vol, la sentit tressauter à mon contact. Elle me regarda, les yeux dans le vague. Je savais ce qui était en train de se passer dans son esprit. Venait de tuer pour la première fois : elle était à l'aise avec son arme, et probablement hyper balèze à exploser des cibles sur le stand de tir. Mais elle n'avait jamais tiré sur quoi que ce soit de vivant, n'avait jamais vu de près, et de ses yeux, ce que son petit pistolet pouvait faire à une cible en chair et en os. Je serrai son épaule et lui fis mon sourire le plus rassurant, le plus désinvolte, tout en lui insufflant mentalement de se secouer et de continuer sur sa lancée. Je fus bien plus détendu lorsque ses lèvres se courbèrent en un sourire, bien que très léger. « Restez-là, » dis-je, avant d'avancer accroupi, à m'en faire péter les genoux, veillant à garder ma tête sous le niveau des voitures.

Je me déplaçai vers une voiture et sortit rapidement la tête pour voir ce qui se passait du côté des autres motards. Comme je l'avais deviné au bruit, les Harley bourdonnaient autour de la voiture détruite par le sort de l'ork et

qui brûlait encore joyeusement. C'était le chef qui m'inquiétait vraiment, revanche. Avec sa foutue bécane silencieuse, il pouvait se trouver n'importe où et il pourrait me couper en deux d'une rafale de son pistolet-mitrailleur avant que je le sache. J'examinai rapidement les alentours.

Il était là, une rangée en face et roulant dans notre direction à vitesse de marche. Comme un bon général, il avait envoyé ses troupes jeter un œil du côté du vacarme tandis qu'il passait à un autre endroit, au cas où la voiture cramée ne serait qu'une diversion. C'en était une d'ailleurs, bien que pas spécialement créée à dessein. Je me rebaissai pour me planquer et examinai les choix qui s'offraient à moi. La bécane de l'ork abattu était un choix tentant, mais je le rejetai après y avoir réfléchi un instant. Je sais conduire une moto mais je ne suis pas le meilleur, je ne joue pas dans la même ligue que le ganger à moto classique.

C'est alors que Jocasta m'attrapa la cheville. J'étais tellement absorbé, que mes réflexes ne savaient pas s'ils devaient la gicler ou hurler. Je résolus le problème en ayant un petit accident enfantin. Je la foudroyai du regard.

Mais elle ne regardait pas dans ma direction. Elle désignait un point en face, au-delà de l'allée à découvert. Je suivis l'angle de son doigt et un grand sourire se dessina sur mes lèvres.

C'était une autre cage d'ascenseur, celle-ci menant non pas à l'entrée de la Westlake Tower, mais au centre commercial du Westlake Center. Les ascenseurs eux-mêmes ne serviraient à rien ; je nous voyais déjà là-bas, à attendre que la cabine arrive, tout en nous faisant plomber de deux ou trois kilos de balles à haute vélocité. Non merci. Mais à côté de l'ascenseur se trouvait une porte peinte en rouge et marquée Escalier de secours. Vu que nous étions sous terre, cela devait vouloir parler d'escaliers conduisant au centre commercial. Exactement ce qu'il nous fallait. À moins que les escaliers n'aient été exceptionnellement larges ou les motards exceptionnellement bons, il leur serait impossible de nous suivre en haut avec leurs véhicules. Ce qui voulait dire que nous serions tous de nouveau à égalité en ce qui concerne la mobilité, mais que *Jocasta et moi* aurions l'avantage d'une position élevée si nous nous précipitions en haut de ces escaliers. Parfait.

Parfait, c'est à dire, si nous réussissions à atteindre les escaliers sans nous faire buter ce faisant. Les motards sur gros cube seraient sur la touche

pendant les quelques précieuses secondes dont nous avions besoin. Mais le chef sur sa japonaise nous repérerait à l'instant où nous quitterions notre abri et nous dessouderait de l'aine à la tête. Je risquai un autre coup d'œil, espérant qu'il se soit retourné ou qu'il fasse un nouveau virage. Pas de chance. Le temps jouait contre nous, je le savais. Nous n'avions probablement plus que quelques secondes avant que les gros cubes ne décident qu'il n'y avait rien d'intéressant du côté de la voiture en flammes et ne reviennent rejoindre leur chef.

« Les escaliers, » sifflai-je à Jocasta. « Tenez-vous prête. » Elle acquiesça et tendit ses muscles, se préparant à courir.

Je tendis aussi mes muscles, mais pas pour courir. Pas encore. Il fallait que je détourne l'attention de l'elfe et ce n'est pas la subtilité qui m'aiderait. Je redressai une fois de plus la tête au-dessus du capot du véhicule, et serrai mon pistolet pour arrêter ma main de trembler. L'elfe balayait la gauche et la droite de la tête, tandis qu'il roulait à petite vitesse le long de la rangée de voitures. J'attendis jusqu'à ce qu'il tourne la tête dans l'autre sens…

Maintenant. Je bondis sur mes pieds en amenant mon arme en position. Je pressai quatre fois la détente et le gros Manhunter rugit en retour. Le recul me malmena la main et le poignet, et les détonations me firent l'effet de coups donnés à mes oreilles déjà maltraitées. Je sais que mon premier coup de feu l'a touché, le second aussi peut-être. Je fus plus préoccupé par le fait de tirer suffisamment vite que de combattre le recul pour maintenir le canon en position, les troisième et quatrième coups de feu passèrent donc à côté. Mais ils passèrent probablement suffisamment près pour qu'il les entende, et si vous avez déjà entendu le bruit (semblable au claquement d'un fouet) d'une balle de Manhunter passer près de vous, vous savez à quel point cela peut être gênant. Quoi qu'il en soit, il vacilla en arrière comme s'il avait reçu un coup de pied dans l'épaule et dévissa de sa bécane. Je ne pense pas l'avoir durement touché – leurs cuirs étaient presque à coup sûr blindés – mais, au moins, il était au sol.

« *Allez-y.* » hurlai-je à Jocasta. Elle s'élança comme une fusée, sprintant vers la sortie de secours, et j'étais sur ses talons. Elle ouvrit la porte à la volée et se précipita à travers l'ouverture. J'étais en train de lui emboîter le pas lorsque que des tirs d'armes automatiques se fichèrent avec fracas dans

le mur et l'embrasure autour de moi. Je ne suis pas resté vérifier l'état des choses, mais j'étais persuadé qu'il s'agissait de notre ami l'elfe qui nous envoyait un cadeau d'adieu. Rabattant la trappe derrière moi, j'examinai les alentours à la recherche d'un moyen de la maintenir fermée. Mais, après tout, il s'agissait d'une sortie de secours, ce qui voulait dire que la porte était conçue pour *ne pas pouvoir* être maintenue fermée. J'abandonnai cette idée, à présent inutile, et m'élançait sur les escaliers de béton, à la suite de Jocasta. Des escaliers *larges*, bon Dieu, facilement assez larges pour la japonaise, bien que trop étroits pour les Harley.

Une volée de marches, deux volées, et le sang martelait mes oreilles d'un bruit encore plus fort que celui de nos pas en pleine course. Nous étions à mi-chemin de la troisième lorsque j'entendis la porte coupe-feu en métal s'ouvrir dans un fracas tonitruant, accompagnant le bruit déchirant d'un pistolet-mitrailleur en train de se décharger. Les motards s'étaient figurés que nous pourrions essayer de leur tendre une embuscade et ne prenaient aucun risque. J'aurais voulu avoir une grenade ou un truc tout aussi désagréable à envoyer au bas des escaliers afin de tenir les enfants occupés, mais, bien évidemment, je ne trimballe jamais le cadeau approprié à l'occasion.

Je grimpai une autre moitié de volée de marches avant d'entendre le son que j'avais redouté : le gémissement d'une turbine tournant à plein régime. Notre ami l'elfe avait ramené sa bécane et partait à l'assaut des escaliers. Il nous restait peu de temps.

Arrivée au palier, Jocasta ouvrit à la volée la porte et s'arrêta. Je la rejoignis. Un couloir court s'étendait devant nous. Immédiatement sur notre droite on trouvait une autre porte coupe-feu, avec barre anti-panique, menant probablement à l'extérieur. Une porte à la peinture vive marquée Vers le centre commercial se tenait à l'autre extrémité du couloir.

C'était le moment de prendre une *nouvelle* décision, et vite. Vers l'extérieur, pour débouler dans les rues ? Ou vers le centre commercial, et (si tout allait bien) un bon nombre de gens et les ridicules gars de la sécurité. Posé de cette façon, le choix était facile. « Allons-y, » hurlai-je, tout en me ruant vers la porte du centre commercial et en faisant, du même coup, presque tomber Jocasta que je tirais derrière moi. Au son, je savais que l'elfe étais presque sur notre cul. J'eus quelques sueurs froides lorsque

la poignée de la porte – pas de barre anti-panique ici – ne tourna pas immédiatement. Je la tournai alors dans l'autre sens et elle s'ouvrit aisément. Je ne me souvins qu'à la dernière minute de ranger mon pistolet, puis nous franchîmes la porte, la refermant derrière nous.

Nous sommes restés là pendant un instant, debout, chamboulés par la transition. Nous avions quitté la lutte à mort du monde de la rue pour entrer directement dans la routine habituelle du fonctionnement d'un centre commercial corporatiste exubérant. Lumières éclatantes, vitrines arrangées avec goût qui attiraient l'œil, quelques précoces décorations de Noël suspendues ici et là, même. Les gens étaient peu nombreux, vu que la plupart des boutiques étaient fermées, mais les quelques clients qui allaient et venaient encore entre les restaurants et les bars étaient vêtus plus ou moins dans le même style – ou du moins leurs vêtements étaient de la même qualité que ceux de Jocasta. Je n'étais clairement pas à ma place.

Qu'est-ce que j'en avais à foutre ? Un des gardes de la sécurité de Westlake, un troll qui avait l'air d'un *vrai geek* avec son chapeau de Zorro, me regardait d'un œil torve. Si nous quittions suffisamment rapidement la zone, peut-être que Zorro, ses potes et les motards arriveraient à s'occuper entre eux le temps que nous nous éclipsions.

J'entendais la bécane à turbine de l'elfe même à travers la porte. Nous n'avions pas le temps. Je me saisis à nouveau du coude de Jocasta et l'attirai loin de la porte. Zorro le troll se trouvait plus haut, au niveau mezzanine, regardant en contrebas par-dessus la barrière de sécurité en verre, dans notre direction. Mieux valait l'inclure dans l'action dès maintenant que plus tard, me figurai-je.

« Hé, sécurité, » lui criai-je, en faisant un signe de la main. « On a besoin d'aide ici. Il se passe quelque chose au sous-sol. »

Il nous regarda d'un air menaçant et je le vis murmurer dans son radiocasque. Il prit alors l'escalator et commença à descendre vers nous. Il mit ses mains gantées de noir l'une contre l'autre et serra, les épaules de son uniforme se déchirèrent presque aux coutures sous le mouvement de sa musculature. D'accord, déjà, j'étais impressionné. Jocasta et moi nous éloignâmes encore un peu plus de la porte en direction du pied de l'escalator menant en haut. Un couple à l'air corporatiste était en train de

monter. Lorsqu'ils passèrent devant le troll, celui-ci leur jeta un coup d'œil, en touchant le bord de son chapeau en une ébauche de salut.

Voilà pourquoi il fut distrait lorsque la porte coupe-feu s'ouvrit à la volée et que l'elfe pénétra dans le centre commercial en hurlant.

Le troll virevolta, écarquillant ses yeux injectés de sang. Il tendit la main vers son arme, ses mouvements empreints d'une grande vitesse.

Mais le pistolet-mitrailleur de l'elfe était déjà sorti et prêt à l'action. Ses doigts se resserrèrent sur la détente et il vida un plein chargeur sur le garde de sécurité avant que l'arme du troll n'ait même pu quitter son holster. Le troll restait simplement là, debout, et, pendant un instant, je crus que son uniforme blindé avait fait son office. Mais le sang surgit alors de ses multiples blessures à la tête et il dévala l'escalator – crac, boum. La nénette corpo hurla et son partenaire se jeta très courageusement au sol, la laissant seule debout pour absorber toute éventuelle volée de plomb qui viendrait à leur rencontre. Je me mis à foncer à toute berzingue vers le haut de l'escalator, tirant Jocasta derrière moi. Je renversai la gonzesse corpo sur le côté et je crois bien avoir marché sur la nuque de son gigolo. La botte à haut talon de Jocasta dût appuyer sur une partie encore plus sensible de son anatomie, car ses hurlements montèrent haut dans les aigus.

Je risquai un regard derrière moi par-dessus mon épaule. L'elfe fourra un autre chargeur dans son arme et partit en live. Les balles soulevèrent des gerbes d'étincelles et ricochèrent avec un bruit sonore sur les marches de métal de l'escalator. Elles arrachèrent un hurlement à Mamzelle corpo et la projetèrent, masse ensanglantée, vers le haut des marches. L'elfe faisait à nouveau usage de sa combine préférée, laissant le recul faire le travail et relever le canon vers sa cible, c'est-à-dire nous. Il nous restait peut-être une seconde. Mais nous étions au sommet de l'escalator. Je me jetai vers l'avant, attirant Jocasta vers le sol, à ma suite. Un truc percuta mon coude gauche avec l'impact d'un coup de batte de baseball avant que j'atteigne le sol. J'avais l'impression que la chair de ma main et de mon avant-bras s'étaient enflammés. Je me retins de hurler une saloperie et quittai en roulade le sommet de l'escalator.

J'examinai rapidement les alentours. Aucun membre de la sécurité ici. *Pourquoi ?* Les têtes de con n'avaient-ils pas entendu la bécane et la fusillade ?

La bécane… je m’accroupis au sol et risquai un regard en bas de l’escalator. Mamzelle corpo et son gus étaient toujours étendus dans l’escalator, de parfaits obstacles. Des obstacles ? *Oui*. Un bon motard est capable de rouler en terrain plat sur un corps étendu sans risque de dévisser excessif. Mais pas en gravissant un escalier sur ses roues. Il était *possible* que l’elfe y arrive, mais il y avait plus de chances qu’il passe par-dessus la barrière de sécurité avant de comprendre ce qui lui arrive. L’elfe fit le même examen de la situation, lui aussi. Il était au pied de l’escalator, faisant rugir sa moto de colère, jetant un regard furieux aux corps étendus. Ce qui voulait dire qu’il ne me regardait pas. Je sortis le Manhunter et visai soigneusement sa gueule foncée. Comme ils nous l’avaient enseigné à la Lone Star, et comme le garde de sécu troll l’avait découvert à son détriment final, même la meilleure armure corporelle du monde ne vous protégera pas d’un tir qui vous transpercerait la tête de part en part. Je déclenchai le laser de visée pour vérifier ma visée – ouaip, pile en pleine tête – et pressai deux fois la détente réactive.

Mais l’enfoiré avait dû voir la lumière de mon laser. Tout en se jetant de côté au moment pile où le gros pistolet gronda, il tira dans ma direction une courte rafale qui m’envoya rouler à l’abri. Bon Dieu, *presque*. Je m’étalai pratiquement à quatre pattes sur Jocasta, qui s’était accroupie derrière un banc de marbre synthétique. Elle avait sorti son pistolet, qui visait le sommet de l’escalator. Bien pensé. Je la rejoignis et choisis le même point de visée. Lorsque l’elfe arriverait en haut de l’escalator, ce qu’il ferait, je le savais, nous le ferions voler de sa bécane sophistiquée. Si tout allait bien jusque-là, la sécurité de Westlake serait arrivée pour se charger des deux mecs à pied.

Le corps de la meuf corpo atteignit le haut de l’escalator, suivi de M. corpo. Il était encore en vie, et au moment où il atteignit le sommet, il sauta par-dessus son ancienne amoureuse et mit les voiles vers une destination inconnue. J’essuyai la sueur froide sur mon front et affermis ma main tenant l’arme. L’elfe serait là à n’importe quel moment.

Derrière nous résonnèrent un coup de feu retentissant et un hurlement. Je me retournai. M. corpo était en train de s’écrouler au sol, presque coupé en deux. Une dizaine de mètres plus loin, une silhouette vêtue d’acajou avait émergée d’un couloir entre deux devantures de magasin. Il fourra une nouvelle cartouche dans la chambre de l’énorme foutu shotgun qu’il portait

et tourna le canon vers nous. Je partis en roulade en envoyant deux-trois projectiles dans sa direction. Aucune chance pour que je l'aie touché, mais il fut tellement occupé à retourner se planquer que son propre coup de feu passa carrément à côté. Une vitrine de magasin vola en éclats et les mannequins bien-habillés qui s'y trouvaient furent déchiquetés.

Je tirai une autre balle dans sa direction, hurlai « On bouge ! » à Jocasta, et décollai dans l'autre sens. Jocasta hésita – je crois qu'elle souhaitait encore tendre une embuscade au motard – mais la discrétion prit le dessus. Tout en courant, elle me demanda « D'où est-ce qu'*il* est arrivé ? »

Je haussai les épaules, avant de me coller mentalement un coup de pied au cul. L'elfe sur la moto était arrivé par les mêmes escaliers que nous. Mais les deux autres types auraient pu prendre n'importe quel autre chemin, y compris les ascenseurs. Le deuxième humain pouvait se trouver n'importe où, même pile poil derrière le prochain virage. Nous prîmes un virage serré sur la droite, nous engouffrant dans l'un des « tentacules » du centre commercial cruciforme.

Et l'autre motard *était* derrière le virage. *Pile poil* derrière, à peut-être genre un mètre. Avec nous déboulant comme des fusées, il eut juste assez de temps pour écarquiller les yeux avant que je lui rentre dedans. Il partit dans un sens, son arme de l'autre, aussi lui tirai-je une balle dans la poitrine à bout portant, avant que nous ne reprenions notre course. Une nouvelle vitrine vola en éclats derrière nous, réduite en miettes, cette fois, par des tirs d'arme automatique. Ce qui voulait dire que notre ami l'elfe d'ami avait gravi l'escalator et nous poursuivait à fond.

Nous prîmes un nouveau virage serré sur la droite, avant de nous arrêter en dérapage. Deux gardes de sécurité style Zorro, armes dégainées, et prêts à nous flinguer sur place, se tenaient à deux ou trois mètres devant nous. Je tentai un sourire candide, mais il n'est pas évident d'avoir l'air d'un citoyen tranquille avec un flingue à visée laser de 2,25 kilos dans la pogne.

« Figez-vous, » dit sèchement l'un des Zorro-flics. « Lâchez votre matos, de suite ! » ajouta son partenaire. Je me figeai et fut sur le point de lâcher le Manhunter.

Lorsque Jocasta s’avança. Elle avait les mains vides ; son Colt avait miraculeusement disparu. Elle se tenait droite, l’expression hautaine, ressemblant trait pour trait à une officielle corporatiste de rang élevé. « C’est mon garde du corps, espèces de crétins, » dit-elle sèchement. « Les tueurs sont derrière nous. » Son élocution était impeccable. Les Zorro-flics le pensaient aussi. Les deux armes hésitèrent.

Notre ami l’elfe choisit ce moment pour débouler du couloir, en défouraillant de son pistolet-mitrailleur. Un Zorro-flic partit à reculons, du sang jaillissant de sa gorge, et je sentis un truc percuter mon manteau dans le dos. Le gars de sécurité déplaça sa visée loin de l’arête de mon nez et tira une petite rafale rapide. À cette distance, je sentis la surpression de la mitraillette, comme des claques sur mon visage. Pour faire bonne mesure, j’envoyai un projectile de gros calibre dans la direction de l’elfe.

Le motard avait commencé à se tourner vers nous, mais la soudaine fusillade lui fit changer d’avis. Il avorta son virage et continua tout droit en traversant l’intersection. Notre agent de sécurité baragouina un truc à propos de « gangs de motos » dans son radiocasque, et se lança à ses trousses. Un cas classique : le courage d’un héros, l’intelligence d’une rame de tramway, si vous me demandez mon avis. Il tourna au coin et le centre commercial résonna du crissement des armes automatiques. Le hurlement aigu du pistolet-mitrailleur (type graisseur) de l’elfe et le rugissement de gorge de la mitraillette du Zorro-flic se combinèrent. Non, il y avait plus d’une arme au son plus grave. Les Zorro-flics débarquaient enfin en force.

Ce qui était pour le mieux. Pendant que les forces de sécurité et le motard étaient occupés à se tirer dessus, Jocasta et moi pouvions nous faire tout petits. Je tournai le dos au vacarme et me mit à nouveau à courir, attrapant au vol le bras de Jocasta. Elle se libéra de ma prise en secouant le bras, tout en proférant un juron, mais me suivit.

Nous étions dans l’un des « sous-tentacules » du centre commercial, plus courts, et un mur de verre se trouvait devant nous. Les lumières nocturnes de Seattle brillaient à travers, un peu floues. Elles avaient une teinte verdâtre, conférée par la transparence du verre pare-balles. Étions-nous dans un cul-de-sac ?

Non. Il y avait une porte, une autre sortie de secours. Courant aussi vite que je le pouvais, j’enfonçai la barre anti-panique, Jocasta sur mes talons, et

nous sortîmes en trombe dans l'air froid nocturne. Un escalier en béton se trouvait sur notre droite, une rampe d'accès pour handicapés sur notre gauche. Je me retrouvai à maudire le concept d'accès pour handicapés. Si l'elfe se sortait du goulet d'étranglement causé par les gardes de sécurité, il serait capable de descendre la rampe à bécane sans aucun problème. Nous dévalâmes les escaliers ; deux volées et nous fûmes au niveau de la rue. Lorsque je m'arrêtai en dérapage, Jocasta évita tout juste de me rentrer dedans par l'arrière. J'hésitai, mon sens de l'orientation complètement flingué par notre fuite à travers le centre commercial. Il me fallut un moment pour retrouver mes marques. Examinant les alentours, je vis les grands panneaux publicitaires lumineux qui nous illuminaient en hauteur : l'un pour la Confrérie Universelle (« Devenez celui que vous rêvez d'être ! »), l'autre pour Fiberwear Disposable Clothing (« Le futur est jetable »). Cela m'indiquait que nous étions sur Olive Way, en direction du sud-est en gros. La zone qui entoure directement le Westlake Center est complètement à découvert, une sorte de parc pavé, et étonnamment bien éclairée. À cette heure de la nuit, l'endroit était désert.

Enfin presque. Je remarquai un de mes anciens collègues – un motard de la Lone Star, un courageux – qui s'éloignait tranquillement le long de la Cinquième. Je me sentais très exposé.

J'étendis la main pour attraper Jocasta, mais me ravisai au dernier moment. « Tirons-nous d'ici, » dis-je en haletant.

« Et ma voiture ? » exigea-t-elle.

Je me retins de lui suggérer ce qu'elle pouvait exactement faire avec sa voiture. « Récupérez-la dans la matinée, » lui dis-je. « Je vous paierai même le stationnement. »

Ses yeux lançaient des éclairs, mais, au moins, elle me suivit lorsque je traversai Olive. Je distinguai une ruelle entre la Quatrième et la Cinquième, son embouchure avait l'air sombre, sûre, accueillante. J'avais envie de partir en sprint, mais je me trouvai incapable de pouvoir sprinter pour le moment, aussi me décidai-je pour une petite foulée douloureuse. Je vérifiai ma montre, tout en avançant au petit trot. Toujours un peu avant minuit. Nous avions fait pas mal de trucs dans les cinq dernières minutes. Ben, c'est ça la vie en ville.

Nous avions à moitié traversé Olive, parfaitement éclairée par des réverbères, lorsque j'entendis une nouvelle volée de coups de feu derrière nous, le bruit de quelque chose de fragile qui vole en éclats et un gémissement frénétique qui était en passe de devenir presque familier. Je jetai un coup d'œil en arrière, en sachant déjà ce que je verrais. Le bleu-blanc d'un phare halogène à haute intensité descendant en zigzaguant du mur de verre illuminé du Westlake Center. L'elfe était encore avec nous et serait, de fait, bientôt en passe de nous rejoindre. Jocasta le vit également, et nous accélérâmes la cadence. Dès que nous entrâmes dans la ruelle, nous ne pouvions plus voir le Westlake Center.

Les ruelles se ressemblent plus ou moins toutes, qu'elles se trouvent dans Redmond ou dans Downtown derrière le Mayflower Park Hôtel, l'endroit où nous nous trouvions. Les mêmes bennes à ordures peintes en bleu, les mêmes charognards, à quatre et à deux pattes, attendant que vous fassiez un truc stupide. Nous traversâmes celle-ci sur nos jambes comme si le diable était à nos trousses. Nous étions à vingt ou trente mètres de la rue lorsque je ralentis l'allure. La ruelle se rétrécissait à une largeur de peut-être six mètres du fait de deux bennes à ordures se faisant face, un espace vide entre les deux. Je désignai la benne sur notre gauche, et essayai de donner des instructions à Jocasta, en haletant.

Elle saisit immédiatement ce que je voulais dire, une bonne chose car je haletai bien trop fort pour pouvoir parler avec cohérence. Elle avait de nouveau le pistolet à la main lorsqu'elle s'accroupit derrière l'énorme conteneur de métal. Ses fringues de synthécuir ardoise se fondirent dans les ombres, et elle y disparut presque. Parfait.

Je me planquai dans l'ombre de l'autre benne, à l'abri, et entendis le bruit de frottement d'un gros rat ou d'un petit squatter qui s'éloignait. Je m'accroupis, arme à la main, et fit émerger ma tête du coin de la benne afin d'observer l'entrée de la ruelle. Pendant un instant, je considérai les options du motard elfe. Il en avait plusieurs. D'après ce que j'avais pu observer du fonctionnement de ce connard, en revanche, je l'avais identifié comme un type prompt à l'action, sans subtilité. Il y avait des chances qu'il nous ait vus nous réfugier dans la ruelle, et ces mêmes chances me disaient qu'il viendrait nous chercher avec une main sur la commande des gaz et l'autre sur son pistolet-mitrailleur. J'entendis le gémissement d'une turbine poussée à haut régime en approche, et tendis mes muscles.

Une chose que je pouvais dire sur cet elfe, il avait des tripes. Rien dans la tête, mais il avait de sérieuses tripes. Il entra dans la ruelle à tombeaux ouverts, se penchant tellement bas dans le virage que les pots de sa bécane firent jaillir des étincelles du revêtement de la route. Son phare m'éblouit à tel point que je ne pus voir l'éclair sortant du canon de son arme. J'entendis et sentis les projectiles s'abattre sur ma benne, en revanche, sachant très bien qu'il arrosait la ruelle. Je m'accroupis plus bas, mon visage à hauteur de genou, et amenait le Manhunter en position.

Ce fut Jocasta qui ouvrit le feu en premier, malgré mes préparations. Son petit Colt cracha une fois et le phare de la bécane explosa. Un tir exceptionnel, ou extrêmement chanceux. D'un côté comme de l'autre, je n'allais pas discuter. À travers les images fantômes rouges, je le vis se détacher sur les lumières situées à l'extérieur de la ruelle. Je posai mon point de visée sur sa poitrine, un tir à la tête étant bien trop incertain au moment présent, et pressai six fois la détente, peut-être sept. Le gros flingue cliqueta, son chargeur vide.

Jocasta était également en train de tirer tous azimuts, mais elle suivit l'astuce que les cowboys de films n'ont jamais pigée : elle visait le cheval. Ses balles firent jaillir des étincelles en percutant la carrosserie de la bécane, perforèrent violemment le réservoir. Un truc s'enflamma. L'elfe et la moto partirent chacun de leur côté. Il dérapa, percuta, désarticulé, le mur de la ruelle avant de se prendre de plein fouet la benne de Jocasta, en rendant le son mat de la chair.

Jocasta reçut l'elfe. Je reçus la moto. En flammes et envoyant partout des étincelles, elle percuta ma benne. Les lois de l'inertie étant ce qu'elles étaient, le choc fit reculer vers moi le conteneur sur roues, et le métal s'écrasa contre mon épaule. Je fis la moitié d'un demi-gainer et atterris sur la tête. Pour les quelques secondes qui suivirent, je fis ce que l'on fait normalement dans une telle situation : j'émis un « gah » et regardai les jolies lumières.

Un sifflement strident pénétra ce qui me restait de conscience, ça et Jocasta qui m'appelait. Je me forçai à me mettre à genoux, ce qui était le plus que je pouvais faire. Elle saisit mon bras – je savais maintenant à quel point cela pouvait être irritant – et me releva à moitié en tirant dessus. Je tanguai une seconde sur place, avant de secouer la tête pour recouvrer mes

esprits. Cela me fit un mal de chien, mais me permit *effectivement* d'y voir un peu plus clair.

J'avais toujours le sifflement dans les oreilles ; étonnant, vu que je croyais que c'était un effet secondaire dû au choc occipital que j'avais subi. J'examinai les alentours à la recherche de sa source.

Elle venait de l'elfe. Pendant un horrible instant, je crus qu'il hurlait, étendu là, le dos brisé, puis je réalisai de quoi il s'agissait. C'était son bracelet. Pas étonnant qu'il m'ait semblé familier : j'avais déjà vu un de ces trucs lors de mon entraînement pour la Lone Star, bien que je n'en aie jamais eu un. C'était l'un des moniteurs de fonctions vitales que DocWagon fournit à ses clients super-platine. Dès que le signes du client passent un seuil critique – et je pense bien qu'un dos brisé rentre dans cette catégorie – le moniteur appelle immédiatement une équipe de DocWagon en patrouille, tout en émettant un hurlement à faire péter l'émail des dents afin de faire savoir à tous que quelqu'un est en mauvaise passe.

Je ressassai un moment ceci dans mon crâne engourdi par le choc. Le service super-platine coûte 75 000 nuyens par an. Une grosse somme, *pas* une à laquelle vous vous attendriez de la part d'un ganger motard, même si c'est le chef. De plus, DocWagon fait très attention aux vérifications de crédit.

Bon, je m'inquiéterais de ça plus tard. Jocasta tirait avec effort sur mon bras, en faisant des bruits style tirons-nous d'ici. Ça me semblait être une bonne idée. Je commençai à courir en traînant les pieds, et nous étions partis.

Nous sommes restés dans les ruelles, coupant en traversant Pine Street. Nous venions tout juste d'arriver sur Pike, un pâté de maisons plus loin, lorsque nous avons entendu la sirène, et que nous sommes retournés nous planquer dans les ombres. C'était un véhicule d'équipe d'intervention d'urgence, comme je m'y attendais, sirènes et strobos d'avertissement à fond la caisse. Surprise, surprise, c'était Crashcart, *pas* DocWagon. Je jetai un coup d'œil au coin de la rue tandis que le van prit un virage serré à gauche sur la Cinquième en faisant crisser les pneus et disparut en rugissant. De plus en plus curieux.

CHAPITRE 8

Après avoir hélé un de ces nouveaux autotaxis, nous étions sur le chemin de retour vers Bellevue. Jocaste avait fourré un créditube, pas un créditube personnel bien sûr, dans la gueule de la sale machine, et indiqua notre destination sur l'écran tactile. Elle se rassit ensuite et s'abstint de tout rapport à quoi que ce soit, que ce soit à la chair ou à autre chose. À la position de sa mâchoire, il était facile de dire qu'elle était « bien en colère », comme mon vieux pote Patrick Bambra l'aurait dit.

Cette colère n'était pas normale, en revanche. Je m'en rendais bien compte. Elle véhiculait une impression d'anxiété, d'instabilité, presque comme si son cerveau se servait du prétexte de la colère pour s'empêcher de penser à ce que nous venions de traverser. Je comprenais très bien l'attraction que cela représentait. Bon Dieu, j'aurais même souhaité disposer d'un mécanisme de défense similaire. Nous approchions du pont traversant le lac Washington lorsque je vis les tremblements commencer à poindre et que je la vis se presser les lèvres tellement fort qu'elles disparurent presque. La brûlure du traumatisme commençait à percer sa colère de façade. Quelle que soit la force avec laquelle son subconscient essayait de garder le contrôle, son prosencéphale ne retiendrait guère plus longtemps les pensées désagréables.

Je pouvais justifier mon geste comme un acte thérapeutique, dont le but était de l'aider à maintenir en place le mécanisme de défense qu'elle avait choisi pour ne pas s'effondrer. En réalité, bien sûr, je ne fis ce geste que pour des raisons complètement égoïstes : je ne voulais pas me retrouver enfermé dans un taxi avec Jocasta lorsqu'elle craquerait. Je me figurai que ce que j'allais dire rallumerait toute la force de sa colère. « On nous a piégés. » dis-je sur le ton de la remarque.

Elle bondit immédiatement sur l'occasion et se tourna vers moi, ses yeux lançant des éclairs. « Vous avez déconné, » cracha-t-elle. « Cela aurait

pu *ne pas être* un piège si nous avions joué cartes sur table. » Je m'apprêtai à dire quelque chose, mais elle me coupa. « Je n'ai pas terminé. Si j'avais appelé, comme j'étais censée le faire, j'aurais peut-être reçu un autre endroit pour le rendez-vous. Un rendez-vous *sûr.* »

Je réussis à placer trois mots : « Mais les cyclistes…»

Et elle poursuivit. « Ils étaient là pour protéger le contact, au cas où nous faisions quelque chose de stupide comme de repérer le numéro de téléphone. Si nous avions agi franchement, nous n'aurions jamais rencontré ces foutus motards. »

« Ça vous n'en savez rien, » protestai-je.

« Je sais que nous avons foutu en l'air le rendez-vous, » répliqua-t-elle, « et je sais que nous avons perdu le contact. Il ne me fera pas confiance deux fois. » Et ce fut tout ce qu'elle ajouta, sur ce sujet ou sur tout autre.

Elle bouillonnait toujours – ses tremblements dus à la peur maîtrisés par les soubresauts dus à sa colère – lorsqu'elle sauta du taxi à Beaux-Arts. J'indiquai au taxi la direction de Purity et me sentis immédiatement l'air d'un con de l'avoir laissée partir comme cela. Je me retournai pour regarder pas la vitre arrière, mais elle était déjà hors de vue. Sur ces entrefaites, la pluie commença à tomber des nuages maussades, ce qui convenait parfaitement à mon humeur.

Je me réveillai tard le lendemain matin, samedi 23 novembre, les habitants de Purity étant déjà occupés à voler leur déjeuner lorsque je fus de nouveau de ce monde. Les contusions sur mon coude, mon dos, mon épaule et ma tête – causées respectivement par des impacts provenant d'une balle, d'une autre balle, d'une benne et d'une ruelle – viraient à toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et j'eus l'impression d'être un vieil homme, mais alors vieux. J'envisageai d'appeler Jocasta afin de m'excuser pour la nuit dernière, mais me rendis compte que je n'avais pas son numéro.

J'étais en plein travail de préparation du premier broc de soykaf de la journée lorsque le télécom sonna. Y voyant le visage souriant de Bent Sigurdsen, j'allumai la caméra vidéo.

Son sourire s'évanouit quelque peu lorsqu'il me vit. « Yo, Dirk, » dit-il, une légère trace d'inquiétude dans la voix. « Ça va, bonhomme ? »

Je me passai la main dans les cheveux, plus par forme que par une quelconque croyance que cela m'aiderait réellement, et haussai les épaules. « Comment qui que ce soit pourrait *ne pas aller* par un si agréable matin de novembre ? »

« Après-midi, » me reprit-il.

« Ce que tu veux. Un truc pour moi ? »

Il acquiesça. « Ça te dit quoi 2XS ? »

« On dit pas plutôt faire des excès ? »

« Mmh mmh, » me reprit-il. « Un chiffre et deux lettres : deux, X comme X-ray, S comme Sierra. Tu sais quelque chose là-dessus ? » Je hochai la tête. « Jamais entendu parler. »

Bent fronça les sourcils, une expression faciale mal assortie à son visage. « J'aimerais dire la même chose, » dit-il tristement. « À l'heure actuelle, c'est un véritable fléau dans la rue. La Lone Star, et même le FBI, mettent la pression aussi haute qu'ils le peuvent pour l'éliminer ou même rien que pour avoir des infos sur sa provenance. Je ne devrais pas te dire ça, mais on entend que des « RAS » de partout. Personne ne semble capable de mettre la main dessus. » J'acquiesçai, l'air sérieux. « Mais c'est quoi au juste le 2XS ? »

« C'est une puce, » dit-il, en évitant manifestement de s'étendre sur le sujet. « Une nouvelle puce. »

« Une simple puce ? »

Il soupira. « Une puce, comme lorsqu'on parle de puce simsens et de puce BTL. D'accord ? »

Je m'échauffai un peu du fait de son approche genre j'emploie des mots courts pour que les débiles comprennent, mais acquiesçai tout de même. « D'accord. »

« Pense à la différence entre une puce simsens et une puce BTL. La simsens te donne le film, mais expérimentable par chacun des cinq sens au lieu de simplement deux. La BTL te donne la même chose, mais pousse le signal sensoriel au-delà de la zone rouge. » Il fit une pause pour voir si je suivais. « Maintenant, prends une puce BTL…»

« D’accord, d’accord » le coupai-je. « J’ai capté. »

« Eh bien, la 2XS représente l’étape suivante. Tout comme une BTL, mais elle te défonce aussi au niveau physiologique : adrénaline, endorphines, *la totale*. Apparemment, un consommateur a l’impression d’être le maître du monde, lorsqu’il est sous 2XS. Mais elle fonctionne à niveau tellement fondamental qu’il est impossible de la lire sur du matériel simsens standard. Il faut carrément l’enficher dans un datajack, afin qu’elle tripote directement le cerveau. »

« Et, naturellement, ça rend foutrement dépendant. »

Il acquiesça. « Naturellement. Dépendance physique *et* psychologique. Tu y touches une fois, et plus jamais tu ne voudras autre chose. »

« Et, naturellement, elle se dégrade, elle est foutue une fois que tu te l’es enfichée deux ou trois fois. »

« Ouais, » confirma Bent. « C’est vilain. »

« Ouais, » répondis-je en lui faisant écho. Ça avait l’air vilain. Les puces BTL – « Better Than Life (encore mieux que dans la vie) » – étaient déjà suffisamment détestables. À la différence du simsens normal, les puces BTL n’avaient pas de régulateur, aucune limitation sur l’intensité de l’enregistrement sensoriel. Lorsque vous enfichiez une puce BTL, vous ressentiez et expérimentiez *dans les moindres détails* ce que la personne qui avait enregistré la puce avait ressenti et expérimenté, exactement comme si cela vous arrivait à vous. Tout et n’importe quoi : orgasme, votre vie en danger, peur, exaltation, et même – histoire d’expérimenter avant l’heure ce frisson qui n’arrivait qu’une fois dans une vie – la mort. Lorsque la puce envoyait ses données sensorielles à votre cerveau, vous étiez *soumis* à l’enregistrement.

Ce qui était suffisamment dingue pour réduire en miettes la santé mentale des consommateurs réguliers. Je me souvins du gamin des rues qui m’avait tiré à vue tout juste quelques heures avant que Jocasta ne fasse irruption dans ma vie. Il s’était probablement enfiché une puce BTL qui l’avait mis tellement de fois dans l’esprit d’un sniper qu’il décida finalement qu’il *était* le sniper. Mais, au moins, les puces BTL n’avaient pas d’incidence directe sur le corps. Naturellement, si vous faites peur à quelqu’un, son corps balancera de l’adrénaline. Mais les trucs BTL ne

déclenchent pas la production de trucs genre endorphines et « stimulants » naturels qui permettent à des mères de 40 kg de soulever des voitures pour libérer leurs enfants. Sinon, le mec bizarre « examinant » l'expérience de la mort sur BTL, y passerait pour de bon. D'après ce que Bent me disait, cette limitation *ne s'appliquait pas* au 2XS. Flippant. Grave flippant.

Mes pensées inquiétantes avaient dû se voir sur mon expression. Le visage de Bent était tout aussi grave. « Il y a plus. Il semblerait également que ce soit très débilitant, même sur un court terme. »

« Je pense bien, » dis-je, en pensant tout haut. « Prends un moteur de voiture et mets la sauce, du point mort à l'aiguille dans le rouge, juste comme ça » – je claquai des doigts – « recommence deux ou trois fois, ça sera plutôt débilitant pour le moteur. »

Un sourire traversa le visage de Bent. « C'est une bonne analogie. Ça t'ennuie si je la réutilise ? » Je fis un geste de la main pour lui signifier de laisser tomber. « Garde tout ça pour toi, s'il te plaît, » dit-il. « Je serai grave dans la merde si le fait que je t'en ai parlé s'ébruite. »

Je tiquai, un sourcil relevé. « Pourquoi ? C'est pas de notoriété publique ? »

Il renifla. « Pas vraiment. Ça vient des fichiers de données Confidentiel Lone Star. »

C-L-S, voilà qui attisa un souvenir. « Juli long ? » demandai-je. « Évidemment, » dit-il. « Tu m'as demandé d'explorer le sujet. »

« Tout ça était dans le fichier protégé ? »

Bent eut l'air mal à l'aise. « Nooon. Ce fichier m'a conduit vers d'autres… »

« Également protégés, » terminai-je. « Pas de quoi en faire une suée, copain Bent. Verrouillé et crypté. Personne ne me l'extorquera. » Je fis une pause. « Donc, ce que t'es en train de me dire, c'est… » dis-je, laissant la fin de la phrase se perdre.

Bent acquiesça résolument. « Juli Long était accro au 2XS, » confirma-t-il. « C'est de ça qu'elle est morte. »

Rude semaine pour les blondes.

Je n’avais aucune raison de temporiser plus longtemps, aussi suivis-je les conditions de mon boulot concernant la dénommée Long, Juli Carole (décédée). Je réclamai électroniquement le corps, en passant par les voies normales, me servant des données personnelles et professionnelles que mon M. Johnson de Chicago m’avaient données. J’arrangeai ensuite la réexpédition de la dépouille mortelle de Juli vers les bras accueillants de son ancien foyer corporatiste.

Dans le but de me préserver, je me fis violence afin d’effacer le côté humain, me concentrant sur ma tâche comme s’il s’agissait d’une simple transaction d’acheminement. Ce n’était pas au programme, bien sûr. L’holo de Juli était encore dans mon portefeuille et je ne voulais pas la retirer afin de la détruire car je devrais alors la regarder. La question qui n’arrêtait pas de me trotter dans la tête était de savoir si elle s’était mise aux puces 2XS avant ou après d’être arrivée à Seattle. Parfois, j’aime vraiment bien la carrière que je m’étais choisie ; ce n’était pas l’une de ces fois-là.

Je venais juste d’éteindre l’écran et de me rasseoir pour me reposer lorsque le télécom sonna de nouveau. Qu’il aille se faire. La seule envie que j’avais était de me remettre au lit, mais il pourrait s’agir d’un truc important. Jocasta, peut-être ?

J’enfonçai la touche idoine afin de répondre à l’appel entrant, mais l’écran resta éteint. OK, seules deux personnes m’appelleraient en mode communication vocale uniquement ; je n’activai pas la vidéo. « Ouais ? » répondis-je.

« C’est toi, mon vieux Derek ? » Une voix musicale, quelque peu haut perchée, bien que clairement masculine, qui rappelait des yeux rieurs d’Irlandais.

Je ne pus m’empêcher de sourire. « Patrick, foutu dépravé, » rugis-je. « T’approches pas de ma fille ! »

Il lui fallut un moment avant de revenir, sa voix étant la raison personnifiée, « Oh, mais Derek, tu sais bien que je n’irais jamais tripoter ta fille, vu que je couche avec ta mère. » Il rit. « C’est un plaisir d’entendre ta voix, mon gars, » continua-t-il. « L’humour manque tristement dans ma vie ces derniers jours. »

« Ah ? C’est pour ça que tu ne te montres pas ? »

« L’un des clients de cet établissement de première qualité semble avoir arraché la caméra vidéo d’un coup de dents. » L’humour s’évanouit de sa voix. « J’ai des ennuis, Derek. Il faut que j’en parle franchement à quelqu’un. »

« Et c’est moi qui ai tiré la courte paille ? »

Il se tut suffisamment longtemps pour que je me demande s’il n’avait pas été coupé. Il dit alors doucement, « Non, ça ne marche pas comme ça, ça ne marche pas comme ça du tout. Tu es meilleur à ce jeu que moi, Derek. » J’entendis un gloussement sinistre. « Je pense que je voudrais être comme toi quand je serai grand, si tu ne me faisais pas un peu peur. »

Je soupirai. Mélodramatique, du Patrick tout craché. « Qu’est-ce qu’il y a ? » demandai-je.

« Pas par ce bidule, » dit-il rapidement. « Rejoins-moi. »

« Pourquoi ? »

« Je ne peux pas, » dit-il. Et pour la première fois, j’entendis ce qui se cachait derrière sa façade pétrie d’humour : une bonne dose de peur. « Je suis dans un endroit appelé Superdad’s, si tu arrives à le croire. C’est dans Kingsgate. »

« Je connais, » dis-je. « Je peux être là ce soir, disons vingt…»

« Non. » Il cria presque, avant de poursuivre plus calmement, « Non. Tu ne peux pas venir plus tôt ? Maintenant ? »

Je soupirai à nouveau. Mon esprit était déjà suffisamment occupé pour que je doive en plus me préoccuper de tirer les marrons de Patrick d’un autre feu. Mais c’était un ami, bon Dieu, et je n’étais pas encore assez cynique pour laisser tomber l’amitié. Pas encore, du moins. « D’accord, » concédai-je. « Donne-moi une heure. » Je mis fin à la communication avant qu’il ne puisse me remercier.

Je me rassis dans le fauteuil, considérai ce qui restait de la bouteille de scotch synthétique – après tout, c’était l’heure de l’apéro quelque part – avant de rejeter le concept. J’imagine que l’idée de plonger dans une bouteille pour m’y cacher venait du fait d’avoir eu des nouvelles de Patrick.

Patrick Bambra avait cet effet sur de nombreuses personnes : il les enjoint à la boisson, puis leur tient compagnie. Ça faisait un moment que je n'avais plus eu de nouvelles. La dernière fois où nous avions parlé, c'était quelques mois après que je me sois tiré de la Lone Star, lorsqu'il m'avait appelé, tout couvert d'écume, pour me demander de parler à quelques « consultants en recouvrement de dettes » de plutôt bonne taille et de les convaincre de ne pas remodeler l'architecture des articulations de ses genoux. On aurait bien dit qu'un truc similaire s'était à nouveau produit.

Ce qui ne me surprit pas un iota. La remarque de Patrick disant vouloir être comme moi quand il serait grand portait en lui une graine de vérité. Après s'être fait virer de l'entraînement de la Lone Star, il avait glandé pendant presque un an, vivant de petits boulots ça et là. Ensuite, j'ai démissionné et suis entré dans le barouf du travail d'enquêteur. À ce que j'avais entendu, Patrick avait décidé presque immédiatement que c'était le boulot qu'il lui fallait. Aussi, un peu en coulisses, je me sentais responsable de lui. Exactement ce dont j'avais besoin en ce moment.

Kingsgate est l'un des endroits les moins ragoûtants des Redmond Barrens, et ça veut dire ce que ça veut dire. C'est situé juste à l'est de la Highway 405, en face du quartier de Juanita dans Bellevue, et dire que le coin avait vu de meilleurs jours est un euphémisme d'ordre cosmique. Peu après le début du siècle, avant que Seattle commence vraiment à tomber en ruines, Kingsgate avait été médiatisé comme étant le « nouveau Bellevue. » Les développeurs s'attendaient à ce que les entreprises de haute technologie qui résidaient à Bellevue traversent subrepticement la 405 dans Kingsgate, en amenant leur argent avec elles. Ça eut l'air de fonctionner quelques années, et puis quelque chose tourna très mal. Les locataires prospères commencèrent à se retirer des parcs industriels tape-à-l'œil et des immeubles de bureaux typés Downtown, et leurs concurrents moins prospères n'avaient pas les moyens de payer les astronomiques tarifs de location. Si les propriétaires des immeubles avaient réagi en baissant d'un coup leurs tarifs, ils auraient pu tirer leur épingle du jeu. Mais ils se sont accrochés dur comme fer, s'attendant à un revirement des choses.

Revirement qui n'arriva jamais, bien sûr. Le taux d'inoccupation des bâtiments commerciaux était sur une pente ascendante, les revenus des propriétaires chutèrent. Les gens s'en remirent aux emprunts et les banques terminèrent avec des immeubles vides dont elles ne savaient pas quoi faire.

Il y eut un bref espoir que le reste de Redmond serait d'une façon ou d'une autre en mesure de sortir Kingsgate de la merde, mais, bien sûr, Kingsgate ne fut qu'un présage de ce qui attendait le reste de la région en magasin.

Voilà comment le Kingsgate d'aujourd'hui vit le jour. Pas mal d'immeubles de bureaux clinquants, mais vides, squatters et autres résidants officieux exceptés. Parcs industriels envahis par la végétation servant trop souvent de champ de bataille aux gangs de motards rivaux. Si le reste de la région des Barrens glissa plutôt rapidement vers le néant et le chaos, souvenez-vous que Kingsgate emprunta cette voie en premier et ne fut jamais égalée dans sa chute.

Superdad's était un tripot louche situé au rez-de-chaussée de ce qui avait été l'immeuble de Seattle Silicon, avec à l'extérieur une enseigne au néon à la lueur vacillante qui mentionnait GI LS-LIVE G RLS. Je poussai la porte et pénétrai dans la relative obscurité. Une musique rythmique sortait, palpitante, des haut-parleurs bon marché, mais elle était presque noyée par le son d'une tridéo branchée sur une chaîne de sport. Mon nez fut assailli par l'odeur de la bière éventée et par d'autres odeurs encore plus désagréables. Un instant plus tard, mes yeux s'étaient adaptés à l'éclairage, ou plutôt à son absence, et je jetai un œil aux alentours.

Pas des masses de place pour un abreuvoir à poivrots, peut-être 20 m^2. Un imposant bar en U dominait l'endroit, tenu par un jeune gars maigrichon qui avait l'air tellement pucé qu'il en vibrait presque. Derrière le bar se trouvait la scène, où une adolescente orke extrêmement gâtée par la nature dansait seins nus. Je l'observai un moment, quelque peu impressionné par son talent : difficile de danser à contretemps avec autant d'application et de régularité qu'elle le faisait. Elle avait les yeux retournés, on ne voyait donc que le blanc injecté de sang, et semblait n'avoir aucune conscience de son environnement, ne dansant que pour elle-même.

Ce qui était tout aussi bien, vu que personne ne lui prêtait la moindre attention. Deux orks bien charpentés étaient assis au bar, l'un d'eux regardant le match de combat urbain sur la tridéo montée au-dessus de la scène. Le visage de l'autre était vissé sur le zinc sale et faisait des bulles dans une flaque de bière renversée. Les deux seuls autres clients étaient assis à une table aussi éloignée que possible de la scène, des gars de la rue, sournois, purs et durs, occupés à discuter de leurs affaires de manière

animée. J’imagine que ce n’est pas à l’heure du déjeuner que Superdad’s fait son chiffre.

Je me dirigeai vers le bar. Le barman pucé jouait avec une bouteille de whiskey, l’envoyant tournebouler en l’air pour la rattraper ensuite. Tout en jonglant avec la bouteille de sa main droite, sa main gauche jaillit dans ma direction, un index sale pointé vers ma poitrine. « Vous ? » aboya-t-il. « Buvez quoi ? »

Je hochai la tête. « Je dois rencontrer quelqu’un, » lui dis-je.

Il abattit la bouteille sur le bar avec un bruit sourd et m’examina rapidement, avant d’acquiescer. « À l’arrière, » dit-il, en passant son pouce au-dessus de son épaule.

Je le remerciai et franchis la porte qu’il m’avait indiquée, à gauche du bar. Je me retrouvai dans un court vestibule, éclairé par une ampoule nue et solitaire au plafond. Deux autres portes se trouvaient là. Sur celle qui me faisait directement face était inscrit Loges (il y avait même une étoile dessus, maladroitement découpée dans du Mylar doré, la totale), sur l’autre Bureau. Je tirai sur les pans de mon manteau blindé pour le refermer sur ma poitrine – de la parano, je sais, mais même les paranos ont des ennemis – et soupesai le Manhunter dans son holster.

Tandis que je me trouvai là, la porte de la loge s’ouvrit et une minuscule fille sortit. Elle ne portait rien mis à part quelques kilos de chaîne d’argent, et ses cheveux avaient le même éclat que ses « vêtements ». Elle me décocha un sourire coquin en se glissant derrière moi, chose tout à fait inutile car je ne bloquais pas le passage, avant de disparaître par la porte pour pénétrer dans le bar proprement dit. Je ne pus me retenir de sourire. Parfois, ce boulot offre les récompenses les plus intéressantes qui soient.

Je descendis le vestibule et frappai à la porte du bureau. J’entendis des mouvements à l’intérieur, puis un timide, « Ouais ? »

« C’est moi, Patrick, » lui dis-je.

La porte s’ouvrit, et Patrick Bambra était là, me souriant d’un air embarrassé, de toute sa hauteur. « Ah, Derek, » dit-il, « C’est un plaisir pour les yeux de te voir. Entre donc. » Son haleine sentait le whiskey, remarquai-je. Il recula et je le suivis dans le bureau, une petite pièce où s’entassaient des caisses de bière, un bureau et un lit de camp en métal rouillé. Il s’assit

sur le lit, qui grinça de manière alarmante, et fit un geste vers la chaise du bureau. Je refermai la porte derrière moi, avant de m'asseoir également.

Pendant quelques instants, je ne fis que l'examiner. Mesurant bien plus de deux mètres de haut et maigre comme un clou, Bambra avait l'air ridicule assis sur le lit de camp au ras du sol, ses bras et ses jambes faisant le pot à deux anses, tout en articulations. On aurait dit qu'il n'avait pas vieilli d'un jour depuis notre rencontre à la Star. Je savais qu'il était plus jeune que moi de trois ans, mais avec son visage juvénile moucheté de taches de rousseur et sa tignasse de cheveux roux franc, il avait l'air d'avoir encore dix ans de moins que cela. Il portait encore la cravate-lacet et les pattes de col en argent qui avaient toujours été sa marque de fabrique. J'attendis quelques instants, mais il ne semblait pas vouloir initier la conversation. « Qu'est-ce qu'il y a, Patrick ? » dis-je enfin.

Il hésita, incapable de, ou réticent à me regarder dans les yeux. Il remua sur le lit, visiblement mal à l'aise. La comédie du type embarrassé aurait pu duper n'importe qui, mais je savais qu'il était en train de passer au crible ce qu'il avait fait et qu'il ne voulait pas me dire. Je soupirai et me résignai à ne pas entendre l'histoire toute entière. « Je suis sur un truc qui va un peu trop loin pour moi, je pense, » dit-il finalement. « Il semblerait que certaines personnes souhaitent ma mort. »

« Tu bosses sur une affaire ? » Il acquiesça. « Elle consiste en quoi ? »

Il détourna à nouveau le regard. « Tu veux un verre ? » demanda-t-il subitement. Il tendit la main sous le lit et en retira une bouteille à moitié vide de whiskey irlandais synthétique. Il examina un instant l'étiquette. « Il n'est pas trop mauvais, non vraiment. » Je hochai la tête. « Ben, je crois que je vais m'en servir un. J'en ai bien besoin. » Il tendit à nouveau la main sous le lit de camp et récupéra un verre crasseux. Il se versa une généreuse rasade, y réfléchit, et doubla le volume de liquide. Il me regarda à nouveau, en tenant la bouteille ouverte. « Sûr ? »

« C'est quoi l'affaire, Patrick ? »

Patrick posa la bouteille, but une gorgée de whiskey. Sa pomme d'Adam proéminente dansa lorsqu'il avala. « Je ne sais pas si je peux t'en parler, mon vieux Derek, » dit-il lentement. « Tu sais ce que c'est, le code d'honneur et de confidentialité auquel nous devons nous plier pour… »

Je ne lui prêtai plus attention, sachant pertinemment qu'il pourrait continuer pendant un moment. À la Lone Star, un de nos camarades de classe avait suggéré une fois que Patrick Bambra avait dû embrasser la pierre de Blarney. Un autre avait décidé que c'était plutôt la pierre de Blarney qui avait embrassé Patrick. Lorsqu'il s'essouffla finalement, je le fixai d'un regard froid. « Tu as dit que tu avais besoin de mon aide, » lui rappelai-je.

Ce fut comme s'il avait été gonflé d'air chaud et que quelqu'un l'avait piqué d'une épingle. Il eut visiblement l'air de se dégonfler. Il acquiesça et baissa les yeux. « Je te dirai que ce que je peux, » dit-il doucement. « Une femme m'a engagé pour suivre son mari. Pas une cause particulièrement noble, mais j'avais besoin d'argent. Quoi qu'il en soit, ça fait un moment que je suis sur l'affaire. Et puis, il y a quelques jours, les choses ont pris une nouvelle tournure et l'histoire est devenue plus personnelle. » Je pris une inspiration pour lui demander quelques éclaircissements, mais il continua à la hâte. « Je ne peux pas te parler de ça, Derek, me demande pas. Il n'y a pas que ma vie qui serait en danger, tu comprends ? » Je lui fis un signe de tête exprimant mon approbation, bien que réticente. « J'ai constaté que je devais retrouver quelqu'un d'autre, » continua-t-il, « un membre de la Confrérie universelle. Tu connais la Confrérie ? »

« Bien sûr, » dis-je. Bon sang, impossible de franchir deux-trois blocs sans voir de panneau d'affichage de la Confrérie ou une espèce de connard à un coin de rue distribuant leur propagande. « Continue. »

« Donc, je suis allé à la Confrérie pour la retrouver… la personne. » Il me regarda de plus près afin de voir si j'avais remarqué son lapsus, mais je réussis à contrôler mes expressions, même si je gloussais intérieurement. Je pensais avoir pigé au moins une partie de l'affaire : l'ami Bambra, qui prétendait avoir fait une croix sur les femmes avant d'avoir vingt ans, était tombé amoureux de quelqu'un dont il n'aurait pas dû. *Cherchez la femme*, pas de doute là-dessus.

« J'ai franchi les étapes de la hiérarchie en mentant sur mes motivations, » continua-t-il, « jusqu'à rencontrer quelqu'un d'assez haut placé pour qu'il doive forcément connaître la personne que je recherchais. Mais il a contrarié mes plans et m'a empêché d'aller plus loin une bonne fois pour toute. » Les yeux flamboyants de Patrick, graves contrairement à

son habitude, se plantèrent dans les mien. « Il m'a aussi mis sous sanctions, Derek. »

Je le regardai fixement. « Mettre sous sanctions » était un vieux terme d'espionnage qu'un de nos camarades de classe à la Lone Star avait déterré et que nous avions commencé à utiliser entre nous à n'importe quelle occasion. Essentiellement, cela voulait dire tire d'abord et relève les empreintes digitales du cadavre ensuite. « Je me souviens de ça, » dis-je. « On parle bien de la même Confrérie universelle là ? » La Confrérie que je connaissais était une sorte de culte de l'amour inconséquent, une organisation mièvre qui avalait avec naïveté les histoires de pas-de-chance qui étaient monnaie courante dans la conurb. Une condamnation à mort et l'attitude « que la paix soit sur toi mon frère » pour laquelle était célèbre la Confrérie universelle, ça ne collait pas.

Patrick sourit d'un air las. « C'est comme ça que je sentais les choses au début, » admit-il, « mais je te donne ma parole. Je parle à ce bon monsieur, et la minute suivante, je me retrouve à esquiver des balles. Je n'aime pas ça, Derek. Je n'ai jamais aimé ça. »

Je fis un T avec mes mains. « Temps mort, » dis-je. « Il faut que j'en sache plus sur tout cela. Mais, tu ne peux pas me dire qui est la personne que tu cherchais, c'est ça ? » Il hocha rapidement la tête. « Et le type de la Confrérie ? »

« Ça, je peux te le dire, » dit Patrick. « Son nom restera gravé à jamais dans ma tête. Il s'agissait d'un M. William Sutcliffe. »

CHAPITRE 9

Je secouai la tête afin de récupérer de la sensation de choc. Il paraît que le monde est petit, mais là c'était tout à fait ridicule. Il faudrait peut-être que je révise mon jugement sur les coïncidences.

Patrick m'observait, ses yeux clairs ne manquaient pas une miette du spectacle. « Est-ce que par hasard tu connaîtrais ce monsieur ? » demanda-t-il.

Je n'étais pas d'humeur à parler de Lolly ni du fait qu'elle bossait sur le nettoyage des écoutes de Sutcliffe lorsqu'elle partit rejoindre son créateur. « De nom, » répondis-je avec circonspection. « Quand l'as-tu rencontré ? »

« C'était hier. »

« Ah. »

Patrick attendait que je dise autre chose. « Bon, » dit-il lentement, lorsqu'il devint manifeste que je n'avais rien à ajouter. « J'imagine qu'il faut en arriver là. J'ai besoin que tu m'aides. »

« Comment ? » demandai-je. « Je ne peux pas t'assurer de protection rapprochée. Je ne sais pas si tu en as entendu parler, mais il y a des gens qui en veulent à ma peau. »

« Oui, j'ai entendu parler de ça. »

« Mais tu as fait le bon choix, » continuai-je. « Trouve-toi un endroit pour faire le mort pendant un moment. Contacte peut-être quelques autres runners, des gros bras. »

Il acquiesça. « J'avais déjà pigé ça, » dit-il. « Ce qu'il y a c'est que, en agissant ainsi, je n'aurai aucune liberté de mouvement. »

Je souris avant de hocher la tête. « Si tu ne me dis pas qui est la personne que tu recherches, je ne peux pas t'aider des masses, non ? » Il

baissa les yeux, évitant mon regard. « Il y a un truc que je peux faire, en revanche, » dis-je. « J'ai mes propres raisons pour remuer la merde afin de choper des infos sur William Sutcliffe. Si je déniche un truc dont tu pourrais te servir, je t'en informerai immédiatement, à condition que tu fasses la même chose de ton côté : tu m'informes de tout ce que tu apprends. *'karimasu-ka. ?* »

« Je comprends, Derek, » dit-il rapidement, sa voix semblait sincère. Patrick Bambra avait peur pour sa vie, et il ferait n'importe quoi pour protéger cette même vie. « Je te suis redevable. »

Je coupai court à cette démonstration d'un geste. « Où as-tu trouvé Sutcliffe ? »

« Il est au chapitre de la Confrérie de Redmond. À l'angle de Belmont et de Waveland. » Son expression se changea alors en véritable inquiétude. « Mais je n'irais pas là-bas en personne, mon gars. Pose les mauvaises questions, et ils pourraient bien décider de te mettre sous sanctions aussi. Et non, je n'ai aucune idée de ce que sont les mauvaises questions. »

Je hochai la tête. « Je ne suis pas aussi stupide, » lui dis-je. Il eut l'air légèrement offensé, comme si j'avais ajouté « contrairement à toi », mais ne répondit pas. Je me relevai. « Tu as mon numéro, » dis-je. « Recontacte-moi de temps en temps, je te dirai ce que j'ai trouvé. Et appelle-moi dès que tu découvres quelque chose. » J'ouvris la porte et avait déjà franchi la moitié du couloir lorsque je pensai à autre chose et revins sur mes pas.

« Si j'étais toi, je mettrais sur pied une certaine forme de sécurité avec le barman. Demande-lui de te prévenir si quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire venait fureter alentour. Il n'avait aucune foutue idée de qui j'étais, mais m'a quand même indiqué tout de suite où tu étais. Pour autant qu'il le sache, j'aurais très bien pu être celui qui t'as mis sous sanctions. » Je le laissai là, assis sur le lit, à virer au pâle en ressassant cette pensée inquiétante.

Sur le trajet de retour à la maison, mes pensées n'arrêtaient pas de revenir à Patrick. Il avait toujours été une sorte d'énigme, ou, pour être plus précis, d'anachronisme. Comme s'il était né peut-être un siècle trop tard. Il aimait la littérature des années 1930 et 1940, en particulier la branche « détective dur-à-cuire » du roman noir, et était capable de s'immerger

pendant des jours dans les classiques du film noir basés sur ces livres. Lorsque ce genre de truc avait connu un petit retour sous les projecteurs, il y a une dizaine d'années, Patrick fut aux anges. Il avait même réussi, pendant un moment, à m'accrocher à ces mêmes conneries, mais pas pour longtemps. C'est déjà suffisamment dur de survivre dans la conurb avec l'attention pleinement tournée vers le moment présent.

Mais personne n'aurait pu dire que Patrick Bambra manquait de ressources, quoique parfois, il ne le fasse pas foncièrement exprès. Il avait été viré du programme d'entraînement de la Lone Star, mais était parvenu à ne pas s'effondrer corps et âme jusqu'à se qu'il décide à embrasser une nouvelle carrière. Lors des années qui suivirent, il avait réussi à trouver suffisamment d'affaires pour se maintenir à flot. Bien que certaines aient été pile le genre d'affaire pour chevalier en armure rutilante dont il rêvait, la plupart du temps son travail consistait en de sordides histoires de divorce. Il méritait toutefois un peu de crédit pour avoir réussi d'une façon ou d'une autre à s'en sortir fasse et à ne pas se faire trouer la peau. J'ai connu des gens bien plus compétents que Patrick qui ne pouvaient pas en dire autant.

Toujours est-il que Patrick est un romantique pure souche, et que la conurb n'est pas tendre avec les romantiques. Ses derniers problèmes en attestaient. J'étais plutôt sûr d'avoir pigé comment les choses s'étaient développées, quelles que soient les cachotteries auxquelles Patrick s'était livrées. Une femme l'avait engagé pour retrouver son mari – ça, il l'avait admis – ce qui voulait donc dire une classique affaire de divorce craignos. La manière dont je reconstituais les choses jusqu'ici était qu'en suivant le type, Patrick était tombé sur l'analogue de la femme, en d'autres termes, la petite jeune avec qui le sujet trompait son épouse. Que fait un romantique total dans une telle situation ? Bingo ! Il tombe amoureux de ladite jeune personne et tente de la retrouver à des fins personnelles. Il s'avère qu'elle est membre de la Confrérie Universelle, c'est donc dans cette direction que l'ami Bambra oriente ses recherches. Et c'est là qu'il rencontre William Sutcliffe…

Mais Sutcliffe met un contrat sur sa tête. Sérieusement disproportionné pour une histoire de cœur, peu importe le glauque de l'affaire. Manifestement, Sutcliffe, ou des personnes qui lui étaient associées, avaient peur que Patrick ne découvre quelque chose de plus important que l'endroit où se trouvait sa dulcinée présumée, et avaient décidé de se séparer de ce

risque. De la même manière qu'ils s'étaient séparés du risque posé par Lolly. La différence étant que Patrick respirait encore.

Il y avait donc une chose qui n'avait pas changé, M. William Sutcliffe représentait toujours la piste numéro un. Ce qui avait changé était que je disposais *à présent* d'un point de départ raisonnable pour commencer les recherches.

Je me souvins que Patrick avait dit que le chapitre de la Confrérie universelle était à Kingsgate, pas trop loin de Superdad's. Je tournai sur Belmont. Le chapitre se trouvait exactement à l'angle de Belmont et de Waveland. Par le passé, ça avait été un complexe de cinémas de quatre salles, sur trois étages, construit à une époque où sortir se faire une toile était un truc que les habitants de Redmond faisaient. De nos jours, le simsens, l'attaque à main armée et l'insurrection civile semblaient avoir remplacé les films dans la catégorie loisirs principaux. La façade de l'immeuble était propre et attrayante, et, fait notable, toutes les fenêtres des deux étages de bureaux au-dessus du « niveau des salles » étaient intactes. Le panneau sur lequel on annonçait les films diffusés était encore en place, mais montrait à présent un message bien différent : « La Confrérie universelle – Entrez et découvrez le pouvoir de l'Appartenance. » En passant près du chapitre, je vis peut-être des dizaines de personnes aller et venir par les grandes portes de l'entrée principale.

Je pris à gauche sur Belmont, dépassai lentement l'entrée jusqu'à atteindre la ruelle derrière le chapitre. Remarquant une mêlée de types genre squatter se chamailler pour franchir une porte à l'arrière du bâtiment, je compris que ce devait être l'une des fameuses soupes populaires de la Confrérie. Je me demandai si le bâtiment disposait aussi d'une clinique gratuite.

Je réfléchis à tout cela dans la voiture, sur le chemin du retour vers Purity. La Confrérie universelle était l'un des rares rayons de lumière qui brillaient dans cette partie de la conurb. Ils fournissaient nourriture aux affamés, toit aux sans-abris et assistance médicale aux malades et aux blessés. Voilà qui me semblait être une bonne chose. Oh bien sûr, j'avais entendu les rumeurs indiquant qu'ils avaient passé un arrangement très favorable pour esquiver les impôts, mais quelle religion organisée n'en

avait pas fait autant ? La Confrérie semblait honnête, autant que n'importe quelle organisation pouvait l'être dans le monde compliqué de 2052.

Ce qui ne voulait pas dire qu'au niveau individuel, les membres de la hiérarchie de la Confrérie – William Sutcliffe en particulier – n'agissaient pas parfois de manière déloyale. Les choses semblaient plus claires, imbriquées de cette façon. Sutcliffe était impliqué dans une sombre histoire aux profondes ramifications, dont Lolly apprit accidentellement l'existence suite à l'écoute. Sutcliffe découvrit alors qu'elle l'avait repéré, et bye bye Lolly. Deux-trois jours plus tard, Patrick débarque et pose des questions sur sa dulcinée. La femme que Patrick recherchait avait-elle quoi que ce soit à voir avec les saloperies que Lolly avaient déterrées, ou Sutcliffe était-il simplement parano envers *quiconque* aurait posé *n'importe quelles* questions un peu bizarres ? Aucune idée. D'une manière ou d'une autre, il avait réagi de la même façon, et donc bye bye Patrick… enfin presque. Soit Bambra avait plus de chance que Lolly, soit Sutcliffe n'avait pas consacré autant de temps ni d'efforts à le supprimer.

William Sutcliffe était donc toujours la clé. Cette conclusion était claire et nette dans mon esprit tandis que je garai ma voiture avant de monter l'escalier vers ma piaule de Redmond. Je m'assis devant le télécom, vis que la lumière des messages clignotait. J'enfonçai les touches correspondantes et le visage de Jocasta emplit l'écran.

Elle avait l'air fatiguée, vraiment crevée, mais son expression semblait être une sorte de mélange entre l'embarras et la détermination à aller jusqu'au bout de ce qui la chagrinait. « Je suis désolée de la manière dont j'ai réagi la nuit dernière, » dit-elle sans préambule. « Je ne m'attendais pas à ce que les choses se déroulent de la manière dont elles se sont passées, je n'y étais pas préparée. Je voulais vous rendre responsable de tout, comme ça j'aurais passé mon temps à vous haïr afin d'éviter de faire face à mes propres sentiments. Voilà, c'est dit. » Elle sourit d'un air las. « J'espère que vous avez mieux dormi que moi. Je vous rappellerai plus tard. » Et l'image s'évanouit.

Je me rassis et réfléchis un instant. Elle avait parlé vite, et ses paroles m'avaient semblées guindées, on aurait dit qu'elle les avait répétées avant, ce qui était probablement le cas. Mais j'y devinai la sincérité. Bien. Jocasta

était une précieuse source d'informations. Je préférais autant ne pas être tenu à l'écart de ce qu'elle aurait à me dire.

L'utilitaire de recherche que j'avais envoyé sur les traces de William Sutcliffe avait tourné pendant presque vingt-quatre heures. Si son nom apparaissait sur une quelconque base de données publique standard de n'importe quelle partie de l'Amérique du Nord, l'utilitaire l'aurait trouvé à présent. Je mis fin à la recherche et demandai un résumé des résultats.

Rien. L'utilitaire avait parcouru chaque base de données publique des UCAS, avant de commencer à parcourir les Nations des Américains d'origine, la Californie libre, les CAS, le Québec et même l'Aztlan. Comme je m'y attendais à moitié, toutes les tentatives de recherche sur le réseau de Tir Tairngire avaient terminées en Accès refusé, mais il y avait peu de chances qu'un agent de Seattle comme Sutcliffe entretienne des relations avec le pays elfique. Après être resté bredouille sur ce continent, l'utilitaire avait poursuivi sa route vers la Ligue des Caraïbes, avant de franchir l'Atlantique pour continuer en Europe. Foutue bonne chose que je n'aie pas à payer les droits de connexion.

Je ne peux pas dire que j'étais surpris par les résultats. Très peu de mes potos seraient apparus suite à un balayage aussi superficiel ; de même pour les gros bonnets de la pègre ou les poids lourds corporatistes, quoique pour des raisons différentes. Maintenant que je savais que Sutcliffe avait des liens avec la Confrérie universelle, ça n'avait pas d'importance de toute façon. J'avais entendu dire par deux-trois deckers navigant dans les Ombres que la Confrérie gardait confidentielle la liste de ses membres adhérents, ce qui signifiait probablement que les responsables se cachaient encore plus profondément dans les Ombres. Cela voulait dire qu'il me serait impossible tout seul d'avoir des infos sur Sutcliffe. Il faudrait que j'emploie les services d'un bon decker.

Buddy. Je l'appelai à son numéro, attendis la sonnerie et décrivit ce que je voulais : une recherche complète – au diable les risques et l'avarice – sur un certain William Sutcliffe, en commençant par la Confrérie universelle. Livraison aussi rapide que possible, tarif normal avec – et ça, ça fait mal – un bonus de 20 % pour une livraison le lendemain.

Je raccrochai en ayant l'impression d'avoir en quelque sorte progressé. Malheureusement, je ne pouvais pas faire grand-chose personnellement

pour avancer dans l'affaire durant les heures à venir. Je passai mentalement en revue les trucs que je pourrais faire moi-même pour retrouver Sutcliffe. Buddy couvrirait l'ensemble des avenues bureaucratiques. La magie ? Je ne suis pas magicien, mais même les praticiens hyper balèzes ne me seraient pas d'une grande aide. Pour autant que je le sache, il n'était pas possible de retrouver quelqu'un par la magie avec un simple nom. Je crois bien du moins. Si quelqu'un avait pigé comment faire ça, cela voudrait dire que les mages de combat de la Lone Star pourraient un jour me retrouver, où que je sois. Je me rendis compte qu'il serait très nettement dans mon intérêt de suivre un peu plus les évolutions des recherches en matière de magie.

Pourquoi pas une petite touche personnelle ? Je pourrais me pointer au chapitre de la Confrérie et essayer de retrouver Sutcliffe à l'ancienne. Ça n'avait pas l'air d'une bonne solution, considérant que je serais sur son terrain et que je n'avais aucune idée de l'ampleur de la corruption, si c'était bien de ça qu'il s'agissait, au sein de la Confrérie. À moins d'un talent ou d'une chance extrêmes, et je ne voulais dépendre ni de l'un ni de l'autre, ma tête se retrouverait mise à prix, exactement comme celle de Patrick.

Non, même si ce serait difficile, le mieux que je puisse faire au moment présent était d'attendre.

Je crois que c'est Karl Marx qui a décrit la religion comme « l'opium du peuple. » De toute évidence, ce vieux Karl n'avait pas la tridéo. Ce fut avec une sorte de satisfaction perverse que je me perdis dans le désert culturel cet après-midi-là. Voyons les choses en face, qui ne pourrait pas apprécier des joyaux tels que « Under the Stars », une sitcom à propos d'une belle mais naïve groupie du rock, ou « Up the Auntie », cette œuvre alimentaire parlant d'une famille aux rapports inter-générationnels quelque peu inhabituels ? Je pouvais sentir ma cervelle se transformer en porridge.

Il était 18 heures un peu passé lorsque je me retrouvai à zapper entre les journaux du soir. Un présentateur virtuel sur KORO, deux analystes politiques très érudits sur KSTS, une blonde fort bien pourvue au plan mammaire sur KONG (suis revenu deux ou trois fois sur cette chaîne), un journaliste taré parlant super vite sur la chaîne pirate FOAD. Et Daniel Waters sur KOMA.

Oui, Daniel Waters, le même type que j'avais vu se faire évacuer du parc de Downtown mardi. On était dimanche aujourd'hui et l'enfoiré était

déjà sur les ondes. D'accord, il ne ressemblait vraiment à rien : les yeux caves, une grosse bosse sous l'épaule de sa veste sur mesure qui ne pouvait être qu'un pansement ou un plâtre, et un teint cireux qui lui donnait l'air à moitié mort. « Ils n'auraient pas pu arranger ça par du maquillage ? » me demandai-je, sans chercher de réponse particulière. Je réalisai alors pour quelle probable raison ils l'avaient laissé en l'état, voire avaient poussé le bouchon encore un peu plus. « Un journaliste évite la mort de justesse mais insiste pour retourner à son poste dès qu'il sortira du respirateur. » Ça vous prend aux tripes, non ? Je me rappelai l'image du visage de Waters diffusée par ce journal télé : la peau blanche comme l'os, les cheveux courts pleins de sang séché. Et maintenant ? Il avait l'air de s'être pris un mur, ça c'est sûr, mais il était fonctionnel. Quant à l'aura de sagesse quasi-divine qui émanait habituellement de lui, elle n'avait pas baissé d'un iota. Au contraire, elle semblait plus forte que d'habitude. Je suppose même que les gens accordaient plus d'attention à Lazare après son absence. La co-présentatrice n'avait pas l'air non plus immunisée au changement. À chaque fois que la caméra revenait sur elle, ses éclatants yeux bleus étaient fixés sur Waters, avec une impression d'adulation inconditionnelle sur son visage de pom-pom girl.

Si Waters avait remarqué son attention, il ne le montrait pas. En vrai professionnel, il mettait tout sa concentration dans son boulot. Facile de voir que cela lui coûtait, en revanche. Par intervalles de quelques secondes, ses yeux se rétrécissaient comme s'il luttait contre un accès de douleur. Pour la première fois, je compatis avec le pauvre bougre : il n'était pas encore prêt à retourner bosser, mais ses producteurs se servaient sans aucun doute des clauses restrictives de son contrat pour l'y forcer.

Le télécom sonna, annonçant un appel entrant. Pour une raison ou une autre, je ne souhaitais pas arrêter le journal de Daniel Waters, aussi réduis-je l'image de le tridéo à une petite fenêtre dans le coin en haut à droite de l'écran, avant de couper le son. Je répondis ensuite à l'appel.

C'était Jocasta, j'allumai donc immédiatement ma caméra vidéo avant de la saluer.

Elle sourit, un peu mal à l'aise. Je compris qu'elle était encore préoccupée par la nuit dernière. Ses premiers mots le confirmèrent. « Deux choses, » dit-elle rapidement, allant droit au but. « D'abord, je m'excuse à

nouveau pour la nuit dernière. En second lieu, il m'a fallu un moment, mais je comprends ce que vous essayiez de faire dans le taxi lorsque vous m'avez fait sortir de mes gonds à ce point. Je voulais simplement vous remercier. »

Facile de lire sur ses traits que s'excuser lui était aussi facile qu'à moi. Facile de voir qu'elle se sentait mal vis-à-vis de ce qu'elle percevait comme un manque de calme sous le feu, c'était clair comme de l'eau de roche. Pourquoi, je ne sais pas. J'imagine que, dans la rue, neuf personnes sur dix pensent pouvoir ouvrir le feu sur des cibles vivantes, éliminer les gens qui essayaient de les tuer et ne pas avoir cet acte en travers de la gorge après. Tous, hormis de rares exceptions, se plantent complètement. Mais dire ça à Jocasta tout rondement sonnerait comme de la condescendance, aussi haussai-je simplement les épaules.

Son expression s'adoucit, comme si elle s'était libérée d'une douloureuse obligation. « Où en sommes-nous ? » demanda-t-elle.

« William Sutcliffe, » répondis-je. « Lolly travaillait sur l'écoute de sa ligne. » Son visage s'illumina, et je sentis littéralement son enthousiasme. « Houla, » dis-je. « Je n'ai rien de plus sur lui à l'heure actuelle. Simplement son nom. Il ne se trouve dans aucune base de données publique, mais un decker fouille certaines sources des Ombres pour moi. Selon la profondeur à laquelle il se cache, cela pourrait prendre un certain temps. Des jours, peut-être même une semaine. »

Elle reprit rapidement le sens des réalités, je la voyais réfléchir. Quelques instants plus tard, elle acquiesça. « Que puis-je faire pour accélérer les choses ? »

J'étais sur le point de mentionner le lien avec la Confrérie universelle, juste au cas où elle aurait accès à des infos qui m'étaient inaccessibles. Mais mon attention fut attirée à ce moment par la fenêtre tridéo dans le coin de l'écran.

Daniel Waters faisait toujours son numéro de journaliste, mais il avait du mal. Il se contorsionnait comme s'il souffrait de delirium tremens ou de danse de saint Guy, on aurait dit qu'il perdait le contrôle du côté gauche de son visage.

« Qu'y a t-il ? » demanda brusquement Jocasta.

« La quatre sur la tridéo, » dis-je. « Y a un truc qui cloche. » Et sur ce, je la mis en attente, permutant les fenêtres pour que Daniel Waters emplisse l'écran entier et que Jocasta se retrouve dans le coin. Je montai le volume.

Waters avait de sérieux ennuis. Les contractions avaient l'air bien plus prononcée sur une plus grande image, et sa voix de baryton familière, à l'élocution parfaite, craquait aux entournures. Un moment, c'était le bon vieux Daniel Waters, roi de l'indice d'écoute, et le suivant on aurait crû entendre un bouffeur de puces au cerveau cramé. J'observai la scène, pétrifié par une fascination malsaine.

« … Et les députés ont rencontré le secrétaire au Trésor, » disait Waters, « afin de discuter de la possibilité d'accorder davantage de crédits à la Troisième guerre mondiale. » Il s'arrêta, cligna des yeux un instant, confus. Son sourire d'oncle bienveillant revint alors et il poursuivit, « Excusez-moi, cela aurait dû être « d'accorder davantage de crédits à la guerre du Tiers-monde. » Il regarda autour de lui, comme s'il réagissait à une sorte de bruit étrange, avant de replonger son regard directement dans l'œil de la caméra. Il y avait quelque chose de différent concernant ses yeux, et je me rendis compte qu'ils se focalisaient sur l'infini, comme s'il regardait réellement son auditoire, plutôt que le téléprompteur.

Il fronça les sourcils, sous le coup de la perplexité. « Vous savez, » dit-il, d'une voix décontractée, sur le ton de la conversation. « Je comprends rien à tout ça. » Il eut un soubresaut, un spasme qui secoua son corps entier, comme une marionnette contrôlée par un marionnettiste épileptique. Sur la gauche, son visage s'affaissait, la commissure de ses lèvres tombait, prenant un air renfrogné. Il roula des yeux. « J'y entrave *que dalle*, » hurla-t-il soudain.

Jusqu'à présent, le producteur devait être aussi pétrifié par ce spectacle que je l'étais. À présent, en revanche, il avait soudain dû réaliser qu'il devait faire quelque chose. La caméra revint brusquement sur la co-présentatrice nubile. Aucune aide à attendre de ce côté. Elle regardait Waters, bouche bée. Retour sur Waters. Ses yeux roulaient sauvagement et la moitié de son visage pendait comme un bout de bidoche crue, aucune tonicité musculaire. Son énonciation parfaite avait dégénéré pour devenir un marmonnement inintelligible, un truc genre : « Ah bouga gah bouga bouga ah. » Ses mains, son corps entier en fait, tremblaient violemment,

comme un drapeau par grand vent. Il s'accrocha à sa veste, tirant frénétiquement sur le tissu. Son micro vola de l'emplacement où il était attaché au revers de sa veste, avant de s'effondrer en claquant sur le sol. L'œil droit de Waters s'ouvrit grand, presque exorbité sur son visage d'un blanc crayeux. Il se cramponnait encore à sa veste, non, à sa poitrine. Il tressaillit par spasmes à nouveau, avant de piquer vers l'avant. Son visage heurta le bureau avec un craquement.

L'écran devint noir un instant, avant qu'un paysage urbain inoffensif, un logo de KOMA dans le coin inférieur, n'emplisse tout l'espace. Dirait bien que les infos du soir étaient terminées pour le moment.

Je ragrandis l'image de Jocasta, plein écran. « Vous avez vu ça ? » demandai-je.

Elle haussa les épaules. « Je suis surprise que ça ne soit pas produit avant. Vous savez à quel point la consommation de drogues et de puces est répandue dans le secteur du divertissement. »

« Bien sûr, » dis-je, « mais ils savent qu'il ne faut pas prendre une surdose avant de passer sur les ondes. C'est KOMA, rappelez-vous, la cour des grands. Pas l'une des chaînes pirates, où il importe peu de savoir à quel point le cerveau du présentateur est cramé. Quoi qu'il en soit, il y a un truc derrière tout cela. » Je poursuivis en lui parlant de l'extraction de Waters dans le parc. « Crashcart à nouveau, » dis-je.

Jocasta ne semblait guère convaincue. « Il refera surface en cure de désintox la semaine prochaine, » pronostiqua-t-elle.

CHAPITRE 10

Il ne refit pas surface, naturellement. L'annonce officielle fut diffusée le mercredi 27 novembre, proclamant la mort de Daniel Waters, présentateur *extraordinaire*. Pas plus de détails sur l'événement, simplement la nouvelle qu'il avait calanché. Pas de cérémonie commémorative, envoyez vos dons à la Bourse d'études KOMA à la mémoire de Daniel Waters etc., etc., encore quelques conneries, etc.

J'avais eu pas mal de temps pour réfléchir au cours des derniers jours. Buddy m'avait envoyé un message super concis m'informant qu'elle était partie à la chasse électronique de William Sutcliffe. Je l'avais rappelée pour lui demander de me fournir des rapports de situation réguliers, mais demander cela à Buddy était comme de demander à un poisson de siffler. J'avais tenté le coup par mes propres moyens, mais me rendis bientôt compte que M. Sutcliffe se terrait trop profondément pour mes capacités limitées. Jocasta avait appelé tous les jours pour s'informer de mes progrès. Si je n'avais aucune objection à lui parler, le fait de n'avoir rien de positif à lui rapporter m'irritait.

Le reste du temps, je ne fis pratiquement rien. J'avais mis mes autres affaires en suspens afin de pouvoir traîner dans l'appartement. D'un côté, je ne voulais pas manquer un appel de Buddy. De l'autre, je ne voulais pas spécialement attirer l'attention du mystérieux X ni de n'importe qui d'autre qui voulait mettre un terme à mon existence.

En d'autres termes, j'avais pas mal de temps pour réfléchir. J'ai ressassé une centaine de fois l'incident avec les motards, et, à chaque fois, le moniteur de signes vitaux Crashcart que l'elfe portait semblait prendre plus d'importance et soulever plus de questions. J'avais passé directement un appel rapide à Crashcart, feignant de bosser dans le secteur expéditions d'une corpo et d'étudier les avantages de Crashcart par rapport à

DocWagon. Ils avaient presque fait la culbute pour me fournir toutes les informations que je souhaitais afin de prendre une décision.

Il semblait qu'il faille souscrire au service Executive Diamond afin d'obtenir un moniteur de signes vitaux, un truc qui ressemble fortement au contrat super-platine de DocWagon : réanimations gratuites illimitées, service Intervention à haut risque gratuit (bien que l'usager soit redevable des indemnités survenues suite à la mort des employés de Crashcart lors d'une extraction chaude), une remise de 60 % sur les soins de longue durée et une remise de 10 % sur la technologie de remplacement cybernétique. Tout cela pour le prix d'ami de *65 000 nuyens* à l'année. Comparé aux 75 000 nuyens par an du super-platine de DocWagon, c'était une affaire. Mais 65 000 nuyens à l'année, ça reste toujours bien au-delà des finances d'un motard moyen, à moins que…

Eh bien, à moins que quelqu'un d'autre ne paie la facture (pourquoi ?), que le motard soit en réalité plus que ce qu'il paraît être (et quoi donc ?), ou qu'il existe un lien entre ledit motard et Crashcart elle-même (hein ?). Les deux premières possibilités me renvoyèrent sur la voie de la parano : l'ami elfe était-il été lié d'une façon ou d'une autre au mystérieux X ? Je n'avais aucune donnée là-dessus et aucun moyen immédiat d'en obtenir, ainsi mis-je cette question en attente. La troisième possibilité ne semblait pas plausible du tout, mais elle me permit de garder Crashcart au premier rang de mes réflexions.

Et puis, Daniel Waters avait passé l'arme à gauche, après être parti en vrille de façon très spectaculaire sur la tridéo nationale.

Intéressant, mais apparemment sans rapport, hormis le fait que c'était Crashcart qui l'avait sorti du parc. Deux événements étranges, les deux impliquant Crashcart d'une manière ou d'une autre. Le lien n'était pas très fort et, à un autre moment, je n'y aurais plus pensé en mettant cela sur le dos de la coïncidence. Mais je fonctionnais un peu au ralenti ces temps-ci.

Non, soyons honnêtes, je n'arrêtais pas de tourner en rond en attendant que Buddy trouve des casseroles sur Sutcliffe. J'étais prêt à courir après n'importe quelle piste, quelle qu'en soit la bizarrerie, simplement pour faire *quelque chose.*

Aussi rappelai-je Bent Sigurdsen. Il était content que je lui donne des nouvelles, ce qui valait presque les efforts mis en œuvre. « Salut, Dirk, » dit-il en souriant. « Il faut qu'on arrête de se voir comme ça. » Il était manifestement dans son laboratoire, portant des gants allant jusqu'aux coudes et une combinaison verte. Heureusement pour ma digestion, soit il n'avait pas commencé la journée, soit il faisait une pause entre deux clients et s'était changé, pour des vêtements sans éclaboussures.

« Suis d'accord, » lui dis-je.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi cette fois ? À moins que ce soit un appel de courtoisie ? »

« Quand tout ça sera terminé, je te devrais une bouffe, » dis-je. « J'invite, tu choisis le lieu et le menu. »

Il exulta à ces mots. « Voilà qui est dit, » rit-il. « Assure-toi de la bonne santé de ton créditube. » Je fis la grimace intérieurement. Bent a quelque chose d'un gourmet et la dernière fois où je l'ai invité à dîner il avait choisi d'aller chez McDuff. C'est ça, le McDuff. L'addition était montée à plus de 300 nuyens pour nous deux.

« J'imagine que tu vas me faire mériter mon repas, » poursuivit Bent. « De quoi as-tu besoin cette fois ? »

« Daniel Waters, » dis-je simplement. « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

« J'en sais fichtre rien, » répliqua-t-il. « Les luttes pour l'indice d'écoute qui virent au vinaigre ? Je déconne. » Son sourire s'évanouit. « C'est vraiment une bonne question, tu sais. On imagine qu'il aurait fini sur ma table, mais il n'est même pas dans la file d'attente. Pourquoi, je me le demande ? » La bouche de Bent se déforma en une grimace désapprobatrice, comme s'il se sentait personnellement offensé de ne pas s'être occupé de Waters. Peut-être l'était-il, qui sait ? Il se détourna de l'écran pour vérifier un truc sur un autre terminal. Sa mine désapprobatrice s'accentuait à mesure qu'il pianotait avec bruit sur le clavier.

Il se retourna finalement. « Ils s'en sont chargés la nuit dernière, » dit-il d'un ton pensif. « Clairement contraire à la POP. » Cela me surprit un peu, même si j'imagine que je n'aurais pas dû l'être : les médecins légistes aussi doivent suivre une procédure opérationnelle permanente. « Ils se sont servis

du labo un – c'est *le mien* – mais ont amené quelqu'un de chez eux pour pratiquer l'autops. »

À n'importe quel autre moment, j'aurais été amusé par la réaction grincheuse de Bent. J'avais d'autres trucs à l'esprit. « C'est qui, ils ? » demandai-je.

Il cligna des yeux. « La Lone Star. Exactement comme tu le suspectais, tu ne m'appellerais pas simplement pour me parler d'un macchabée quelconque. »

Je laissai un petit sourire satisfait (entièrement feint) s'étendre sur mon visage. Si Bent voulait me donner le crédit pour une intuition que je n'avais pas eue, qu'il le fasse. « Dis-moi que ce qui s'est passé, » dis-je.

Il haussa les épaules. « L'ordi n'en raconte pas des masses. Il s'est effondré dimanche soir, avant de tomber immédiatement dans le coma, comme tu le sais. » Comme je ne le savais *pas* en fait, mais je restai muet comme une tombe. « Il ne montrait aucun signe de fonctionnement cérébral lorsque l'ambulance est venue le chercher. »

« Crashcart, c'est ça ? »

Bent hocha la tête. « Non, les employés de KOMA sont encore tous couverts par DocWagon. Pourquoi ? »

« Pour rien, » dis-je. « Continue. »

Bent jeta un nouveau coup d'œil à l'autre terminal. « Il n'y a pas grand-chose d'autre. Admis à Harborview à 17 h 03, le 24 novembre 2052. Fin de l'assistance respiratoire à 22 h 15, le 26 novembre – la nuit dernière. Autopsie débutée à 22 h 51 – c'est rapide – terminée à 1 h 10 ce matin. » Il fronça de nouveau les sourcils, mais plus pour exprimer la perplexité que l'outrage. « Waters claque à 22 h 15 et le doc de la Lone Star commence à couper 36 minutes plus tard, » dit-il lentement. « De plus, le trajet d'Harborview jusqu'ici est de 20 minutes, en gros. » Il me regarda avec l'air d'attendre quelque chose.

Il me fallut un moment avant de comprendre. « On dirait qu'ils attendaient qu'il meure, » dis-je. « C'est bien de la Lone Star que nous parlons ? »

Bent sourit. « C'est pas une organisation réputée pour leur humanitarisme, mais je pense que nous pouvons en toute sécurité partir du principe que la Lone Star n'a pas pour habitude de buter de journalistes de tridéo. Qu'est-ce qu'il nous reste comme options ? »

Je le suivais mieux à présent. « La Star s'intéresse vraiment aux raisons pour lesquelles il a claqué, » dis-je. « Et donc, *pourquoi* a-t-il claqué ? » Je ris d'un rire sans humour. « Le fichier est crypté et sous référence Confidentiel Lone Star, non ? »

« Tout le tralala, » me dit Bent. « Tu vas vouloir que j'exhume un peu tout ça, je suppose. » Je commençai à acquiescer, puis hésitai. C'est sans doute l'expression de mon visage montrant des traces de doute qui le fit glousser. « T'inquiète, Dirk, » me dit-il, « Ce n'est qu'une procédure courante du service. Pas de quoi en faire une suée. »

C'est probablement ce que Lolly a dit. J'acquiesçai, mais je n'étais pas tranquille à ce sujet. « Tu me recontactes ? »

« Dès que j'aurai quelque chose, » me rassura-t-il. « À plus. » Et il mit fin à la communication. Me laissant avec moins à faire, mais plus à m'en faire.

Un truc à propos de Bent Sigurdsen : lorsqu'il dit qu'il rappellera, vous pouvez être *sûr* qu'il rappellera. D'après l'horloge, il ne fallut pas beaucoup plus d'une heure – quand bien même j'avais l'impression que plusieurs s'étaient écoulées – avant que le télécom ne sonne. J'appuyai sur la touche appropriée et le visage de Bent emplit l'écran. Il n'était pas au labo, c'était pratiquement la seule fois où j'ai jamais été au téléphone avec lui ailleurs. Derrière lui semblait se trouver une fenêtre par laquelle on voyait le Sound et Bainbridge Island un peu plus loin.

« J'ai quelque chose, » dit-il, « mais je ne sais pas quoi en foutre. » Il fit une pause, me fixant de ces yeux bleus. « Sur quoi tu bosses exactement, Dirk ? »

Ce fut mon tour de faire une pause. Ma première réaction fut de me fermer comme une huître, de sortir à Bent une phrase acceptable, comme quoi il valait mieux qu'il ne le sache pas. Mais d'un autre côté, mieux pour qui, me demandai-je ? En ne sachant pas ce qui se passait, Bent serait bien plus susceptible de commettre un faux pas qui pourrait attirer l'attention de

notre mystérieux X. Comment pouvez-vous éviter votre ennemi si vous ne savez pas qui il est ? Ajoutez à ça mon désir d'en parler à *quelqu'un.*

Pour faire court, j'ai vidé mon sac. En commençant par l'arrivée de Jocasta dans mon appartement d'Auburn, je lui fis un récit chronologique complet jusqu'au moment présent. Si j'avais oublié un quelconque détail dans mon récit, ce fut par pure étourderie.

Lorsque j'eus terminé, son regard fixe et pénétrant s'était adouci. Facile de voir qu'au fond de son cœur, il avait du chagrin pour Lolly et les autres qui étaient morts. « Merci de m'avoir dit la vérité, » dit-il simplement. « C'est bon de le savoir. J'imagine que je commençais à m'inquiéter… » Ses mots se perdirent dans le silence.

« Que je ne bosse pas du bon côté de la rue ? » Il acquiesça, un peu embarrassé. « Te mine pas, bonhomme, » lui dis-je. « C'est ça les Ombres. Parfois je ne le sais pas. Et donc, qu'as-tu à me dire ? »

« C'est malsain, » admit-il. « D'après l'autops, Waters montre plusieurs des mêmes symptômes que Juli Long. »

Je fis une pause un instant. « Tu veux dire que Daniel Waters était accro au 2XS ? »

« C'est ça qui est malsain. Le rapport décrit le même genre d'aspects neurophysiologiques que ceux de Juli Long. Il a tout l'air d'être clair que des processus similaires se sont produits. »

« Qu'y a-t-il de si malsain à ce sujet ? » dis-je, avant de lui répéter la remarque de Jocasta concernant la manière dont l'usage de drogues et de puces était répandu dans le secteur du divertissement.

Bent sourit d'un air grave. « Peut-être, » dit-il, « mais Daniel Waters n'avait pas de datajack. »

Je haussai les épaules. « Tu t'es peut-être trompé. Il est peut-être possible de le lire au moyen d'un lecteur simsens standard. »

Il hocha la tête avant que j'aie terminé. « Aucune chance. J'ai procédé à quelques vérifications. La dégradation du signal due à un casque rendrait le 2XS inutile. On n'aurait pas beaucoup plus d'effet qu'avec une puce simsens normale. Certainement pas suffisant pour entraîner ce qui est arrivé à Waters. »

Lorsque Bent Sigurdsen devenait catégorique, inutile de discuter avec lui. J'avais appris à me fier à lui, il savait de quoi il parlait. « D'accord, » dis-je, « qu'est-ce qui s'est passé alors ? »

« Je ne sais pas. Mais ce n'est pas la seule chose étrange dans le rapport. Jette un œil là-dessus. »

Il se pencha en avant afin de pianoter lourdement sur son clavier de télécom et mon écran se divisa dans deux. Une moitié montrait Bent ; l'autre un en-tête de fichier de la Lone Star surplombant un corps de texte. Je parcourus rapidement le texte : c'était du langage médical décrivant la condition de feu Daniel Waters.

« C'est le rapport, » dit Bent, confirmant ce que j'avais déjà compris. « Il était crypté, mais je l'ai décodé. À présent, regarde. » Bent pressa une touche et le rapport commença à défiler vers le haut de mon écran. Trop vite pour que je puisse le lire, mais je vis que c'était du texte standard. Et soudain, ce n'en fut plus. À la place des caractères alphanumériques normaux, je voyais un gros amas de caractères étranges, graphiques, de lettres grecques, de symboles mathématiques, et ainsi de suite. Mon télécom bipa de manière arythmique tandis que défilait la masse de saloperies. Et puis, plus rien, nous étions revenus à un texte normal. Bent pressa une autre touche. Le rapport disparut et son visage empreint de sérieux emplit de nouveau l'écran.

« C'était quoi ça ? » Les mots sortirent de ma bouche, même si je pensais déjà le savoir.

« Une section a été cryptée en se servant d'un algorithme différent, » dit Bent, corroborant mon estimation. « J'ai tenté de percer le code, mais pas moyen. Si le reste du rapport est comme une porte verrouillée, cette section est un coffre-fort. »

Je réfléchis un instant. « Tu peux me l'envoyer ? Je peux peut-être trouver quelqu'un qui arriverait à le déchiffrer. »

Il sourit. « Je suis fin prêt à l'envoi. Prêt à la réception ? » J'entrai les commandes appropriées. « Vas-y, » dis-je. Le transfert ne prit que quelques secondes avant que mon télécom ne sonne afin d'accuser réception. « Reçu et vérifié, » annonçai-je. « Autre chose que je devrais savoir ? »

« C’est tout pour le moment, » dit Bent avec un gloussement. « Mais tu auras probablement besoin de moi pour te l’interpréter une fois qu’il sera décodé. »

« Je n’en attendais pas moins. Merci, bonhomme. »

« *De nada*. On se recause bientôt. Fais gaffe, Dirk. » Il mit fin à la communication.

Je me rassis. J’avais l’impression de m’être mis à regarder un film policier une demi-heure après le début de l’histoire, loupant pour l’occasion tous les indices de fond importants. Il semblait n’y avoir aucun lien logique ou évident. Mais j’avais la certitude malsaine que tout ce qui s’était produit au cours de la semaine dernière était relié d’une façon ou d’une autre. C’était une forme de paranoïa poussée à l’extrême, comme si, au milieu du Grand Plan qu’ils avaient organisé, je ne sois qu’un simple pion, avec si peu de chance que j’avais commencé à sentir que je n’étais qu’un pion. Je n’aimais pas ça du tout.

Je fis de mon mieux pour me débarrasser de cette impression, pour faire disparaître les images de vérités hideuses cachées derrière la façade de la réalité. Tout prendrait un sens si j’arrivais à réassembler les pièces du puzzle de la bonne manière, du moins c’est ce que je me disais. La plus grande pièce du puzzle étant la section doublement cryptée du rapport du médecin légiste de la Lone Star.

Si Bent ne réussissait pas à déchiffrer le code, il n’y avait aucun foutu espoir que j’y arrive. Il me fallait un pro – Buddy ? Mais cela voudrait dire la distraire de ses recherches sur William Sutcliffe, que je pensai toujours être la piste principale. Buddy était la meilleure qui soit, mais je n’avais peut-être pas besoin d’un tel poids lourd pour percer le code de la Lone Star. Il y avait sûrement d’autres deckers capables, disponibles et meilleur marché. J’ouvris ma base de données de contacts et commençai à la parcourir.

Elle se faisait appeler Rosebud, et c’était une naine. Nous nous sommes rencontrés dans un bar appelé The Mad Woman sur la Cinquante-et-unième nord-est. Rosebud était trapue et musculeuse, ses bras et ses jambes courts. Sa silhouette me rappelait une bouche d’incendie. Lorsque je suis entré dans le bar, elle était assise dans une alcôve sombre, vers l’arrière. Tandis

qu’elle me faisait un signe de la main, je pris un pichet de bière et deux verres au bar.

Elle me sourit de sous le chaume indiscipliné de ses cheveux châtain et me tendit sa main. Je la saisis, ses doigts me donnant l’impression d’être aussi épais que des bratwursts et sa poigne m’écrasant douloureusement la main. J’essayai de lui rendre la pareille du mieux que je le pus, mais il n’y avait aucune chance. Rosebud se servit un grand verre de bière, s’envoya la moitié derrière la cravate, le remplit à nouveau avant de remplir le mien en y repensant. Ce ne fut qu’alors, et seulement alors, qu’elle ouvrit la bouche.

« Un bail, » gronda-t-elle d’une voix bien trop basse et rocailleuse pour quelqu’un qui s’appelle Rosebud. « Le biz marche bien. Manageuse maintenant. »

Je me souvins de ma première rencontre avec Rosebud, qui eut lieu peu après que je me taille de la Star. Après un diplôme en programmation matricielle à la U-Dub, elle s’était faite avoir par le folklore urbain comme quoi courir les Ombres est un moyen facile de faire un max de nuyens et de faire que sa réput, celle d’une sorte de héros, éclabousse les moindres recoins de la conurb. C’est peut-être vrai pour le haut du panier, mais les revenus de la plupart des shadowrunners, une fois la moyenne faite sur l’année, reviennent à peu de choses près au salaire horaire minimum, avec la possibilité de se faire buter en prime. Quant à l’histoire de la réput, à moins qu’un runner ne soit au top, et à moins que sa réput ne se limite qu’aux bons cercles, la dernière chose qu’il souhaite est qu’on entende parler de lui.

Rosebud avait constaté ça à la dure. Son premier boulot avait été aussi carré que possible : couverture matricielle sur une extraction corporatiste. Rosebud n’avait jamais compris exactement ce qui s’était mal passé, ce qui arrive à chaque fois. Tout ce qu’elle savait était que le scientifique corpo avait arrêté quelques balles avec son corps avant de pouvoir être extrait. Pour couronner le tout, ses rapports avaient disparu, et ces rapports étaient le truc que son employeur désirait encore plus que le scientifique. Ce qui mit Rosebud dans la position détestable de gibier pour les deux côtés : ses employeurs *et* la corpo qui employait le scientifique. Elle avait chopé mon nom quelque part et m’avait engagé, purement et simplement, pour sauver son cul. Simple petite question de retrouver lequel de ses associés avait

doublé l'employeur de Rosebud, avant de doubler *à nouveau* la corpo qui lui avait fait trahir les autres, en prouvant aux deux côtés que les rapports du scientifique avaient été détruits, sans qu'aucune copie n'ait été faite. Facile comme bonjour. Mais ouais, bien sûr.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'elle l'ait échappé belle fut suffisant pour convaincre Rosebud de se détourner des Ombres. Elle fit une demande de SIN et rejoignit les rangs des macchabs bosseurs, mais selon ses conditions. Elle s'est trouvé un boulot dans un magasin d'informatique (doublé d'un repaire de deckers) appelé Siliconnections, où elle était apparemment manageuse à présent. Mais elle avait également copiné avec un groupe de technomanciens des Ombres qui se faisait appeler les Dead Deckers Society. Ça avait l'air de lui procurer l'équilibre parfait entre la sécurité et l'excitation. Rosebud était heureuse.

« Ravi d'entendre que ça marche, » lui dis-je, et c'était vrai.

Elle acquiesça. « Toi ? »

« On se tient occupé. »

Elle tiqua, levant un sourcil touffu. « Le buzz de la rue dit que t'as des ennuis. »

« *Sukochi,* » admis-je. « En quelque sorte. J'ai besoin de talents techniques si tu cherches du boulot. »

« Run matriciel ? »

Je hochai la tête. « Simple boulot de décryptage. » Je sortis une puce optique. « J'ai le fichier ici. Je te le donne crypté, tu me le rends clair. Je transfère les thunes, c'est fini. Si t'avais ton deck avec toi et le temps, tu pourrais commencer maintenant. »

« Besoin d'aucun deck, » dit-elle, en me prenant la puce des mains. « Et du temps, j'ai. » Elle écarta de la main les cheveux épais sur son front. Pour la première fois, je vis son matos : deux datajacks et une sorte de réceptacle à puce inhabituel sur sa tempe droite. La peau autour de la prise pour puce était rose et avait l'air très fragile.

« Nouveau jouet ? » demandai-je.

Rosebud se fendit d’un large sourire, et pour la première fois eut l’air presque joli. « En ai eu marre de dépendre de matos externe, » dit-elle, tapotant sa tête d’une articulation. « À présent, j’ai ce dont j’ai besoin à toute heure sur moi. » Elle enficha ma puce dans son réceptacle. Le faible cliquetis qui se fit entendre lorsqu’elle se mit en place me donna un frisson. « Tu sais quel genre de codage ? »

« Pas à coup sûr, » lui dis-je. « Une sorte d’algorithme secondaire de la Lone Star, je pense. »

« Bêtise, » annonça-t-elle. « Je reviens dans un instant. »

Ses yeux se fermèrent et elle s’assit dans le fond de son siège, appuyée contre les murs capitonnés de l’alcôve.

J’observai, fasciné. C’était tout neuf pour moi. J’avais déjà vu des deckers se brancher auparavant, bien sûr ; c’était suffisamment flippant de les voir interfacer leurs cerveaux directement à des ordinateurs par le biais de fiches insérées dans leurs datajacks, mais ça, c’était encore un cran au-dessus. Rosebud avait apparemment installé suffisamment de puissance de calcul à l’intérieur de son crâne pour pouvoir s’occuper de mon boulot de décryptage toute seule. Intellectuellement, je comprenais que l’interface soit identique quel que soit l’endroit où le matos était localisé. Mais en ce qui concerne mes émotions, Rosebud était quasiment *devenue* un ordinateur. Nous vivons dans un monde effrayant.

Je bus de la bière et l’observai, les secondes s’étirant pour devenir des minutes. Mon attention dériva finalement au loin, vers le reste du bar, et j’observai les allées et venues des autres clients à l’air peu commode. Il semblait que j’avais regardé trop longtemps un connard – un pseudo-aspirant samouraï à l’air nerveux. Il me foudroya du regard et environ quinze centimètres d’acier poli sortirent de son avant-bras avec un chuintement. Je déplaçai de manière très ostentatoire le centre de mon attention vers le mur près de moi.

« Pas aussi facile, » dit enfin Rosebud, en me faisant sursauter. Elle sortit la puce de sa prise crânienne et la lança sur la table devant moi. « Code Lone Star à sept cycles. Vraie saloperie. » Elle tapota la puce d’un doigt charnu. « Plutôt chaud, hein ? »

« T’as pas jeté un œil ? » demandai-je.

La naine renifla. « Pas mes foutues affaires, » dit-elle sèchement.

Je lui servis une bière pour la calmer. Cela sembla fonctionner. Elle l'engloutit et tendit son verre pour un nouveau remplissage. « Boulot extra, Rosebud, » lui dis-je. Je sortis mon créditube. « C'est quoi le tarif en cours ? »

« Pour un poto, 200, » me dit-elle. Elle sortit un ordinateur de poche – un modèle hard discount – et ouvrit la prise tube. J'étais content de ne pas avoir à planter mon créditube dans sa tête… « Insère-le, » dit-elle avec un sourire, « et puis, bois un coup. Ou t'es pressé ? »

En réalité, j'étais quelque peu pressé, mais il aurait été grossier de la payer et de me tirer. Tout particulièrement après que Rosebud ne m'ai fait payer que 200 alors que je m'attendais à un truc dans les mille. C'est donc avec la tête légèrement embrumée et la bouche sèche que je repris la voiture vers la maison.

Bent répondit immédiatement lorsque je l'appelai. « Tu l'as eu ? » demanda-t-il, avant de faire un grand sourire en voyant la puce que je tenais devant la caméra. « Travail rapide. »

J'insérai la puce dans le télécom et transmis le fichier déchiffré à la machine de Bent. « Jettes-y un coup d'œil dès que tu peux, » dis-je.

« Au premier moment de libre que j'aurai, bonhomme, » me rassura-t-il. « Tu l'as parcouru toi-même ? »

Je hochai la tête. « Je me suis dit que ça ne voudrait rien dire pour moi. Appelle-moi lorsque que tu auras appris quelque chose ? » « Tout pareil, » sourit-il. « A plus, Dirk. »

Je mis fin à la communication, me radossai dans mon fauteuil et frottai mes yeux endoloris. J'examinai alors le petit appartement sordide autour de moi. La dernière chose que j'aurais voulu faire était de rester dans le coin, mais je me figurai qu'il serait mieux que je reste près du téléphone. Bon Dieu. L'attente, c'est toujours le truc le plus dur.

CHAPITRE 11

J’ai fini par faire ce que je fais habituellement lorsque je suis obligé d’attendre. J’ai dormi. Bon Dieu, je peux même justifier cette habitude. À l’époque du programme d’entraînement de la Lone Star, ils avaient l’habitude de nous dire « Le repos est une arme », une citation géniale, d’autant que je suis convaincu qu’ils l’ont piquée ailleurs. Voilà donc ce que je faisais ce mercredi soir : j’affûtais une arme.

D’ailleurs, la sonnerie du télécom faillit ne pas me réveiller. Lorsqu’elle pénétra finalement mon cerveau engourdi, je me levai en roulant hors du lit, la tête dans le coton et la vision trouble, afin de vérifier l’heure. 5 h 30. Ça devait être Bent.

Pile poil. De manière prévisible, il était tellement enjoué que c’en était écœurant – frais, bien reposé, prêt à faire face à la journée qui s’annonçait. J’avais l’impression d’avoir mangé un cimetière, et, l’espace d’un instant, je l’ai détesté. « *Bonjour*, Dirk, » dit-il avec enthousiasme.

« Blaargh, » dis-je. Enfin, un truc dans le genre.

« J’ai pensé que tu voudrais entendre ça aussitôt que possible, » continua-t-il. Son sourire s’estompa alors un peu lorsqu’il constata mon remarquable manque de cohérence. « Tu veux boire un soykaf ou autre avant qu’on commence ? » demanda-t-il.

J’acquiesçai sans dire un mot et partit en chancelant vers le coin cuisine de l’appartement. Le fait de me faire chauffer une tasse de soykaf au micro-ondes me donna le temps dont j’avais besoin pour faire quitter les rivages du sommeil à mon esprit. Et la première gorgée de soykaf – que j’avais trop chauffé à dessein – acheva le boulot. Lorsque je me rassis devant le télécom, je me sentais presque redevenu moi-même. « Qu’est-ce que tu avais à me dire ? » demandai-je.

L’expression de Bent devint grave. « Plus que tu ne veux entendre à mon avis » dit-il. « T’es dans une merde noire, bonhomme, et qui va loin. Pas étonnant que la Lone Star ait étouffé l’affaire. »

Venant de n’importe qui d’autre (Patrick Bambra, par exemple), j’aurais mis ça sur le compte du mélodrame ou d’une paranoïa naissante. Bent n’est pas sujet à ce genre de complaisance mentale. Je sentis les remous acides de l’inquiétude s’agiter dans mon ventre en lui disant : « Continue. »

Les yeux de Bent quittèrent rapidement mon visage pour regarder un endroit apparemment situé au-dessus de mon épaule droite. L’espace d’un instant, je ressentis le besoin impérieux de regarder derrière moi – un vrai accès de paranoïa – avant de me rendre compte que Bent avait dû diviser son écran afin de pouvoir regarder le rapport tout en me parlant. Je me forçai à me détendre autant que faire se peut.

« C’est au sujet de la merde que la Lone Star a mise sous clé, » commença Bent. « Tu vas comprendre pourquoi. Lorsque Crashcart a sorti Waters du parc de Hubbell Street, il était vraiment en mauvais état. Blessure entrante au postérieur gauche, du supérieur à l’omoplate… »

Je l’arrêtai. « Le décodeur, Bent. »

Il acquiesça. « En clair, quelqu’un lui a presque explosé la moitié du corps. Waters s’est ramassé un tir de shotgun sur l’arrière de l’épaule gauche, au-dessus de l’omoplate. Le tir lui a défoncé la clavicule et a en gros pulvérisé une grande partie du soutien squelettique de l’articulation de son épaule gauche. Dégâts significatifs au tronc nerveux, hémorragie massive, fragments d’os ayant pénétré ses poumons… il aurait dû mourir sur le champ, du fait du choc sinon de la perte de sang.

« Mais il n’est pas mort. »

Bent sourit. « C’est un solide bougre, aucun doute là-dessus. »

« D’après ce que tu dis, il devrait encore être à l’hôpital. »

« Il devrait, » convint Bent, « mais je vais y venir. En réalité, la nature des blessures était telle que le traitement était plutôt clairement défini. Il y a vingt ans, personne n’aurait pu faire quoi que ce soit pour lui. Mais aujourd’hui…»

« Le remplacement cybernétique. »

« T’as deviné, bonhomme. Un boulot intéressant, aussi. Ils ne lui ont pas remplacé le bras en entier, juste une partie de l’épaule. L’installation fut assez facile, mais le fait qu’il y ait deux interfaces capitales… »

Je levais une main pour l’arrêter. « Ça m’a l’air foutrement capital, oui. Mais il était sur pieds, quoi, trois jours plus tard ? »

« Il était debout, » dit Bent. « Mais il n’aurait pas dû l’être. Ils n’avaient même pas complètement activé le cyberware. C’était même bien trop tôt pour l’activation partielle avec laquelle ils l’ont lâché. »

« Alors pourquoi ? »

« Tu le sais aussi bien que moi. Obligations contractuelles. La KOMA Corporation avait besoin qu’il revienne sur les ondes aussi tôt que possible, et en bon petit esclave corpo, il y est retourné, prêt ou pas. » Bent avait l’air aigri. « Si j’avais eu quoi que ce soit à dire dans son cas, il ne serait pas sorti du lit avant encore un mois. »

Je m’abstins de préciser que si Bent avait officiellement eu quoi que ce soit à dire dans son cas, cela aurait voulu dire que Waters était déjà mort. « Qu’est-ce qui l’a tué alors ? » demandai-je. « C’est sûrement pas le choc postopératoire ou une connerie du genre. »

« Évidemment que non, » dit Bent, « et c’est là que ça devient flippant. Daniel Waters est mort d’une réaction neurophysiologique à certains circuits de son matos de remplacement cybernétique. »

Je hochai la tête ; ça ne voulait rien dire. « Un genre de rejet, alors ? » suggérai-je. « Mais je croyais que tu avais dit que… »

« Je sais ce que j’ai dit, » m’interrompit Bent. « Écoute-moi jusqu’au bout. Il est mort des suites d’une réaction très négative à certains circuits de son matos cybernétique. Mais ces circuits n’avaient rien à faire là en premier lieu. Il s’agissait d’un raccord neurologique qui n’avait aucun lien avec les fonctions motrices ni avec les nerfs sensoriels. C’est comme d’ouvrir le moteur de ta voiture et d’y trouver un moulin à café fixé à la transmission. Ça ne devrait tout simplement pas être là. Et ce fut ces…» – il chercha le bon mot – « circuits étrangers qui ont tué Waters. Ils ont introduit certains genres de signaux dans son tronc cérébral qui ont carrément flingué

son système nerveux central. L'effet aurait pu ne pas être mortel, s'ils n'avaient pas activé le matos dans son état d'affaiblissement extrême. J'ai tendance à penser que non. »

« C'était *quoi* au juste ce foutu matos ? » demandai-je.

« Ce que la Lone Star a voulu en partie dissimuler, c'est qu'ils n'en savent rien, » dit Bent. « Leur légiste décrit les circuits, mais lorsqu'il en vient au fonctionnement, il emploie une expression politiquement acceptable pour « J'en sais foutre rien. »

Je sentis un frisson remonter insidieusement le long de mon épine dorsale. « Mais toi tu le sais, n'est-ce pas, Bent ? »

Il acquiesça lentement. « Oui, mais seulement parce que tu m'as fait examiner le cas de Juli Long. Les circuits utilisent presque exactement la même technologie que les puces 2XS. »

Je regardai fixement l'écran. Je ne savais pas quoi dire. « C'était donc comme s'il avait une puce 2XS perpétuellement enfichée ? » dis-je.

« Pas exactement, » corrigea Bent. « L'intensité serait bien inférieure. »

« Mais sur le principe… »

« Sur le principe, oui, » lâcha-t-il.

Je hochai la tête. Trop d'informations, trop étranges. « Qui a effectué le travail ? » Je fouillai mes souvenirs à la recherche du nom de l'hôpital vers lequel Waters avait été emmené lorsqu'il s'était fait abattre. « Harborview ? »

« C'est pas un hôpital, » dit Bent. « C'est Crashcart qui l'a ramassé, ils l'ont donc emmené à la clinique centrale Crashcart, qui sert aussi de body shop. C'est eux qui ont effectué le travail. »

« Alors, c'est *Crashcart* qui a installé les circuits 2XS ? »

« S'il s'agit vraiment bien de ça. »

« Écoute, » dis-je, « si le 2XS est aussi mortel, quels sont les symptômes ? »

« Je ne pourrais faire que des supputations. »

« Eh bien, *suppute*, » dis-je sèchement.

Il cligna des yeux, mais acquiesça. « Je vais *supputer* » – il accentua le mot – « qu'ils comprendraient la désorientation, physique et mentale. Des trous de mémoires. Des sautes d'humeur impressionnantes. Une perte du contrôle moteur, avec paralysie apparente. À un niveau plus fin, de l'arythmie, peut-être une perte d'homéostasie… »

« Et la mort serait provoquée par… ? »

« Une cessation graduelle du fonctionnement neural, » dit-il. « Les fonctions cérébrales supérieures d'abord, donc un coma probablement irréversible, suivi finalement de l'arrêt complet du système nerveux autonome. »

Je fixai Bent de mon regard le plus dur. « Bonhomme, » lui dis-je, « tu ne sais *rien* sur tout ça, *'karimasu-ka* ? Tu as peut-être sorti les fichiers, mais tu ne les as jamais décryptés, tu ne les as même jamais parcourus. Tu me les as simplement transmis. Tu ne sais *rien* à ce sujet. Tu m'as compris, *omae* ? »

Il acquiesça lentement. « Si seulement c'était vrai, » dit Bent.

« Comment je me suis foutu dans tout ça ? » me retrouvai-je à me demander. J'étais allongé sur le lit, regardant fixement le plafond. Même pas six heures du matin, et déjà une journée de merde.

Quelque chose de mauvais était en train de se passer. Je n'étais pas surpris, c'était la conurb, après tout. Tout en enquêtant sur une conspiration, celle de notre X, l'assassin, j'étais tombé sur un truc qui ressemblait foutrement à une autre. Y avait-il un quelconque lien ?

Ma première réaction fut un non retentissant, et un désir de purger Daniel Waters, Juli Long et le 2XS de mon esprit, comme s'il s'agissait de données erronées. Mais, en y regardant de plus près, il semblait y avoir un lien ténu, qui n'était rien d'autre que le motard elfe. Tout tournait autour de lui en ce moment. Il était lié à celui qui avait téléphoné à Jocasta en déclarant avoir des informations sur Lolly. Son apparition subite, aux côtés de son lieutenant ork, dans le parking du Westlake Center, c'était tout bonnement trop gros pour être une coïncidence. Il était également lié à Crashcart, la meilleure explication pour son contrat Executive Diamond avec la compagnie, un truc qu'il n'aurait normalement pas été en mesure de

se permettre. Et Crashcart était lié au 2XS, comme illustré par la fin prématurée de Daniel Waters.

Bien que je n'aie aucun preuve – réelle, voire imaginaire – pour étayer cela, j'avais la sensation indéniable qu'il existait une autre association qui reliait tout ensemble. A était lié à B, qui était lié à C et à D. Et si D était relié à A d'une façon ou d'une autre ? Et si cette soupe alphabétique était reliée d'une façon ou d'une autre à X ? Disons, par exemple, un lien entre William Sutcliffe et Crashcart ?

Je secouai la tête. De la pure paranoïa, me disait une partie de mon esprit. Mais une autre partie s'est demandé si j'étais suffisamment parano. Un parano est quelqu'un en possession de tous les faits…

Donc, ce qu'il me fallait, c'était tous les faits. En particulier, il me fallait en savoir plus sur Crashcart, la compagnie qui dirigeait le service médical et la corporation qui la possédait (le cas échéant). Ce genre d'informations était disponible par l'intermédiaire de la Matrice, mais les saloperies de fond les plus enfouies, celles sur lesquelles je voulais véritablement mettre la main, seraient planquées dans les plus noires des Ombres. J'avais à nouveau besoin d'un decker. Rosebud ? Elle ne jouait pas dans la même ligue sur ce coup-là, décidai-je. Il fallait que ce soit Buddy.

Je bus un autre mug de soykaf pour me donner du courage, avant de composer son numéro. Elle avait changé son message d'absence, dans le sens où il y en avait un : « Allez crever ailleurs [bip]. » Je maudis silencieusement le paradigme de communication en non-temps réel de Buddy, et laissai un message. Par essence, « Déterre-moi tout ce que tu trouves sur Crashcart et fait particulièrement attention aux liens avec Sutcliffe. » Je raccrochai, des visions de soldes complètement débiteurs plein la tête. Lorsqu'on employait les meilleurs – ce que Buddy était – fallait s'attendre à payer plein pot. Et l'un des inconvénients majeurs d'être une ombre SINless est qu'il est tout bonnement impossible de jeter l'éponge et de se déclarer en faillite. Pas de thunes, pas de vie. Et les trafiquants d'organes, les « fournisseurs de matériel de greffe au marché gris », étaient toujours dans le coin, ce que vous leur deviez, ils étaient prêts à vous l'arracher, plutôt littéralement.

Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire à présent ? Buddy me recontacterait quand ça la chanterait. Bent m'avait donné tout qu'il avait pu,

et je ne souhaitais pas l'impliquer plus avant. De même pour Naomi. Jocasta, j'aurais pu lui parler, mais elle ne m'avait toujours pas donné son numéro. Je pourrais probablement lui faire passer un message par le biais de KSTS ou de l'université, mais ce n'était pas ce que je voulais en ce moment.

J'examinai le lit, en pensant qu'il était encore suffisamment tôt pour justifier de retourner dormir. Mais mon cerveau était bien éveillé, et je décidai que j'avais suffisamment affûté cette arme comme ça.

J'aurais dû y penser plus tôt. Si vous voulez que le téléphone sonne, prenez une douche. Ce fut cul nu et dégouttant de mousse que je me ruai à travers la pièce pour appuyer sur la touche Réception, bien qu'après m'être assuré que la caméra vidéo était bien éteinte, pour des raisons de discrétion aussi bien que de sécurité.

Je ne reconnus pas le visage qui apparut sur l'écran. C'était un jeune ork, début de vingtaine peut-être, les côtés de sa tête étaient rasés et ses cheveux montés en crête multicolore, à l'iroquoise. Il portait un cuir à la mode des motards, pas trop propre mais arborant un col doublé de peau de léopard synthétique. Je savais que la combinaison crête-col identifiait le gang avec lequel il traînait, mais je n'aurais pas su dire lequel au moment présent et, de plus, je n'en avais franchement rien à foutre. À la légère désagrégation de l'image, je devinai qu'il appelait d'un téléphone public quelque part.

« Ouais ? » aboyai-je.

Il fronça les sourcils devant ce que je savais être un écran noir. « Z'êtes Dirk Montgomery ? »

J'hésitai. J'imagine que mes réflexions paranos m'étaient montées à la tête. « Je peux prendre un message, » lui dis-je.

Ce fut son tour d'hésiter. « Teri m'a filé ce numéro. »

Teri… « *Theresa ?* » dis-je d'un ton sec.

« Ouais, Theresa Montgomery, » dit-il. « Faut que je cause à son frère. »

« T'es en train de le faire, » lui dis-je. « Pourquoi ? »

« L’a eu un accident, plutôt méchant on dirait. S’est peut-être enfiché une mauvaise puce, peut-être trop, je sais pas. »

Je fermai les yeux. J’avais craint cet appel téléphonique, autant que je m’y étais attendu. Je ne pense pas avoir jamais vraiment cru que ma sœur ne deviendrait pas une puceuse. « Qu’est-ce qui s’est passé ? » demandai-je d’une voix basse.

« Je sais pas, » bafouilla-t-il, sur la défensive. « J’étais pas là quand ça s’est passé. Elle, je sais pas, elle a commencé à devenir agitée. Elle a oublié où on était, elle a commencé à hurler…»

« Comment va-t-elle maintenant ? »

« Elle est pas là… »

« *Où* est-elle ? » criai-je. L’ork envisageait sérieusement de mettre fin à la communication à ce que je voyais, je me forçai donc à ce que ma voix ait l’air plus compréhensive. « Désolé, » dis-je. « Mais c’est ma sœur. Quand t’as vu qu’elle avait des ennuis, tu l’as emmenée quelque part, nan ? »

Il hésita, son attitude belligérante s’adoucissant un peu. « Dans une clinique, » dit-il. « On l’a emmenée dans une clinique des rues. »

Je grinçai des dents. Depuis que nos parents étaient morts, je continuais à payer un contrat DocWagon standard pour Theresa. J’avais toujours sa carte dans mon portefeuille. Mais elle refusait de la prendre ou de s’enregistrer auprès de la compagnie DocWagon. Cela aurait impliqué de mettre son lieu de résidence sur fichier, et elle craignait probablement – avec raison, j’imagine – que je me serve des données pour la retrouver d’une façon ou d’une autre. J’avais continué à payer le contrat dans l’espoir vain que Theresa m’appellerait si quelque chose lui arrivait, me donnant au besoin une chance d’indiquer la bonne route à l’équipe d’intervention de DocWagon. J’avais envie de hurler sur cet ork, ce gamin des rues, de lui en mettre plein la gueule pour avoir emmené ma sœur dans une sorte de clinique pour squatters alors qu’elle pourrait se trouver dans un service d’urgences DocWagon réputé en ce moment.

Mais évidemment l’ork n’avait aucun moyen de savoir que Theresa disposait d’une couverture DocWagon, et il semblait bien qu’elle n’ait pas été en condition de leur dire quoi que ce soit à ce sujet. Quelle que soit mon

envie de blâmer l'ork, comment le pouvais-je ? Et s'il ne m'avait pas appelé du tout, se lavant totalement les mains du destin de Theresa ?

Je luttai pour que ma voix reste constante, rassurante. « D'accord, tu l'as emmenée dans une clinique des rues. Où ça ? Quelle clinique ? »

« C'est pas moi qui l'ait emmenée, » dit l'ork. « Vu son état… pas moyen que je me démerde avec elle sur une bécane. Fitz l'a emmenée dans sa bagnole. »

« *Où* Fitz l'a-t-il emmenée ? »

« À la Confrérie, » dit-il. « La Confrérie universelle, ils ont des cliniques gratos, et… »

« Quel chapitre ? »

« À l'angle de Meridian et de la Vingt-troisième. C'est le plus proche. »

À l'angle de Meridian et de la Vingt-troisième. C'était dans Puyallup, la région de Wildwood Park pour être exact. Après cette petite course dans ma mémoire, les pièces se mirent en place toutes seules et je sus à quel gang l'ork était affilié. La peau de léopard et la coupure iroquoise signifiaient que l'ork marchait avec les Night Prowlers. Comparés aux véritables déviants sociaux tels que les Tigers et les Ancients, les Prowlers sont des gonzesses, des « mabels » pour employer le péjoratif en vogue en ce moment, qui se limitent en général à des formes moins terminales de coups et blessures, et d'attaques à main armée. Mais ce ne sont toujours pas des gens que vous voudriez rencontrer dans une ruelle sombre. Penser que Theresa traînait avec eux ne fit que m'inquiéter davantage.

« Quand est-ce que ça s'est passé ? » lui demandai-je.

« La nuit dernière, tard. » Il haussa les épaules. « L'était trois heures, peut-être quatre, quand elle a commencé à perdre la boule. »

« Merci du coup de fil, » dis-je, et je le pensais.

L'ork sourit presque, mais sourire, bien sûr, aurait été vraiment « pas cool ». « Pas de q', » dit-il. « J'aime bien Teri. Elle est cool, tu sais ? Si tu la vois avant moi, dis-y que son Pud passe le bonjour. » Et sur ce, Pud le ganger ork mit fin à la communication.

J’ouvris l’annuaire, le parcourus à la recherche du chapitre de Puyallup de la Confrérie, et pressai la touche d’appel. Je fus ravi de tomber sur une vraie réceptionniste – décolleté, cheveux blonds frisottés, dents artificielles, la totale. Non seulement une vraie réceptionniste est plus agréable à regarder que les constructs vidéo qui pullulent dans le monde corporatiste, mais il est aussi véritablement possible de discuter avec elle.

« Merci d’avoir appelé la Confrérie universelle, » dit-elle, et au ton de sa voix, elle le pensait vraiment. « Comment puis-je vous aider ? »

« Vous avez une clinique ici ? »

Elle acquiesça. « Certainement, » dit-elle fièrement. « Une clinique gratuite, pour ces infortunés qui ne peuvent pas se permettre de payer une assurance ni les services de santé normaux. Tout simplement un autre moyen pour nous de contribuer à la trame de la vie dans la conurb. »

J’attendis qu’elle termine son boniment, mais il me fallut tout le sang-froid dont je disposais. « Je dois en savoir plus sur une de vos patientes, » lui dis-je.

Elle fronça les sourcils, une jolie petite moue qui, vu mon humeur actuelle, me donnait envie de l’étrangler. « Je suis vraiment désolée, » commença-t-elle, comme on pouvait s’y attendre, « mais nous ne pouvons pas divulguer ce genre d’information au…»

« C’est ma sœur, » aboyai-je. « Elle s’appelle Theresa Montgomery, ou peut-être Teri. On vous l’a amenée tôt ce matin. Dites-moi au moins si elle va bien. » J’avais voulu dire, « dites-moi au moins si elle est en vie, » mais, au dernier moment, les mots n’avaient pas réussi à sortir.

Une expression de réelle préoccupation apparut sur les traits de la réceptionniste. « Je suis navrée pour vous, » dit-elle. « Vous devez être très inquiet. Je vais examiner les enregistrements pour vous. » Son visage disparut, pour être remplacé par un construct vidéo qui blablatait sur les projets philanthropiques de la Confrérie. Je mis le volume sur muet et me rongeai les ongles.

Miss Décolleté-frisottis fut rapidement de retour, l’air perplexe. « … vraiment désolée, M. Montgomery, » dit-elle, tandis que je remontai le volume, « nous n’avons aucun enregistrement au nom de Theresa ou de Teri Montgomery, ou de n’importe quel nom phonétiquement similaire. »

« Elle n’a peut-être pas pu vous donner son nom, » suggérai-je, « ou peut-être en a-t-elle donné un faux. Elle approche de la fin de la vingtaine, grande, cheveux blonds et courts…»

« Je suis navrée, » dit résolument la réceptionniste, « mais votre sœur n’est pas ici. »

« Comment savez-vous cela ? »

Elle se mordilla la lèvre. « Je ne devrais pas vous dire ceci, mais les enregistrements montrent que nous n’avons eu absolument aucune admission depuis 22 h 30 la nuit dernière. Êtes-vous sûr que c’est *ici* que votre sœur a été emmenée ? Il y a d’autres cliniques gratuites, vous savez. »

J’hésitai. Pud l’ork m’avait dit que c’était ici, mais c’était Fitz qui l’avait emmenée, et Pud ne les avait pas suivis. « Non, » dis-je à la réceptionniste, « je n’en suis pas sûr. Merci pour votre temps. »

J’éteignis le télécom d’un touche avant qu’elle ne me sorte une phrase d’adieu sans doute insipide. J’attrapai mon manteau, m’assurai que mon pistolet était solidement dans son holster. Fallait que j’aille rendre visite à un gang.

CHAPITRE 12

Sur le plan général, Puyallup est quasiment l'égal de Purity, hormis le fait que le quartier essaie de se sortir en rampant des cendres tandis que Redmond semble complètement inconscient de l'état dans lequel il est. La région de Meridian semble s'en tirer à meilleur compte. Pas de voitures cramées sur les trottoirs et la plupart des immeubles possèdent toujours portes et fenêtres. Toutefois, l'air charrie le même parfum de violence à peine réprimée et les patrouilles de la Lone Star sont toujours bien armées et sur le qui-vive après la tombée de la nuit.

Je garai ma voiture dans le parking surveillé de la Dix-septième rue, en face de Wildwood Park. Je payai aussi au garde le prix de stationnement pour une deuxième voiture (inexistante) afin de m'assurer qu'il trouve plus à son intérêt que mon véhicule reste intact plutôt que de le confier aux bons soins des artistes des casses illégales du coin. Je suivis ensuite tranquillement la Vingt-troisième avenue, en direction du cœur du territoire des Night Prowlers.

Les *shaikujin* sont toujours stupéfiés de la facilité avec laquelle on peut retrouver des gens une fois que l'on connaît leur quartier, mais c'est aussi la raison pour laquelle il est tellement important de s'assurer que vos ennemis ne savent pas où vous créchez. Ce n'est pas si facile pour des gangers des rues, naturellement. Vos couleurs vous identifient, et quiconque les a déjà vues connaît les lieux où l'on est susceptible de vous trouver. Pour éviter de se faire trouver, il faut aller se planquer ailleurs. Pour un gang, cela signifie aller se planquer dans le territoire d'un autre gang. Ce qui, en retour, signifie ôter ses couleurs – ce qu'aucun ganger qui se respecte ne fait volontiers – afin que le gang dans le territoire duquel vous êtes entré ne fasse pas de vous un exemple pour quiconque aurait des ambitions territoriales.

Dans le cas présent, cela signifiait pour moi que je pouvais avoir confiance dans le fait d'obtenir des infos sur Pud le Prowler. Cela ne me coûta pas grand-chose, ni en temps, ni en nuyens. Ce fut simplement une question de traînasser sur la Vingt-troisième, de laisser de manière flagrante un gros pourboire pour un petit déjeuner indigeste pris au stand de soykaf local, de payer cinq packs de Js mais « d'oublier » de les prendre, et enfin d'acheter un autre p'tit déj à un autre endroit, repas que je donnai à un couple de squatters dans une ruelle. Et, pendant tout ce temps, de parler à tout le monde, en posant des questions sur les Prowlers en général et sur un jeune ork nommé Pud en particulier.

Comme l'aurait dit Rosebud, ce fut une « bêtise. » En l'espace d'une heure, j'avais chopé suffisamment d'infos pour pouvoir probablement écrire une brochure appelée, « Une journée avec Pud et son pote Fitz. » Pud et Fitz – un troll, tant qu'à faire – avaient tendance à saluer la nouvelle journée qui commençait en prenant une tournée de Red Eyes au Mili, un trou à gnole du coin. Après ça, leur programme les emmenait visiter un assortiment de salles de billard et d'arcades de simsens, ponctué de balades dans leur territoire. Ils terminaient ensuite la journée par de massives sessions d'abus de substances près du réservoir, voire une gentille et divertissante petite bagarre (ou quoi que ce soit d'autre) avec les Ladies from Hades, un gang entièrement féminin qui revendiquait le territoire de l'autre côté de Shaw Road. Ça m'avait tout l'air d'être une vie épanouissante.

Seule la partie matinale de la journée bien remplie de Pud m'intéressait, naturellement. Je vérifiai l'heure à ma montre. Pas tout à fait dix heures, cela voulait dire que le Mill était le meilleur endroit à visiter en premier.

Le Mill avait été par le passé le Jimbo's One-Hour Dry Cleaning, une boutique de nettoyage à sec en une heure ; on pouvait encore voir les endroits où les vieux tubes au néon avait été arrachés du mur. L'unique vitrine de l'étroite façade était teintée, impossible donc de regarder à l'intérieur à partir de la rue. Le seul élément identifiant l'établissement consistait en une petite enseigne rouillée sur la porte.

L'heure du p'tit déj n'était pas la période la plus fastueuse au Mill. Une fois la porte franchie, je ne remarquai que deux clients assis au bar, un poivrot en train de boire son premier repas de la journée et Pud l'ork. Pud

bossait à s’envoyer son deuxième Red Eye – un mélange de bière et de jus de tomate que je trouve répugnant, personnellement – mais n’était pas suffisamment absorbé par son petit déjeuner pour ne pas lever les yeux et me lancer un regard mauvais lorsque j’entrai. Je me crispai lorsque son regard me dévisagea, avant que la partie logique de mon cerveau ne me rappelle que je n’avais pas branché la caméra vidéo lors de notre conversation téléphonique. Je m’installai au bout du bar, à cinq tabourets de la droite de Pud, et commandai tranquillement un Bloody Mary à la barmaid qui s’emmerdait. Pendant qu’elle préparait mon cocktail, je me demandai de quelle manière j’allais approcher Pud.

Le cocktail arriva et j’en pris une petite gorgée. Pas assez d’aneth, c’était prévisible, et je crois que le gin était coupé. Je me retournai à moitié vers Pud et levai mon verre. Il me jeta un coup d’œil, les lèvres retroussées. « Teri te remercie, » dis-je, d’une voix suffisamment forte et claire pour qu’il puisse reconnaître ma voix.

J’observais ses yeux, y cherchant sa réaction initiale. Ce sont les yeux qui vous trahissent toujours lorsque vous avez réussi à instaurer une surprise tactique. Je vis dans son regard que j’avais réussi.

Si je m’attendais à une réaction coupable, ce ne fut pas le cas. Les yeux du jeune ork s’écarquillèrent légèrement sous le coup de la surprise, avant que son visage ne se fende d’un grand sourire.

Complètement sincère, j’aurais pu parier là-dessus. « Elle va bien ? » demanda-t-il. « C’est chouette. » Il se souvint ensuite de qui il était, de l’endroit et du rôle qu’il devait jouer. Il réapprit intérieurement à l’expression de son visage à revenir à son air menaçant normal. « T’es son frangin, hein ? »

J’acquiesçai. « Teri m’a dit où tu pourrais te trouver, je suis donc venu te remercier personnellement. » J’avais parlé vite afin qu’il ne repère pas ce qui n’allait pas dans mon histoire, avant de lui asséner un truc qui serait susceptible de le distraire, du moins un peu. « Je peux t’offrir un autre p’tit déj ? »

Il jeta un œil sur le Red Eye presque vide sur le bar devant lui et sourit malgré lui. « Ouais, pourquoi pas ? » Il fit sonner le verre avec son ongle

afin d’attirer l’attention de la barmaid, avant de désigner son verre. « Un autre, » lui dit-il. « Avec de l’œuf, cette fois. »

Mon estomac se souleva à cette pensée, mais je réussis à conserver un petit sourire. « Le petit déjeuner des champions, » remarquai-je.

« Grave, ouais, » convint mon compagnon de fraîche date.

Je jetai un œil aux alentours, de manière décontractée. « Où est Fitz ? Je lui aurais bien payé un p’tit déj, aussi. »

« Chais pas. » dit Pud en haussant les épaules. « Il est revenu après avoir déposé Teri, pis il a disparu. L’ai pas vu depuis. »

Je gardai cela dans un coin de ma tête. Je sirotai ensuite mon verre dans un silence de camaraderie pendant quelques minutes, en essayant d’ignorer les grotesques bruits de succion venant de ma gauche.

« J’essaie de comprendre exactement ce qui est arrivé à Teri, » dis-je finalement. « Je crois que les toubibs veulent le savoir, aussi. Comment tout ça s’est passé ? » Pud me regarda furtivement, et je remarquai le doute naissant dans ses yeux. « Teri ne se rappelle de que dalle à ce sujet, » ajoutai-je à la hâte.

À ces mots, il acquiesça et le doute s’évanouit. « Teri aime bien expérimenter deux-trois puces à la fin de la journée, » me dit-il. « Ces dernières semaines, elle se passait un truc nouveau. »

« Tu sais quoi ? »

Il haussa expressivement les épaules. « Nan, pas mon truc. Je m’approche pas de cette saloperie. Je préfère la vraie vie, tu vois ? » Il sourit, exhibant ses crocs décolorés.

« Donc, elle puçait la nuit dernière… » demandai-je.

« Ouais, comme je te le disais. J’étais pas mal bourré, donc je suis pas trop sûr de l’heure. Je crois que c’est vers 1 h qu’elle a commencé à déconner. »

« Déconner comment ? »

Il se renfrogna légèrement, visiblement emmerdé que je n’arrête pas de l’interrompre. « Comme oublier ce qu’elle disait, » dit-il. « Comme

commencer à dire un truc, puis changer de sujet à la moitié de sa phrase et dire autre chose. Elle savait ce qui se passait et ça la faisait chier au début, et pis elle a commencé à psychoter là-dessus. Et tout à coup, elle s'est mise à trembler. Je me suis dit qu'elle devait être sur une mauvaise puce, mais j'ai regardé et elle avait rien d'enfiché. » Il me fit un sourire un peu malhonnête et me montra une bosse de la taille d'un œuf derrière son oreille droite. « Teri a pas apprécié que je regarde, et elle m'a cogné la tête avec une foutue brique. Pas son style. »

J'acquiesçai. « T'as raison. C'est pas son genre. »

« Et pis, elle commençait à trembler tellement qu'elle tenait plus debout. À chaque fois qu'elle essayait, elle se vautrait à nouveau. C'est là que j'ai compris qu'y fallait faire quelque chose. Genre, on pense tous que Teri est cool, même les têtes de con comme Random. On savait pas où l'emmener. Je crois que c'est Fitz qu'a sorti la Confrérie. Ces toxicos à l'amour sont dingos, mais dans la rue on dit que leur clinique est la meilleure. »

« Donc Fitz l'a emmenée dans sa voiture ? »

« Pas vraiment la sienne, » me confia Pud. « Il l'a genre empruntée pour la soirée, tu vois ? » Je voyais très bien. « Fitz m'a dit que Teri avait l'air d'aller un peu mieux vers la fin. Mais il voulait pas qu'un truc lui arrive, alors il l'a quand même emmenée. »

« Est-ce qu'il l'a simplement laissée à la porte ? »

« Nan, il est rentré. L'a ramassé quelques souvenirs, aussi. » Il mit la main à sa poche et en retira un petit objet, qu'il jeta sur le bar. Je me penchai afin de l'examiner de plus près. Il s'agissait d'un badge en argent poli sur un support de Velcro. Le logo pyramidal de la Confrérie universelle et le nom « J. Bailey, IDE » étaient gravés dans la surface.

Pud gloussa. « Je sais pas où il l'a eu. Ce Fitz, y m'aura toujours. »

Après avoir quitté le Mill, je repassai à plusieurs reprises la conversation dans mon esprit. Mais quel que soit le nombre de fois où je me la repassai, il n'en sortait toujours que deux trucs.

Soit, Fitz, le pote troll de Pud avait vraiment déposé une Theresa au bout du rouleau à la clinique gratuite de la Confrérie universelle tôt ce

matin. Tant qu'il y était, il avait succombé à sa propension pour le vol et piqué le badge de l'Infirmière Diplômée d'État J. Bailey. Les preuves concordantes étaient le badge et le fait que Pud avait véritablement l'air de s'inquiéter du sort de Theresa.

Soit Fitz avait emmené Theresa ailleurs et, pour une raison ou une autre, s'était donné beaucoup de mal pour convaincre Pud qu'elle se trouvait dans la clinique de la Confrérie. Les preuves concordantes pour cette théorie venaient de Miss Décolleté-frisottis au standard du chapitre. Rien d'autre, en fait ; même l'absence de Fitz ce matin ne se qualifierait pas comme une preuve circonstancielle.

Tout en revenait donc à : « Qui devais-je croire ? » La réceptionniste de la Confrérie ou un ganger troll ? Pour le moment, j'aurais tout aussi bien pu tirer à pile ou face. La première chose à faire donc était de retrouver Fitz.

Non, la *toute* première chose était d'éliminer la possibilité d'une erreur innocente. Je dénichai une cabine téléphonique publique, collai du chewing-gum sur la caméra vidéo et appelai de nouveau la Confrérie.

J'obtins une autre réceptionniste, peau et cheveux foncés celle-ci, mais au même sourire éclatant. « Merci d'avoir appelé la Confrérie universelle, » dit-elle, se faisant l'écho de la ligne de l'organisation. « Comment puis-je vous aider ? »

Je souris en retour. « Pouvez-vous me donner le nom de la personne responsable de votre clinique gratuite ? »

« Mais, bien sûr, » répondit-elle. « C'est le Dr. Phyllis Dempsey. Elle vient de remplacer le Dr. Boris Chernekhov, et…»

« Pourrais-je parler au Dr. Dempsey, s'il vous plaît ? » dis-je. Elle hésita. « Puis-je vous demander de quel sujet il s'agit ? »

Je hochai la tête. « Désolé, c'est personnel. »

« Je suis vraiment navrée, » dit-elle, « mais je crains que le transfert d'appels personnels soit contre la politique de notre organisation. Je *peux* vous connecter au système de messagerie vocale du Dr. Dempsey et vous pourrez laisser un message. »

« C'est à vous que je vais laisser le message, » lui dis-je. « Dites à Phyllis que ma femme a tout découvert, et que ça part vraiment en

sucette… »

Les yeux de la réceptionniste s'écarquillèrent. « Je… je vous m… met de suite en relation, » bégaya-t-elle. « Patientez un instant. » Elle me laissa en train de sourire devant les boniments enregistrés de la Confrérie. J'avais eu connaissance de cette manœuvre en lisant un des romans policiers peuplés de détectives dur-à-cuire que Patrick Bambra m'avait prêté il y a des années. Il est bon de savoir que certaines choses ne changent jamais.

Le Dr. Phyllis Dempsey ne fut pas longue à prendre la ligne. C'était une sculpturale elfe à la peau noire, ses cheveux crépus coupés en brosse plate lui donnant une allure sérieuse. Sa bouche aux lèvres pleines, mobiles, semblait avoir le sourire facile, bien qu'au moment présent, ses lèvres étaient pincées et ses yeux noisette brûlaient de colère. « Très bien, » dit-elle sèchement, « vous avez joué à votre petit jeu avec Glory, et avez probablement lancé des rumeurs, ce dont je n'ai *pas* besoin. Pouvez-vous simplement me donner une foutue raison pour laquelle je ne devrais pas demander à la Lone Star de poursuivre votre vilaine gueule pour intimidation téléphonique. »

Je fus obligé de sourire. La bonne et honnête colère était réparatrice, même si j'en étais la cible. Je me disais que, sous des circonstances différentes, j'aurais pu finir par apprécier Phyllis Dempsey. « Je suis désolé d'avoir dû employer ce subterfuge, Docteur, » dis-je d'un ton apaisant. « C'était une ruse à deux balles. Mais il fallait vraiment que je vous parle. En chair et en os, pas simplement en vous laissant un message. » J'avais pris de l'élan et continuai sur ma lancée, pile par-dessus sa tentative de réponse. « J'ai reçu un appel téléphonique ce matin disant que quelque chose était arrivé à ma sœur et qu'un ami l'avait déposée à votre clinique. » Les lignes dures de la bouche du docteur s'adoucirent par paliers. « Vous avez appelé ce matin, n'est-ce pas ? » dit-elle. « Candy m'a dit qu'un frère éperdu demandait des nouvelles d'une patiente inexistante. »

« J'ai pensé que ce pouvait être une erreur, » lui dis-je. « Il peut arriver que des fichiers soient niq… erronés, même au sein de la meilleure des organisations. »

Mes mots furent accueillis par un sourire extrêmement léger. « Oui, » convint-elle, « il arrive que des fichiers soient *niqués*. Mais pas cette fois, je peux vous le promettre. Je suis ici depuis hier minuit, Dieu merci à partir de

demain, je retrouverai des soirées régulières. De plus, j'ai vérifié le rapport du service de 4 h. Je peux donc personnellement garantir le fait que nous n'avons admis *aucun* nouveau patient. C'est rare, mais c'est comme ça. »

Je soupirai. « Merci, docteur, » dis-je. « Je vous crois. »

Un véritable sourire à présent, fatigué mais sincère. Elle se tut un instant. « Si ce que vous dites est vrai, j'imagine ce que vous devez traverser et j'espère honnêtement que vous trouvez votre sœur. » Et puis, sa voix et son visage se durcirent à nouveau. « Et si vous n'êtes qu'un genre d'arnaqueur, j'espère que vous vous ferez buter dans une ruelle. » L'écran s'éteignit.

Je ris sous cape en continuant ma balade le long de la Vingt-troisième. J'avais toujours prétendu aimer les femmes aux fortes personnalités, avec un feu intérieur. Phyllis Dempsey se qualifiait clairement. Je me fis une note mentale afin de la retrouver lorsque tout serait fini, si je vivais jusque-là.

Mais hormis cela, que me laissait son histoire ? Si je croyais les dires du bon docteur, – et je la croyais – tout me conduisait à nouveau vers Fitz le Night Prowler. C'était donc reparti pour un tour – parler à tout le monde, être aussi prodigue de mes thunes que je le pouvais, mais en mettant cette fois l'accent sur le troll. Ce ne fut pas aussi facile cette fois-ci, car je ne voulais pas que Pud découvre que je cherchais Fitz, ou pire encore, tomber nez-à-nez avec le jeune ork pendant mes recherches. Nous nous étions séparés en termes assez amicaux. Mais suivre son pote à la trace n'était pas un truc si amical à faire, et trois Red Eyes, même avec de l'œuf, n'achetaient plus autant de bonne volonté qu'avant.

Je passai la matinée à marcher dans les rues du quartier de Wildwood Park à Puyallup. Pas mal de pistes – difficile de passer à côté, ou d'oublier, un troll de trois mètres de haut avec une iroquoise et une attitude méchante – mais aucune n'aboutit à quoi que ce soit d'utile. Pendant mes pérégrinations, je vis Pud deux ou trois fois, mais il était toujours seul et, par chance, il ne me remarqua pas. En fait, j'avais l'impression qu'il était tout aussi intéressé que moi à localiser son grand pote.

Il était presque 14 h lorsque je découvris que j'étais suivi. Peut-être l'aurais-je remarqué plus tôt si je n'étais pas aussi fatigué ; peut-être pas. Il

s’agissait d’une jeune orke, au début de l’adolescence probablement, ce qui voulait dire qu’elle avait le développement physique d’une humaine de vingt ans, d’une humaine balèze. Je ne l’avais jamais vue avant, mais je reconnus la signification de sa crête de cheveux teinte de couleurs vives et du col en fausse peau de léopard sur son blouson de moto. Pourquoi est-ce qu’une Night Prowler me suivait ?

Je l’observai quelques minutes, ne laissant jamais paraître que je l’avais repérée. Pour une amatrice, elle était douée pour la filature. Semblait avoir un talent naturel pour ça. Je me souvins de l’instructeur de Techniques de surveillance sous les ordres duquel j’avais souffert à la Star. Il aurait tué pour une étudiante comme cette fille.

Évidemment, cela ne répondait toujours pas à la question de pourquoi elle me surveillait. Je revis mentalement une fois de plus la conversation avec Pud, et finit encore plus convaincu qu’il m’avait dit que ce qu’il pensait être la vérité. Cette filature, pourtant… Était-ce à dire qu’il existait différentes factions au sein des Night Prowlers ? C’était pas inédit. Les gangs engendrent politique et luttes internes, presque autant que les corporations. Ne laissant toujours aucun indice sur le fait que j’avais repéré qu’on me suivait, je continuai sur la Vingt-troisième en direction de l’ouest, tout en réfléchissant à mes options tout du long.

Je crois que ce sont les souvenirs de l’attitude directe du Dr. Dempsey qui ont m’ont convaincus. Très bien, alors. L’approche directe donc.

Simulant un vif intérêt pour une vitrine de Fiberwear Clothing (« Le futur est jetable «), je remontai la rue du regard, l’air décontracté. À peut-être vingt-cinq mètres devant moi se trouvait l’entrée d’une ruelle commerçante, bordée de deux hauts immeubles. Parfait. J’accélérai un peu. Pas assez pour engendrer des soupçons, mais suffisamment pour augmenter la distance entre moi et l’orke. Mon plan était la simplicité même : filer dans la ruelle et trouver une planque, en attirant derrière moi la fille qui me suivait. Je l’attraperai ensuite – sans violence si possible… et clairement sans usage d’armes mortelles – et jouerai rapidement au petit jeu des vingt questions.

La ruelle était à dix mètres de distance, puis cinq, puis… Je fusai dans la ruelle, m’aplatis contre le mur. J’embrassai la ruelle d’un coup d’œil rapide. Ça ne pourrait pas être mieux, un cul-de-sac avec une benne et des

tas de saloperies. Suffisamment longue pour que je puisse avoir confiance, pas d'ingérence en provenance de la rue, qui était d'ailleurs l'unique sortie. Parfait. Je m'enfonçai plus loin dans la ruelle, en trottant, à la recherche d'un bon endroit où se cacher.

Mouvement droit devant. J'imagine que mon esprit s'était mis à fonctionner en « mode combat. » Du coin de l'œil, je vis quelque chose se déplacer dans une pile de détritus et, sans y penser, tournai sur le côté. La détonation du pistolet lourd et le bruit de la balle ricochant sur le mur de la ruelle furent simultanés. Une embuscade. Je devrais être mort, selon toute évidence, mais quelqu'un était soit maladroit, soit impatient. Je sortis mon Manhunter et tirai une balle dans la ruelle, plus pour que mon potentiel assassin garde la tête baissée qu'avec un quelconque espoir de toucher quoi que ce soit. Je me retournai alors et détalai. Des bruits de fusillade éclatèrent derrière moi – plus d'un canon, ça c'était sûr – et des guêpes mortelles me dépassèrent en bourdonnant dans mes oreilles.

Je quittai la ruelle en sprint, prenant un virage serré sur la Vingt-troisième. Je jetai un œil par-dessus mon épaule tout en courant. Aucun poursuivant n'était encore sorti de la ruelle, mais la petite demoiselle orke qui m'avait suivie fonçait dans ma direction, brandissant un feu aussi long que son bras. Sans ralentir, je me retournai et envoyai une balle dans la voiture stationnée à côté d'elle. Elle poussa un cri perçant et se jeta derrière ladite voiture ornée d'un trou à présent. C'est alors que j'entendis les bruits de course, les pas lourds et chaussés de bottes de mes tireurs embusqués qui sortaient en résonnant de la ruelle. Je remerciai Dieu, si elle existe, que les Prowlers ne soient principalement qu'un gang des rues. S'il s'était s'agi d'un gang de motards, j'aurais dû faire face aussi bien aux bécanes qu'aux armes.

Évidemment, généraliser à outrance, ça ne paie pas, le hurlement d'un moteur poussé à fond me le rappela. Je ne voyais pas encore la moto, mais je savais qu'elle était en route. D'accord, changement de tactique. Les trottoirs étaient plutôt chargés lorsque je me réfugiai dans la ruelle quelques instants auparavant. Et maintenant ? Déserts, bonhomme. Il semble que les gens de Puyallup rivalisent avec les habitants des Barrens niveau capacité à s'évanouir rapidement dans la nature. Sans couverture mobile – comprenez sans « piétons » – le mieux était de ne pas rester dans la rue. Une autre ruelle, peut-être ?

Non, il y avait un truc encore mieux droit devant. Ça avait dû être une concession de motos, mais comme nombre d'établissements, elle avait succombé aux effets négatifs d'une récession économique, enfin toutes ces conneries. Une porte basculante, menant sans aucun doute aux ateliers, une unique porte de taille humaine pour les clients et une petite vitrine recouverte de peinture. Je me jetai à travers cette vitrine, les bras levés pour me protéger la tête et le visage, le corps déjà replié pour pouvoir me relever d'une roulade. La vitre se brisa en millions de fragments. J'atterris sur l'épaule, l'élan m'emportant dans une gracieuse roulade que je terminai en position accroupie. Tout cela aurait été parfait si ce n'avait été pour le bureau de service que je percutai à toute allure, m'ouvrant le front et déclenchant la mise à feu d'une poignée de feux d'artifice derrière mes paupières. Je repoussai l'obscurité désireuse de m'emporter avec elle, et luttant pour me relever, pénétrai en zigzaguant dans l'atelier de service plongé dans la pénombre.

J'examinai les alentours, les dernières étoiles de feu d'artifice dérivant toujours à travers mon champ de vision. L'endroit était parfait : sombre, haut de plafond, et seulement deux portes. Une au comptoir de service (qui comportait une bosse en forme de front à présent), l'autre conduisant vraisemblablement à la ruelle de derrière. J'envisageai le fait de simplement détaler dans la ruelle de derrière, mais je ne pouvais pas être sûr qu'il n'y ait pas plus de Prowlers qui m'attendaient dehors de ce côté. En outre, si je tenais bon ici et si je m'y prenais correctement, il était encore possible que je puisse jouer aux vingt questions…

Je choisis ma position avec soin, derrière l'un des grands piliers de métal soutenant la grue de plafond qui pendait au-dessus. Je m'accroupis plus bas, permutant alternativement mon attention et ma visée entre les deux portes. Après mon expérience au Westlake Center, je n'allais laisser personne me surprendre par derrière à nouveau.

Chuchotements venant de l'avant de la boutique, bruits de verre brisé crissant sous des bottes. Je stabilisai mon arme contre le pilier, me souvenant au dernier moment d'éteindre mon laser de visée. À cette portée, la mire métallique devrait suffire, et le laser trahirait ma position dans l'obscurité.

Une petite silhouette franchit la porte comme une fusée. Parfaitement contre-éclairée, elle ressemblait pour le coup à une cible de stand de tir au pistolet. Je frôlai deux fois la détente réactive du Manhunter. Les lourdes balles s'abattirent au centre de la poitrine de la silhouette, probablement tout droit dans son armure corporelle. C'était très bien ; je ne cherchais pas à tuer qui que ce soit. La silhouette tituba en arrière et disparut. Une autre silhouette, deux autres coups de feu, et la porte étaient de nouveau dégagée. Moment de changer de position. Je tirai encore quatre balles, les balançant cette fois à travers les murs minces de chaque côté de la porte. La confusion, voilà ce que je recherchais et, à en juger par les hurlements et les jurons, c'est exactement ce que j'avais réussi à instaurer. Je traversai l'espace ouvert comme une flèche et m'accroupis derrière un autre pilier, plus près de la porte arrière.

Il y eut un bon nombre de « chut ! » provenant de l'espace commercial, puis plus rien. Dans le silence soudain, j'entendis un faible grincement, métallique.

Au-dessus de moi. Je levai les yeux. C'était la petite demoiselle orke, rampant le long d'un des rails qui fixaient la grue au plafond. Ayant besoin de ses deux mains pour se cramponner au rail, elle tenait son arme entre ses dents. Doux Jésus, c'était une ombre, pensai-je. La technique d'amateur dans la rue n'avait été que du chiqué. Voilà ce qu'elle pouvait véritablement faire. Elle était entrée furtivement dans le bâtiment, d'une façon ou d'une autre, avait grimpé là-haut – d'une façon ou d'une autre, encore une fois – et se dirigeait vers la position parfaite pour me coller une balle à travers le sommet du crâne. Bouffe ça, l'armure.

Mon pistolet se leva instinctivement, pointé sur l'arête de son nez. Nos regards se croisèrent et je vis ses yeux s'écarquiller. Elle n'avait aucune chance d'atteindre son arme à temps, et elle le savait. Je vis la réalisation d'une mort inéluctable exploser dans sa conscience.

Évidemment, je ne pus pas appuyer sur la détente. Je fis volte-face, fis deux pas en direction de la porte arrière, prélude à la course.

Quatre lourdes balles suivies de ma botte s'abattirent sur la serrure et la porte s'ouvrit en claquant. Je me mis à sprinter dans la ruelle, à la dévaler.

Si des Prowlers s'étaient trouvés là, je n'aurais été qu'un bout de bidoche. Je m'attendais à un genre d'impact lorsque je tournai à gauche pour descendre la ruelle. Une autre allée – non, plutôt une voie d'accès étroite – s'ouvrait à ma droite. Je l'empruntai sans réfléchir. Il y avait un mur devant moi, une échelle rouillée y était boulonnée. J'escaladai cette échelle comme si j'avais un réacteur dorsal.

J'étais sur le toit d'un bâtiment bas, l'étendue n'étant rompue que par une cage d'ascenseur et deux ou trois petites prises d'aération, cylindriques. Je m'arrêtai un instant pour me repérer. Dix-septième rue. Cela voulait dire que ma voiture devrait être par là. Je tournai sur ma droite et traversai le toit au pas de course.

Je venais de dépasser la première prise d'aération lorsqu'une silhouette surgit de derrière la cage d'ascenseur. C'était Pud le Prowler, une expression froide sur son visage et un Beretta WOST dans sa main fermée. Le museau de son arme était bien horizontal, son point de visée, ma lèvre supérieure apparemment. Je me figeai. Le Manhunter était de retour dans son holster. Je n'aurais jamais réussi à escalader l'échelle sans mes deux mains. Et je n'avais aucune chance de pouvoir dégainer avant que Pud ne presse la détente. Je n'ai pas manqué l'ironie dans la similitude de ma position avec celle de la petite demoiselle orke ; je n'étais simplement pas dans l'état d'esprit de l'apprécier.

« Dis-moi un truc, » dit doucement Pud. « Pourquoi t'as fait ça ? »

Lentement – très lentement – j'étendis mes mains ouvertes au niveau de ma taille. « Si je savais de quoi tu parles, je pourrai peut-être te donner une réponse, » lui dis-je.

« Pourquoi t'as tué Fitz ? » exigea-t-il. « C'était mon pote. » Les larmes scintillèrent dans les yeux de l'ork, et je virai bien cinq ans à mon estimation de son âge. Mais, jeune ou pas, l'arme ne bougeait pas d'un poil, et son doigt était tendu sur la détente. Encore quelques grammes de pression et ce serait la fin du spectacle.

« Je suis navré, » dis-je, essayant de mettre toute ma sincérité dans ma voix. « Je ne savais même pas qu'il était mort. »

« Ouais, c'est ça, » cracha Pud. « Les autres Prowlers disent que t'as cherché Fitz toute la journée. On dirait que tu l'as trouvé, hein ? »

Je commençai à ressentir un peu d'espoir. L'arme de Pud n'avait pas bougée d'un millimètre, mais le fait qu'il n'ait pas encore appuyé sur la détente signifiait quelque chose. Je me souvins à quelle vitesse incroyable les orks atteignaient la maturité physique. Pud avait l'air d'avoir le début de la vingtaine, mais il ne devait avoir que quinze ans environ. Il n'avait probablement jamais buté qui que ce soit auparavant, ou s'il l'avait fait, ce ne pouvait être que dans le feu de l'action, au cours d'une bagarre. M'abattre de sang-froid, c'était différent. Espérait-il que je l'en dissuade ? Me servant de ma vision périphérique, j'examinai mes options. La prise d'aération cylindrique était proche, mais elle ne m'offrirait de couverture que pour un instant. Si je voulais vivre, fallait que je parle rapidement. Et pas de conneries, la vérité et rien que la vérité, en espérant que Pud sache faire la différence.

« J'ai cherché Fitz, oui, » lui dis-je calmement. « Comme je t'ai cherché auparavant. Je voulais lui parler. »

« À propos de ta sœur ? » dit-il hargneusement. « Ça colle pas. Se taper tout ça juste pour dire merci ? »

« Non. » J'inspirai profondément et pris le risque. « Je t'ai menti. La clinique de la Confrérie dit que ma sœur n'est jamais arrivée. Je veux savoir ce qui s'est passé. C'est pour *ça* que je cherche Fitz. » Je fis une pause, lui laissant un instant pour réfléchir. « Qu'est-il arrivé à ton ami ? » demandai-je.

Pour la première fois, l'arme trembla un peu. « S'est fait ouvrir la gorge, » dit durement Pud, « dans le parc. Les autres Prowlers, ils ont entendu que tu cherchais Fitz, ils pensent que c'est toi qui l'as fait. »

« Mais pas toi, » dis-je doucement. « Si je l'avais buté, pourquoi est-ce que je le chercherais encore ? C'est ce que j'étais en train de faire quand ils m'ont tendu une embuscade dans ce coin sombre. » Pud secoua la tête, fortement. « Je sais pas, » dit-il, presque en pleurant. « Tu m'embrouilles. »

« Je voulais simplement retrouver Teri, » insistai-je. « Je voulais simplement retrouver ma sœur. »

Pud gronda. Le canon de l'arme remua et il serra fortement la détente. Le petit pistolet à tir automatique cracha, les balles déchiquetant le plastique de construction de la prise d'aération à côté de moi. Les éclats me

lacérèrent la joue et les mains, mais je ne bougeai pas. Le Beretta cliqueta, vide. Pud me foudroya du regard. « Casse-toi d'ici, » siffla-t-il.

Ce que je fis.

CHAPITRE 13

Je parvins à faire bonne figure jusqu'à ce que j'atteigne ma voiture, c'est seulement *ensuite* que je me mis à trembler. Je l'avais échappé belle, un trop grand nombre de fois et c'était passé de bien trop près. Une simple différence de quelques secondes dans le timing et la petite demoiselle orke m'aurait percé un ensemble de narines supplémentaire au sommet du crâne. Et si Pud avait été un soupçon plus peau de vache, il m'aurait vidé le chargeur de son Beretta dans la tronche. Je devenais trop vieux pour ces conneries.

Sur la route de la maison, la question qui m'occupait l'esprit était, bien évidemment : « Qui a tué Fitz ? » Ce n'était pas moi, et je ne pensais pas que ce soit Pud. À moins que… Ah, ça c'était une pensée de parano, mais elle ne réduisait pas des masses le champ des tueurs potentiels. Ce qui me conduisit à la question suivante : la mort du troll était-elle liée à la disparition de Theresa ? Peut-être que Fitz ne l'avait pas emmenée à la clinique de la Confrérie après tout, et que quelqu'un l'avait supprimé pour s'assurer que sa véritable destination ne soit pas jamais dévoilée. Ces questions semblaient ne créer qu'encore plus d'ombres et de brouillard impénétrable.

Me retrouver devant ma propre porte d'entrée, terrain connu, fut un soulagement. La sonnerie du télécom me salua lorsque je franchis la porte. Je me précipitai vers lui, donnant dans ma hâte un coup de pied à une bouteille de whiskey vide, un vrai coup de pied de transformation à travers la fenêtre. J'enfonçai la touche de réception. « Allô ? » haletai-je.

Un visage ratatiné apparut sur l'écran. « 'tain, pas trop tôt » maugréa Buddy.

Je m'assis devant le télécom et allumai ma caméra vidéo d'une pression sur une touche. « Merci d'avoir rappelé, Buddy, » dis-je. « T'as quelque chose ? »

Elle eut l’air peinée de mon manque de confiance. « *’videmment* que j’ai quelque chose, » dit-elle sèchement. « Je t’ai dégoté des infos sur Crashcart. Tu veux le fichier ? »

« Dans une minute, » lui dis-je. « Donne-moi simplement les points marquants. »

Buddy fronça les sourcils. « Parcours le fichier, tu poseras des questions après. » Son image disparut, et l’écran se remplit de texte. Je me dépêchai d’ouvrir un fichier de capture pour enregistrer les données entrantes.

Il n’y avait pas grand-chose. Soit Buddy n’avait pas réussi à trouver beaucoup plus, soit elle avait fait des coupes pour ne montrer que les trucs importants. Ce qui m’inquiéta un peu. Qui pouvait être sûr d’un jour sur l’autre de ce que Buddy allait considérer comme important ? Mais je ne pouvais pas y faire grand-chose à l’instant présent, aussi commençai-je à lire.

La première section traitait de la direction et du patrimoine de la Crashcart Medical Services Corporation, ainsi que de la filiale dont elle était l’unique propriétaire, Crashcart Clinics Inc., dont les deux sièges se trouvaient ici à Seattle. Buddy avait fait du bon boulot, listant les conseils d’administration des deux corporations – listes identiques – et des membres de l’équipe de direction. Je parcourus en travers la liste, à la recherche d’un nom que je reconnaîtrais – William Sutcliffe, peut-être ? – mais ne découvris rien de concluant.

Le patrimoine était détaillé de manière similaire. Apparemment, Crashcart MCS, la société mère, était une corporation détenue par des fonds privés et possédée par cinq personnes qui siégeaient aux deux conseils. En surface, rien de plus normal, et même la Misère publique n’y trouverait rien à redire. Mais Buddy avait creusé plus profond, avait mis son nez dans la manière dont le pognon circulait dans l’organisation. En observant les choses sous cet angle, il devenait évident que quatre des cinq « propriétaires » n’étaient en réalité que des couvertures. Oh, bien sûr, ils existaient, siégeaient aux conseils et votaient, mais ils faisaient simplement partie du décor. Le véritable pouvoir résidait dans les mains du cinquième actionnaire, un elfe du nom de Dennison Harkness. Selon l’analyse de Buddy, ses décisions étaient les seules qui importaient. Les quatre autres

actionnaires votaient dans son sens, un ou deux votaient même contre lui lorsqu'il fallait donner l'illusion d'une véritable démocratie. Mais ils n'étaient, en fait, que des marionnettes, c'était Harkness qui tirait leurs ficelles. Les apparences mises à part, l'imposant et croissant empire médical de Crashcart était détenu et dirigé par un seul homme.

Du moins, c'est ce qu'il semblait. Buddy avait poursuivi la saga encore un peu plus loin. Tout compte fait, Harkness n'était pas complètement libre non plus. Il était dans la poche d'un conglomérat multinational du nom de Yamatetsu Corporation (siège social à Kyoto, des succursales partout d'Adélaïde à Zurich) et s'accordait à *leur* musique. Intéressant, oui. Mais était-ce pertinent ?

Je demandai à Buddy dans quels domaines Yamatetsu était impliqué à Seattle.

Elle ne répondit pas directement, mais le texte sur mon écran défila sans que je ne touche au clavier et une petite section apparut surlignée. « Merci, » dis-je, avant de parcourir la section.

Yamatetsu était la multinationale diversifiée typique, dans le sens où elle ne fabriquait aucun produit ni ne vendait de services. Au lieu de cela, elle achetait et vendait, violait et pillait d'autres sociétés qui, elles, fabriquaient des produits allant des couches-culottes au gaz innervant ou qui vendaient des services aussi divers que l'architecture d'intérieur et la sécurité corporatiste.

Non, ce n'était pas tout à fait vrai. D'après les recherches de Buddy, la compagnie possédait bien une division qui développait des produits pour le marché militaire. Elle s'appelait ISP, pour Integrated System Products, et n'était pas une filiale, mais une partie de la société mère, en réalité. Le siège d'ISP se trouvait dans la conurb. Quelque part. Aucun lieu n'était particulièrement précisé. Je relus la section, en essayant de comprendre ce qu'ISP faisait. Ils ne développaient pas d'armes, comme je l'avais d'abord présumé. Ils travaillaient à la place sur un truc appelé SPISES (Sympathetic-Parasympathetic Integrated Suprarenal Excitation System) ou Système Intégré d'Excitation Surrénale Sympathique-Parasympathique, ou encore plus simple, « technologie amplificatrice. » Je parcourus le rapport de Buddy en diagonale, à la recherche de davantage d'explications sur ce que faisait au juste la technologie amplificatrice, mais ne trouvai rien.

« C’est quoi cette histoire d’amplification ? » demandai-je.

Le visage aigri de Buddy apparut dans une petite fenêtre dans un coin de mon écran. « SPISES, » répondit-elle. « Un truc électronique dans le cyberware, voire directement relié par jack. » Elle tapota son datajack. « Intensifie l’acuité sensorielle, la concentration, la force, le temps de réaction, toutes ces conneries. À ce qu’ils disent, » ajouta-t-elle.

Cela ressemblait à des réflexes câblés, peut-être même combinés à des compétences câblées. J’en fis part à Buddy.

« Conneries, rétorqua-t-elle. C’est envahissant, artificiel. Le SPISES le fait naturellement. Ça ne fait pas qu’activer l’adrénaline, ça fait grimper les endorphines aussi. »

La « lampe » d’une idée clignota dans ma tête, mais je gardai cette pensée pour plus tard. Faudrait que je cause avec quelqu’un dont la base de connaissances était différente de celle de Buddy avant de pouvoir dire si elle avait un sens. « T’as bien bossé, » lui dis-je. « Merci. Tu vas continuer à chercher William Sutcliffe, non ? » Buddy renifla. « L’ai déjà trouvé. » Je lui fis mon imitation de poisson en manque d’air et elle me retourna un sourire fugitif. « Boulot costaud. Foutrement costaud. Tu vas casquer. » Évidemment que j’allais casquer, mais je m’inquiéterais de cela plus tard. « Le voilà, » dit-elle.

Une image semblable à celle qu’on trouve sur les dossiers apparut à l’écran. Le type avait une expression totalement neutre : taille moyenne apparemment, crâne à moitié dégarni, aucun signe distinctif sur le visage. On aurait dit un mec insignifiant ou un comptable. « Alors, qui est-il ? » dis-je, « que fait-il, où est-il ? »

« Boulot costaud, » répéta-t-elle. « Armée des UCAS, voilà pourquoi ça a pris tellement longtemps. »

« Il est de l’armée ? »

Elle haussa les épaules. « J’imagine. Mais sans uniforme, sans grade. »

« Conseiller civil, peut-être ? » me suggérai-je à moi-même. Je vis alors l’impatience poindre sur les traits de Buddy. « D’accord, d’accord, j’ai pigé. Qu’est-ce qu’il fait alors ? »

« Un truc concernant les évaluations et acquisitions, les systèmes d'augmentation personnelle. » Elle me regarda d'un air d'expectative, attendant apparemment que je dise quelque chose. Que j'établisse une relation. Je ne répondis pas immédiatement, et vis sa frustration et son dédain monter seconde par seconde. Buddy est la personne que je connais qui attend le plus rapidement.

Systèmes d'augmentation personnelle… c'est alors que je vis le lien sur lequel Buddy avait accroché. « Il est en affaires avec Yamatetsu, » laissai-je échapper. « Buddy, tu me stupéfies. »

Je fus ravi de voir que cela l'avait apaisée. Elle acquiesça. « Il les a conduits à faire la démo du SPISES devant l'agence, » confirma-t-elle. « L'évaluation complète est prévue au printemps et à l'été. » Je hochai la tête. Tout cela commençait à devenir foutrement trop lourd et trop complexe. Les pièces du puzzle menaient à d'autres pièces qui s'adaptaient ensemble, mais je n'avais toujours pas la moindre idée de l'image qu'elles composaient. Je secouai alors mentalement les pièces, et deux d'entre elles changèrent de place, s'adaptant ensemble afin de former un motif différent. J'avais soudain en tête une hypothèse qui semblait avoir un sens.

Je savais que les acquisitions militaires, en particulier ce qui concerne les systèmes de pointe, sont des affaires de plusieurs millions de nuyens. Si Yamatetsu pouvait faire en sorte que ses conneries d'amplification soient retenues par l'armée des UCAS, à quoi ressemblerait leur marge de bénéfices ? À un bon gros truc, imaginai-je. Et n'importe quelle corpo digne de ce nom ferait n'importe quoi pour se voir confier ce genre de contrat. Elle irait jusqu'à la corruption, tels que le versement de pots de vin d'un bon montant de nuyens à quelqu'un de l'infrastructure des évaluations et acquisitions. Quelqu'un comme William Sutcliffe, par exemple. Jusqu'à quel point *l'une ou l'autre* des parties – Yamatetsu ou Sutcliffe – deviendrait-elle tatillonne si elle découvrait que la ligne de Sutcliffe avait été mise sur écoute et que la Lone Star disposait peut-être d'un enregistrement où on les entendait discuter de ce détournement de fonds ? Foutrement tatillonne. Suffisamment tatillonne pour buter la personne qui nettoyait l'écoute – Lolly – et n'importe qui d'autre qui ait la plus minime possibilité de découvrir le pot aux roses ? Pour citer Pud le Prowler, grave, ouais.

Je souris. Ça tenait debout, et ça répondait à beaucoup de questions. Le lien entre Crashcart et sa possible implication dans le 2XS n'était peut-être pas du tout lié. Comme une main qui ne saurait pas ce que fait l'autre ? Possible. L'axe Lolly-Sutcliffe pourrait ne concerner que la division ISP de Yamatetsu, tandis que l'axe Crashcart-Waters-2XS ne concernait que Crashcart Medical Services Corporation, et que jamais ces deux axes ne pourront se rejoindre.

Et qu'en était-il du contrat apparent sur Patrick Bambra ? Je me concentrai à nouveau sur l'écran, qui montrait une Buddy s'emmerdant sérieusement. « Quel est le lien avec la Confrérie universelle ? » lui demandai-je.

« Sutcliffe est membre, » dit-elle. « Les a rejoint y a trois ans. Fait le bénévole pour eux, maintenant. Il aide à manager leurs conseillers. » Elle me fixa d'un regard de tueuse. « C'est tout, » déclara-t-elle. « Insère et dégage. »

« Merci, Buddy, » dis-je à nouveau en insérant mon créditube pour transférer le pognon. Un *max* de pognon. « J'apprécie vraiment ce que tu as fait. » Mais personne n'était là pour entendre ma dernière déclaration. Buddy avait coupé la connexion au moment où la transaction était accomplie, me laissant à remercier un écran vide.

Je me rassis. Mes yeux tombèrent sur une bouteille de synthalcool presque pleine que j'avais chopée la veille. Qu'est-ce qu'on s'en fout ? J'avais mérité un verre, il m'aiderait peut-être à mettre un coup de turbo à mes vieux neurones. Je me versai une décente lampée de pseudo-whiskey indécent, et me réinstallai sur le lit pour cogiter.

Plus j'examinais mon hypothèse, à la recherche de failles, plus elle semblait tenir debout. L'aspect corruption-pot de vin et la relation en dessous de table entre Sutcliffe et Yamatetsu *sonnait* juste, j'aurais pu parier de l'argent là-dessus. Que ce soit la raison de la mort de Lolly, je n'étais toujours pas convaincu à 100 %, mais toute autre chose semblait bien trop relever de la coïncidence. Disons que j'étais convaincu à 95 %. Un lien entre Crashcart et le 2XS ? Le cas de Waters le sous-entendait fortement, mais ne le prouvait pas. Disons 80 %. Et ajoutez-y des chances symboliques, disons 70 %, qu'il n'y ait *aucun* lien entre Sutcliffe et Crashcart.

Qu’en était-il de Patrick ? Peut-être Sutcliffe devenait-il quelque peu nerveux et avait réagi de manière exagérée lorsque Patrick avait commencé à fouiner dans les alentours. Patrick ne savait rien et se foutait de Yamatetsu et de l’armée des UCAS, mais Sutcliffe ne l’avait peut-être pas cru. Je n’étais pas du tout confiant à ce sujet : disons 30 % de confiance.

Theresa et Fitz le mort ? Pas plus d’infos. Probablement un lien indirect, dans le sens où la description de Pud des symptômes de Theresa ressemblait désagréablement à la dépendance au 2XS. Que Theresa aille se faire pour être devenue une puceuse ! Absolument aucun lien solide avec la mort de Fitz. Ce n’était pas grave : ça arrive les coïncidences, et seul un parano croit que tout est lié.

Satisfait, je pris une bonne gorgée de mon whiskey. Tout était dans la boîte.

Mise à part cette petite idée, insidieuse, celle qui m’avait traversé l’esprit lorsque Buddy décrivait la technologie amplificatrice. Le SPISES, ça ne semblait pas super éloigné du 2XS, *hein* ? Évidemment, même si c’était vrai, cela ne voulait pas forcément dire quelque chose. Il arrive que la technologie engendre une « évolution convergente » tout comme les formes de vie le font, et les développements nuisibles dérivent souvent des découvertes bénéfiques. Mais cette idée continuait à me harceler, et il me fallait absolument la confirmer ou la rejeter.

Ce qui voulait dire Bent, naturellement. Je me sentis coupable pendant un instant de la quantité de temps que je lui cramais, mais me souvins alors du dîner que je lui devais. Ça équilibrerait un peu les comptes, j’en étais sûr.

« Yo, Bent, » dis-je lorsque son visage apparut sur l’écran. « Fait un bail. »

« La moitié de huit heures, » gloussa-t-il. « Ça gaze ? »

J’avais appelé Bent au labo, mais, au fond flou derrière lui, je vis qu’il était chez lui. L’avait dû transférer ses appels d’un téléphone à l’autre. Manifestement, il ne voulait pas manquer quoi que ce soit d’intéressant. « Je ne te prendrai pas trop de cycles, » promis-je, « mais c’est peut être important. Tu as déjà entendu parler du SPISES ? »

Il cligna des yeux, avant de hocher la tête. « Me dit rien, » dit-il.

« Et la technologie amplificatrice ? »

« Dans quel contexte ? »

« Militaire, » dis-je. « Doper les réactions physiques, ce genre de conneries. »

Il commença à hocher de nouveau la tête, et puis hésita. « Ça veut dire quoi SPISES ? »

Je me creusai les méninges pour m'en souvenir. « Système machin d'Excitation Truc rénal Sympathique-Para-bidule, » marmonnai-je. « D'accord, je ne suis pas un expert, » rajoutai-je devant le petit sourire de Bent.

« Sans déconner, cela dit, ça, ça me dit quelque chose, » dit-il. « J'ai lu quelque chose à ce sujet dans les revues médicales, mais je ne connais pas bien les détails. De la manière dont je vois le truc, le SPISES est, théoriquement, la prochaine étape logique après les réflexes amplifiés. » Ses yeux mi-clos, de même que sa voix, se firent moins animés, presque monotones, à mesure qu'il passait en mode conférence. Je luttai pour continuer à le suivre.

« Avec des réflexes câblés normaux, il faut déposer de petits appareils appelés « initiateurs » directement dans le cortex des glandes surrénales, entre autres. Lorsqu'on veut passer en mode vitesse surmultipliée, une interface neuro-électrique capte l'activité neurale appropriée, le code d'activation en quelque sorte, et active les puces de contrôle implantées dans le cerveau, qui active alors les initiateurs. Les quatre surrénales balancent alors des torrents d'adrénaline, et vous voilà prêt à l'action. Tu me suis ? » J'acquiesçai lentement. « L'installation de réflexes amplifiés ou « câblés » est une procédure extrêmement invasive, » poursuivit-il, « comme tu peux l'imaginer. Interface, puces de contrôle et initiateurs, plus toute la technologie de soutien, des « puces de colle » et le câblage nécessaire pour que tout tienne en place. C'est bien plus invasif que les compétences câblées ou même le remplacement musculaire – et ça veut dire beaucoup. T'es toujours avec moi ? »

J'acquiesçai à nouveau. « Et la technologie amplificatrice du SPISES est moins invasive, c'est ça ? » hasardai-je.

Il fit un large sourire. « C’est ça. Divisée par un énorme facteur, en théorie. Je vais t’expliquer comment ça marche, de la manière dont je vois les choses. Quand un individu non-câblé a besoin d’une décharge d’adrénaline – disons lorsqu’il a peur ou qu’il est en colère – le système nerveux envoie une impulsion d’activation aux surrénales. » Il hésita. « Je simplifie vraiment beaucoup là, peut-être un peu trop. »

« Je ne vais pas me faire installer cette saloperie, » lui dis-je en souriant. « Simplifie, fais une analogie avec Jeannot Lapin s’il le faut, faut juste que je pige ce que fait ce truc. D’accord ? »

Bent éclata de rire. « Sans aller jusqu’au lapin de Pâques, je te donne une vue d’ensemble à haut niveau d’abstraction là. » Il fit une pause, essayant de rattraper le fil de ses pensées. « Quoi qu’il en soit, les types qui ont fait des expériences sur la seconde génération de technologie amplificatrice se sont demandés : « Pourquoi mettre nos propres câblage et initiateurs, alors que le corps a déjà les siens ? » En d’autres termes, le cerveau et les nerfs. Tout ce qu’ils avaient à faire, se sont-ils dits, c’était de donner au sujet le contrôle conscient du mécanisme neural dont le corps se sert déjà pour dispenser l’adrénaline et même certaines substances neurochimiques. Théoriquement, il est possible de connecter la petite boîte amplificatrice au datajack d’un sujet. Quand le type veut passer en vitesse-lumière, il envoie la commande mentale. La boîte amplificatrice capte la commande, et envoie alors une décharge à la bonne partie du cerveau afin d’expédier un énorme signal aux surrénales. Si tu as déjà le datajack, amplifier ses réflexes n’est alors plus qu’une question de se connecter à la boîte. Ou bien, si tu as un membre cybernétique, un œil ou n’importe quoi d’autre, on connecte les circuits amplificateurs au cyberware et on se sert de l’interface neurale déjà en place. Et – théoriquement encore une fois – l’amplification est complètement naturelle car elle se sert des propres mécanismes du corps pour la délivrer. »

« Ça a l’air incroyable, » dis-je. « Pourquoi ce n’est pas dans la rue ? »

Bent eut l’air pensif. « Ce n’est jamais aussi simple. Tu te souviens de ton analogie sur le 2XS ? Comme passer du point mort à l’aiguille dans le rouge en un poil de seconde ? Voilà ce que fait la technologie amplificatrice. D’après la littérature médicale, personne ne l’a jamais testée sur des humains ou des métahumains.

Seulement sur des chiens, et ce qu'ils ont récolté, ce sont des chiens *vraiment* rapides et *vraiment* méchants qui sont morts *vraiment v*ite. Je crois que pas mal de gens pensent que ça n'arrivera jamais à être fiable et que cette technologie finit en cul-de-sac. »

Je réfléchis à cela quelques instants, avant de dire : « Et que dirais-tu si je te confiais que quelqu'un est en passe de le commercialiser ? »

« La technologie amplificatrice ? » J'acquiesçai. « Je te dirais que quelqu'un va se retrouver avec un bon nombre de clients vraiment rapides et vraiment morts, » dit Bent, « à moins que quelqu'un d'autre n'ai fait une découverte majeure qui n'a pas encore été publiée dans la littérature médicale. »

Il se pencha en avant. « Qui vend, » dit-il, « et qui achète ? »

« La vente, c'est la Yamatetsu Corporation. »

Il hocha la tête. « Jamais entendu parler d'eux. Et le client ? »

« Potentiellement, l'armée des UCAS. »

« J'imagine que tout ceci a un sens, bien qu'horrible, » dit-il lentement. « Comment es-tu tombé là-dessus, Dirk ? »

« Je pense sincèrement qu'il vaut mieux que tu ne le saches pas, » lui dis-je. Il accepta cela avec un signe d'assentiment. « J'ai une autre question pour toi. Y a-t-il une quelconque similitude entre ceci, comment t'as appelé ça, la seconde génération de technologie amplificatrice et le 2XS ? »

Bent se tut un instant. « Parfois je désespère de la mentalité scientifique, » dit-il finalement. « Nous apprenons à cataloguer les choses, et en raison de cela, nous loupons complètement les liens et les corrélations qui sont évidents aux autres. » Il me regarda droit dans les yeux. « En réponse à ta question, oui : les deux technologies pourraient être très semblables. *Pourraient* être, » accentua-t-il à nouveau. « Les effets sont très similaires. Jusqu'à présent, il ne m'était pas venu à l'esprit de constater à quel point elles l'étaient. Les *technologies* finales pourraient être à des années-lumière de distance, tu comprends. »

J'acquiesçai. « Je comprends, » lui dis-je.

Il fit une nouvelle pause, avant de demander à voix très basse, « Sur quoi tu as bossé, Dirk ? »

J'hésitai. « Écoute, Bent, je pense que tu ne devrais plus me téléphoner, bonhomme. Quand j'en aurais terminé avec tout ça, je te recontacterai. Tu comprends ce que je dis ? »

Son sourire disparut immédiatement. Il acquiesça lentement. « Je comprends. Ne t'inquiète pas. Je sais prendre soin de moi. » Il fit une pause. « Mais si les choses deviennent vraiment velues, tu m'appelles, quelle qu'en soit la raison, d'accord ? Tu ne peux pas tuer tous les dragons à toi tout seul, *hein* ? »

« Merci, Bent. À bientôt. »

« Fais gaffe à toi. À plus, bonhomme. »

Je coupai la connexion et me rassis. Je me sentais vraiment seul. Si j'avais raison au sujet de l'arrangement d'affaires entre Yamatetsu et Sutcliffe, je jouais à une table de très gros poissons. Bon Dieu, il n'y a pas des masses plus gros qu'une grande multinationale et le foutu complexe militaire des UCAS. Si notre mystérieux et meurtrier X était membre de l'un ou l'autre de ces groupes, j'étais dans une merde noire.

Le télécom sonna de nouveau et je pressai du pouce la touche Réception. Je m'attendais à ce que ce soit Bent, rappelant pour me dire un truc qu'il avait oublié, et fut agréablement surpris de voir Jocasta à la place. « Salut, » dit-elle. « Je pensais que je devrais prendre des nouvelles et voir si vous aviez découvert quoi que ce soit. »

J'hésitai, en plein débat intérieur. Ma première réaction fut de l'envoyer promener, un peu comme je l'avais fait avec Bent, et pour les mêmes raisons. Mais elle était déjà impliquée, elle était aussi profondément dedans que moi, tout simplement parce qu'X l'avait également ciblée pour élimination. Étant donné les circonstances, est-ce que je ne lui causerais pas plutôt du tort en refusant de lui donner des informations importantes ? Je fus obligé de répondre que oui. Une vague de soulagement m'envahit lorsque j'en arrivai à cette conclusion. C'était égoïste et indigne, mais je me sentais très seul et dépassé par les événements et, de plus, j'avais désespérément besoin de parler à *quelqu'un.*

Elle s’était assise en silence, en m’observant, tandis je traversai ce bref moment d’examen de conscience. Elle sembla presque avoir une lueur d’inquiétude dans les yeux lorsqu’elle me demanda : « Qui y a-t-il ? »

« La partie vient d’accueillir des joueurs bien plus forts, » commençai-je, avant de poursuivre et de lui raconter ce que j’avais appris au sujet de la position de Sutcliffe dans l’armée, de la technologie amplificatrice de Yamatetsu et du fait qu’ils possédaient Crashcart, les possibles similitudes entre le SPISES et le 2XS… Je lui racontai tout, sans rien garder de côté. Je lui racontai même la disparition de ma sœur. Et je finis avec mes soupçons concernant le pourquoi du meurtre de Lolly.

Cela me fit du bien, je dois l’admettre. J’avais toujours entendu parler du pouvoir de la catharsis, mais j’imagine que je ne m’y étais jamais vraiment essayé. J’avais toujours un poids sur les épaules, une tension dans la poitrine, mais tout cela semblait un peu plus supportable à présent.

Jocasta resta silencieuse quelque temps après que j’aie terminé, réfléchissant manifestement à ces informations. « Merci de m’avoir parlé de votre sœur, » dit-elle doucement. « J’apprécie votre honnêteté et je suis navrée pour vous. » Elle fit de nouveau une pause. « Peut-être le troll l’a-t-il emmenée dans une autre clinique. Ou peut-être s’est-elle fait transférer pour une raison quelconque. Elle pourrait se trouver dans un lit en ce moment même, à attendre que vous la contactiez. Avez-vous vérifié ailleurs ? Ce n’est peut-être qu’une chose bien innocente. »

J’acquiesçai. « Vous avez peut-être raison. »

Sa voix et son expression s’étaient adoucies pendant que nous parlions de Theresa, mais, à présent, son attitude sérieuse familière était revenue. « Vous pensez que le lien entre le 2XS et ce machin amplificateur a de l’importance, c’est cela ? » demanda-t-elle.

« J’en ai le pressentiment, mais je n’en ai toujours aucune preuve. »

« Faites confiance à votre instinct, » dit-elle, avant d’hésiter à nouveau. « Vous vous rendez compte que vous sous-entendez que c’est Yamatetsu qui vend le 2XS dans la rue. »

« Ça semble logique, » dis-je, un peu sur la défensive. « En supposant que ce *soit* la même technologie, quelle corpo va se détourner d’une autre source de profits ? »

Elle hocha la tête. « Je n'y crois pas. Ce serait prendre un trop gros risque. Il doit y avoir une autre raison. »

« Laquelle ? » contestai-je.

« Votre ami le docteur » – j'avais déguisé l'identité de Bent, du moins son nom – « a dit qu'il n'y avait aucun enregistrement de qui que ce soit qui ait testé la technologie amplificatrice sur des humains, c'est ça ? » J'acquiesçai. « Mais Yamatetsu a dû effectuer des tests humains avant même ne serait-ce que de songer à la vendre à l'armée. »

Facile de voir où elle voulait en venir. « Vous êtes en train de dire qu'ils se servent du 2XS comme d'une plateforme d'essais sur le terrain pour le SPISES ? »

« C'est possible. »

J'émis un léger grognement. Cela avait un sens, mais ne sonnait toujours pas complètement vrai pour je ne sais quelle raison. Comme si une partie de mon cerveau disait, « Pas loin, mais pas encore ça. » « Nous passons à côté d'un truc, » marmonnai-je.

« Mais de quoi ? »

« J'aimerais le savoir. »

« Et quelle est la relation entre tout ceci et Crashcart ? »

« C'est une clinique Crashcart qui a installé les circuits 2XS dans Daniel Waters. »

« C'est ce que votre ami *pense.* » corrigea Jocasta.

J'accourus à la défense de Bent. « Les symptômes sont identiques, les circuits similaires. »

« Similaires, » accentua-t-elle, « pas identiques. Si vous avez raison sur le lien entre le 2XS et le SPISES, peut-être voulaient-ils lui installer un amplificateur et qu'il ait foiré. »

« Pourquoi feraient-ils cela ? » demandai-je.

« Un avantage de compétitivité, peut-être ? Dieu sait qu'ils sont engagés dans une guerre commerciale majeure avec DocWagon. » Elle fit une pause. « Ou, plus probablement, c'est un autre cas de bêta-test du

SPISES dans la rue, un essai pratique. » Sa voix et son visage se firent plus animés tandis qu'elle suivait son raisonnement jusqu'à sa conclusion. « Peut-être est-ce pourquoi Yamatetsu a créé Crashcart en premier lieu… l'installent dans quelqu'un qui se fait défoncer, et puis le font revenir pour des examens de suivi, afin de voir comment fonctionne leur technologie. »

« Voilà pourquoi ils tirent tellement fort sur DocWagon, » dit Jocasta. « S'ils peuvent éjecter DocWagon des affaires, il y a moins de risques que quiconque découvre ce qu'ils font depuis quelques temps. »

Pendant quelques instants, je m'étais laissé porter par l'enthousiasme de Jocasta. Mais soudain, l'excitation se dissipa totalement. La structure logique que nous avions construite ne tenait pas debout. De nouveau, j'avais le sentiment indéniable que nous passions à côté de quelque chose de crucial. Nous disposions de la plupart des pièces du puzzle, et nous les avions assemblées afin qu'elles forment une image. Mais j'avais l'impression que nous avions bâclé le travail en forçant deux-trois pièces à entrer dans des endroits où elles n'allaient tout simplement pas. Je hochai la tête.

« Quoi ? » demanda Jocasta.

« Je n'y crois pas, » lui dis-je simplement.

« Pourquoi pas ? »

« Vous m'avez dit de faire confiance à mon instinct, » lui rappelai-je. « Ça ne va pas. »

« Pourquoi pas ? » insista-t-elle.

« Je n'y crois pas tout simplement. » Je la regardai sans bouger. « Vous y croyez ? »

Elle avait l'air prêt à me décocher un genre de réplique sous le coup de la colère, avant de sembler subitement se dégonfler. Elle sourit, embarrassée. « Pas vraiment, » dit-elle doucement. « Je me sens… je me sens *dépassée*. L'étendue de tout ceci, ça va trop loin. Il me semble que la seule chose logique à faire est de sauter dans un trou et de le refermer derrière moi. Vous voyez ce que je veux dire ? Mais vous êtes probablement habitué à tout cela. »

« Gardez-moi une place dans votre trou, » dis-je.

Elle en rit. « Peut-être. » Elle redevint sérieuse de nouveau. « Qu'allez-vous faire à présent ? »

« Voir si je peux trouver les pièces manquantes. Mais, avant tout, essayer d'avoir des infos sur ma sœur. »

« Faites-moi savoir comment cela se passe, » dit-elle. « Appelez-moi à ce numéro. » Un numéro de RTL apparut à l'écran. Jocasta sourit. « J'espère que vous la retrouverez. »

« Merci. »

Elle mit fin à la connexion avant que je puisse dire autre chose.

CHAPITRE 14

Les hôpitaux de la conurb font très attention à protéger leurs patients des arnaqueurs, voire pire, et à la confidentialité qu'ils leur accordent. Mais cette prudence doit être contrebalancée par des mesures d'accessibilité, ces moyens par lesquels les amis et les parents inquiets peuvent apprendre si le vieil oncle Ted se trouve dans un état critique en soins intensifs ou bien s'il s'est tout bonnement enfui avec la serveuse qu'il reluquait.

L'amélioration des technologies de communication est parvenue à résoudre ce problème, tout en en créant de nombreux autres. L'ensemble des hôpitaux publics et l'immense majorité des cliniques privées proposent à présent un numéro de RTL donnant accès à un genre de tableau d'affichage virtuel limité. Passez un appel depuis votre télécom et transmettez le nom – le véritable nom, en entier – de la personne qui vous intéresse. Le tableau vous indiquera si ladite personne est bien enregistrée dans la clinique ou l'hôpital, sous forme d'une simple réponse par oui ou non, aucune autre information n'est disponible. Vous avez ensuite le choix de laisser votre propre nom, votre relation avec le patient, vos coordonnées ainsi qu'un éventuel message à transmettre. À partir de là, la décision de vous recontacter ou non en revient au personnel hospitalier et / ou au patient. Cela facilite pour l'hôpital la tâche de filtrer la majorité des arnaqueurs, tout en procurant un moyen rapide et efficace de retrouver une personne disparue.

Évidemment, comme le Seattle Tourist Board est fier de le préciser, la conurb comprend cinquante-quatre hôpitaux et cliniques. Vérifier auprès de tous que Theresa ne s'y trouvait pas prendrait pas mal de temps.

C'est-à-dire, si je le faisais manuellement. Rendons grâces une fois de plus à la technologie moderne. C'était une histoire de peut-être deux minutes d'écrire vite fait un simple programme exécutable afin de demander au télécom d'appeler l'ensemble du parc hospitalier, de soumettre

à chaque établissement le nom Theresa Mary Montgomery et de m'informer de toute trouvaille. Je pourrais même télétransmettre l'exécutable à mon télécom d'Auburn et lui faire lancer le programme, laissant mon télécom de Purity disponible en cas d'autres appels. Je pensai qu'il faudrait peut-être une demi-heure pour que le programme appelle la liste entière.

Le temps que le télécom fasse son truc électronique, j'appelai Naomi Takahashi. Chez elle, cette fois, vu que nous étions déjà en début de soirée.

Elle décrocha presque immédiatement. Comme d'habitude, j'avais désactivé ma caméra vidéo. « Oui ? » dit-elle.

« Ouais, » grognai-je, « Je, euh, j'ai reçu un coup de fil comme quoi vous cherchez un exterminateur. Z'avez un problème de puces, hein ? »

Naomi sourit. « Pas de puces ici, *omae*, » dit-elle en riant. « J'y fais très attention. »

J'allumai la vidéo. « On n'est jamais assez prudent, » lui dis-je. « Comment va, nénette ? »

« Beaucoup de boulot. Je subis une charge supplémentaire, vu qu'on met de plus en plus d'autres personnes à rechercher un genre de déviant du nom de Derek Montgomery. »

Voilà qui me calma quelque peu, à peu près autant qu'un saut d'eau glacée. « Ils le prennent pas aussi sérieusement, si ? »

« Et même bien plus encore, » me confirma Naomi. « Je ne sais pas exactement pourquoi. Tu dois être mêlé à un truc assez gros. »

Elle ne m'avait pas posé la question, pas expressément, mais j'y répondis quand même. « Je le suis, Naomi, mais je ne peux rien te dire là-dessus. »

Elle acquiesça. « Tu as besoin d'un quelconque soutien de mon côté ? » demanda-t-elle.

« Deux choses, » lui dis-je. « D'abord, promets-moi que tu seras très prudente, d'accord ? Tu ne t'exposes pas, tu ne prends aucun risque. Si tu es obligée de sortir la tête, ne serait-ce que d'un millimètre, ne le fais pas, je

pourrais me débrouiller sans ton aide. Tu comprends ? » J'en avais peut-être fait un peu trop, mais j'avais encore très peur.

Naomi accepta cela sans sourciller. « Pas de soucis, bonhomme, dis-moi simplement ce dont tu as besoin. Je sais me couvrir. »

« Il me faut tout ce que tu peux trouver sur une corpo appelée Yamatetsu. En particulier leurs opérations à Seattle, ainsi que quoi que ce soit qui ait provoqué des remous à la Star. »

« Yamatetsu, pigé. Pas de quoi en faire une suée. C'est quoi la deuxième chose ? »

J'hésitai. L'idée m'était venue en passant le coup de fil. Et d'une manière qui semblait avoir un sens. La question était, aurais-je les couilles d'aller jusqu'au bout ?

« Dirk ? » insista-t-elle.

Je pris une profonde respiration. « Où est-ce que je peux acheter une puce 2XS ? » demandai-je.

Peut-être que je vis coupé du monde réel, mais je n'avais encore jamais acheté de puces à un dealer. La seule idée que j'avais de la façon dont cela se passait venait des programmes tridéo à deux balles. Vous voyez sûrement le genre dont je veux parler – les quartiers louches et les chiphouses infestées de rats, les dealers se trimballant un flingue, qui avaient l'air d'être la lie de l'humanité et qui montreraient autant d'enthousiasme à vous faire sauter la cervelle qu'à vous regarder.

Il existe probablement des endroits comme cela. Mais lorsque je parvins finalement à persuader Naomi que j'étais sérieux, elle m'aiguilla vers un endroit aussi éloigné de mon image mentale que possible. Pas vraiment une chiphouse délabrée dans une sorte de quartier peuplé de squatters. L'endroit était – vous pouvez me croire, c'est la vérité vraie – un magasin Trideo Depot dans un centre commercial. Un foutu centre commercial ! Mais dans quel monde on vit, etc. ?

Dès que je ne fus plus en ligne avec Naomi, je jetai un œil au programme de recherche. Il était arrivé à son terme après être arrivé au bout de la liste, sans avoir rien trouvé. En d'autres termes, Theresa Montgomery

n’avait été officiellement admise dans aucun service de soins de la région du Grand Seattle. Bon Dieu.

Le mot-clé ici était « officiellement » bien évidemment. Tout système a sa porte de derrière. Il était concevable que Theresa ait été admise officieusement quelque part, ou bien sous un autre nom. Mais je n’étais pas équipé pour explorer l’une ou l’autre de ces options pour le moment. Pour autant qu’il me faisait mal d’agir ainsi, il fallait que je mette cette question en attente. Sans la moindre idée de la manière dont je pourrais avancer davantage dans la direction de Theresa, la meilleure chose à faire semblait de passer à autre chose et d’espérer un éclair d’inspiration.

Le Trideo Depot se trouvait dans l’Overlake Mail, près de la région de Touristville à Redmond. Pas en trop mauvais état à l’échelle des installations de Redmond : la plupart des portes et des fenêtres étaient intactes, peu de trous dus aux balles sur les murs et un taux d’inoccupation sous les 50 %. Le Depot était un magasin de location de tridéos typique. Il comprenait deux terminaux – « renforcées industriellement » – faisant tourner un logiciel de recherche dans leur répertoire et une demi-douzaine d’écrans montrant des scènes choisies venant des puces les plus louées. Je fus distrait quelques instants par un mur d’écrans, alternant entre des extraits de *Neil le barbare ork XIV* (échantillon des dialogues : « Crève, bouffe-merde ! ») et *Derrière toi tout du long* (échantillon des dialogues : « Oh, oh oui… »), avant de me secouer pour me libérer de l’emprise de la tridéo et de me diriger vers le comptoir.

Le type d’astreinte devait avoir mon âge, son travail devant probablement être de s’occuper des demandes irréalistes que les terminaux de répertoire ne pouvaient pas gérer. Il avait l’air propret, de manière presque anormale si l’on considère les gens du coin, et sourit poliment à mon approche. « Est-ce que je peux vous aider pour quelque chose ? » demanda-t-il.

« Ouais, euh, peut-être, » dis-je, mal à l’aise. Je me souvins des mots-clés que Naomi avait mentionnés. « Je, euh, je cherche une nouvelle puce. Un truc vraiment chaud, vous voyez ? »

Son expression polie ne changea pas. Il me remit simplement un tirage papier d’une liste faisant environ la moitié d’une page. « Voici nos nouveaux titres, » dit-il. « Voyez quelque chose qui vous attire ? »

Je ne jetai pas même un œil à la liste. « Pas vraiment, » lui dis-je. « J'imagine que je cherche un truc… plus costaud. Un truc… excessif ? »

Il reprit la liste. « Je crains de ne pas savoir de quoi vous voulez parler, » dit-il d'un ton doux.

Je savais ce qui se passait, naturellement. Il ne savait pas qui j'étais, j'aurais pu être un flic de la Lone Star sous couverture. Il n'allait donc évidemment pas me donner d'informations volontairement. Si ma demande était légitime, je lui demanderais directement ce que je cherchais. Un stup ne le pourrait pas, ce serait lui tendre un piège, et donc interdit par la loi. Naturellement, je ne *le* connaissais pas non plus, et il se pouvait que *lui-même* soit un stup. Je n'étais pas sûr, mais je supposai qu'essayer *d'acheter* du 2XS était également un crime. J'hésitai, avant de me décider à prendre le risque.

Je me penchai en avant, de sorte que nos visages ne soient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. « Écoute, » lui dis-je, « je veux du 2XS et j'en ai marre de tourner autour du pot. » Je lui glissai un créditube certifié en travers du comptoir. « Tu veux faire affaires avec moi ou pas ? »

Son expression ne changea toujours pas, mais le créditube disparut. Il se recula à une distance plus normale, et dit : « Notre priorité est de vous satisfaire. Attendez ici un instant. » Il disparut dans l'arrière-boutique.

Je regardai nerveusement le magasin autour de moi, en regrettant d'avoir jamais eu cette idée stupide. Il fut rapidement de retour, avec un boîtier de puce aux couleurs voyantes. Il me le remit et dit : « je pense que ceci vous donnera toute satisfaction. »

Je baissai la tête pour jeter un coup d'œil au boîtier. Le titre de la puce était apparemment *Espace à louer* et la photo de couverture expliquait avec force détails anatomiques quel espace était exactement mentionné. Le boîtier semblait thermo-scellé de manière professionnelle. Je relevai la tête et tiquai, un sourcil levé. Si j'avais payé 500 nuyens – le prix actuel du marché selon Naomi – pour ne recevoir rien de plus qu'une puce porno hardcore, je reviendrai clairement causer au vendeur. Il acquiesça presque imperceptiblement et je décidai de ne pas pousser le bouchon de suite. Je le remerciai et partis.

Qu’est-ce que je foutais ? D’après Bent, le 2XS était un grille-neurones meurtrier qu’on ne pouvait lire qu’à travers un datajack. Je n’avais ni pulsion de mort, ni datajack. À quoi avais-je donc pensé ?

J’imagine que je suivais une version pervertie de la vieille logique qui stipulait qu’il faut connaître son ennemi. Du moins, en partie. Quoi qu’il soit en train de se passer, le 2XS semblait être au cœur des événements, et peut-être que savoir exactement ce que la puce faisait me donnerait une intuition pour la suite.

Il fallait également que je sache ce que ma petite sœur avait donné à bouffer à son cerveau. Pourquoi ? Une curiosité morbide, la volonté de comprendre, la possibilité d’avoir une intuition, à nouveau. Faites votre choix. Ces raisons composaient la partie acceptable de la justification, mais il y avait peut-être une autre raison. Le besoin de prouver que je pouvais supporter un truc qui avait foutu en l’air ma sœur ? Est-ce que je pouvais vraiment m’abaisser à ce point ? J’écartai de mon esprit, par la force, cette possibilité désagréable.

Voilà pour le pourquoi, mais qu’en était-il comment ? Cette question avait une gentille petite réponse, qui tenait en un mot : Buddy.

Je n’ai pas appelé afin d’annoncer mon arrivée cette fois-ci, je me suis tout simplement pointé chez elle. D’un côté, je voulais agir maintenant, tant que j’en avais encore le courage. L’autre chose était que si Buddy décidait de ne pas me laisser entrer, j’aurais une excuse pour me défiler. Je donnai mon nom au garde à la porte et subis la pression de sentiments sérieusement embrouillés lorsqu’il autorisa mon entrée avec un signe d’assentiment.

Je pris l’ascenseur jusqu’au quarantième étage, descendis le couloir et tapai à la porte de Buddy. Je ne pus m’empêcher de remuer, mal à l’aise, pendant près d’une minute, essayant de me décider entre frapper de nouveau, attendre plus longtemps ou simplement me tirer. Je penchais de plus en plus vers la troisième solution lorsque les multiples serrures s’ouvrirent avec bruit, suivies de la porte.

Buddy traversait apparemment une phase particulièrement tranquille de son cycle. Le synthétiseur rythmique faisait toujours tourner ses plans frénétiques, mais le volume était très bas – quelque part en dessous du niveau sonore d’une Harley au ralenti. Elle se tenait dans l’embrasure,

mains sur les hanches et m'examina de haut en bas, ses mouvements de tête étaient rapides, comme ceux d'un oiseau. Elle me décocha alors un sourire fugitif et fit un pas en arrière pour me laisser entrer. « Yo, Dirk, » dit-elle, m'accordant pour une fois suffisamment de temps pour entrer avant de rabattre la porte derrière moi.

« Yo, Buddy. » J'avais eu l'intention de lui sortir de suite ma déballe, mais la sécheresse buccale avait l'air de m'avoir rattrapé.

Elle m'examina de nouveau. « T'es tendu, » remarqua-t-elle. « Super tendu. »

Si mon niveau de stress était élevé au point que même Buddy pouvait le sentir, ça ne faisait pas un pli que j'étais *super* tendu. « J'ai besoin de ton aide, Buddy, » lui dis-je.

Elle me décocha un autre sourire. « J'avais compris. Viens par là. » Je la suivis dans le séjour, l'observai avec surprise lorsqu'elle sortit une télécommande des plis de son sarong en tissu balistique et baissa le volume des effets de percussions de quelques décibels. Elle se laissa alors tomber en parfaite position du lotus et leva son regard vers moi, me fixant. « Quoi ? »

Je jetai un œil aux alentours, vis que le casque à inductance avait l'air encore branché à son cyberdeck. Une partie de mon cerveau jura : une autre excuse partie en fumée. Je sortis la puce 2XS – j'avais balancé l'emballage voyant sur la route jusqu'ici – et la tins devant elle. « C'est comme une puce simsens, » dis-je. Sous la nervosité, je me retrouvai à glisser vers ses propres tournures de phrase laconiques. « Je veux l'enficher. »

Elle regarda la puce mais ne la prit pas. « Pourquoi ? »

Je ne voulais pas aller sur ce terrain. Je m'étais déjà trop de fois posé la question. « Faut que je me serve du casque. Tu peux m'arranger ça ? »

« Simsens, bien sûr. » Elle me regarda fixement, yeux dans les yeux. « C'est plus que du simsens, hein ? BTL ? »

« Plus que du BTL, » lui dis-je. « C'est important, Buddy. Tu peux m'arranger ça ? »

« *'videmment* que je peux. »

« Le feras-tu ? »

Elle y réfléchit un long moment. Deux, peut-être trois secondes. Puis elle haussa les épaules et désigna la chaise. « Assieds-toi. »

Je m'assis. Elle prit la puce, la fit tourner à plusieurs reprises entre ses doigts, avant de me regarder à nouveau droit dans les yeux. « Plus que du BTL ? »

J'acquiesçai, ravalant une boule de la taille de mon poing qui s'était inexplicablement logée dans ma gorge. « Il y a quelques conditions à ceci, » dis-je. « Il faut que tu lises ce truc pendant » – j'hésitai – « pendant une minute. Rien que soixante secondes. Ensuite, il faut que tu coupes. Et je veux que tu détruises la puce. Tu la détruis. Pigé ? »

Elle baissa les yeux vers la puce, avant que son regard ne vienne à nouveau se fixer dans le mien. « Tu en as peur, » dit-elle. Carrément que j'en avais peur. « Elle va t'en faire baver ? »

« Je ne sais pas, » dis-je, honnêtement.

« *Trente* secondes, » corrigea-t-elle. Elle tapota son Excalibur d'une articulation squelettique. « Je tu surveillerai. »

« Ne viens pas avec moi, Buddy, » l'avertis-je, ne sachant même pas si c'était possible.

« Tu plaisantes ? » renifla-t-elle. « Veux pas me bousiller le cerveau. Je surveillerai tes cérébrales. » Elle s'affaira alors à mettre en place les connexions entre le casque couronne d'épines et son cyberdeck.

Je pensai à cela. Je n'ai pas la moindre idée de l'équipement standard du deck moyen, mais si Buddy disposait d'un électroencéphalogramme, ou d'un autre truc qui surveillait les ondes cérébrales, intégré dans son deck, je me sentirais bien plus à l'aise. Je retirai mon manteau et le posai – ainsi que mon Manhunter dans son holster – largement hors de portée. J'essayai alors de trouver une position confortable sur la chaise dure.

Buddy procéda rapidement aux réglages. Il était encore bien trop tôt lorsqu'elle plaça le casque à inductance sur mon crâne. « Buddy… » commençai-je.

« Je te surveillerai. » Ses paroles furent abruptes, mais je crois avoir entendu un truc ressemblant à de l'inquiétude véritable dans sa voix. Ou est-ce que je l'avais juste imaginée ? Elle finit de serrer la dernière courroie de sécurité, avant de se laisser à nouveau couler dans la position du lotus et d'installer son Excalibur sur ses genoux. Je la regardai lorsqu'elle inséra la puce dans une des prises du deck. Elle leva les yeux vers moi et sourit. « C'est l'heure de passer à l'action, » dit-elle doucement.

Je crois que j'avais commencé à dire un truc, à lui dire que j'avais changé d'avis. Mais avant que je ne puisse prononcer la première syllabe, son doigt squelettique avait enfoncé une touche…

Je suis débout sur la colline, embrassant du regard le champ de bataille en contrebas. Mon casque et mon armure brillent sous la lumière dorée du soleil levant, et les nombreuses gemmes incrustées renvoient des lances de lumière. C'est une rançon de roi que je porte, mais elle est à ma taille et il est tout à fait naturel que je la porte. J'ai le statut, de par le droit de ma naissance, mais je l'ai renforcé par mes actes. Jamais je n'ai encore rencontré meilleur homme que moi en combat singulier, bien qu'une quarantaine aient déjà essayé. Je lève ma hache, ressens son poids confortable dans mes mains, je fais courir un pouce calleux sur les encoches rituelles de la hampe. J'ai déjà pris la vie, je le ferai de nouveau. Tel est mon droit, mon honneur et ma responsabilité.

Je vois le mouvement dans les plaines au-dessous. C'est l'ennemi. La proie. Bientôt, nous descendrons cette colline, nous fondrons sur eux comme des loups sur des moutons. Bientôt, mon corps tremblera sous la fureur de la bataille, le chant de la guerre résonnera dans mes oreilles. Bientôt, ma hache goûtera le sang. Bientôt, la victoire viendra à moi une fois de plus. Une autre victoire, ajoutée à toutes celles que j'ai déjà remportées. Une autre strophe de la saga qui me louera comme le plus grand guerrier de cet âge, de tous les âges.

Le disque du soleil se libère de l'horizon. Derrière moi, à portée d'arc d'ici, j'entends le bruit de mon armée se préparant à la bataille. La fumée des feux de camp est douce et âcre à mes narines ; le fracas de l'épée contre le bouclier, le clairon des trompettes sonnent dans mes oreilles. Mon cœur s'emplit, prêt à éclater, de la joie du combat tout proche. Je me demande momentanément comment cela serait que d'être autre que je suis, de me

sentir fragile, de me sentir mortel. Sujet à la crainte et aux caprices de la chance. Je ne peux pas le concevoir. Et pourquoi devrais-je ne serait-ce qu'essayer ? Je suis ce que je suis et n'accepterai jamais une autre voie. Je me détourne, pars rejoindre mes disciples.

Un bruit venant des arbres sur ma droite. Je me retourne, ma hache se lève. Huit ennemis surgissent du bosquet, épées luisantes dans la lumière matinale, ils hurlent leurs cris de bataille. Ils ont cherché à m'attirer dans un guet-apens, à me tuer vilement ici. Mais mes ennemis ne savent pas à qui ils font face, pour avoir envoyé seulement huit des leurs.

Je charge à leur contact. Ma hache chante le chant de la mort tandis que je la fais tourner, elle est apparemment désireuse de taillader la chair, de tuer. Je rugis, hurle ma joie vers les deux, ma voix est un cri terrifiant, rivalisant avec les trompettes amassées. La morsure de la hache pénètre les chairs. Le sang chaud m'asperge…

J'étais étendu au sol. Quelque part.

L'appartement de Buddy, pensai-je. Je roulai sur le côté. Une silhouette se tenait au-dessus de moi, une femme morte, enveloppée dans un linceul funéraire. Je tendis le bras pour saisir ma hache.

Non ! Pas de hache. Qui étais-je ? *Qu'étais*-je ?

« Dirk ? » demanda la morte.

Oui, Dirk. Derek Montgomery, né et élevé à Seattle. Mortel, vulnérable. Pendant un instant, je voulus la tuer, écorcher la peau de ce visage tellement inquiet, l'arracher aux os de son crâne. Comment diable avait-elle pu m'enlever ce que j'avais ? M'enlever à qui j'étais ? Où était ma hache ?

Ma… ma quoi ? La vision de la hache, de l'armure, s'évanouissaient dans mon esprit, devenaient le souvenir d'un rêve, ou le souvenir d'un souvenir. Elle n'avait aucune intensité, rien de la passion qui m'envahissait il y a encore quelques instants.

« Dirk ? » dit à nouveau Buddy. Oui, Buddy. Je la connaissais. Je me connaissais, je savais où j'étais. C'est alors que le sentiment de perte me submergea telle une vague de l'océan. J'avais envie de hurler. J'avais envie de pleurer. Mes yeux se fixèrent furtivement sur le cyberdeck reposant sur

le sol. Un truc scintilla. La puce était encore dans la prise. J'essayai d'atteindre le deck, mais mes muscles ne m'obéirent pas.

Buddy vit ce que j'essayais de faire. Avec une vitesse qui faisait mentir son apparence cadavérique, elle se courba et arracha la puce de la prise. La projeta au sol. L'écrasa du talon, et elle vola en une myriade d'éclats.

C'est alors que je me mis à hurler, et que les ténèbres me submergèrent et me dévorèrent.

Je revins à moi, sachant qui j'avais été « moi-même »… qui j'étais… bref. J'étais encore étendu sur le sol. J'ouvris les yeux.

Il ne pouvait pas s'être écoulé plus de quelques secondes. Buddy était accroupie près de moi, sa main fraîche sur ma joue. Je levai les yeux vers son visage, y vis la peur et l'inquiétude. « Dirk ? » dit-elle une fois de plus. Au son de sa voix, je savais de quelle manière elle posait sa question.

« Oui, » lui dis-je. « Oui, Dirk. » Je fis un inventaire rapide de mes sensations, une sorte de checklist mentale. Mon cœur était toujours empreint de tristesse et d'une sombre sensation de dépression, mais au-dessus de tout cela se trouvait une terrible peur. Je me forçai à me relever et à m'asseoir, baissai les yeux au sol. Oui, les fragments de la puce étaient bien là. Elle était vraiment détruite, elle l'avait vraiment écrasée. Je trouvais cela plus rassurant que je ne l'aurais cru possible.

« Tu vas bien ? » demanda-t-elle.

J'y réfléchis un instant. « Je vais bien, à présent, » répondis-je. Je passai une main dans mes cheveux, me frottai les yeux. J'essayai d'effacer toute trace de ce qui me restait de ce souvenir. « Que s'est-il passé ? »

« J'ai surveillé ton activité cérébrale, » dit-elle. « Elle a…» elle chercha ses mots, manifestement profondément troublée «…*changé.* Anormalement. N'aurait dit un épisode psychotique. Délirant, plus que délirant. Je t'ai débranché. » Elle désigna la fibre optique fixée à la couronne d'épines, que je portais encore sur la tête. Le fil gisait au sol, arraché au cyberdeck. Elle me fixa de ses yeux éclatants. « De quoi as-tu fait l'expérience ? »

J'essayai de me souvenir. Mais le souvenir était trop douloureux – ou, plus exactement, savoir que c'est tout ce qu'il en resterait » était

douloureux – aussi essayai-je plutôt d'oublier. « Un autre monde, » lui dis-je.

« C'était quoi cette puce ? » Elle remua les fragments cristallins de son orteil.

« Ils appellent ça le 2XS. »

« Plus que du BTL ? »

J'acquiesçai. « Combien de temps ça a tourné ? »

Elle haussa les épaules. « Dix, vingt secondes. »

Le temps subjectif m'avait paru bien plus long que cela. J'avais déjà inventorié mes émotions. J'essayai à présent de ressentir mon corps, de vérifier dans quel état il était.

J'étais crevé jusqu'à l'os, comme si j'avais couru un marathon, puis participé à un match de combat urbain, avant de disputer un match de catch avec Neil le barbare ork. Je posai deux doigts sur mon poignet opposé – pas facile, vu la façon dont mes deux mains tremblaient – et comptait dix secondes sur ma montre tout en mesurant mon pouls. Je perdis le compte vers les trente-cinq battements et les dix secondes ne s'étaient pas encore écoulées. Je me souvins des commentaires de Bent concernant le caractère débilitant du 2XS pour le corps, et décidai qu'il avait sous-estimé cet effet par un facteur important.

Une pensée terrifiante me frappa. « Buddy, » demandai-je, « C'est efficace à quel point ce truc ? » Je retirai le câblage à inductance de ma tête.

Elle hocha la tête. « Ça l'est pas, » répondit-elle simplement. « 20 ou 30 %. Peut-être. »

Cette réponse sembla faire empirer les tremblements. « Donc, » dis-je, essayant en vain de maintenir ma voix calme, « si tu fais tourner un truc directement par un datajack, ça aura l'air plus intense ? »

« Infiniment, » dit-elle.

Oh, Bon Dieu. Theresa…

CHAPITRE 15

Dans la voiture, sur le chemin du retour chez moi, le sentiment écrasant de dépression, de perte dévastatrice, m'ébranlait sans relâche et avec une telle violence qu'il me faisait haleter. Les épisodes arrivaient sans prévenir, au moment où je m'y attendais le moins. Au moment où je pensais avoir expulsé l'expérience 2XS de mon esprit et que je pensais être totalement revenu à la normale, elle se ruait à nouveau à l'assaut. Ce souvenir où je savais que mon destin était sous le contrôle absolu de ma propre et indomptable volonté, où je savais que tout ce que je voulais faire était juste, tout simplement parce que je l'avais voulu. Pire encore était la réalisation que je ne ressentirais plus jamais cette certitude et cette puissance presque-divine. Plus jamais de ma vie.

À chaque fois que ce souvenir me frappait, mes mains tremblaient tellement fort que je perdais presque le contrôle du véhicule – j'en *aurais* perdu le contrôle sans les modifications des circuits de conduite réalisées par Quincy. En outre, une question, fugace, papillonnant aux abords de mon esprit, se posait à moi : « Et si je perdais le contrôle ? » Maintenant que j'avais perdu pour toujours ce guerrier puissant dans son armure incrustée de gemmes, qu'importait si je mourais ? La mort serait le seul moyen sûr d'effacer le souvenir de cette perte…

Comme la plupart des gens, j'ai déjà pensé au suicide, mais seulement comme une sorte d'exercice intellectuel. Toujours dans ma tête, jamais dans mon cœur, et j'avais toujours rejeté d'emblée cette solution qui m'apparaissait comme le dernier recours d'un parfait lâche. Mais à présent, lors du voyage de retour vers Purity, le suicide n'était plus une simple pensée, mais une option que j'envisageai au plus profond de mon cœur. Et cela m'effrayait au plus haut point.

« Et si Buddy n'avait *pas* détruit la puce 2XS ? » me demandai-je. Et si je la tenais dans ma main en ce moment, en sachant que tout ce dont j'avais

besoin pour capturer à nouveau ces grandioses sensations était d'insérer la puce dans un lecteur et de brancher le fil sur mon datajack (en présumant que j'en aie un) ? La réponse était aussi simple qu'elle était glaçante. Je lirais à nouveau cette puce, tout de suite. Même si je savais qu'elle foutrait le bordel dans mes ondes cérébrales, me plongerait dans un délire psychotique, me tuerait millimètre par millimètre. *Évidemment* que je la lirais, ne serai-ce seulement que pour échapper aux épisodes dépressifs. Bent avait eu tellement raison en disant qu'une fois que vous touchiez au 2XS, vous ne désireriez plus jamais autre chose. Bon Dieu, vous ne voudriez même plus de la vraie vie.

Et c'était cette horreur que ma petite frangine avait fait entrer dans sa vie, du moins, je le supposai. C'était une puceuse depuis des années, elle avait donc tendance à préférer l'évasion électronique – et elle avait le datajack. Même si elle ne s'était enfiché qu'une unique puce 2XS, pour tester, peut-être, elle serait belle et bien accrochée, dépendante et accoutumée, pour toujours. À quel point la descente dépressive serait-elle pire pour quelqu'un qui s'était enfiché des puces pendant des jours ou des semaines ? À quel point l'attraction du suicide serait-elle plus importante ?

C'était une explication possible pour la disparition de Theresa, et une que je ne pouvais pas écarter, quelle que douloureuse que fut la pensée. Je me rappelai ma conversation avec le bon Dr. Dempsey de la clinique de la Confrérie, essayant de me souvenir de ses termes exacts. Elle avait dit que personne n'avait *été admis* la nuit dernière. Ce qui voulait dire officiellement. Maintenant, est-ce que l'autorité dirigeante de la clinique travaillerait au bureau des admissions ? Très peu de chances. Elle serait auprès des malades, ou dans la salle d'opération, ou dans n'importe quelle salle dont ils disposaient là-bas, tandis que le bureau des admissions était tenu par des employés sans cervelle d'échelon inférieur.

J'entrevoyais un autre scénario. Fitz porte Theresa dans l'entrée de la clinique, pique le badge d'identification comme souvenir, et trace la route pour ne pas être officiellement impliqué. Theresa, souffrant de surcharge 2XS et de dépression postpuçage, part en errant dans les rues, elle se bute peut-être elle-même ou bien se fait buter, ou tout simplement s'effondre dans une ruelle. Le zombie du bureau des admissions n'a rempli aucun des formulaires appropriés, Theresa n'a donc pas été admise officiellement. Le zombie de l'entrée ferait-il un rapport au Dr. Dempsey concernant un tel

cas ? Probablement pas. C'était l'un des moyens d'harmoniser les histoires de Dempsey et de Pud. Si cela s'était passé de cette façon, comme cela pouvait bien être le cas, il faudrait que j'élargisse les paramètres de mes recherches.

Lorsque j'eus regagné ma piaule, la fréquence des épisodes dépressifs avait diminué et leur impact très atténué. Grâces soient rendues à tous les dieux qui puissent exister. Niqué jusqu'au plus profond de moi, je jetai mon manteau sur le fauteuil. Le lit avait l'air chaud et attirant, mais j'avais un truc à faire avant de pouvoir dormir. De plus, je devais l'admettre, l'idée de dormir – et les rêves qui allaient avec – me terrifiait pour le moment. Je vérifiai l'heure à ma montre, 23 h tout juste passées, m'assis devant le télécom et composai le numéro de chez Naomi.

Comme je m'y attendais, je suis tombé sur son système de messagerie vocale – veuillez laisser votre message après le foutu bip. J'ai donc laissé mon message. « Naomi, » dis-je à son image enregistrée, « j'ai besoin d'autre chose, et que tu veuilles bien considérer cela comme un objectif de plus haute priorité que…» J'hésitai, dans le cas où Naomi se serait tout bonnement trompée en pensant que sa ligne n'était pas sur écoute. « L'autre sujet dont nous avons discuté. Ma sœur a disparu, Naomi. Je pense qu'elle a fait un mauvais trip de puce. Qu'elle s'est ramassée. Peux-tu vérifier dans les fichiers pour voir si elle a refait surface ? Rapports d'accidents de la route, victimes de crime. Bon sang, tu sais de quoi je parle. Elle est SINless, ce qui ne va pas aider. Prénoms Theresa Mary. Appelle-moi le plus tôt possible, d'accord ? Je te remercie beaucoup, omae. Je te suis redevable, super redevable. »

Je débranchai la ligne téléphonique, programmai mon réveil pour sonner à 9 h le lendemain matin et me pieutai. Bien que j'aie grand besoin de sommeil, il refusa indéfectiblement de venir tandis que je me tournai et me retournai dans le lit. Une partie de moi en était ravie, j'avais encore peur des rêves que j'aurais pu faire. Je décidai que je pouvais tout aussi bien faire bon usage de ce temps, et passai mentalement en revue les options que j'aurais pu avoir manqué, les autres moyens de retrouver Theresa. La magie, peut-être ?

Je suis ordinaire, et les cercles dans lesquels j'évolue le sont aussi exclusivement. Ce n'est pas que je suis magophobe comme certaines

personnes que j’ai rencontrées. Cela ne concerne que la manière dont elle est pratiquée. Le principal désavantage à tout ceci est que j’ai tendance à penser en termes ordinaires. Ce n’est pas que je ne pense pas à la magie – impossible dans le Sixième Monde – mais elle est rarement au premier plan de mes pensées. Lorsqu’un problème survient, je l’approche toujours d’un point de vue ordinaire et trouve des moyens ordinaires de le résoudre, ne pensant à l’option magique que lorsque rien d’autre ne fonctionne – et encore.

Bref, un mage ou un shaman pourrait-il retrouver Theresa pour moi ? Théoriquement, oui, mais de ce que je sais de la magie impliquée dans ce processus, il ou elle aurait besoin de quelque chose qui fasse partie de Theresa – une mèche de cheveux, un échantillon de peau, du sang, voire un truc important pour elle émotionnellement. Inutile de le préciser, je ne disposais de rien de tout cela. Vu qu’elle avait traîné avec les Night Prowlers, peut-être auraient-ils eux un truc qui pourrait servir. Mais cela impliquerait de s’assurer la coopération d’au moins un Prowler. Étant donné qu’ils avaient essayé de me buter il y a tout juste quelques heures, cela semblait excessivement peu probable. Et Pud ? Aucune chance, pensai-je. Il ne m’accorderait plus aucune faveur, hormis celle à laquelle il avait déjà consenti en me laissant vivre.

La magie semblait conduire à une impasse, du moins en se basant sur mes connaissances limitées. Je me concentrai à nouveau sur des pistes ordinaires lorsque le sommeil m’engloutit tel une vague noire. Je sombrai dans les ténèbres.

Je me réveillai à la sonnerie insistante du télécom. Je vérifiai l’heure. Neuf heures.

Je secouai la tête pour réveiller mon esprit embrumé. Les rêves n’avaient pas été aussi mauvais que je m’y attendais, mais ils n’avaient certainement pas été non plus une partie de plaisir. Heureusement, ils s’estompaient rapidement dans la lumière grise du matin qui filtrait par les fenêtres partiellement polarisées. Je me levai, fis chauffer un plein broc de soykaf au micro-ondes, bus ma première tasse, noir et aussi chaud que je pouvais le supporter afin de provoquer un choc qui me réveillerait totalement.

Que faire aujourd'hui ? Je ressentis le besoin d'appeler Naomi, afin de lui demander si elle avait eu des infos sur Theresa. Ou pour la harceler, je suppose. Ce n'était bien sûr ni raisonnable ni juste. En supposant qu'elle avait les mêmes horaires, elle aurait commencé à travailler à 8 h 30, ce qui voulait dire qu'elle se serait levée environ une heure plus tôt. Elle avait probablement reçu mon message lui demandant de retrouver Theresa à ce moment-là. Quelle que soit l'efficacité de Naomi, il y avait peu chances qu'elle ait accompli des progrès très significatifs, surtout étant donné qu'elle devrait dissimuler ses recherches, non officielles. Non, il fallait que je lui donne plus de temps, qu'importe qu'il soit difficile d'attendre.

Quoi d'autre ? Pas grand-chose. Je pourrais essayer d'avoir des infos sur Yamatetsu, mais Naomi était bien plus douée et mieux équipée que je ne l'étais. Je pourrais battre le pavé dans et autour de Puyallup, à la recherche d'un genre d'indice sur les allées et venues de Theresa. Mais cette suggestion n'offrait, au mieux, que des chances infimes de trouver quoi que ce soit. Il était bien plus probable que tout ce que je trouve soit un Night Prowler ayant envie d'en découdre et que ça démangerait de me buter dans la rue.

Je pesai le pour et le contre afin de savoir si je devais faire un saut au chapitre de la Confrérie universelle de Puyallup, pour avoir une conversation avec le tâcheron des admissions à la clinique, avant de rejeter cette idée. La personne en service à neuf heures ce matin ne serait pas la même que celle qui avait tenu le bureau deux-trois heures après minuit. Impasse.

Mais il fallait que je fasse *quelque chose*. Non, me corrigeai-je rapidement, il fallait que je parle à quelqu'un. Je retrouvai le numéro que Jocasta m'avait donné et émis l'appel.

L'appel fut pris presque immédiatement, mais l'écran resta vide. « Oui ? » C'était la voix de Jocasta.

« C'est moi, » dis-je à l'écran vide.

La vidéo s'alluma et Jocasta apparut. Elle portait une robe de bain en tissu-éponge, et ses cheveux étaient dépeignés. Je fus obligé de sourire. C'était la première fois que je la voyais sans son apparence de corporatiste parfaitement soignée. Et, pour être honnête, je trouvai qu'elle semblait plus

belle comme ça. Plus vulnérable et plus humaine. Je branchai ma propre caméra vidéo.

« B'jour, » dis-je.

Elle baissa les yeux vers sa robe de bain, en resserra le revers, un peu embarrassée. « Oui, en effet. » Ses yeux se posèrent alors dans les miens. « Des nouvelles de votre sœur ? » demanda-t-elle.

Je fus surpris – et me sentis mieux – que ce soit sa première question. « Rien de bon, » dis-je, avant de lui faire un bref récapitulatif de ma journée chargée d'hier. Le seul truc dont je ne lui parlai pas fut mon accrochage avec les Prowlers.

Lorsque j'eus terminé, elle me regarda, une expression de choc sur le visage. « Ce 2XS m'a tout l'air d'être une sérieuse saloperie, » dit-elle. Elle hocha la tête, et eut l'air de frissonner. « Je n'aurais pas eu le cran de l'essayer. » Je haussai les épaules. « Je comprends pourquoi vous êtes aussi inquiet pour votre sœur, toutefois, » continua-t-elle. « Que faites-vous d'autre afin de la retrouver ? »

Je lui parlai de Naomi, sans donner son nom, bien sûr, insinuant que mon contact dans la Star était un homme. « Cela paraît bien, » dit-elle. « Avez-vous pensé à la magie ? »

« Je ne connais aucun mage personnellement, » dis-je. « Et je ne sais pas s'il pourrait m'aider de toute manière. Il faut avoir un truc lié à la personne, non ? »

« Seulement pour la magie rituelle, je crois, » dit Jocasta après un instant de réflexion. « Certains esprits peuvent suivre astralement une personne. Le seul élément nécessaire est que le mage ait une image mentale de la personne. »

« Je ne savais pas cela, » dis-je doucement. Cela me fit un peu peur, cela signifiait que j'étais loin d'être autant en sécurité que je le croyais. « Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ? »

Elle haussa les épaules. « Je ne suis pas une experte. Je ne fais ça qu'en dilettante au mieux. Vous devriez parler à Harold. »

« Restez en ligne, » dis-je. « Vous faites ça en dilettante ? Êtes-vous en train de me dire que vous êtes mage ? »

Elle eut de nouveau l'air embarrassé. « Non, » dit-elle, « je suis du côté chamanique. Mais je ne suis pas une chamane. J'ai… j'ai un soupçon de pouvoir, pas plus, et je n'ai pas été instruite sur son fonctionnement. »

« Pourquoi ne l'avez-vous pas dit avant ? »

« L'occasion ne s'est jamais présentée, » dit-elle en haussant les épaules.

« Parlez-moi de cela. Que pouvez-vous faire ? Ça pourrait être important. »

Elle haussa de nouveau les épaules. « Je ne peux pas faire grand-chose, » dit-elle lentement. « Mais parfois je peux ressentir les choses. C'est… » Elle hésita, et il était facile de voir qu'en parler la rendait mal à l'aise.

« Continuez, » dis-je d'un ton rassurant. « Ça m'intéresse. Vraiment. »

Elle était silencieuse et, à la manière dont ses yeux dansaient, je pouvais dire qu'elle était en plein débat intérieur. Finalement, elle acquiesça et commença, « Vous voyez la manière dont la plupart des enfants ont des amis invisibles ? J'en avais une aussi. Lolita avait toujours de nombreux amis, mais… » Elle hocha la tête, mettant fin à cet enchaînement d'idées. L'espace d'un instant, je vis Jocasta petite fille, avec la même expression vulnérable qu'elle avait à présent dans les yeux.

« J'étais plus à l'aise toute seule, je crois, » dit-elle. « J'avais dix ans lorsque je me rendis compte pour la première fois que… » Elle hésita de nouveau, et essaya une autre tactique. « Nous avons grandi à Arbor Heights. J'étais dehors à me promener – se promener était plus sûr alors que cela ne l'est à présent – et je faisais semblant de me promener avec Sarah. » Elle rougit et baissa le regard. « Sarah était mon amie invisible. » J'acquiesçai, mais ne dis pas un mot.

« Je marchais le long d'une artère principale. Sur Marine View. Je m'en souviens aussi clairement que si c'était hier. Nous étions le dimanche matin, je crois, la première journée vraiment chaude de l'été, et il n'y avait pas beaucoup de circulation. J'étais en train de traverser la route au carrefour. En faisant attention aux signaux lumineux, » ajouta-t-elle avec un rapide sourire. « Il y avait un homme qui traversait avec moi. Il me rappelait beaucoup mon père. Il m'a sourit, me dit que c'était une belle journée pour

une promenade. Nous étions à mi-chemin de la rue lorsque je l'entendis. » Sa voix se perdit dans le silence.

« Continuez, » l'incitai-je.

« Nous étions à mi-chemin de l'autre côté, » dit-elle à nouveau, « et j'ai entendu une voix juste à côté de moi. « Jocasta, » disait-elle. Je l'entendais aussi clairement que, eh bien, que quoi que ce soit. J'ai cru que c'était l'homme au début, mais ce n'était pas la voix d'un homme. Ce n'était pas la voix d'une fille, non plus, pas vraiment. Puis la voix parla de nouveau : « Jocasta. » J'ai levé les yeux vers l'homme, mais il n'avait pas l'air de l'avoir entendue. Il continuait simplement à avancer.

« Et soudain, je sus – je veux dire, je savais vraiment – que c'était Sarah qui avait dit cela. » Elle haussa les épaules. « Je sais que cela n'a aucun sens, et cela en avait encore moins alors. Mais j'étais sûre que c'était Sarah. J'avais peur, mais je savais qu'il fallait que je quitte la rue. Je me suis retournée et suis revenue sur mes pas en courant jusqu'au bord du trottoir. L'homme regarda par-dessus son épaule. Il était perplexe, il était sur le point de dire quelque chose… »

Je pensais savoir ce qui allait arriver ensuite.

« La voiture surgit rapidement du virage, » dit-elle. Sa voix était presque un chuchotement, et je voyais le souvenir de cette terreur dans ses yeux. « Une Acura Turbo noire décapotable. Je la vois encore. Basse, proche du sol, elle aurait eu l'air rapide même si elle avait été à l'arrêt. Elle a percuté l'homme, il n'eut absolument pas le temps de réagir. Elle le percuta bille en tête, si fort que son corps vola à vingt mètres, et je sus qu'il était mort. Le conducteur commença à ralentir comme s'il allait s'arrêter. Mais il accéléra de nouveau et s'enfuit simplement. Je n'ai pas pu bouger pendant je ne sais combien de temps, alors que la foule se réunissait et que la police arrivait. Je savais que si j'avais continué à avancer, si Sarah n'avait pas prononcé mon nom, je serais aussi morte que cet homme. Ce qui me faisait peur plus que toute autre chose. »

Je suis resté silencieux quelques instants lorsqu'elle eut terminé. Je pouvais facilement m'imaginer la jeune Jocasta, probablement très convenable et tirée à quatre épingles, ses cheveux cuivrés coupés *de la même façon*, se tenir sur le bord du trottoir, ses yeux gris emplis d'une

compréhension allant au-delà de son jeune âge. « Avez-vous jamais compris ce qui s'est passé ? » demandai-je finalement.

« Je n'en ai jamais été sûre, » répondit-elle. « Je ne peux que faire une supposition. Je pense que, d'une façon ou d'une autre, sans le savoir, j'ai invoqué un esprit. Peut-être était-ce mon besoin d'avoir une amie qui l'a appelé, la force de mon désir que Sarah soit réelle. Mais… je ne sais pas. »

« Que s'est-il passé ensuite ? » demandai-je.

Elle haussa les épaules. « J'ai grandi, » dit-elle simplement. « Et naturellement, je ne me suis plus laissée aller à penser à Sarah. Lorsque je me rappelais cette journée, j'avais toutes sortes d'explications éminemment logiques pour expliquer ce qui s'était passé. Vous voyez le genre : j'avais entendu de manière subliminale la voiture en approche et la voix de « Sarah » n'était qu'une manifestation de mes propres instincts. Ce genre de conneries. » Elle sourit. « Je suis toujours étonnée par la facilité avec laquelle nous nous mentons à nous-mêmes.

« Lors des dix années suivantes, j'ai changé, » continua-t-elle. « J'ai commencé à ressentir ce… cette *parenté* avec la terre, c'est la meilleure façon dont je peux l'expliquer. Comme si nous étions… liés, mon âme et la terre. » Elle gloussa. « Lorsque j'ai une idée en tête, je deviens parfois obsédée par elle. J'imagine que c'est ce que j'ai fait à ce propos. Lolita avait commencé à m'appeler « peau rose », et papa… eh bien, papa est arrivé à détester l'intérêt dont je faisais preuve à l'école pour la biologie et ces autres matières « pas nettes. »

« Et c'est ce qui m'a conduite à opter pour la néo-écologie à l'UPS. J'ai obtenu ma licence et enchaîné sur un master. C'est là que j'ai rencontré Harold. »

Elle avait déjà mentionné ce nom. « Qui est Harold ? »

« Harold Moves-in-Shadows, » dit-elle. « Un Makah, chaman Chien et l'un des meilleurs néo-écologues qui soit. Il fut mon directeur de thèse. » Au ton de sa voix et à la lueur dans ses yeux, j'aurais parié qu'il avait été plus que cela. Mais je ne dis rien, naturellement. « Il a reconnu que j'avais quelque chose en moi, » poursuivit-elle, « quelque chose dans mon aura. Il a dit que je possédais une trace de pouvoir et que j'avais le potentiel de devenir chamane. »

« Vous l’êtes devenue ? »

« J’ai essayé de suivre la voie, » dit-elle lentement. « Plus pour faire plaisir à Harold, je pense, que parce que je le voulais réellement.

J’ai adopté son totem, Chien, et ai essayé d’apprendre ce qu’il voulait bien m’enseigner. » Elle haussa les épaules. « Je n’ai jamais été très loin. Probablement parce que c’est une voie que vous ne pouvez emprunter que si vous êtes mu par le désir, et je n’eus jamais ce désir. J’ai toujours été plus intéressée par les exigences intellectuelles de la néo-écologie que je ne l’ai été par… eh bien, par ce charabia magique. Et j’imagine que j’en ai finalement voulu à Harold pour avoir essayé de me transformer en quelqu’un que je n’étais pas. »

« Vous vous séparés à cause de cela, » hasardai-je.

Elle leva les yeux vers moi. Ils me lancèrent des éclairs pendant un instant, puis la colère fut remplacée par un amusement ironique. « Suis-je si transparente ? » dit-elle. « Vous avez raison, bien sûr. Nous nous sommes *effectivement* séparés à cause de cela. Mais nous avons continué à travailler ensemble, et nous le faisons encore à l’occasion, nous sommes toujours de proches amis. »

« Qu’avez-vous appris sur la magie ? » demandai-je.

« Qu’est-ce que je peux faire, vous voulez dire ? » Elle gloussa doucement. « Vraiment pas grand-chose. Je peux parfois analyser l’astral. Pas toujours, et généralement quand je le veux le moins. Et c’est à peu près tout. J’ai invoqué un esprit une fois, bien que Harold m’ait probablement plus aidé qu’il ne veut le laisser croire. Mais l’esprit est resté dans le monde physique suffisamment longtemps pour me foutre une frousse de tous les diables. » Elle réfléchit un instant. « Vous voulez que je parle à Harold ? »

Je réfléchis à sa suggestion. « Pas maintenant, mais merci de l’offre. Peut-être si les voies ordinaires s’avèrent des culs-de-sac. Je préférerais ne pas impliquer qui que ce soit si je n’y suis pas contraint. »

Jocasta accepta cela avec un signe d’assentiment. « Qu’allez-vous faire en attendant ? »

« Attendre, » dis-je en haussant les épaules.

« Qu’en est-il de – comment l’appelez-vous ? – X ? »

« Même chose. Mon contact à la Lone Star est également en train de se renseigner sur Yamatetsu. Lorsque j'en aurai appris plus, peut-être en saurai-je plus sur ce que nous pouvons faire. »

« Je suis une bonne chercheuse, » précisa-t-elle. « Je peux creuser un peu, aussi. »

Je réfléchis à cela un instant. « Peut-être, » dis-je lentement. « Vous devrez être très, *très* prudente. Si Yamatetsu est véritablement impliquée dans ce foutoir, ils auront des programmes de surveillance sur tout ce qui s'y rapporte, de près ou de loin, il y aura des programmes glace et peut-être même des deckers pour garder les données vraiment juteuses. »

« Je ne toucherai à rien qui concerne Yamatetsu elle-même, » dit-elle vivement. « Je ne suis pas stupide. Mais un principe de recherche scientifique stipule que vous pouvez apprendre beaucoup sur un processus inconnu en étudiant de quelle manière il affecte des processus que vous comprenez *déjà.* »

Je levais les mains en un geste apaisant. « C'est vous l'experte, » lui dis-je. « Ne vous faites simplement pas tuer. » J'hésitai, puis ajoutai, « Ce serait bien dommage. »

Son expression dure s'adoucit. « Ce n'est pas dans mes plans immédiats, » me dit-elle. Ses lèvres s'arquèrent en un sourire à la fois fatigué et chaud. « Je vous suggère de suivre aussi votre propre conseil. Bonne chance avec Theresa. » Et sur ce, elle était partie.

CHAPITRE 16

Méfiez-vous de l'eau qui dort dit le dicton. Je n'y ai jamais vraiment cru, sachant que l'eau qui dort est stagnante le plus souvent, mais il s'adaptait vraiment bien à Jocasta Yzerman. Elle était presque l'opposée exacte de Lolly, et pas seulement dans l'apparence. Lolly avait toujours montré au monde un visage doux et vulnérable, mais la véritable femme derrière cela était aussi froide et acérée qu'un scalpel. Jocasta, de son côté, m'avait montré un côté froid et cassant lorsque nous nous sommes rencontrés elle, son laser de visée et moi. Je l'avais rangée alors dans la catégorie chienne corpo coriace et sans une trace d'humanité. Mais, à présent, j'étais passé derrière le masque – non, elle m'avait montré ce qui se cachait derrière le masque. Je la voyais plus humaine et compréhensive – vulnérable – que Lolly ne l'avait jamais été. De plus très-curieux en plus très-curieux, comme le disait Alice.

J'étais étendu sur le lit, regardant fixement le plafond, à souhaiter que le temps passe plus vite. La matinée avait été longue et le début d'après-midi encore plus. Je m'étais promis de ne pas appeler Naomi avant 15 h 30. Il était 15 h à présent, cela faisait une demi-heure qu'il l'était, du moins j'en avais l'impression. Finalement, j'abandonnai – au diable les promesses – et roulai sur le lit afin de me relever sur mes pieds. Je composai le numéro de la ligne directe de Naomi, et passai les secondes avant que la connexion soit établie à écrire le scénario de mon approche. Pas de D'Artagnan cette fois, au cas où quelqu'un en aurait compris la signification.

L'écran s'éclaira, mais pas avec l'image de Naomi. La femme dont l'image apparut était plus vieille d'une décennie, vêtue d'un uniforme de la Lone Star. Dans le service de Naomi, les employés ne portaient pas d'uniformes. C'était quoi ce bordel ?

Le visage de la femme aurait pu être taillé dans la pierre. Lorsqu'elle ouvrit la bouche pour parler, j'avais l'impression que sa mâchoire était sur

charnières. Le mouvement ne fut communiqué à aucune autre partie de son visage. Ses yeux étaient comme le silex. « Relations publiques de la Lone Star, » dit-elle.

Je coupai immédiatement la connexion, revérifiai le numéro que j'avais composé. Oui, c'était bien le numéro de Naomi. « Peut-être que le commutateur téléphonique de la Lone Star a eu une crise ? » me dis-je à moi-même. Mais je n'y croyais pas.

Je jetai mon manteau sur mes épaules, descendis le rue presque en courant pour trouver un foutu téléphone payant qui fonctionnait, pas facile dans les Barrens. Celui que j'avais finalement trouvé avait un capteur vidéo intact, je le démolis donc avec la crosse de mon arme, au grand amusement des deux punks des rues qui observaient le spectacle. Je composai ensuite le numéro de Naomi à nouveau.

Et eut à nouveau droit à la tronche de pierre, et à son « Relations publiques de la Lone Star. »

« Ouais, euh, yo, » dis-je, rendant ma voix plus râpeuse. « Je suis, euh, je veux parler à Naomi Takahashi. »

« Je suis désolée, » dit Tronche de pierre, d'une voix qui n'était pas désolée du tout. « M^lle^ Takahashi est indisponible. Qui la demande ? »

« Un pote à elle. » Je fouillai dans mes souvenirs, à la recherche d'un nom du passé qui n'éveillerait aucun soupçon. « Gerry Moore, » dis-je, citant le nom d'un mec de notre époque à la Lone Star, un gars qui avait été transféré à D.C il y a deux ou trois ans. « Je suis en ville pour quelques jours et je voulais la voir. Vous pouvez me connecter ? »

« Veuillez mettre en marche votre caméra vidéo, » ordonna Tronche de pierre.

« Je suis sur un téléphone payant, » lui dis-je. « Quelqu'un a éclaté la caméra. »

La femme tendit la main hors-cadre, sans doute pour activer une trace sur l'endroit où je me trouvais. Je sentis la peur me faire un nœud froid au ventre.

« Écoutez, » dis-je, en luttant pour ne pas faire paraître ma tension à travers ma voix, « je peux parler à Takahashi ou pas ? »

Elle jeta un coup d'œil vers le bas, lisant probablement mon numéro de RTL sur un affichage dissimulé. Elle saurait que je disais la vérité à propos du téléphone payant. Tous les téléphones publics dans la région de Seattle ont un neuf en tant que troisième chiffre. « Je suis désolée, » me dit-elle à nouveau. « M^lle^ Takahashi a été tuée dans l'exercice de ses fonctions. »

Le monde sembla devenir noir autour de moi. Je m'affalai lentement en avant jusqu'à ce que mon front repose contre le plastique frais de la cabine.

« Êtes-vous toujours là ? » dit Tronche de pierre. Je la vis tendre la main pour mettre fin à la communication.

Je repris une apparence de contrôle par un effort de volonté. « Quand ? »

« Je ne suis pas autorisée à divulguer cette information pour le moment. »

J'avais envie d'attaquer, de passer la main à travers le téléphone et d'étrangler cette foutue connasse qui ne voulait rien dire. Je voulais la hache de bataille que j'avais maniée hier. « Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? » hurlai-je. « Elle bosse aux foutues *archives*. Comment peut-on se faire tuer dans l'exercice de ses fonctions aux *archives* ? Tuée par un foutu crash disque ? Un accident de clavier ? »

Tronche de pierre restait totalement impassible à ma colère. « Il y a eu récemment des incidents terroristes dirigés contre la Lone Star et ses employés, » expliqua-t-elle froidement. « M^lle^ Takahashi a perdu la vie dans un tel incident. La cérémonie commémorative aura lieu mardi, mais puisque vous n'êtes pas un membre de la famille proche… »

J'abattis mon poing sur le bouton Déconnexion, suffisamment fort pour fissurer le plastique durci. Elle était morte, la Naomi aux yeux en amande éclatants et au rire facile. Et je l'avais tuée, j'en étais persuadé.

Je quittai la cabine, et me mis à marcher dans les rues d'un après-midi de Purity. Je ne savais pas où j'allais, ni ne m'en souciais particulièrement. Mon esprit était embrasé par un mélange bouillonnant de colère, de tristesse et de culpabilité. Je grinçai des dents tellement fort que je sentais les muscles de ma mâchoire être presque en voie de subir des crampes. À marcher seul dans les Barrens, je savais que je représentais une tentation pour les déchets de la rue qui seraient ravis de me tuer pour me piquer mes

bottes ou mon manteau. D'une certaine manière, je souhaitais que quelqu'un fasse un geste contre moi. Pas par pulsion de mort, bien que j'imagine que ma propre mort aurait été une forme d'explication. Non. J'espérais qu'on essaierait de me sauter dessus pour pouvoir me décharger de ma colère sur un autre, pour tuer quelqu'un, tout comme quelqu'un – X – avait tué Naomi.

Ce ne pouvait être qu'X. Bien sûr, il aurait pu y avoir eu quelques incidents terroristes à l'encontre des gens de la Lone Star, et il y avait probablement *eu* des morts. Mais la coïncidence était trop grosse. J'envoyais Naomi à la recherche d'infos un peu sales sur Yamatetsu, et *comme par coïncidence*, elle se fait tuer dans un attentat terroriste ? Non. Elle avait creusé trop profondément, s'était trop approchée d'un truc important.

Évidemment qu'elle avait creusé trop profondément. J'aurais dû le savoir. Naomi était une bonne chercheuse, la meilleure que j'ai jamais connue. Elle aurait creusé aussi profondément que la discrétion le permettait, avant d'aller encore plus profond, avertissement ou pas avertissement. Elle aurait continué de creuser jusqu'à atteindre les données juteuses, ou jusqu'à ce quelqu'un ou quelque chose – une CI, peut-être – mette un terme à son avancée. Y mette un terme par la mort. C'était peut-être X qui avait pressé la détente ou avait activé le truc qui a mis fin à sa vie, mais c'était moi qui l'avait tuée. *Bordel !*

Sans me rendre compte consciemment vers où mes pas m'emmenaient, je fus de retour sur les marches menant à ma piaule. Il fallait que je fasse *quelque chose*, mais quoi ?

Peut-être Naomi avait-elle trouvé quelque chose, pensai-je en refermant la porte derrière moi et en laissant tomber en boule mon manteau sur le sol. Elle avait peut-être gardé un enregistrement de ses résultats, ou au moins des pistes qu'elle avait suivies. Elle n'aurait sûrement pas gardé de tels enregistrements sur sa machine au travail, elle les aurait conservés dans son télécom chez elle. Peut-être même avait-elle asservi son système domestique à celui de son boulot – un peu de la même façon que mon télécom d'ici était asservi à celui d'Auburn. Ça valait le coup d'essayer.

Je m'assis à mon propre télécom, composai le numéro de Buddy. Après le bip, je me mis à hurler dans le micro. « Buddy ! Buddy, Bon Dieu. Si tu

es là, décroche. C’est foutrement important. »

Rien, absolument aucune réponse. Si elle était en train de decker en ce moment, il se pourrait bien qu’elle ne se rende même pas compte de l’appel entrant. Comment diable allais-je faire pour attirer son attention ? Rien ne me venait à l’esprit. « *Buddy !* » hurlai-je de nouveau, en ressentant un sentiment affreux de futilité. Hurler devant un écran de télécom vide, qu’y avait-il de plus inutile ?

Et puis soudain, l’écran n’était plus vide. Il y avait une image dessus, pas une image vidéo normale mais un truc qui ressemblait à une animation par ordinateur de résolution moyenne et au rendu tridimensionnel. Je vis une belle jeune femme aux cheveux d’ébène, portant une élégante robe vert laser. Je la reconnus immédiatement : l’icône de Buddy dans la Matrice. Qu’est-ce que c’était que ce bor… ?

Il me fallut un moment, et puis je réalisai ce qui était en train de se passer. Buddy était bien branchée sur la Matrice, mais d’une façon ou d’une autre avait pris conscience de mon appel. Elle avait décidé d’y répondre pour des raisons qui lui sont propres, mais pourquoi se rendre la tâche difficile en se débranchant et en déplaçant son sac à viande jusqu’au télécom ? Pourquoi faire un truc aussi gauche lorsque tout ce qu’elle avait à faire était de détourner quelques électrons ici et là le long des lignes qui reliaient son télécom à la Matrice ? Un tour astucieux.

« Qu’est-ce que c’est ? » dit d’un ton cassant la voix de Buddy à travers le haut-parleur. La bouche de l’icône n’avait pas bougé. J’imagine que Buddy avait décidé de ne pas gaspiller de cycles machine en animant l’image plus qu’il n’était nécessaire. « Je suis occupée. »

« Naomi est morte, » dis-je. Les mots s’étranglèrent presque dans ma gorge.

« Naomi ? »

Et puis je me souvins, Buddy n’avais jamais rencontré Naomi. « Une amie proche, » lui dis-je. « Quelqu’un qui voulait dire beaucoup pour moi. » Buddy ne répondit pas, elle attendit simplement ce qu’elle savait qui viendrait ensuite. « J’ai besoin de ton aide. »

« Quoi ? »

« J’ai besoin de savoir comment elle est morte. Les données seront dans le système de la Lone Star. »

« La Lone Star encore, » gronda presque Buddy. « Tu n’en demandes pas trop, tu crois ? »

« Ce ne sera pas si difficile, » dis-je, presque sur le ton de la prière. « Je veux en savoir plus sur l’opération de camouflage, car il y en a certainement une. De plus, à quoi sert d’étouffer ses affaires si on enterre ses mensonges si profondément que personne ne peut y accéder ? »

Elle réfléchit à cela pendant une fraction de seconde. « Peut-être, » laissa-t-elle échapper.

« Les trucs qu’il me faut seront dans les fichiers du service des Relations publiques, » me dépêchai-je d’ajouter. « Un minimum de glace là-bas, s’il même y en a, hein ? »

« Peut-être, » répéta-t-elle. Une autre pause d’une fraction de seconde. « Tarif normal ? »

« *Double*, » lui dis-je sans réfléchir. « Mais il me faut les infos rapidement. »

L’icône brillante ne fit pas un geste, mais j’imaginais Buddy en train de hausser les épaules. « Ce sont tes nuyens. »

« Il y a autre chose. »

Elle renifla. « Évidemment qu’il y a autre chose. »

« Un télécom est branché à cette ligne. » Je composai le numéro personnel de Naomi et le transmit à Buddy. « Peux-tu pénétrer le télécom et télécharger les fichiers de données ? »

« Le télécom de Naomi ? » demanda Buddy.

« C’est ça. »

Encore une autre pause, plus longue même – presque deux secondes, une éternité pour Buddy. « Elle te filait un coup de main. » Ce n’était pas une question.

Mes yeux me brûlèrent. Probablement à force de regarder l’image à haute intensité de Buddy, me dis-je. « Oui, » dis-je doucement.

« Je le ferai, » répondit-elle immédiatement. « Double tarif pour la Lone Star, rien pour le télécom. Je rappellerai. » L'image brillante disparut.

J'avais envie d'aller me cacher au fond d'une bouteille et ne pas en sortir jusqu'à ce que le monde soit un monde meilleur. J'avais envie de charger sur mon foutu cheval blanc et de passer une épée au travers de quelques gosiers. J'avais envie de pleurer comme un enfant sur l'épaule de Jocasta. J'avais envie de trouver un genre de con qui ne me regarderait pas de la bonne manière pour pouvoir réduire en poudre ses misérables os. Et, pensée plus intense et plus effrayante que tout le reste, j'avais envie de me perdre dans la pseudo-réalité de la puce 2XS.

Je ne fis, bien sûr, aucune de ces choses. Pas vraiment, excepté un bonne lampée de whiskey pour me calmer les nerfs. Je m'assis simplement et attendis que Buddy me rappelle. Ce fut difficile, mais je m'abstins même d'appeler Jocasta juste pour parler. Comme pratiquement tout le monde, j'ai le signal d'appel sur mon téléphone, mais je ne voulais pas risquer que Buddy raccroche d'impatience plutôt que d'attendre que je change de ligne.

Il était 18 h tout juste passées lorsque le télécom sonna. Un revirement rapide, mais ces deux heures m'avaient parues être des années. J'appuyai avec force sur la touche Réception avant que la première sonnerie ne soit même terminée.

Buddy apparut sur l'écran. La Buddy en chair et en os, pas l'icône vêtue de lumière laser. « Qu'est-ce que tu me rapportes ? » demandai-je immédiatement.

« Le rapport sur la mort de ton amie, » répondit-elle. « Paré à recevoir ? »

J'ouvris un fichier de capture et lui dit : « Tu peux envoyer. » Le rapport n'était pas long, bien moins d'un mégapulse de données, et la transmission ne prit qu'une seconde ou deux. J'avais envie de le parcourir immédiatement, mais je ressentais l'impatience de Buddy. Elle voulait en finir avec cette histoire et revenir à ses propres affaires, quelles qu'elles soient. « Merci, » lui dis-je. J'insérai mon créditube, attendis tandis qu'elle procédait à la déduction appropriée, c'est-à-dire une grosse déduction. « Et son télécom ? »

« Rien. »

Je fronçai les sourcils. « Je ne sais pas exactement ce que je devrais rechercher, » dis-je lentement. « Peut-être devrais-tu simplement me transmettre tout ce qui s'y trouvait et…»

« Il n'y avait rien, » répéta-t-elle sèchement. « Le stockage du télécom était vide. Totalement vide. Aucun programme, aucune donnée. Tout comme une nouvelle unité qui attend qu'on lui installe le système d'exploitation. Quelqu'un m'a devancé. »

« Quelqu'un a tout effacé ? »

« C'est ce que j'ai dit. »

« Est-ce qu'il faut absolument être là en personne, » demandai-je, « ou est-ce qu'on peut le faire par la ligne téléphonique ? »

« Par la ligne. »

« Quelle difficulté ? »

« Aucune, » dit-elle. « Une fois la sécurité du télécom pénétrée, faut simplement ordonner un effacement complet. »

« Et quelle résistance a cette sécurité ? »

« Aucune, » répéta-t-elle. « N'importe quel decker digne de ce nom peut la passer. »

J'abattis mon poing si fort sur la table que le télécom se souleva. « *Bon Dieu*, » grondai-je. « Elle avait *bien* trouvé quelque chose, alors. »

« C'est probablement ce qui l'a tuée, » dit Buddy, se faisant l'écho de mes pensées.

« Ouais, bon, » marmonnai-je, ne voulant pas insister non plus ni sur cela ni sur ma propre culpabilité. « Merci, Buddy. »

« Ouais. Désolée pour ton amie. »

« Je le suis aussi, Buddy. »

Je mis fin à la communication et ouvris le fichier que Buddy m'avait transmis. Comme je m'y attendais, elle avait copié le rapport en entier, en-tête Lone Star et tout. Buddy n'avais jamais été du genre à faire son travail à moitié, en particulier si elle était payée double. Le rapport était très simple, l'incident qu'il décrivait horrible à l'extrême. Naomi était arrivée

tôt au travail, soi-disant pour rattraper le retard accumulé dans le service. À environ 9 h 30, elle avait pris l'ascenseur pour descendre à la cafétéria du personnel au dixième étage, et remonta au trentième étage par l'ascenseur quinze minutes plus tard. Ça ressemblait à une pause soykaf normale de la Lone Star. Deux autres travailleurs se trouvaient dans la cabine avec Naomi et leur témoignage constituait une grande partie du rapport.

Ils passaient tout juste devant le vingtième étage lorsque quelque chose se matérialisa dans la cabine d'ascenseur. Les deux témoignages variaient de façon drastique – prévisible – mais certaines caractéristiques correspondaient. D'abord, la *chose* était une créature bipède, clairement pas humaine ni métahumaine et, en second lieu, elle était terrifiante. La chose n'accorda aucune attention à l'un ou l'autre des témoins, mais attaqua violemment de son bras et arracha littéralement la tête de Naomi de ses épaules. Et puis elle disparut. Fin du spectacle. Personne ne savait ce qu'était cette chose, ni d'où elle venait, ni – plus important pour la Lone Star – comment elle avait traversé les défenses arcaniques de l'immeuble du quartier général. La conclusion officielle était qu'un groupe terroriste avait décidé de faire chier la Star en introduisant une sorte de vilain esprit – un esprit des cités, conjecturait le rapport – pour causer la panique. Naomi Takahashi était morte tout simplement car elle se trouvait, par pure malchance, dans les parages.

Tissu de conneries. Pourquoi un terroriste disposant d'un esprit des cités et voulant tuer quelqu'un, n'importe qui, s'emmerderait à diriger le monstre sur un foutu ascenseur au vingtième putain d'étage ? Mieux valait envoyer l'affreux dans le hall d'entrée voire vers les étages de bureaux. Et si vous êtes assez con pour choisir un ascenseur, pourquoi ne pas maximiser l'effet en butant *tout le monde*, hmm ? Non, la mort de Naomi était une exécution. Particulièrement inhabituelle et sale, mais une exécution néanmoins. Elle avait interrogé la mauvaise base de données ou avait accédé au mauvais fichier, et un genre de mage assassin de chez Yamatetsu avait envoyé sur place son animal familier afin de la réduire au silence.

Raisonnons encore un peu plus loin. Ce supposé « mage assassin » était probablement X lui-même. Je savais déjà que X était magiquement actif, mon visage sur la caméra de sécurité de l'immeuble de Lolly l'avait prouvé. Pourquoi émettre l'hypothèse qu'il y avait plus d'un meurtrier

magiquement actif ? Le principe du rasoir d'Occam (avec lequel je trancherai, joyeusement et avec un plaisir évident, la gorge d'X).

Yamatetsu. Ce devait être elle la clé. Il fallait que j'en sache plus sur la compagnie. Le pourquoi et le comment, ainsi que le qui. La corpo avait quelque chose, quelque chose de suffisamment important pour justifier de tuer – et de continuer à tuer – afin de la protéger. Il fallait que je découvre ce que c'était. Et que je trouve ensuite un moyen de faire tomber X – de même que la totalité de Yamatetsu, s'il fallait en passer par là.

Et il fallait que je le fasse moi-même. Je n'enverrai plus d'amis faire le sale boulot, risquer leur tête pour moi.

Mais comment ? Je luttai avec cette question le reste de la soirée, jusqu'à tard dans la nuit, mais n'y trouvai pas de réponse totalement satisfaisante. Je me réveillai mal foutu le lendemain matin – trop de stress, trop peu de sommeil – mais me forçai à sortir du lit et à me remettre au télécom.

Une chose à la fois. Je ne savais rien de la Yamatetsu Corporation, mis à part ce que Buddy m'avait brièvement exposé. Il était temps de remédier à cela. Point de départ, les réseaux de données publics.

La plupart des entrées des réseaux de données parlaient des opérations internationales de Yamatetsu. Mon Dieu, c'était un monstre. De son quartier général de Kyoto, son influence s'étendait pratiquement partout dans le monde : l'Aztlan, l'Europe, l'Union (enfin la désunion) soviétique, et même, à ce que l'on disait, Tir Tairngire. Elle possédait ou contrôlait plusieurs centaines de corpos plus petites dans pratiquement chaque industrie – automobile, transformation des produits alimentaires, électronique, hôtellerie, armements, tourisme, et ainsi de suite – et disposait d'au moins une participation financière minime dans un millier de plus. Son chiffre d'affaires était indisponible (pas foutrement étonnant), mais à en juger par toutes les informations sur lesquelles j'avais *réussi* à mettre la main, je me figurai que ses bénéfices annuels dépassaient le PNB de nombreux petits pays. Je l'admets, cela ne voulait pas dire grand-chose pour moi, les questions financières n'étant pas mon fort. Une comparaison plus significative serait de dire que Yamatetsu avait l'air d'être presque *aussi grosse* que Mitsuhama. Et je n'en avais jamais même entendu parler avant il y a deux ou trois jours. C'était terrifiant.

Yamatetsu avait fait des investissements limités à Seattle, relativement parlant. Elle possédait le City Center Building, à l'angle de Pike et de la Cinquième, et c'est là que se trouvait son siège local. À partir de là, son équipe de direction, menée par le vice-préz Jacques Barnard, contrôlait le destin de seulement une dizaine environ d'entreprises locales et d'environ trois mille employés. Pipi de chat, menue monnaie, une simple bagatelle.

La corpo disposait également d'une installation secondaire à Fort Lewis. En fait, à en juger par la description du réseau de données, il semblait que Yamatetsu possédait son propre petit parc industriel caché au milieu des arbres. De façon prévisible, aucune des bases publiques ne proposait un quelconque indice quant à la nature des travaux effectués dans cette installation périphérique, mais il n'était pas si difficile de le deviner. Que trouve-t-on dans le quartier de Fort Lewis en général ? Des forces armées, voilà ce qu'on y trouve, bonhomme. Fort Lewis abrite la Seattle Metroplex Guard, la base aérienne de McChord ainsi que les installations d'entraînement et les quartiers d'habitation de presque vingt forces de sécurité corporatistes (comprenez « armées privées »). Ajoutez à ceci le fait que n'importe quelle corpo adore se trouver aussi près que possible de son marché potentiel. Je me figurai que j'y trouverais l'ISP de Yamatetsu, la division qui développait et vendait la technologie amplificatrice du SPISES.

J'ai essayé de partir un peu à la pêche aux infos sur le vice-préz Jacques Barnard. Connais ton ennemi, ce genre de conneries. Mais – sans surprise – il n'y avait rien sur lui dans aucune des bases de données auxquelles j'avais accès. Pas d'adresse email, pas de numéro de RTL. Vraisemblablement, quiconque voulait entrer en contact avec Barnard connaissait déjà, soit le moyen de le faire, soit était mis en relation avec lui par le biais du QG à Seattle de Yamatetsu.

D'accord. J'avais donc épuisé cette source d'informations. Quelle était la prochaine étape ?

Je me rassis et réfléchis une fois de plus à tout cela. Qu'est-ce que je recherchais exactement ?

X, hurlait une partie de mon esprit. X, que je puisse le tuer.

Mais comment comptai-je m'y prendre pour le retrouver ? C'est ce que se demandait la partie plus logique de mon cerveau. En supposant qu'X

fasse partie de Yamatetsu – ce qui n'était toujours qu'une supposition, bien que foutrement bonne – où se situait-il, ou elle, dans la hiérarchie ? Ou, pour poser la même question d'une autre manière, d'où venait l'arrangement Sutcliffe ? Du niveau du vice-préz ? Ce qui voulait dire que la structure entière de Seattle appuierait ses actes ? Ou – de l'autre côté du spectre – d'un chef de produit ambitieux prêt à faire n'importe quoi pour faire avancer sa carrière ? Je prenais peut-être mes désirs pour des réalités, mais j'avais tendance à plus pencher pour l'échelon le plus bas du spectre. Si quelqu'un se trouvant au niveau du vice-préz, ou même Barnard lui-même, avait passé cet arrangement, il n'y aurait eu aucune couille, et je ne serais plus là pour m'inquiéter de la situation.

La question demeurait donc en suspens, comment retrouver X ? Je ne savais rien sur lui, ou sur elle… Mais X en savait beaucoup trop sur moi.

Je répugnais à réfléchir en ces termes, mais si j'avais réellement l'intention de retrouver X, étais-je prêt à risquer ma propre tête pour ce faire ? Comme je n'avais pas hésité à le demander à Naomi, se moquait une voix perverse au fond de moi. La vérité était que je ne voyais simplement aucune autre manière de faire.

D'accord, passons à la tactique, alors. Je sortis le télécom de son état de veille, vérifiai le statut de l'appartement de Naomi Takahashi. Selon les états de location, à sa mort le bail en incombait à ses parents. S'ils ne faisaient rien pour le renouveler, le bail expirerait le 31 décembre. Qu'ils l'aient renouvelé ou pas, l'appartement serait vide pendant environ un mois. Ce qui en ferait un parfait lieu d'exécution. Tout ce que j'avais à faire était de laisser traîner quelques indices comme quoi je squattais là-bas, et descendre X lorsqu'il viendrait me tuer. Simple.

Simple, peut-être, si X avait été quelqu'un d'ordinaire, un autre voyou de la rue armé d'un flingue. Le problème était que je savais qu'X était magiquement actif. Et qu'il faut combattre le mal par le mal.

CHAPITRE 17

Comme la plupart des habitants des Ombres, j'ai toujours considéré que les fixers étaient un mal nécessaire. Je n'aime pas avoir affaire à des intermédiaires, et je ne supporte pas de donner un pourcentage qui attise les rivalités entre les gens comme moi tout en restant lui-même à l'abri dans l'ombre. Je réservais généralement un mépris particulier pour les fouines comme Anwar, indépendamment du fait qu'il avait négocié la plupart de mes boulots les mieux payés depuis un an et demi. Aujourd'hui, toutefois, j'étais ravi de savoir qu'il existait.

Jocasta Yzerman mise à part, que je ne comptais pas, je ne connaissais aucun magicien. Mais il m'en fallait un, et vite. Si j'envisageais sérieusement d'attirer X dans un piège, je ne devais pas oublier la manière nettement surnaturelle dont Naomi était morte. Si une autre horreur monstrueuse comme celle-ci devait à nouveau se pointer, je ferais mieux d'être prêt à faire face à une telle menace. Et cela voulait dire que j'avais besoin d'un mage.

Anwar devait être de particulièrement bonne humeur : il ne me pompa que 300 nuyens pour le nom et les coordonnées, ainsi que 73 nuyens supplémentaires pour lui passer un coup de fil préliminaire afin d'établir ma bonne foi. Une affaire.

Le nom qu'il me donna était celui de Rodney Greybriar, situé suite n° 5 au 1766 Galer Street, dans le quartier de Capitol Hill. Pas de numéro de RTL, apparemment Greybriar préférait parler affaires en personne. Je n'étais pas spécialement ravi à ce sujet, mais je devais admettre qu'Anwar n'aurait jamais joui d'une carrière aussi longue et profitable s'il avait trahi ses clients de façon régulière.

Capitol Hill donnait une impression anachronique, presque bohème, en contraste total avec le reste de la conurb. En fait, pendant que je conduisais sur Galer à la recherche d'une place de parking, j'aurais presque pu croire

que je me trouvais quelque part très loin de Seattle Downtown. Les immeubles étaient un mélange follement hétéroclite de structures datant des années 1980 et de complexes d'appartements contemporains allant de l'habitat ouvrier sans âme aux immeubles de classe moyenne donnant l'apparence de la sécurité. L'immeuble de Greybriar, le 1766 Galer Street, était l'un des premiers. Conçu comme un immeuble de tradition, son rez-de-chaussée s'enorgueillissait de néons amoureusement restaurés qui l'identifiaient comme le Fitness Connection Aérobics Center. Les enseignes étaient encore en place, mais la salle de sport avait été il y a bien longtemps divisée en quatre appartements de taille studio. La suite 5 se trouvait au deuxième – et dernier – étage, couvrant apparemment la moitié de la surface au sol. Pas mal, pensai-je. Il semblerait qu'on se fasse un bon paquet de nuyens dans le bizness de la magie.

Une voiture quitta une place de l'autre côté de la route, en face de moi, je franchis donc rapidement la ligne centrale et la pris, une femme entre deux âges dont le regard s'était posé sur la même place me gratifiant au passage d'un salut fait avec un seul doigt. Je refis ensuite à pied le trajet d'une moitié de pâté de maisons qui me séparait de l'immeuble de Greybriar. La suite n° 5 disposait d'une entrée privative, semblait-il, un escalier étroit s'élevant de la rue. En montant l'escalier raide, je desserrai mon Manhunter dans son holster. Pas la peine de prendre de risques.

La porte menant à la suite n° 5 ne comportait ni affichage ni sonnerie. Je balayai l'embrasure de la porte du regard, le plafond au-dessus d'elle, même le sol, mais ne remarquai aucun signe d'un quelconque équipement de sécurité. Pas de caméras, pas de senseurs, absolument rien. Les mages n'ont peut-être pas besoin de conneries de ce genre, pensai-je, en ayant subitement très froid. Je tendis la main pour frapper à la porte.

Et une voix au creux de mon oreille me fit me figer sur place. « Vous devez être M. Dirk, » dit la voix. Une chaude voix de contralto, nettement féminine, le genre de voix dont, normalement, j'adore avoir le murmure dans l'oreille.

Mais pas en ce moment. Je me retournai, en recherchant la provenance, ma main se baissant pour me saisir de mon arme. Je fis volte-face tellement vite que je me catapultai presque en bas des escaliers raides. Tout cela en vain. Il n'y avait personne.

Ce qui rendit la situation encore plus troublante lorsque cette même voix attirante gloussa près de moi. Fais chier, je savais à présent pourquoi je ne traînais pas avec les magiciens. « Assez joué, » dis-je d'un ton cassant.

La voix répondit immédiatement, d'un ton contrit. « Je suis désolé, M. Montgomery. Je ne voulais pas vous effrayer. Veuillez entrer. Rodney vous attend. »

La porte s'ouvrit sans le cliquetis préliminaire des serrures et des loquets qui se déverrouillaient. J'avais toujours l'impression d'avoir le cœur logé dans la gorge, aussi le renvoyai-je donc à sa place avant de pénétrer dans l'entrée. La porte se ferma derrière moi dès que je l'eus franchie. Je me retournai à nouveau.

Cette fois, il y avait quelqu'un. Une saisissante blonde, svelte, vêtue d'une longue robe allant jusqu'au sol – une toge ? – vert jade qui contrastait parfaitement avec le lustre de ses cheveux lui tombant jusqu'à la taille. Ses mains chastement tenues derrière son dos ne faisaient qu'accentuer sa magnifique silhouette. Elle était grande, le haut de sa tête atteignait mon front, et me regardait avec de grands yeux, d'un vert presque incroyable. Une esquisse de sourire ondulait sur ses lèvres. « Je suis vraiment désolée, » dit-elle, le même savoureux contralto que précédemment. Mais oui tu l'es, voulus-je dire, mais je m'abstins de dire quoi que ce soit. Ses yeux pétillaient d'amusement et, pour la première fois, je me rendis compte qu'ils étaient assortis à sa robe. « Mais vous avez joliment sursauté, » dit-elle doucement. « Veuillez entrer. » Elle fit un geste de sa main élancée.

La porte principale de la suite n° 5 s'ouvrait dans un petit couloir, ressemblant plus à une antichambre. Je m'avançai à grands pas, laissant la blonde verrouiller la porte – si cette précaution était nécessaire ici – et pénétrai dans la partie principale de l'appartement.

J'imagine que je m'attendais à ce que l'appartement soit au niveau de celui de Buddy, sombre et véhiculant une impression de claustrophobie, empli d'un désordre confinant à la dévastation, avec pour seule différence des bidules magiques remplaçant les bidules de haute technologie. Des fétiches ou des amulettes, ce genre de conneries, j'imagine. Des jarres contenant des yeux de lézard et des orteils de grenouille. Et des bouquins, des bouquins, des bouquins partout : des grimoires poussiéreux arborant des

symboles cabalistiques sur leurs couvertures, avec des poignards rituels ornementés comme marque-pages.

Perdu. La suite n° 5 était légère et aérienne, décorée selon un plan ouvert qui tirait le meilleur parti du sentiment d'espace. Les meubles étaient rares mais attrayants – et coûteux – dans le style Scandinave rétro. Ils étaient également parfaitement disposés, faisant ressembler l'endroit à une gravure sortie d'un bric-à-brac de décoration intérieure. Plusieurs œuvres d'art pendaient aux murs, la plupart étant des abstractions géométriques. L'endroit était impeccable, rien de déplacé et pas un morceau de l'anatomie d'un lézard ou d'une grenouille en vue.

La pièce dans laquelle je me trouvais était en forme de « L » et je me tenais au début du côté le plus long. Un angle menant sur la droite abritait le reste de la pièce. Et ce fut de derrière cet angle que j'entendis une voix – masculine, cette fois – prononcer : « M. Dirk, je suppose. Venez donc me rejoindre, s'il vous plaît. »

Je tournai à l'angle, me dirigeant vers la voix. Décorée tout aussi artistiquement que le reste, cette « aile » ressemblait plus à un bureau. Des étagères de livres bordaient deux des murs, bien que je n'y visse pas un seul grimoire perclus de moisissure. Un télécom haut de gamme se tenait contre le troisième. Au centre de la pièce, un bureau, dans le même style aux lignes épurées que le reste des meubles, sur lequel se tenait un autre ordinateur. Sous cet angle, je ne pouvais voir exactement ce qui apparaissait sur l'écran mais cela ressemblait à la conception que j'avais d'un pentacle.

Un elfe était assis derrière le bureau et, derrière lui, la blonde vêtue de vert. J'examinai les alentours. Aucune porte ne menait à la partie bureau, et il était physiquement impossible qu'elle soit arrivée avant moi depuis l'entrée. Je lançais un regard furieux à la blonde, grinçai des dents et fit le vœu de ne plus jamais refaire d'affaires avec des mages.

Le sourire poli de l'elfe s'évanouit lorsqu'il vit l'expression sur mon visage. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, ne sachant apparemment pas que la blonde était là. « Amanda, » la gronda-t-il, « je te demanderais de cesser de tourmenter notre invité. »

Amanda baissa la tête, elle avait l'air pétrie de remords, comme une enfant désobéissante. J'avais tout d'abord évalué son âge comme étant

équivalent au mien, mais je devais maintenant admettre que je pourrais facilement m'être trompé d'une dizaine d'années. « Je ne faisais que m'amuser, Rodney, » chuchota-t-elle.

L'elfe se radoucit. « Je sais cela, » dit-il. « Mais l'amusement et les affaires font rarement bon ménage. Laisse-nous à présent. Nous parlerons plus tard. »

Amanda acquiesça, me décocha un sourire aux dents tellement éclatantes qu'il coûterait une vache de note en électricité, puis se volatilisa. Là vous me voyez, là vous me voyez plus.

Avant que je ne puisse faire de commentaire, l'elfe me sourit ironiquement. « Je tiens à m'excuser pour Amanda, » dit-il. « Sa, hum, vivacité nuit parfois à ses bonnes manières. » Il se leva et fit le tour du bureau pour me rejoindre, main tendue. « Je suis Rodney Greybriar, M. Montgomery. »

Je lui serrai la main et examinai l'elfe. Il était petit et trapu pour un elfe, deux ou trois centimètres de moins que moi, mais avec des épaules presque aussi larges. Il avait d'épais cheveux châtain foncé. À la différence de la plupart des elfes, ils étaient bouclés et il les portait à hauteur d'épaule sur l'arrière et plus court sur les côtés, mettant en valeur la pointe de ses oreilles. Son visage était plus large que celui de l'elfe moyen aussi, avec une mâchoire carrée. Il portait un pantalon noir et des bottes assorties, une chemise blanche boutonnée au col, et une veste noire bien coupée. Sur les deux revers brillaient des broches d'argent arborant des symboles peu familiers, et probablement arcaniques.

« Notre ami commun, Anwar, dit que vous avez besoin de mes services, » poursuivit Greybriar. « Et, si je peux l'ajouter, il vous soutient de solides références. À présent, comment puis-je vous être d'une quelconque assistance ? »

Pour la première fois, je prêtai attention à la voix de l'elfe. Légèrement plus aiguë que je ne m'y serais attendu vu sa carrure, avec un net accent anglais (« véritable ou emprunté ? » me demandai-je). L'effet général était quelque peu précieux, presque efféminé.

Je restai silencieux un instant, prenant le temps d'exprimer ma requête de la meilleure façon possible. Greybriar sembla mal comprendre mon

hésitation. « J'espère sincèrement qu'Amanda ne vous a pas, hum, troublé trop profondément, » dit-il, une réelle préoccupation dans la voix.

« Elle ne m'a pas troublé, » rectifiai-je. « Elle m'a presque fait me pisser dessus. C'est qui d'ailleurs ? »

L'elfe se détourna, un peu troublé lui-même peut-être, à moins qu'embarrassé ne soit plus approprié. « Amanda me, hum, tient compagnie. » Il me jeta un coup d'œil de sous sa tignasse de cheveux bouclés, et ses yeux en amande se plissèrent, exprimant une sorte d'humour pince-sans-rire. « Bien que je n'ai pas toujours, ni complètement, le choix, pourrais-je ajouter. » Je tiquai à ces mots mais il hocha la tête. « Ce n'est pas en raison de l'orientation sexuelle de l'un ou de l'autre, » expliqua-t-il à la hâte. « Les choses seraient très différentes si Amanda étaient humaine ou métahumaine. »

C'était la dernière chose à laquelle je m'attendais qu'il dise. « C'est quoi alors ? » demandai-je.

Greybriar sourit, avant de glousser sèchement. En dépit de moi-même, je me retrouvai à apprécier l'elfe à l'accent britannique. « Une très bonne question, » admit-il, « et une question qui m'a pris un certain temps avant que j'y trouve une réponse. Voulez-vous ? » Il fit un geste en direction de la salle de séjour en forme de L, me désignant le divan d'un autre mouvement de sa main. « Prenez un siège, s'il vous plaît. » Pendant que je m'asseyais, il s'installa lui-même dans un fauteuil. « Un rafraîchissement ? » me proposa-t-il. Je ne pus résister. « Du thé ? » demandai-je innocemment.

L'elfe sourit de nouveau, sourire que je trouvai contagieux. « À dire vrai, je préfère la bière à cette heure de la journée. »

Je hochai la tête. « Rien pour moi, » dis-je. « Vous parliez d'Amanda. »

« Oui, oui j'étais en train d'en parler, n'est-ce pas ? » Il s'installa plus confortablement dans son fauteuil. « Amanda est ce que l'on connaît dans certains cercles sous le nom d'anima, un esprit libre, » dit-il lentement. « Je pense qu'elle est une certaine variété d'esprit des cités, bien qu'elle ne parle jamais de telles choses. »

« Mais comment, » commençai-je, avant que mes paroles ne se perdent dans le silence. « Comment… ? » Je fis un vague geste de la main.

« Eh bien, » sourit Greybriar. « Je ne suis pas exactement sûr moi-même des tenants et des aboutissants de la situation. Encore une fois, Amanda est très… prudente… sur ce dont elle parle et ce dont elle ne parle pas. Elle a commencé, hum, à rôder dans le coin, l'on pourrait dire, il y a un peu plus d'un an. Je suspectais au début qu'elle puisse provenir d'une invocation qui aurait mal tournée, mais je me suis trouvé, tout d'abord, incapable et, par la suite, peu enclin à la bannir. Elle est du genre inoffensif, vraiment, bien que son sens de l'humour penche à l'occasion vers l'embarras, en quelque sorte. Mais elle n'a jamais rien fait qui eût pu me causer du tort. Je la considère quelque peu comme une enfant indisciplinée… »

« J'ai entendu cela ! » chanta le contralto d'Amanda, bien qu'elle ne soit visible nulle part.

Le sourire de l'elfe s'élargit. « Vous voyez, » dit-il doucement, avant d'élever la voix et de poursuivre, « … bien que plutôt charmante. »

« Voilà qui est mieux, » répondit l'anima.

Je hochai la tête. « Vit-elle ici ? »

« Pas en tant que telle, » répondit Greybriar. « Elle va et vient plutôt comme ça lui chante. Bien qu'elle semble toujours soigner son apparence lorsque je reçois des invités, que ce soit pour affaires ou pour raisons de socialisation. Il lui arrive aussi d'être un tantinet maladroite à l'occasion. »

Je ne pus m'empêcher de glousser. « Est-ce qu'Amanda est son vrai nom ? »

« Pas son nom véritable, non. Elle a suggéré que je l'appelle ainsi, et cela semble lui convenir plutôt bien, vous ne trouvez pas ? » L'elfe se frotta vivement les mains avant de dire : « Eh bien, passons aux affaires. Que puis-je, exactement, faire pour vous ? »

« J'ai besoin de protection magique, » lui dis-je crûment. « Un peu comme un…» j'hésitai, ne connaissant pas les termes corrects « comme une sorte d'alarme magique anti-effraction. J'occuperai un appartement. J'ai besoin de quelque chose qui empêche quoi que ce soit d'entrer. »

« Je vois. » Greybriar acquiesça, amenant à ses lèvres ses deux mains reliées par le bout des doigts. « Et que croyez-vous exactement qui puisse

venir à l’appel ? »

« Un esprit des cités, je pense. »

Il tiqua, un sourcil relevé. « Ah ? Vous vous êtes mis un chaman à dos, c’est cela ? »

« Pas que je sache. »

« Alors pourquoi un esprit des cités ? »

Je n’avais pas eu l’intention de soulever le sujet, mais il me semblait raisonnable à présent de donner plus d’informations à l’elfe. Je résumai rapidement les événements qui conduisirent à la mort de Naomi, en omettant son nom, naturellement.

Greybriar écouta sans interruption, son front se plissant de plus en plus à mesure que je continuais. Lorsque j’eus terminé, il resta silencieux un instant. Il me demanda alors lentement, « La conclusion officielle a statué que c’était un esprit des cités, c’est cela ? » J’acquiesçai et le front de l’elfe se plissa d’autant plus. « Il est possible que cela ait pu être un esprit des cités, » poursuivit-il, « mais à en juger par la description, j’ai tendance à en douter. »

« Qu’est-ce que c’était, alors ? »

Il haussa les épaules. « Ce pourrait avoir été beaucoup de choses. » Il se pencha vers l’avant, posant ses coudes sur ses genoux, m’observant toujours ardemment de chaque côté de ses mains reliées par le bout des doigts. « À vrai dire, la nature du coupable me trouble moins que d’autres sujets. Êtes-vous familier avec les protections magiques dont se sert la Lone Star ? »

« Non, » répondis-je.

« En termes spécifiques, je ne le suis pas non plus, » admit Greybriar. « Mais je sais très bien de quelle manière je m’y prendrais, et il m’est impossible d’imaginer qu’une organisation comme la Lone Star rogne sur les coûts en matière de sécurité astrale. » Il me fixait d’un regard calme et immuable. « Cette chose, quelle qu'elle soit, n’aurait simplement pas dû être capable de faire ce qu’elle a fait. »

« Attendez, » dis-je. « J’ai toujours cru que si un truc est assez puissant, il peut traverser n’importe quel genre de protection. C’est des conneries ? »

« Non, ce ne sont pas des conneries. La magie fonctionne de la même façon que toute autre chose : il n’existe aucune barrière inviolable. Tout comme les fenêtres pare-balles d’un bureau corporatiste n’arrêteront pas un obus d’artillerie. Mais, pensez à cela, que se passerait-il si vous deviez tirer un obus d’artillerie par la fenêtre d’un bureau corpo ? Seriez-vous ensuite libre d’y pénétrer et d’aller procéder à vos affaires scélérates ? » Je reniflai et Greybriar hocha la tête pour exprimer son assentiment. « Précisément, » dit-il. « Vous auriez déclenché qui sait combien d’alarmes et tout le monde, à moins d’être sourd, serait alerté.

« La même chose serait vraie en pénétrant par la force la protection magique, » poursuivit-il. « La Lone Star a probablement installé des barrières magiques, des runes de garde et, sans aucun doute, des esprits ou des élémentaires en patrouille astrale. Une tentative d’effraction en pleine journée déclencherait certainement des alarmes et alerterait chaque employé magiquement actif de l’immeuble. L’une ou l’autre de ces dernières situations s’est-elle produite ? Non. » Il fit une pause. « Cette affaire est donc bien plus qu’elle ne paraît. »

Exactement comme tout le reste. J’acquiesçai lentement. « Je garderai cela en tête, » lui dis-je.

« Faites donc. » Il se rassit dans son fauteuil. « Quant à vos problèmes de défense, je peux vous aider, mais cela sera coûteux. » J’exprimai mon accord d’un signe de tête. « Des runes de garde en guise de défenses principales, je pense, et un élémentaire de feu en patrouille. Et peut-être un esprit veilleur pour vous alerter au cas où quelque chose engage le combat avec l’élémentaire. Cela vous semble-t-il adéquat ? »

« C’est vous le mage, » lui dis-je.

« Très bien, dans ce cas. Pendant combien de temps aurez-vous besoin de la protection ? »

J’y réfléchis une seconde. « Une semaine, » dis-je. « Pour commencer. »

« Hmmm, » murmura l’elfe a murmuré, « Ce sera cher. Mon tarif normal pour une semaine est de 7 000 nuyens. »

« Fais-lui une remise. » surgit de nulle part l'émoustillant contralto d'Amanda.

Greybriar roula des yeux sous le coup d'une apparente aversion, mais le petit sourire qui ondulait sur ses lèvres semblait plus indulgent qu'autre chose. Intéressant. « Considérant le fait qu'Amanda vous apprécie, » poursuivit-il mielleusement, « je dirais… 5 000 ? » Il attendit qu'une réponse vienne du vide, mais il n'y en eut aucune. « 5 000, » confirma-t-il. « Est-ce acceptable ? »

Je soupirai. Ce n'était pas acceptable, mais c'était toujours mieux que de me faire arracher la tête. « Marché conclu, » lui dis-je. J'effectuai le virement bancaire approprié et lui donnai l'adresse de l'appartement de Naomi.

Sur le chemin vers la sortie, la voix désincarnée d'Amanda chuchota dans mon oreille, « À plus tard, Derek. » J'espérai que non.

Et encore un autre angle de vue, rouspétai-je pour moi tandis que je conduisais en direction du sud-ouest, pénétrant au plus profond de Downtown – la corruption au sein de la Lone Star elle-même. Comment la chose aurait-elle pu passer la sécurité pour buter Naomi autrement ?

C'est alors que je me rappelais que j'avais déjà trouvé des preuves de trucs méchamment suspects au sein de la Star : les fichiers manquants (mais pas effacés) dans le répertoire d'Avatar. Les conspirations à plusieurs niveaux, ça fait chier. Il était bien trop facile d'oublier quelque chose. Je devenais vraiment bien trop vieux pour ces conneries.

Je n'étais pas spécialement impatient d'en arriver à la prochaine étape de mon plan, mais je ne voyais aucune meilleure option à l'heure actuelle. Si je m'en tenais à ma supposition qu'X était un genre de manager d'échelon moyen chez Yamatetsu et qu'il (ou elle) était la personne qui s'était occupé des contacts avec Sutcliffe à Fort Lewis, il me fallait trouver un moyen d'attirer l'attention du meurtrier sans lui donner une quelconque raison de s'attendre à un piège. Pas facile. Il serait encore plus difficile de trouver un moyen de refermer le piège.

« Mais qu'est-ce que je croyais que j'étais en train de foutre ? », me disait une partie de mon esprit, qui me faisait la causette. Est-ce que je pensais réellement que je pourrais faire tomber X ? « Oui », répondit avec

force une autre partie. J'étais complètement dingue. Remonté d'un cran et prêt à rouler.

Je n'avais toujours pas la solution à savoir de quelle manière je ferais sortir X de sa coquille. Mais je comprends suffisamment la façon dont mon esprit fonctionne pour savoir quand je devais lui fournir les infos de fond dont il avait besoin. L'une d'entre elles était une meilleure connaissance de la Yamatetsu Corporation.

Je garai ma voiture dans le parking du Hilton de Seattle, à l'angle de la Sixième et d'University, laissant mon Manhunter sous clé dans la boîte à gants, avant de traverser à pied les trois pâtés de maisons jusqu'au City Center Building au coin de la Cinquième et de Pike. Le quartier général de Yamatetsu à Seattle était un autre immeuble de tradition, construit vers la fin des années 1980 je dirais, son opulence rétro, ambiance fin de siècle, restaurée il y a peut-être une décennie. Je franchis les portes à tourniquet – depuis combien de temps ces trucs étaient-ils d'usage courant ? – en sachant très bien que l'électronique cachée balayait mon corps à la recherche de matériel offensif.

Je me retrouvai alors dans un hall d'entrée carrelé de marbre. Je levai les yeux. Le hall d'entrée était un volume de double-hauteur, plus de dix mètres entre le sol et le plafond, surplombé d'une mezzanine regardant l'entrée en contrebas. Deux énormes cuvettes inversées faites de ce qui devait être du véritable verre pendaient du haut plafond : le turquoise et l'aigue-marine tourbillonnaient ensemble selon un motif artistiquement non-artistique, comme du verre « fin-de-journée ». Les cuvettes brillaient d'une lumière interne, créant une ambiance profondément paisible dans tout l'espace. J'empruntai l'escalator jusqu'à la mezzanine, moquettée de riches teintes sombres plutôt que carrelée de marbre poli. D'antiques meubles époque 1990 formaient de confortables et accueillantes « alcôves de conversation » et, ici et là, des œuvres d'art (contemporaines ou fin de siècle) en céramique, en cristal ainsi que des sculptures délicates étaient exposées dans des vitrines en verre luminescentes. N'importe où ailleurs, j'aurais été persuadé sans l'ombre d'un doute que les objets d'art et les antiquités étaient des copies. Ici, en revanche, au sein de cet environnement élégant, j'étais convaincu qu'ils étaient authentiques.

Je me dirigeai à pas tranquilles en direction du cœur de l'immeuble, composé d'ascenseurs. Sur ma droite se trouvait un petit bar à vin, et tellement tendance, dont les affaires étaient déjà florissantes du fait de corporatistes bien habillés profitant de l'happy hour sur les cocktails. Sur ma gauche, une rangée de petites boutiques, le genre où il faut montrer une preuve de solvabilité en béton pour ne serait-ce que pouvoir passer la porte. Directement devant moi se tenait l'inévitable bureau de sécurité, situé entre les visiteurs occasionnels comme moi et les ascenseurs.

Dans la plupart des immeubles corpo, ce genre de bureau aurait été tenu par un troll au visage impassible serré dans un uniforme de garde de sécurité trop petit. Ici, en revanche, j'y rencontrai une belle et jeune femme élégante portant une tenue que je pris pour être un costume de ville fin de siècle, d'un bleu qui s'harmonisait parfaitement avec les lumières au-dessus. Elle était presque exactement assortie à l'ambiance antique de l'endroit, le seul détail anachronique étant la fibre optique montant du bureau vers son datajack.

Tandis que je m'approchais, elle me salua d'un sourire chaleureux. L'expression ne sembla pas atteindre ses yeux, toutefois. En fait, ces yeux avaient l'air de scintiller de manière très légèrement artificielle, j'imagine que mon image était électroniquement transférée de ses implants optiques modifiés à une base de données de son bureau de sécurité.

« Bonjour, » dit-elle poliment, « puis-je vous aider ? »

Je hochai la tête. « Je ne fais que visiter, » lui dis-je, en lui sortant mon plus beau sourire de touriste ébahi. « Est-ce que tout l'immeuble appartient à Yamatetsu ? »

« C'est exact, monsieur. Un instant, s'il vous plaît. » Elle fit une pause, son regard semblant se perdre dans l'infini. Je me figurai qu'un appel ou un message avait dû arriver par son datajack. Je commençai à m'éloigner, mais elle revint à elle. « Désolé, monsieur, » dit-elle, « Puis-je vous aider à autre chose ? »

Je me sentis soudain mal à l'aise. Ce fut comme si la communication silencieuse de la jeune femme symbolisait tout ce qui se passait. J'étais dans la forteresse de mon ennemi – X – et je le ressentais, un sentiment d'inquiétude, de profonde inquiétude. Je réussis néanmoins à conserver

mon sourire débile en place. « Non merci, » dis-je aimablement. « Bonne après-midi. » Je continuai à avancer, me dirigeant vers l'escalator menant en bas.

« Monsieur. » La voix retentit durement derrière moi. Masculine, et clairement soutenue par une considérable caisse de résonance. Instinctivement, je jetai un coup d'œil en arrière.

L'une des portes d'ascenseur s'était ouverte, révélant trois hommes – un troll, un ork et un humain – portant des uniformes de sécurité vert foncé. Tous trois étaient armés, bien qu'aucun n'ait encore dégainé son arme. J'accélérai la cadence et appelai mon Manhunter de mes vœux. Un groupe de corpos commençait à emprunter l'escalator. Si je pouvais me planquer parmi eux, il y avait des chances raisonnables que personne ne commence à tirer. Je pourrais peut-être en sortir de justesse. De justesse.

« Monsieur, » répéta le troll d'un ton cassant. Je fis deux pas en direction de l'escalator, en commençant à courir…

Et m'effondrais en avant, atterrissant sur le sol moquetté. J'essayai de bouger, mais mes muscles refusèrent de répondre. C'était comme si j'étais un passager dans mon propre corps, et que quelqu'un ait coupé le courant.

J'étais étendu sur le ventre, la joue droite sur la moquette. Mes yeux étaient ouverts, mais je ne pouvais pas les bouger, et tout que je réussissais à voir était mon épaule droite. J'étais encore capable de ressentir la douleur – venant spécifiquement de ma mâchoire, de mon genou et de mes côtes, qui avaient soutenu l'impact lorsque je m'étais vautré – mais c'était bien tout.

Mon champ de vision se déplaça, et je sus que les gardes de sécu m'avaient fait rouler sur le dos. Je regardais leurs visages d'en bas – totalement impuissant. L'humain, petit et mince par rapport à ses robustes compagnons, se tourna vers le troll et dit : « J't'avais dit que je l'aurais. »

Le troll grogna. « Finis ton boulot, » ordonna-t-il.

L'humain pointa son index entre mes deux yeux. « Bonne nuit, » dit-il doucement.

Le rideau tomba, les lumières s'éteignirent, fin du spectacle.

CHAPITRE 18

Je repris conscience aussi soudainement que je l'avais perdue, plutôt comme un interrupteur qu'on allume d'un mouvement de doigt que la lente ascension vers l'état de veille typique du sommeil naturel. À ce moment-là, bien sûr, je me foutais complètement de savoir de quelle manière j'avais repris connaissance, tant que j'étais conscient à nouveau. Je n'avais eu aucun moyen de savoir comment le mage de sécurité – ce que devait être l'humain sournois – allait faire avec son sort lorsqu'il avait pointé son doigt sur moi. Il aurait pu tout aussi facilement me transformer en un putain d'arbre que m'envoyer faire une sieste.

Bon, je n'étais pas un arbre. J'étais réveillé, et mon corps semblait être revenu entièrement sous mon contrôle. Ce qui me faisait une belle jambe à l'heure actuelle.

J'étais dans la banquette arrière d'une voiture de luxe – une Mitsubishi Nightsky, estimai-je – coincé par la masse de deux autres passagers. Le copain à ma droite était un troll, le type à ma gauche un humain, bien que seulement très légèrement plus petit que son collègue. Les deux me dominaient par la taille et j'avais l'impression d'être un enfant en compagnie d'une équipe de combat urbain. Je remarquai que mes cerbères portaient des costumes à la dernière mode.

Lorsque la voiture prit un virage, je me balançai « accidentellement » de l'un à l'autre. Ils ne portaient aucune armure que je pus détecter, rien que les arêtes de leurs muscles bien dessinés et durs comme du fer sous le tissu. Naturels ou augmentés ? Ça n'avait pas grande importance. J'étais convaincu que l'un ou l'autre aurait pu me déchirer en deux sans une goutte de sueur. Aucun des deux ne réagit d'une quelconque manière visible à ma reprise de connaissance, bien que je sache qu'ils en étaient parfaitement conscients. Ces gars-là, dans leurs costards à 1 000 nuyens, étaient des pros sur toute la ligne.

Ce qui me fit me sentir mieux concernant ma situation. Très légèrement. Si ma mort immédiate avait été le but, je n'aurais jamais repris conscience. J'aurais été réduit en purée et déversé dans les égouts ou bien transformé en un foutu palmier en pot qui décorerait le jardin du toit d'un immeuble. Je ne pensais donc pas que je devais sérieusement craindre une balle à l'arrière de la nuque dans une ruelle sombre, pas de suite. Et tant que j'étais en vie, j'avais une possibilité de m'échapper ou, à défaut, de prolonger cette condition.

Naturellement, les perspectives pour le futur proche n'étaient toujours pas spécialement plaisantes. En supposant que mes garde-chiourmes actuels étaient au service d'X – une supposition logique – ils seraient alors en train de m'emmener chez quelqu'un dont la responsabilité serait de découvrir ce que je savais et qui d'autre le savait. Probablement par le biais de nombreux moyens désagréables. Ce qui mettait l'évasion en premier lieu sur ma liste.

Mais aussi tout à fait impossible pour le moment. Je ne pouvais pas bouger un muscle sans que l'un, voire les deux, de mes cerbères monolithiques le sachent. Je n'étais pas armé et totalement surclassé en corps-à-corps. Une barrière polarisée séparait le siège arrière, où je me trouvais, du conducteur dans le siège avant, aucune chance donc d'orchestrer un accident. Pas très prometteur.

« Où allons-nous ? » demandai-je. Aucune réponse, comme il était prévisible, pas même le plus petit geste prouvant qu'ils avaient entendu ce que je venais de dire.

Je jetai un œil aux fenêtres latérales. Elles étaient partiellement fumées, ce qui signifiait probablement qu'elles étaient opaques à quiconque essaierait de regarder à l'intérieur. De l'intérieur, cependant, je pouvais voir l'extérieur, bien que pas de manière nette. Nous étions sur un large boulevard bordé d'arbres. Je n'eus tout d'abord aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions, mais je vis ensuite les allées vallonnés d'un parcours de golf parfaitement entretenu. J'ai vérifié l'heure sur ma montre : il ne s'était écoulé qu'environ une demi-heure depuis que j'étais entré dans le City Center Building. Ce qui m'indiqua où nous étions – en direction du nord-est sur Madison – et me donna une bonne idée de notre destination – le quartier luxueux de Madison Park.

Situé sur la rive du lac Washington, Madison Park était l'une des enclaves luxueuses les plus célèbres – ou les plus tristement célèbres – de la conurb de Seattle. Elle ressemblait au Beaux-Arts Village, mais était encore bien plus que cela, une région de bois, de plages, de collines et comprenant un parcours de golf. Un bon Dieu de parcours de golf ! Combien d'hectares fait un parcours de golf en superficie, tandis que les gens de Redmond et de Puyallup se déchirent entre eux pour une place de deux mètres carrés où squatter dans une ruelle ? Je ne suis ni un communiste rationnel ni un néo-anarchiste, ni membre d'aucun groupe marginal en « iste », mais parfois les disparités entre les deux extrémités de l'échelle socio-économique sont tellement flagrantes que, même moi, je ne peux les ignorer.

Manifestement, si les squatters de Redmond sont prêts à se buter entre eux pour un bout de ruelle, ils ne vont certainement pas respecter un panneau indiquant, « Maintenez les chariots de golf à une distance de 3 mètres du green. » De même, puisque les golfeurs de Madison Park n'ont aucune envie d'enjamber des squatters en progressant à travers les allées, le parcours de golf doit disposer d'une sécurité plutôt significative. En fait, c'était tout le quartier de Madison Park qui en disposait. Lorsque je l'ai précédemment appelée « enclave », j'ai choisi ce mot à dessein.

Pas de mur surmonté de pointes ici, mais les limites de la région étaient protégées. Par de discrets points de contrôle sur toutes les routes menant à l'intérieur, lesdits points de contrôle tenus par des « consultants en sécurité privée » bien armés, bien cuirassés et bien payés – par les propres forces armées et de police de Madison Park en fait. Les bons-à-rien, les visiteurs, les touristes et autres indésirables étaient refoulés avant qu'ils ne puissent pénétrer trop loin dans la sacro-sainte région, tandis que les invités non sollicités qui trouvaient un moyen de contourner les points de contrôle étaient appréhendés et traités de la manière la plus expéditive. Du fait de l'armée privée, en sus de l'application très poussée des lois par la Lone Star, Madison Park avait le taux de criminalité le plus bas de la ville, ainsi que le taux le plus élevé de « suspects abattus en tentant de s'échapper » ou de « morts en tentant de résister à une arrestation. »

Quant aux maisons elles-mêmes, eh bien, la plupart d'entre elles ne sont pas tant des maisons que des manoirs. Généralement situées dans un parc de plusieurs hectares, entouré de hauts murs et patrouillé par des gardes armés ou des animaux de sécurité. Le dicton précise que : « la

maison d’un homme est son château », et les habitants de Madison Park prennent ce précepte très à cœur.

La Nightsky continua en direction du nord-ouest, puis prit à droite. J’ai essayé de voir le nom de rue, mais les panneaux sont tellement discrets à Madison Park qu’ils en sont pratiquement invisibles. J’imagine que le raisonnement derrière est que si vous ne savez pas où vous allez, vous ne devriez pas vous trouver là. Tout ce que je savais était que nous nous dirigions vers l’eau.

Et puis nous avons atteint notre destination. La grosse voiture prit un virage serré à gauche et franchit un énorme portail dans un mur tout aussi énorme. Dès que la voiture fut passée, les grilles commencèrent à se refermer en vrombissant derrière nous. J’aperçus un garde de sécurité en uniforme noir au garde-à-vous pendant que nous passions, portant une mitraillette Heckler & Koch dans la parfaite posture militaire, digne d’une photo.

La voiture s’arrêta en soupirant devant la maison. Mon cerbère humain baissa les yeux sur moi et me dit doucement, « Restons entre gens raffinés, d’accord ? Vous êtes un invité. » Ouais, c’est ça. Il ouvrit alors sa portière et sortit du véhicule, avec une économie de mouvement – de la grâce, même – qui contredisait sa carrure énorme. « Par ici, monsieur, s’il vous plaît » proposa-t-il.

Je glissai le long du siège, ravi de ne plus être entre les deux montagnes de muscles. Essayant de rester décontracté, je sortis de la voiture et jetai un coup d’œil alentour.

Ce n’était pas le moment de tenter de recouvrer la liberté. Mon garde-chiourme humain se tenait à trois mètres de moi. Il ne tenait aucune arme dans sa main, mais avait l’air posé et prêt à l’action, facilement capable de m’arracher la tête. Même si je trouvais un moyen de le mettre hors de combat ou de l’éviter, il y avait également des armes visibles dans les environs proches. Deux gardes de sécurité supplémentaires se tenaient de chaque côté de la porte d’entrée de la maison, leurs mitraillettes ne me visaient pas – pas vraiment – mais elles pourraient se retrouver instantanément en position de tir. Et puis, histoire de river le clou, je sentis une présence vaguement menaçante derrière moi. Le troll était également

sorti de la voiture. Je soupirai, écartant jusqu'à même la plus petite idée de m'enfuir.

Au lieu de cela, j'examinai les lieux. J'estimai la superficie de la cour à plus de dix hectares, elle était artistiquement agencée et évoquait une antique demeure baronniale britannique, ou, du moins, la conception moderne que l'on se faisait. Sur la gauche de la maison se trouvait un court de tennis, tandis que sur la droite, de parfaites pelouses s'étendaient jusqu'au bord du Lake Washington. Un quai de béton armé s'avançait dans le lac depuis la rive, à l'extrémité duquel était amarré un yacht à moteur, vingt-cinq mètres à vue de nez. L'endroit était un cauchemar potentiel en matière de sécurité, du fait de son long rivage, mais j'étais persuadé que le propriétaire avait pris les précautions appropriées.

La demeure elle-même était assortie à la cour. Faite de ce qui semblait être de la pierre grise grossièrement taillée, c'était l'image même d'un manoir du XIX^{e} siècle, jusqu'aux fausses tourelles et aux armoiries au-dessus de la porte d'entrée en chêne noirci. J'essayai d'estimer la valeur de l'endroit, mais abandonnai l'idée. Clairement plus de cinq millions de nuyens, mais combien de plus ?

Mon garde du corps humain fit un geste poli en direction de l'entrée. J'acquiesçai en signe d'aimable acceptation de l'invitation, et commençai à avancer. Les deux briseurs de genoux en costard prirent leurs positions à ma gauche et à ma droite, l'un me précédant d'un pas, l'autre un pas en arrière. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu trouver agréable d'avoir deux gardes du corps attentifs tels que ceux-ci. Mais pas en ce moment, bien sûr. Lorsque je montai les trois marches menant à l'entrée, les deux gardes de sécu porteurs de mitraillettes se mirent au garde-à-vous. Je sourcillai sous le coup de la surprise. Qu'est-ce que je foutais exactement ici ? Ces conneries de dignitaire en visite me mettaient mal à l'aise.

La porte s'ouvrit lorsque j'en approchai et je pénétrai dans un hall d'entrée élégant, garni de bois foncé et d'une moquette d'un riche bordeaux. Un autre garde de sécu en uniforme noir se tenait juste à l'intérieur de la porte, figé de nouveau en un parfait garde-à-vous. Deux armures médiévales complètes bordaient le couloir. Sitôt fus-je passé entre elles, suivi de mes énormes gardes du corps, qu'un fort bip électronique retentit derrière nous. Lorsque je me retournai pour voir ce qui se passait,

des lumières rouges brillaient au travers des visières des deux armures. LA garde de sécu à la porte se dépêcha d'appuyer sur un bouton, coupant les lumières et calmant la sonnerie électronique. Je me demandai un instant ce qui s'était passé, avant de me rendre compte que le bip avait retenti juste au moment où mes garde-chiourmes avaient marché entre les armures. Des sortes de détecteurs d'armes, sans doute.

« Juste un moment, s'il vous plaît, » dit le grand humain, avant de me passer devant. Le troll demeurait derrière. Lorsque l'humain me demanda de bien vouloir le suivre, je n'eus pas beaucoup le choix.

Il me conduisit plus avant dans le couloir, avant que nous n'empruntions une porte sur la droite et une volée de marches qui descendaient. Jusqu'à la chambre de torture du sous-sol ? me demandai-je. Nous tournâmes à un angle et je me rendis compte que j'avais d'une certaine manière raison.

Je me tenais dans l'embrasure d'une porte menant à une grande zone brillamment éclairée, pleine d'un équipement lourd qui avait l'air à la fois menaçant et familier. Il me fallut un moment pour reconnaître le matériel : un circuit Nautilus III ici, un Swim-Ex dans le coin au fond, deux ou trois massives unités Ultra Gym. J'étais dans une salle de sport qui ferait honte à l'immense majorité des clubs de remise en forme.

L'une des machines Ultra Gym était en train de fonctionner. Au milieu de ses bras hydrauliques aux airs de pistons et des cames qui leur répondaient, je distinguai une silhouette humaine. « M. Montgomery, bienvenue, » déclara la silhouette. Une puissante voix masculine, aussi régulière que si son propriétaire était confortablement installé dans une chaise longue et pas en train de faire de l'exercice de toutes ses tripes. « Approchez, je vous en prie. J'espère vous ne vous êtes pas offensé de, comment dire, la tournure inhabituelle de mon invitation, mais je ne pense pas que vous l'auriez acceptée si je vous l'avais offert par les canaux habituels. »

Je m'avançai plus près, remarquant que mes deux corpulents cerbères étaient restés à la porte. M'approchant, je pus voir un peu mieux mon « hôte ». Un homme entre deux âges, mais avec le physique d'un homme de vingt ans, faisant probablement ma taille et ma corpulence. Cheveux courts poivre-et-sel, coupe classique subtilement hérissée montrant le datajack

dans sa tempe. Visage carré, au nez aquilin, impérieux, et des yeux froids. Je me rendis compte, avec un choc, que je le connaissais. Pas personnellement, bien sûr, mais en tant qu'un « M. Johnson » pour qui j'avais effectué un genre de travail de récupération il y a un an.

L'homme avait dû voir sur mon visage que je l'avais reconnu. Il sourit. « Oui, nous nous sommes rencontrés, » dit-il, « mais je ne vous ai pas donné mon nom alors pour, heu, des raisons évidentes. Il est temps d'y remédier. Je suis Jacques Barnard, M. Montgomery. Vice-président général de Yamatetsu Corporation. Je suis actuellement responsable de nos activités à Seattle. »

Il sourit. « J'espère que vous ne prendrez pas mal que je ne vous serre pas la main, mais je suis dans la phase aérobie de ma séance d'entraînement. »

« Je vois ce que vous voulez dire, » dis-je d'un ton égal.

Barnard gloussa. « Je pense que je vais apprécier notre conversation, » remarqua-t-il. Son sourire s'élargit alors tandis qu'une pensée le frappait. « J'ai deux Ultra Gyms, » dit-il. « Peut-être souhaiteriez-vous me rejoindre. »

J'étais sur le point de décliner l'offre, et puis pensai, qu'est-ce qu'on s'en fout ? Si j'étais sur le point de mourir, je pouvais tout aussi bien mourir en forme. « Pourquoi pas ? » Je m'assis sur la selle, mis mes pieds sur les pédales et sanglai la courroie autour de ma taille.

« Je vous suggère le niveau trois, » dit modestement mon hôte.

Je jetai un œil au panneau de contrôle de la machine de Barnard. Il était au niveau dix-huit, sur les vingt possibles, et son minuteur venait de passer les dix minutes. Je lui souris et sélectionnai également le niveau dix-huit. Il avait vingt ans de plus que moi, bon sang. Je saisis les poignées et pressais le déclencheur.

Je n'avais jamais utilisé d'Ultra Gym auparavant, et en l'espace des dix premières secondes, je me jurai de ne plus jamais en utiliser à nouveau. Imaginez faire un cycle rapide de développés, de flexions de biceps, d'épaulés, d'extensions dorsales, tout en alternant simultanément développés jambiers et flexions des cuisses, avec un instructeur troll forçant vos membres à suivre le bon mouvement, avant de vous laisser vous

démerder vous-même avec les poids. Je crus que j'allais mourir. Je relâchai le déclencheur et la machine s'arrêta en ronchonnant. Évitant de croiser le regard amusé de Barnard, je réinitialisai les contrôles pour le niveau trois, avant de presser à nouveau le déclencheur. Beaucoup mieux.

« Il faut un peu de temps pour s'y habituer, » remarqua Barnard.

« Ouais, bon, » je fis une pause, avant de poser la question fatidique, « Que voulez-vous de moi au juste ? »

Barnard garda le silence un instant, comme s'il remettait ses pensées en place. « Vous avez fait du bon travail pour moi l'année dernière, » dit-il enfin. « J'ai apprécié votre professionnalisme et votre, discrétion, dirons-nous. J'ai pensé que je pourrais peut-être avoir à nouveau besoin de vos services à l'avenir, aussi j'ai… eh bien, j'ai décidé de surveiller la suite de votre carrière. » Il gloussa. « J'espère qu'avoir un fan ne vous gêne pas, M. Montgomery. » Encore une fois, sa voix était régulière, absolument pas affectée par ses efforts physiques. L'homme tenait une forme phénoménale.

« Poursuivez, » l'incitai-je.

« Comme je l'ai dit, » poursuivit tranquillement Barnard, « j'ai suivi votre carrière, continuant à être impressionné par vos capacités. Je fus satisfait que vous soyez parvenu à rester hors des griffes de la Lone Star. Cela aurait été une fin de carrière tellement ignoble. »

« Vous m'avez donc fait surveiller. »

« Certainement, » répondit-il sans aucune gêne. « Je fus surpris, effaré et, oui, déçu lorsque j'ai appris que vous étiez impliqué dans le meurtre de mademoiselle Yzerman. Naturellement, c'était à l'époque où je croyais encore que vous puissiez être coupable du crime. » Je jetai un coup d'œil dans sa direction, croisai son petit sourire tranquille. « C'est exact, M. Montgomery, » poursuivit-il. « Je suis à présent convaincu que vous n'êtes pas coupable. »

« Je suppose que vous n'allez pas spécialement vous préoccuper de le dire à la Lone Star ? » suggérai-je.

Il rit. « Si je pensais qu'ils pourraient me croire, je le ferais peut-être. En outre, mon propre avis se base uniquement sur le fait que vous semblez être tellement intéressé par le fait de retrouver le véritable meurtrier. »

« Comment savez-vous cela ? »

« Intérêt professionnel ? » dit-il.

« On pourrait appeler ça comme ça. »

Il y réfléchit un instant. « Savez-vous ce qu'est un veilleur ? »

Je ne le savais pas vraiment, mais je me souvins que Greybriar avait mentionné le mot. « Un genre d'esprit, » répondis-je.

Il acquiesça. « J'ai demandé à un veilleur de, heu, vous observer ces deux-trois derniers jours. Une affaire relativement simple, puisque nous nous sommes déjà rencontrés auparavant et que j'ai eu l'occasion d'analyser astralement votre aura. Bien que, » ajouta-t-il avec un léger gloussement, « j'ai eu quelques difficultés à persuader le petit bonhomme de se charger à nouveau de cette tâche après qu'il ait été chassé par un esprit libre apparemment plutôt intimidant. » C'était forcément Amanda. Je restais silencieux un instant considérant les implications. « Je n'avais pas réalisé que vous étiez un mage, » dis-je enfin.

« Oh, je magicote simplement. Plus un passe-temps qu'autre chose, bien que ce soit parfois un avantage dans les affaires. » Barnard fit une pause et, pendant presque une minute, le seul bruit fut le vrombissement et le sifflement des machines Ultra Gym. Finalement, il dit : « Vous semblez avoir développé un intérêt pour la Yamatetsu Corporation. Pouvez-vous me dire pourquoi ? »

Là, passons aux choses sérieuses. Jusqu'ici tout n'avait été que simples préliminaires, qu'excitation verbale. Nous en étions arrivés à causer bizness. « Curiosité, » dis-je.

Barnard gloussa de nouveau. Il gloussait très bien, cela le rendait presque inoffensif, comme un oncle sympathique.

« Un peu plus que cela, je dirais, » dit-il après avoir bien ri. « Vous vous êtes renseigné sur Yamatetsu en général et sur notre division Integrated System Products en particulier, notre SPISES, les rapports entre l'ISP et l'armée. Vous avez même essayé d'en apprendre plus sur moi en tant que personne. Voyons, ai-je oublié quelque chose ? »

J'éteignis l'Ultra Gym, me dégageai de ses entrailles mécaniques. Si j'étais sur le point de me faire mentalement clouer, je ne voulais pas en plus

être physiquement crevé. « Ça couvre à peu près tout, » lui dis-je.

« Pas vraiment, » rectifia-t-il gentiment. « Je crois me souvenir que vous aviez aussi un intérêt plutôt vif pour Crashcart, ainsi que pour quelque chose qui s'appelle le 2XS. Vous vous êtes tenu occupé. Et, oh oui, » dit-il, « une certaine Theresa Montgomery également, mais je suppose que ceci est d'ordre personnel et n'a rien à voir avec les affaires. Votre sœur, je crois ? »

« Que voulez-vous exactement ? » demandai-je à nouveau.

Le minuteur de la machine de Barnard sonna, il relâcha le déclencheur avant de sortir de la machine. L'un des briseurs de genoux raffiné à la porte lui lança une serviette, qu'il drapa autour de son cou. Sorti de la machine, il était plus petit que moi d'un centimètre ou deux, mais son attitude confiante me donnait l'impression qu'il était plus grand. « Je pourrais vous poser exactement la même question, M. Montgomery. » La voix de Barnard était tranquille, sans aucune trace de menace. « Que voulez-vous donc ? Et pourquoi fouillez-vous dans mes affaires ? Cela me met dans une situation très inconfortable. »

« Pourquoi donc ? » demandai-je. « Vous avez un truc à cacher ? » « Évidemment que nous avons quelque chose à cacher. » Sa voix était calme, ses mots un simple exposé des faits. « Désignez-moi une corporation au succès avéré qui n'ait rien à cacher. Dans la plupart des cas, comme dans le nôtre, ce ne sera pas quelque chose d'illégal. Pourquoi devrait-elle l'être ? Nous générons suffisamment de revenus par des moyens totalement légaux, sans prendre le risque de conséquences juridiques.

« Mais cela ne signifie pas que nous ne souhaitons pas garder nos secrets pour nous – stratégies d'investissements, plans stratégiques, partenariats commerciaux confidentiels. Secrets commerciaux, produits en cours de développement, certaines technologies pas encore prêtes à être lancées. Lorsque nous découvrons que des gens – tels que vous – semblent extrêmement intéressés par nos affaires, nous nous demandons toujours pourquoi et qui vous a engagé à cette fin. Nos concurrents, peut-être ? Nombreux sont les shadowrunners qui gagnent bien leur vie dans l'espionnage industriel. Je me demande forcément si vous avez décidé de suivre ce chemin de carrière également. »

« Pas de l’espionnage industriel, » dis-je prudemment.

« Une affaire personnelle, alors ? » Je ne répondis pas. Il s’approcha de moi, et je sentis une impression de calme détermination émaner de lui. Pas de menace directe ni d’intimidation, mais l’impression que je ferais mieux de ne pas le contrarier si je souhaitais sortir d’ici vivant.

« Écoutez-moi, M. Montgomery, » dit-il. Il parlait d’un ton égal, presque décontracté, mais ses yeux plongés dans les miens brûlaient d’un feu intérieur. « Je ne vous veux aucun mal, c’est tout le contraire, en fait. Tant que vous ne travaillez pas sur quelque chose qui porterait préjudice à mes intérêts. Si vous le deviez le faire, je vous suggérerais fortement d’abandonner cette affaire. Il y a toujours d’autres clients.

« Je veux que vous soyez franc avec moi, que vous me disiez sur quoi vous travaillez. » Il me lança un sourire glacial. « Appelez-ça un échange de bons procédés pour ne pas avoir succombé à la facilité. »

Je savais exactement de quoi il parlait. S’il soupçonnait que j’étais en train de préparer un run sur Yamatetsu, la solution la plus simple aurait été de me buter. Problème résolu. Cette solution simple lui était encore bien trop accessible, naturellement. Rapidement, je passai mentalement en revue ce que je pourrais lui dire, ce qui pourrait le satisfaire sans tout déballer.

« J’essaie de me sortir de la merde, » dis-je enfin. « Comme vous l’avez dit, la Lone Star pense que j’ai buté Lolita Yzerman. » Il acquiesça, avec un intérêt poli. « Je pense qu’elle est morte parce qu’elle a entendu un truc qu’elle n’aurait pas dû. » Je pris une profonde respiration : c’est parti. « Je crois qu’elle a appris quelque chose concernant le 2XS. » Je fis une pause, observant ses yeux à la recherche d’une réaction.

Il n’y en eut aucune. « Oui, le 2XS semble en effet être un fléau dans la rue, » remarqua-t-il nonchalamment « Mais quelle est la raison de votre intérêt pour Yamatetsu ? »

On en était au passage difficile. « J’en ai appris un peu sur ISP et le SPISES, » continuai-je. « J’ai soupçonné un lien entre les deux. » Ses lèvres se retroussèrent en un petit sourire froid. « Oui, » dit-il doucement, « j’imagine qu’il y a une similarité de surface entre les technologies. Et donc, naturellement, vous en avez conclu que la vilaine, méchante

corporation déversait le 2XS dans les rues pour gonfler notre marge bénéficiaire déjà excessive. C'est cela ? »

Je haussai les épaules. « Sans l'ironie, c'est ça. »

Barnard hocha la tête. « Nous avons effectivement une réputation excessive, n'est-ce pas ? » Il redevint sérieux ensuite. « Écoutez, je ne vous dirai ceci qu'une seule fois. Le mandat de l'ISP est de développer et de vendre la technologie amplificatrice du SPISES à l'armée ainsi qu'aux marchés similaires en Amérique du Nord et partout dans le monde. Avez-vous une quelconque idée de la taille de ce marché potentiel ? »

« Pas vraiment, » répondis-je.

« Approximativement dans les milliards de nuyens. Et sans prendre de risques. La technologie fonctionne, et avant que le premier contrat ne soit signé, tout sera solidement protégé par le biais de brevets et d'enregistrements auprès de la Cour corporatiste de Zurich-Orbital. Combien coûte une puce 2XS en comparaison ? 200 nuyens ? 300 ? »

« 300. »

Il eut l'air légèrement surpris. « Oui ? Mais c'est le prix de la rue, » poursuivit-il. « Le fabricant ferait probablement un bénéfice d'environ un dixième de cela. 50 nuyens par puce. Et combien de puces un toxicomane serait-il en mesure de s'enficher avant d'y laisser son cerveau ? Cinquante ? Non, disons cent, bien que je sois persuadé qu'il s'agit d'une énorme exagération. » Je voyais où il voulait en venir par son raisonnement logique. « Bénéfice total, 5 000 nuyens par toxicomane. Ce n'est pas un retour très important, M. Montgomery, en particulier si l'on inclut le facteur de risque très réel de, euh, complications légales. « Il eut l'air songeur. « Ce qui me fait me demander pourquoi le fabricant se donne cette peine. »

« Non, » dit-il, « je vous assure que l'ISP ne s'implique que dans le SPISES, et seulement le SPISES. C'est plus que suffisant pour garder la division complètement occupée pendant la prochaine décennie. » Il soupira « Naturellement, vous n'allez pas me croire à ce sujet. Peut-être croirez-vous le Dr. Skyhill. »

« Hein ? » dis-je, ou un truc tout aussi convaincant.

Barnard sourit de toutes ses dents. « Le Dr. Adrian Skyhill, directeur général de Integrated System Products Division, et un administrateur scientifique de premier ordre. J'aimerais que vous le rencontriez demain. Que vous voyiez à quoi travaille réellement ISP. Je demanderai à sa secrétaire de vous appeler. » Il fit une pause, son sourire s'élargit. « Je vous suggère d'emmener avec vous quelqu'un qui comprenne l'ingénierie biologique et puisse poser des questions intelligentes. »

Je regardai fixement Barnard. « Pourquoi faites-vous cela ? »

Il haussa les épaules, se détournant tout en essuyant la sueur de son front. « Comme je l'ai dit, je ne vous veux aucun mal, et je reconnais et respecte votre ténacité. Vous faites fausse route, mais si je n'arrive pas à vous en convaincre, vous allez continuer à fouiller dans mes affaires. Ce serait inacceptable, et me forcerait à choisir une autre sorte de démarche qui nous serait mutuellement douloureuse. » Il se retourna pour me regarder et je vis autre chose dans ses yeux. « Je vous apprécie, M. Montgomery, et il est possible que vous puissiez m'aider à nouveau dans le futur. » Barnard jeta un œil aux deux pros en costard et fit un signe de tête. J'étais en train d'être congédié.

Mais je n'étais pas encore tout à fait prêt à être congédié. « Une dernière question, M. Barnard. »

Il me lança un regard, visiblement contrarié. Lorsqu'il congédiait quelqu'un, il s'attendait à ce que la personne s'en aille. « Très bien, M. Montgomery, une dernière question. »

« Quel est le lien avec Crashcart ? »

« Officiellement, elle est détenue par ISP, » répondit Barnard d'un ton brusque. « En tant que telle, elle est fondamentalement autonome. J'en sais peu à ce sujet et m'en soucie encore moins. Y a-t-il encore autre chose ? Non ? Alors peut-être nous reparlerons-nous dans le futur. » Il se retourna, très ostensiblement, et se dirigea vers une porte qui menait vraisemblablement au vestiaire. Je me retournai également, me dirigeant lentement vers mes cerbères.

Avant que Barnard ne puisse partir, un téléphone monté sur le mur émit une sonnerie stridente. Me retournant pour jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis le vice-préz jurer et se dépêcher d'atteindre le téléphone.

« Barnard, » l’entendis-je dire, puis un moment après, d’un ton vif, « Quoi ? Bon sang, nous nous chargerons nous-mêmes de la sécurité. Envoyez dès maintenant l’équipe Evanston à ABT, et… »

« M. Montgomery, il est temps de partir. » Le troll se tenait à côté de moi, et sa voix – sa respiration même – noyait ce que disait Barnard. Des ennuis à Chicago, apparemment, et tout aussi apparemment, rien qui ne me concerne.

« T’as raison, » dis-je au troll, « il est temps de partir. » Je suivis mes gardes du corps à l’extérieur, me sentant tout à fait dans la peau d’un chevalier désarmé qui, pour une quelconque raison, avait été autorisé à sortir indemne de la tanière du dragon. Je continuais également à avoir le fort pressentiment qu’il se passait plus de choses que je ne comprenais.

Mais pas de foutu moyen que je me risque à aller demander des réponses à Barnard.

CHAPITRE 19

La division ISP de Yamatetsu se trouve sur Creso Road, près des rives de Spanaway Lake à Fort Lewis. Bel endroit : des centaines d'hectares de forêt luxuriante à caractère persistant, en grande partie laissée intacte par les horreurs de ce que nous nommons en riant la « civilisation ». S'aventurer en voiture dans Fort Lewis, c'est comme un voyage dans le temps, un retour à la fin du siècle dernier et même plus loin, un retour à l'époque où Seattle était une « ville » et pas la mégalopole, la conurb, qu'elle est aujourd'hui.

Creso Road se termine en douceur dans ces bois, menant à un petit parc industriel. À la différence des parcs similaires que l'on peut trouver ailleurs, ou des horribles zones de libre entreprise que j'ai vues lors d'une visite au Québec, cet endroit semblait presque en harmonie avec le terrain qui l'entourait, ce n'était pas une simple plaie infligée à la terre par des gens qui n'en avaient rien à foutre. Je savais qu'il devait y avoir d'importantes forces de sécurité, mais aucune clôture, ni aucune tour de garde, n'était visible de la route, les immeubles eux-mêmes étaient discrets, se fondant dans les courbes du terrain. Le seul inconvénient était les fréquents assauts d'un tonnerre artificiel, le titanique hurlement à déchirer les tympans de l'air torturé lorsque les pilotes stagiaires de l'UCASAF faisaient descendre leurs ESA Stilettos au-dessous du seuil pour jouer à faire des touch-and-go à la McChord Airbase.

Jocasta s'installa plus confortablement dans le siège passager de sa Hyundai-AMC Harmony. « J'ai l'impression d'être en vacances, » remarqua-t-elle en regardant le paysage.

Je n'en avais pas l'impression moi-même, mais acquiesçai néanmoins. J'appréciai qu'elle me fasse suffisamment confiance pour conduire sa voiture, mais les modifs de Quincy me manquaient. À côté de ma pseudo-Jackrabbit, toute autre voiture ne me semblait être qu'une coquille vide.

Après mon entretien avec Barnard, les deux cerbères en costard m'avaient reconduit au Hilton pour que je puisse reprendre ma voiture. Lorsqu'ils me déposèrent, le troll me tendit une carte de visite qui ne montrait que le nom de Barnard et un numéro de RTL. « M. Barnard m'a chargé de vous donner ceci, en cas… d'imprévus. Il espère que vous n'aurez pas de raison de vous en servir, toutefois. » J'ai décidé de la porter tout près de mon cœur, tel un talisman.

Une fois rentré chez moi, j'ai trouvé un message sur ma machine provenant d'une certaine Béryl Hollyburn, assistante de direction du Dr. Skyhill, me confirmant que nous avions, moi et mon invité, un rendez-vous à l'ISP le lendemain à 11 h – c'est-à-dire aujourd'hui. J'ai immédiatement appelé Jocasta. Barnard avait raison sur le fait que j'aurais besoin de quelqu'un avec moi qui puisse poser des questions intelligentes et en comprendre les réponses. Le champ de compétences de Jocasta n'était pas particulièrement la biotechnologie ni l'ingénierie biologique, mais il était plus proche de ce registre que je ne l'étais. En outre, je ne voulais entraîner personne d'autre dans cette histoire.

Un instant : et si, comme je le soupçonnais, notre X meurtrier faisait partie d'ISP ? Est-ce que je n'étais pas en train de nous conduire tous les deux dans un piège mortel ?

Pas vraiment, en déduisis-je (voulant désespérément croire à mon propre raisonnement). Bien que ma confiance en moi ait été temporairement secouée hier, il me semblait toujours logique qu'X se situe à l'échelon moyen de la hiérarchie, et que sa direction ne savait pas ce qui se passait. Nous buter moi et Jocasta lorsque nous serions arrivés à l'installation, ou même sur le voyage aller ou retour, lui attirerait bien trop d'attention superflue de la part de la corpo, encore plus si l'attention provenait de l'extérieur.

Et pour tirer le meilleur parti de ce potentiel d'attention, j'avais préparé un « commutateur de sécurité » avec les informations que je possédais déjà. J'avais écrit un programme simple sur mon télécom qui, à moins que je n'entre manuellement un code d'annulation, balancerait tout que je savais vers trois destinations : Jacques Barnard, Mark Kurtz à la Lone Star et le rédacteur en chef du datafax *Seattle Intelligencer.* En guise de protection supplémentaire, j'ai envoyé à Barnard un message (texte uniquement)

expliquant ce que j’avais fait, et lui suggérant de diffuser ces informations à quiconque il penserait pouvoir tirer profit de les entendre. Il y avait bien sûr des moyens de faire échouer ce genre de précaution, mais ça valait mieux que rien.

Le minimum de confiance en moi que je ressentais commença à s’évanouir lorsque nous approchâmes du portail. Trois gardes en armure de sécurité complète nous observaient de points de vue différents, tandis qu’un quatrième retirait son casque et approchait de la voiture. La lumière fut réfléchie par les cornées argentées de l’homme lorsqu’il nous examina. Ses doigts volèrent alors au-dessus du petit clavier d’un ordinateur de la taille d’une paume, pendant à sa ceinture et branché à son datajack. J’imaginais très bien la minuscule unité en train de transmettre une image de moi téléchargée par ces yeux cybernétiques, et un ordinateur centrale quelque part en train de comparer l’image avec celles d’un fichier « visiteurs autorisés ». Tout a dû correspondre, car il ne fallut que quelques secondes avant que le garde de sécu aux yeux miroir dise : « Bienvenue chez Yamatetsu, M. Montgomery. Suivez la route jusqu’à l’immeuble administratif. Veuillez ne pas procéder à un virage inapproprié. » Il n’alla pas jusqu’au bout de sa pensée – « ou nous vous envoyons en enfer » – mais le sens sous-jacent flottait presque de manière tangible dans l’air. « Bonne visite, » dit-il – de manière quelque peu inappropriée, pensai-je – et s’éloigna de la voiture. La grille sur roues s’ouvrit silencieusement et je fis franchir l’entrée à la voiture.

« Du genre amical, » remarquai-je. Jocasta ne répondit pas, regardant simplement à travers la fenêtre.

La route menant à l’immeuble administratif était bien signalée, ce qui ne laissait aucune excuse raisonnable pour s’en écarter. Il y eut deux ou trois carrefours alternés, menant aux immeubles périphériques, mais chacune de ces intersections était signalée par de grands panneaux lumineux portant la mention Sens interdit en anglais, en kanji et en icônes interlangages. L’immeuble administratif était à presque 500 mètres du portail d’entrée, ce qui voulait dire que le parc industriel d’ISP était plus grand que je ne le pensais.

Nous pénétrâmes dans le parking devant l’immeuble bas et sans fenêtres, et je me garai sur l’un des espaces marqué Visiteurs. Lorsque

j’éteignis le moteur, Jocasta détourna enfin son regard de la vue par la vitre et posa les yeux sur moi. « Je n’aime pas cet endroit, » dit-elle doucement. « C’est comme s’il y faisait » – elle chercha ses mots – « … froid. »

Je lui lançai un sourire rassurant, bien que je ne me sois pas senti excessivement en sécurité moi non plus. « Tranquille, » dis-je d’un ton léger. « C’est une installation de recherches corpo. Pas l’endroit le plus engageant pour y passer du temps. » Elle acquiesça, mais son expression de gêne ne changea pas.

Je réfléchis à cela pendant que nous sortions et nous approchions de l’entrée du bâtiment. J’avais entendu que les magiciens peuvent parfois ressentir la nature d’un endroit, l’équivalent émotionnel du rayonnement radioactif naturel. Les endroits où la souffrance ou l’horreur ont régné auraient un rayonnement particulièrement élevé et très désagréable pour un mage. Ici ? Lorsqu’il a développé sa technologie du SPISES, l’ISP a dû « consommer » des centaines d’animaux de tests, sans aucun doute par des moyens déplaisants. Et elle a implanté plus tard cette technologie déshumanisante dans des sujets humains. Pas étonnant que cet endroit donne une impression froide et désagréable.

La porte d’entrée s’ouvrit en crissant lorsque nous nous approchâmes, nous révélant une zone d’accueil à la fois élégante et presque attrayante, dans le genre corporatiste sans âme. Mobilier contemporain, plaques aux murs indiquant des récompenses civiques, le logo de Yamatetsu – un Y stylisé – sur pratiquement tout. En face de nous se trouvait l’obligatoire bureau de réception, avec la réceptionniste plantureuse assise derrière. Elle leva les yeux vers nous lorsque nous entrâmes et nous baigna dans ce grand sourire générique et accueillant que je commençais à connaître tellement bien. « Bienvenue chez Yamatetsu, » dit-elle, mais à la différence du garde du portail, sa voix donnait presque l’impression qu’elle était sincère. « M. Montgomery, et… ? » Elle sourit à Jocasta, attendant une réponse.

« Et associée, » lui dis-je.

Son sourire ne bougea pas d’un iota. « Naturellement. Veuillez patienter un moment. » Elle pressa une touche sur son bureau et je vis ses lèvres bouger bien que je n’entendis pas un son. Téléphone implanté, supposai-je. Je me demandai nonchalamment de quelle manière ils équiperaient le modèle de l’année prochaine.

Avant même que je me rende compte que la réceptionniste avait terminé, la porte près du bureau de la réception s'ouvrit et une jeune femme elfe apparut. Environ mon âge, petite avec des cheveux foncés et raides, elle avait tout l'air de la parfaite employée. Je la reconnus d'après le message de télécom comme étant Béryl Hollyburn, l'assistante de direction de Skyhill. Sourire glacial sur les lèvres, elle ne me proposa pas sa main à serrer. « M. Skyhill va vous recevoir à présent, » dit-elle d'un ton froid. Elle se retourna et franchit la porte, supposant sans même regarder en arrière que nous la suivrions.

Nous la suivîmes. Dans un couloir corpo classique, brillamment éclairé mais stérile. J'observai la face sud de Béryl, mais trouvai sa démarche comme manquant aussi cruellement de charmes que son attitude. Jocasta remarqua mon examen minutieux et renifla avec un amusement narquois. L'elfe s'arrêta à une porte, y tapa discrètement. Je remarquai la plaque sur la porte : pas de nom, seulement les mots « Directeur. » Une réponse étouffée se fit entendre de l'intérieur de la salle. Béryl ouvrit la porte, s'écarta pour nous laisser entrer.

Et entrer, c'est ce que nous fîmes. Dans un spacieux bureau, archétype du bureau de direction. À la gauche de la porte se trouvait un confortable groupe de conversation se composant d'un divan en cuir et de deux chaises assorties autour d'une table basse recouverte de marbre. Sur la droite se tenait un grand bureau et une crédence. Le groupe de conversation, de même que le reste du bureau, étaient scrupuleusement bien en ordre, mais un désordre confortable ornait le bureau et la crédence, la prérogative apparemment d'un directeur du type qui « prend les choses en main ». Le bureau était arrangé pour rappeler un coin d'immeuble, et bien que deux énormes fenêtres aient semblé être installées dans deux des murs, la vue de ces « fenêtres » n'était pas vraiment une vue sur Fort Lewis. Une mer bleue d'azur clapotait contre une plage tropicale tandis que des palmiers se balançaient sous une brise douce. L'illusion était si proche de la réalité que je m'attendis presque à sentir l'odeur du sel mélangé au parfum des fleurs tropicales. Jocasta et moi restâmes debout à observer le décor, tels des touristes.

L'homme assis derrière le bureau gloussa. « Mon petit plaisir, » remarqua-t-il. « Je trouve que cela me détend. » Il se leva et fit le tour du bureau en tendant une grande main vers nous. « Je suis Adrian Skyhill. »

Je l’examinai tandis que nous échangions une poignée de main. Il était humain, juste un peu plus grand que moi, ce qui lui donnait une taille située juste en dessous des deux mètres, mais sa corpulence le faisait paraître encore plus grand. Sa poitrine était large, son bide confortable. Sur un homme plus petit, ce bide aurait pu être celui d’un obèse, mais sur Skyhill, il paraissait simplement rebondi. Son visage était rond, ses cheveux et sa barbe blonds roux, les deux étant coupés court. Il avait des pattes d’oie autour des yeux et sa large bouche avait l’air d’être naturellement prompte au sourire. Je le détestai dès que je le vis.

Je fis de mon mieux pour dissimuler cette réaction. « Derek Montgomery, » dis-je, répondant à sa forte poigne.

« Enchanté, » dit-il, relâchant ma main et se tournant vers Jocasta. « Madame ? »

« Appelez-moi Jane, » dit froidement Jocasta. Skyhill prit doucement sa main, et je me demandai un instant s’il n’allait pas la baiser.

« Alors je serai Adrian, » dit Skyhill. Il fit un geste vague vers le sofa et les chaises. « Asseyez-vous, je vous en prie. » Jocasta et moi nous installâmes sur le divan, tandis que Skyhill prenait une chaise. « Barnard m’a suggéré de vous rencontrer et Kyoto n’y a vu aucune objection, » poursuivit-il, « et donc, voilà. Je peux vous accorder une heure » – il gratifia Jocasta d’un sourire – « pas plus, je le crains. » Il croisa les jambes et s’adossa à la chaise. « Qu’est-ce que je peux faire pour vous ? »

Jocasta était sur le point de poser la première des questions dont nous avions discuté, celle concernant la nature exacte des recherches d’ISP. Mais un truc que Skyhill venait de dire attira mon attention, et je me lançai le premier. « Ce que vous venez de dire me fait m’interroger au sujet du lien – au niveau de la direction – entre ISP et Yamatetsu Seattle. Vous rendez des comptes à Jacques Barnard ? »

Skyhill fit une pause. « C’est un peu compliqué, » dit-il.

« Donnez-moi une chance. » lui dis-je.

Pendant un instant je vis le mécontentement sur le visage du gros homme, mais son sourire hypocrite revint ensuite le couvrir. « Yamatetsu est pour une organisation matricielle, » dit-il, « matricielle selon l’ancienne définition, cela n’a rien à voir avec les réseaux informatiques.

« Selon notre paradigme directorial, je rends des comptes à Barnard ici à Seattle et au vice-président exécutif Eiji à notre siège social central à Kyoto. Ceci permet d'assurer une certaine autonomie à la division ISP, mais évite à notre mandat international d'être compromis au nom des préoccupations locales. » Il sourit. « Je suis persuadé que cela ne vous dit pas grand-chose. »

Tout au contraire, je comprenais précisément ce qu'il disait. Je savais également que Jacques Barnard devait avoir une sainte horreur de cette organisation. La Division ISP tombait, théoriquement, sous l'égide de Yamatetsu Seattle, ce qui voulait dire que Barnard avait la responsabilité des pertes et des profits de l'organisation de Skyhill. Mais Skyhill s'était trouvé, d'une façon ou d'une autre, un mécène plus élevé dans la hiérarchie à Kyoto – cet Eiji. Eiji avait apparemment imposé que Skyhill rende de manière égale des comptes à Barnard et à lui-même. D'après les commentaires précédents de Skyhill, il semblait qu'Eiji doive donner son accord avant que Skyhill ne suive les directives de Barnard. C'était la formule classique pour obtenir des conflits internes de direction et que Jacques Barnard se chope un ulcère. Responsabilité pertes et profits mais sans l'autorité incontestée pour la soutenir. Skyhill manœuvrait sans doute pour tenter de piquer le boulot de Barnard et, à moins que Barnard ne fasse quelque chose pour le faire tomber avant qu'il n'entreprenne sa démarche, il l'obtiendrait probablement. Intéressant.

Mais je dissimulai mes spéculations derrière une expression de vague confusion. « Je n'ai jamais vraiment compris la politique corporatiste, » lui dis-je. Je fis un signe de tête à Jocasta pour qu'elle pose sa question.

« Dr. Skyhill, » commença-t-elle poliment, « nous savons que la division ISP se concentre sur un certain genre de stimulation glandulaire électrochimique. Autrement connue sous le nom de « technologie amplificatrice ». Est-ce vrai ? »

Il acquiesça. « C'est notre projet principal à l'heure actuelle. Son nom officiel est le Sympathetic-Parasympathetic Integrated Suprarenal Excitation System, ou SPISES, pour faire court. La technologie d'amplification par excitation des glandes surrénales en somme. »

« Avez-vous procédé ici à toutes les phases préliminaires de R & D ? » demanda-t-elle.

« Pas vraiment. En fait, nous avons acheté la technologie originelle à une compagnie du Midwest, dont je ne peux pas mentionner le nom. Accords de confidentialité, ce genre de chose. La technologie était dans une condition assez primitive lorsque nous l'avons acquise, mais nous avons investi plusieurs dizaines de millions de nuyens dans la recherche et le développement – tout ayant été effectué ici dans cette installation. Le SPISES est désormais premier dans le monde en termes d'accélérateur de réaction et d'énergisant. »

« Vous devez avoir procédé à des tests considérables sur des animaux, » remarqua-t-elle.

« Naturellement, » convint-il. « Encore une fois, tout a été effectué sur place. » Il se leva et traversa la pièce jusqu'à son bureau, ramassa une télécommande de la taille d'une paume. Il pressa quelques boutons de ses doigts épais et la vue sur la plage de l'une des « fenêtres » du bureau disparut, pour être remplacée par une carte en ligne simple de l'installation d'ISP. Un curseur clignotant apparut sur la carte, se déplaçant sous le contrôle de Skyhill afin de mettre en valeur les endroits à mesure qu'il les mentionnait.

« Nous sommes ici, dans l'immeuble administratif central, » commença Skyhill. « Le parking visiteur se trouve ici devant et, un peu plus bas au sud, le portail par lequel vous êtes entrés. Cet immeuble ne contient rien d'autre que des bureaux, des salles de réunion, ce genre de chose. Le système informatique qui dessert l'installation entière se trouve au sous-sol. » Nous acquiesçâmes docilement. « Les cinq autres immeubles entourent l'administration et sont situés à une distance de cinquante à cent mètres. » Il nous sourit d'un air bienveillant. « Nous avons voulu donner aux employés un sentiment d'espace autour d'eux, afin qu'ils ne se sentent pas oppressés, claustrophobes, comme le font parfois les gens dans d'autres installations moins bien conçues. »

« Vous êtes ici depuis le début, Dr. Skyhill ? » l'interrompis-je.

« Je suis monté à bord six ans avant que la corporation n'achète même ce terrain. C'est Jay Hawkins, le prédécesseur de Barnard, qui m'a engagé. »

La voix de Skyhill ne contenait aucune trace d'animosité, mais je gardai ce fait en tête pour pouvoir m'y référer ultérieurement. Une amertume dissimulée concernant le fait que Barnard avait reçu la position de vice-préz que Skyhill avait désirée ? Peut-être.

Skyhill poursuivait sa visite électronique. « La construction la plus au sud ici, le bâtiment A, est le labo pour animaux. Ensuite, là, se trouvait l'ancienne bibliothèque logicielle, avant que nous ne mettions à jour le système et qu'elle soit déplacée à l'administration. Le bâtiment B à présent est notre labo pour primates. Le bâtiment C ici en haut est le labo de biophysique et d'ingénierie biologique, les ateliers de construction mécanique et les installations de fabrication. Et voici le bâtiment D, la clinique expérimentale et les labos d'évaluation. »

Jocasta désigna le dernier bâtiment périphérique, approximativement au nord-est du portail principal. Les autres bâtiments comportaient tous une étiquette d'identification, celui-ci n'était marqué que de la lettre E et d'un symbole à trois branches, similaire mais pas identique au symbole international de la radioactivité. « Quel est ce bâtiment, Docteur ? » demanda-t-elle. « Il est marqué danger biologique. »

Skyhill gloussa. « Aussi fiers que nous le soyons du SPISES, Jane, nous sommes parfaitement conscients que ce n'est qu'une étape le long du chemin. Que connaissez-vous de la chirurgie virale ? »

« Pas grand-chose, » dit-elle. « Pourquoi ne pas me rafraîchir la mémoire ? »

« Certainement, certainement. » Le grand homme s'assit sur un coin de son bureau. « La chirurgie virale est une idée apparue pour la première fois dans les années 1980 et 1990 » – il fit un énorme sourire – « principalement dans la science-fiction. La technologie qui en ferait une réalité n'apparut pas avant des décennies plus tard. À dire vrai, elle n'en est encore qu'à s'affiner aujourd'hui. L'idée centrale est d'employer des vecteurs viraux pour insérer des brins d'ADN modifiés dans certaines cellules, et de forcer ces cellules à incorporer le nouveau matériel génétique dans leur propre génome. »

« Ça ressemble à du génie génétique, » remarquai-je. « Qu'est-ce qui est nouveau là-dedans ? »

Skyhill me lança un rapide coup d'œil irrité, mais le couvrit d'un sourire juste avant que je ne puisse le remarquer. « Théoriquement, cela y ressemble, » reprit-il. « Mais dans le génie génétique standard, nous travaillons soit avec des sujets unicellulaires – comme la bactérie *E. coli* modifiée pour sécréter de l'insuline humaine – soit avec des zygotes tout juste fécondés et avant la première division. Maintenant, qu'en est-il de la véritable chirurgie virale ? » Il avait trouvé son rythme de croisière. Je l'imaginais très bien se pavaner devant une classe de biologie universitaire, barbant ses étudiants jusqu'à la mort.

« Disons que vous êtes diabétique, ce qui signifie que vous ne pouvez pas produire suffisamment d'insuline, une enzyme normalement produite par le pancréas. Dans un tel cas, vos cellules pancréatiques ne possèdent pas les gènes nécessaires à la production de l'enzyme. Si nous sommes limités au génie génétique, nous pouvons créer une bactérie qui sécrète de l'insuline, puis l'injecte quotidiennement dans votre corps, et nous pouvons faire en sorte que tout enfant que vous ayez n'hérite pas de la caractéristique. Pas la meilleure réponse.

« Par l'utilisation des techniques de chirurgie virale, par contre, nous pouvons prendre le gène qui crée l'insuline, l'insérer dans un virus spécial qui n'infecte que les cellules du pancréas, et puis vous infecter de ce virus. Le gène qui vous manque se greffe dans le génome des cellules qui en ont besoin et, tout à coup, vous produisez votre propre réserve d'insuline. Intéressant ? »

Je devais en convenir. « Intéressant. »

« Poussons les choses une étape au-delà de celle-ci. Disons que vous souhaitez posséder, oh, je ne sais pas, disons une vision thermographique, mais que vous ne voulez pas en appeler à la chirurgie. Théoriquement, nous pourrions implanter de manière virale un complexe de gènes qui altérera les cellules rétiniennes pour vous accorder une vision thermographique. Et que diriez-vous de réactions plus rapides ? Un ajustement génétiques négocié de manière virale sur les cellules de vos surrénales ferait peut-être l'affaire. C'est un cran au-delà du SPISES, car il n'y a absolument aucun matériel implanté. »

Cela sonnait encore comme de la science-fiction pour moi, mais Jocaste acquiesçait comme si tout cela était parfaitement sensé. « Je suppose que

vous avez un labo de confinement, alors, » dit-elle. « Protocole P3 ? »

« P5, » rectifia-t-il en souriant. « Du moins, c'est comme cela que nous l'appelons. C'est une version améliorée du protocole P3, avec des précautions magiques supplémentaires. L'idée de la magie vient de moi. »

« Intéressant », dit Jocasta. « Mais revenons-en au SPISES. Est-il prêt à être commercialisé ? »

« Nous avons déjà un accord de principe pour notre première vente », jubilait Skyhill. « C'est encore trop cher pour de nombreux clients potentiels, mais nous travaillons à en faire baisser le prix. »

« J'en connais un peu sur certains des précurseurs du SPISES, » dit doucement Jocasta. Elle n'en savait pas plus que ce que j'avais été capable de me souvenir des commentaires de Bent, mais je commençais à réaliser qu'elle était une bon Dieu de bonne menteuse. « J'ai compris qu'ils étaient très, euh, *néfastes* pour les sujets. »

Je m'attendais à ce que Skyhill élude la question, mais il acquiesça lentement. « Cela a été un problème, » admit-il, « et nous ne l'avons pas encore complètement éliminé. Certaines personnes sont totalement insensibles au SPISES – négativement parlant, j'entends – tandis que d'autres ne peuvent pas le tolérer du tout. Nous avons dû filtrer très attentivement nos sujets volontaires, et nous assurer de bien montrer à nos clients comment s'occuper également du filtrage. Bien évidemment, nous essayons d'affiner la technologie afin que chacun puisse l'utiliser. »

« Quelles sont les contre-indications ? » demanda Jocasta.

« Le manque d'aptitude anaérobie en est une majeure, » répondit Skyhill, « et le manque de, eh bien, faute d'un meilleur terme, de résistance mentale. La résilience bêta doit être d'environ 40 sur la matrice de personnalité de Blaydon-Woczici, si vous êtes familière avec ce test. »

Encore une fois, vu tout ce que j'en comprenais, ils auraient pu tout aussi bien parler elfe, mais Jocaste semblait suivre. « Intéressant, » répéta-t-elle. « Est-il possible de faire une visite ? »

CHAPITRE 20

De fait, il y eut une possibilité, Skyhill nous servant de guide. Tout du long, Jocasta continua à parler avec le bon docteur de sujets totalement vides de sens pour moi. Aussi je ne fis plus attention à eux et me concentrai sur les impressions visuelles.

Certaines étaient dérangeantes. Le labo de biophysique / génie biologique, notre premier arrêt, ne signifiait pas grand-chose pour moi. J'avais déjà vu des laboratoires de micro-électronique auparavant, avec leurs techniciens en blouse blanche se servant de micro-manipulateurs tout en regardant au travers de microscopes binoculaires, et celui-ci n'était pas très différent. Ce fut ce que je vis dans les autres bâtiments qui était bouleversant. Dans le laboratoire des animaux, nous vîmes des rangées serrées de cages contenant des beagles et d'autres sujets d'expériences, ainsi qu'une vidéo d'une souris blanche, des fibres optiques sortant de son crâne minuscule, attaquer et dévorer un énorme foutu chat domestique. Dans le labo des primates, les singes capucins aux yeux doux nous ont regardés tristement lorsque nous sommes passés devant.

Et nous arrivâmes enfin à la clinique et au labo d'évaluation. Les lits de la clinique étaient vides, mais Skyhill nous conduisit vers une salle de contrôle à façade de verre au sous-sol qui donnait sur une version plus petite du simulateur de combat urbain de l'armée des UCAS. Nous avons observé une jeune femme, vêtue seulement d'un maillot de corps et d'un short, portant un gadget électronique sanglé à l'arrière de sa nuque et relié par câble à son datajack, prendre de vitesse, surpasser en combat et finir par défoncer quatre drones de sécurité. « Mis à part la boîte de SPISES et le datajack, elle ne possède aucun autre équipement », dit Skyhill – inutilement. La femme était si peu vêtue que même les cicatrices dues à un cyberware implanté de la manière la plus propre qui soit se seraient clairement vues.

Lorsque nous quittâmes le bâtiment, je fus ravi de retrouver l'air frais. Le soleil de midi tentait vaillamment de percer les nuages et les forêts verdoyantes de Fort Lewis furent un baume apaisant pour mon âme. Exactement ce dont j'avais besoin après avoir visité la chambre des horreurs d'ISP.

Skyhill commença à revenir vers le bâtiment administratif. « Et le laboratoire viral ? » demanda Jocasta.

Skyhill nous donna ce gloussement qui commençait à me taper sur les nerfs. « Navré, » dit-il, « La politique de Yamatetsu. Pas de visiteurs dans les zones de risques biologiques. »

« Très bien », dit Jocasta, ne semblant pas déçue par la réponse. Après un instant, elle demanda ensuite : « Dans quel domaine se situe votre doctorat, Adrian ? La médecine ? »

« Je l'ai envisagée, » déclara Skyhill, apparemment ravi de parler à nouveau de lui, « et peut-être me pencherai-je à nouveau un jour sur mon doctorat de médecine. Non, mon domaine de travail concernait la bioélectronique, bien que l'administration d'un tel projet m'ait forcé à me diversifier considérablement. »

« Qu'en est-il de la magie ? » poursuivit-elle. « Je suppose que vous avez également besoin d'être à la pointe des recherches en matière de magie. »

« C'est on ne peut plus vrai. J'ai suivi deux-trois cours de théorie et d'éthique magiques de troisième cycle, bien sûr. Mais tout cela n'est que théorique. Je suis ordinaire jusqu'au bout des ongles, c'est bien dommage. »

Lorsque nous revînmes au bâtiment administratif, Skyhill se débarrassa de nous aussi vite que la politesse élémentaire le permettait. Notre heure, et même un peu plus, était écoulée et il s'était déchargé de toute obligation envers nous. Après une dernière déclaration hypocrite nous proposant de l'appeler si nous avions plus de questions, il était parti.

Ce qui me convenait très bien. J'étais heureux – non, enchanté – de voir le portail d'ISP diminuer dans le rétroviseur lorsque je fis virer l'Harmony sur Perimeter Road en direction de I-5.

Jocasta était silencieuse, pensive, tandis que je conduisais. Je lui demandai finalement : « Qu'en pensez-vous ? »

« J'en pense que je n'aime pas le Dr. Adrian Skyhill, » dit-elle, et je souris, exprimant mon accord total. « Et cela va plus loin que ce sourire hypocrite. »

Il était facile de dire qu'elle luttait pour mettre des mots sur ses impressions. « Il… Il émanait de lui quelque chose de mauvais. » Elle secoua la tête de frustration. « Je sais que c'est vague, mais il y avait quelque chose dans son aura. Elle était… » Encore une fois, elle essaya de trouver le mot juste. « Elle était lisse, détachée. *Anormalement* détachée pour un homme aussi troublé. »

« Vous l'avez trouvé troublé ? »

« Pas vous ? » répliqua-t-elle.

Je me souvins de ce qu'il avait dit concernant la situation politique avec Barnard. J'aurais peut-être pu le décrire comme quelqu'un d'ambitieux plutôt que troublé, mais les paroles de Jocasta n'étaient pas inappropriées.

J'acquiesçai lentement. « Est-il » – mon tour de chercher mes mots – « Est-il possible de gérer son stress sur une aura ? »

Elle rit à ces mots, mais pas méchamment. « D'une certaine façon, c'est possible, » dit-elle. « C'est ce qu'on appelle le camouflage d'aura. Mais c'est une sorte de métamagie, quelque chose dont seuls les mages, ou les chamans, les plus puissants peuvent se servir. Et Skyhill est un ordinaire. »

Du moins, c'est ce qu'il dit, pensai-je, mais sans le dire. « C'était quoi cette histoire de confinement P-machin ? » demandai-je. « Est-ce que son histoire tenait debout ? »

« Ça tenait, » confirma-t-elle. « La chirurgie virale est un truc puissant… si ça fonctionne. Mais si vous déconnez avec d'une quelconque manière, elle peut être mortelle. »

« Genre comment ? »

« Genre… genre vous essayez de guérir le diabète, comme en a parlé Skyhill, mais vous vous retrouvez accidentellement avec un virus qui *détruit* le gène qui code la production d'insuline. Et sur ce, le virus

s’échappe. Quiconque est infecté par le virus perd sa capacité à produire de l’insuline et devient instantanément diabétique. »

« Cela peut arriver ? »

« Vous voulez dire qu’un virus déconne ? » Elle acquiesça. « Ce n’est pas spécialement probable, pas avec les techniques modernes. Mais cela peut encore arriver, en particulier dans les premiers stades de la recherche. C’est pour ça qu’existent les laboratoires de confinement : pour s’assurer que rien de dangereux ne s’échappe à l’extérieur. Les labos de ce genre sont catalogués conformément au protocole qu’ils utilisent : PI indique une sécurité semblable à celle d’une salle d’opération dans un hôpital, P2 indique une plus grande sécurité et P3 indique le meilleur niveau de sécurité qui soit. Il y a eu un protocole P4 pendant un certain temps, mais les nouvelles technologies l’ont rendues hors de propos. »

« Et le P5 de Skyhill ? » demandai-je.

Elle réfléchit un moment, avant de glousser. « Ça m’ennuie de lui accorder du crédit pour avoir eu une bonne idée, » dit-elle, « mais ajouter la magie au protocole P3 est une bonne idée. »

« La grande question à présent. Travaillaient-ils sur autre chose que le SPISES ? »

Jocasta se tut suffisamment longtemps, perdue dans ses pensées, pour que l’Harmony avale 3 kilomètres de route. Et puis elle dit : « Je ne le crois pas, Dirk. Nous avons vu à peu près tout ce qu’il y avait. Ils ne fabriquaient pas de puces 2XS. »

Je soupirai. J’en étais arrivé à la même conclusion. Une autre bon Dieu d’impasse.

Je me garai non loin de ma piaule de Purity, sortis de la voiture. Je regardai ma montre. Près de 14 h, qui était l’heure à laquelle j’avais programmé mon télécom pour qu’il déverse tout ce que je ne savais pas à destination d’adresses diverses et variées, à moins que je ne lui dise : « Non, non, je suis encore en vie, tu vois ? »

Jocasta me rejoignis sur le trottoir, prête à grimper sur le siège du conducteur et à mettre les bouts. Elle me sourit en passant devant moi.

« Vous voulez monter boire un verre ? » dis-je sur un coup de tête, immédiatement embarrassé d'entendre ces mots qui sonnaient tellement cliché.

« Pourquoi pas ? » dit-elle légèrement.

Je regrettai alors l'invitation pendant toute la montée des escaliers, mais était trop confus pour la révoquer. J'ouvris la porte et m'écartai pour la laisser entrer.

Elle jeta un regard alentour, mais ne fit aucun commentaire, ce dont je lui étais profondément reconnaissant. Elle tira la chaise de devant le télécom et s'assit. Comme à la maison, semblait-il.

« C'est l'année de congé de la femme de ménage, » dis-je, une faible tentative de plaisanterie. « Je vous rejoins dans un instant. » Je jetai mon manteau sur le lit, puis traversai la pièce vers le télécom, où je tapai rapidement le code d'annulation sur le clavier. La machine émit un bip en signe d'acceptation, annula la file d'attente des infos que j'avais prévu de transmettre et les planqua de nouveau au sein de fichiers dissimulés et cryptés. « Fallait simplement que j'annule une police d'assurance, » lui dis-je. « Vous voulez boire quelque chose ? J'ai du whisky, de la bière… »

« Une bière serait parfaite. »

Je m'accroupis afin d'ouvrir le réfrigérateur miniature que j'avais installé sous l'évier. Oui, loués soient tous les dieux qui puissent exister, il me restait deux-trois bières. J'en sortis deux, fouillai rapidement les alentours à la recherche des verres les moins crasseux et servis les bières. Je lui en tendis une et m'assit sur le lit avec la mienne. « *Kampai*, » dis-je. Elle répondit à mon toast par un sourire et prit une petite gorgée de sa bière.

Jocasta avait l'air très éloignée de son milieu ici, me surpris-je à penser. Avec ses vêtements style corpo et son attitude très bureaucratique, elle ne devrait pas se retrouver assise dans une piaule à pas cher sordide des Barrens, à boire de la bière bon marché dans un verre sale. Mais c'était pourtant le cas. Je me dis que je devais dire quelque chose, initier une conversation décontractée, mais je ne savais pas par où commencer.

Heureusement, Jocasta rompit le silence. « Vous savez, » dit-elle lentement, « lorsque j'étais plus jeune, je pensais souvent à l'excitation que

ce devait être de courir les Ombres. » Elle rit. « J'ai essayé de m'imaginer ce que ce serait d'être une célèbre shadowrunneuse. »

Je fis un geste qui englobait la piaule, les Barrens, tout l'univers du shadowrunner. « C'est alors que vous avez réalisé que vous ne pourriez pas supporter le mode de vie luxueux, non ? »

« Non, ce n'est pas ça, » dit-elle un instant plus tard. « J'ai réalisé que je n'étais pas aussi forte que je le pensais, mentalement forte, j'entends. Clairement pas assez forte. » Elle fit une nouvelle pause. « Est-ce que je peux être honnête avec vous ? »

Je déteste cette question. La seule réponse honnête est : « Non, continuez à m'abreuver de délicieux mensonges, » mais je lui donnai la réponse classique. « Bien sûr. »

« Quand je vous ai rencontré pour la première fois, » dit-elle lentement, « je ne vous aimais pas. La raison évidente était que je pensais que vous aviez tué Lolita. Mais même après que je sache que vous ne l'aviez pas fait, vous me mettiez mal à l'aise. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi. Ça a probablement l'air stupide, mais vous êtes ce que je ne suis pas, ce que je ne pourrais jamais être. Vous me faisiez peur, et je n'aime pas avoir peur. »

« Et maintenant ? » demandai-je. « Avez-vous encore peur de moi ? »

Elle sourit. « Je vous respecte, je pense que c'est un meilleur mot. » Silence embarrassant de nouveau. Dans quelle direction une conversation pouvait-elle bien partir à partir de là ?

On tapa à la porte. Un moyen pratique d'échapper à un embarras en société. Je me suis pratiquement levé d'un bond avant de traverser la pièce jusqu'à la porte. Ce faisant, je maudis les circonstances qui m'avaient empêché d'installer sur cette porte le même système de sécurité conçu par Quincy, celui de mon appartement d'Auburn. La chaîne de sécurité renforcée était en place, empêchant théoriquement que la porte s'ouvre de plus de quelques centimètres mais, regardons les choses en face, le seul espace dont vous avez besoin pour rendre la vie hautement déplaisante à celui qui vient répondre à la porte est de 9 millimètres – moins si vous vous servez de balles APDS. J'étais sur le point de tendre le bras vers la maglock lorsque Jocasta aboya, « Non ! »

Je me retournai. Elle était assise avec raideur, une raideur anormale, regardant fixement la porte. Non, *au travers* de la porte, comme si elle pouvait voir ce qui se trouvait de l'autre côté et je n'aimais pas ça du tout. Je sentis les poils se hérisser à l'arrière de ma nuque. « Qu'y a-t-il ? »

« Ne l'ouvrez pas, » dit-elle. Sa voix était basse, guère plus qu'un murmure, mais elle crépitait d'intensité. « Écartez-vous de la porte. »

Une remarque ironique me monta aux lèvres, avant de s'éteindre tout aussi rapidement. Je m'éloignai de la porte, sans jamais la quitter des yeux, trouvant mon manteau au toucher et en sortant mon arme. Je fis sauter la sécurité du pouce. Jocaste était toujours assise, comme figée. « Jocasta, » dis-je, « vous feriez mieux de…»

Aucun avertissement. À un moment, tout était anormalement calme, comme dans l'attente d'un présage funeste. L'instant d'après, la porte fut arrachée de ses gonds comme si elle avait été frappée par un train à grande vitesse, fut projetée à travers la pièce pour aller percuter le mur d'en face. Avant que je ne puisse réagir, un globe tournoyant de lumière éblouissante de la taille d'une balle de baseball fusa à travers l'embrasure de la porte. Lorsqu'elle atteignit le centre de la pièce, elle se transforma en une boule de feu ronflante.

Je hurlai lorsque les flammes m'inondèrent. Le choc avait été suffisant pour m'arracher au sol et me projeter avec force dans le mur. Tout devint noir.

Mais rien que pour un instant. Le mur était encore en train de vibrer suite à mon impact lorsque le monde redevint clair.

L'appartement était complètement bousillé. On aurait dit qu'une foutue grenade y avait explosé. Meubles réduits en fragments, fenêtres soufflées dans la rue. De petites flammes brûlaient un peu partout, sur le sol, les murs, au plafond même. Je sentais l'odeur de la chair brûlée. Je baissai les yeux, vis mes vêtements roussis et fumants. Ma peau exposée était rouge et avait l'air sensible, des cloques s'y formant déjà. Brûlures au deuxième degré, au moins.

Que faisais-je encore en vie ?

Ce n'était pas le moment d'y penser maintenant, ou je ne le serais plus dans pas longtemps. Deux attaquants firent irruption dans la pièce,

pistolets-mitrailleurs au poing. Sans doute s'attendaient-ils à ne tirer que quelques balles dans deux bouts de viande cuite, dans le simple souci de terminer le travail. J'en accueillis un par une balle de Manhunter à travers la lèvre supérieure, faisant sauter ce qui lui tenait lieu de cervelle par l'arrière de son crâne. Le second homme armé s'accroupit et virevolta, pressant la détente de son arme tandis que je me préparai à faire feu de la mienne. Des balles s'enfoncèrent dans les murs autour de moi et je sus que j'étais mort. Et puis, une balle lui pénétra dans le côté de la nuque, lui faisant perdre l'équilibre à lui et à son arme, pendant qu'une autre lui brisait la mâchoire inférieure. Je lui tirai une balle dans la gorge dans sa chute en arrière, et ce fut terminé. Il vida le chargeur de son pistolet-mitrailleur dans le plafond du fait de spasmes dus à la mort, puis l'appartement fut de nouveau silencieux.

Non, pas silencieux. Je pouvais voir – entendre – des pas dans le couloir, des bruits de course. Je chargeai à travers la pièce, sautai par-dessus les corps et fit sauter la porte. Une silhouette était en train de fuir dans le couloir, un petit elfe à l'air de fouine. Le mage de combat de l'équipe ? Y avait de bonnes chances. Je lui décochai cinq balles. Il hurla lorsqu'elles percutèrent le mur à côté de lui. L'une d'entre elles au moins l'atteignit, le faisant tituber et lâcher un truc de sa main. Il se retourna alors vers moi, baragouinant dans une langue que je ne reconnus pas. J'essayai de me jeter de nouveau dans l'appartement, mais il était trop tard.

Le sort m'atteignit, mais ne me tua pas. Il me sonna les cloches à la place, de la même manière qu'un coup de poing à la tête bien puissant. Je vacillai contre le mur, glissai lentement au sol, témoin impuissant de deux elfes se réfugiant derrière deux angles au bout de deux couloirs avant de disparaître. J'essayai de soulever mon arme afin de leur envoyer un cadeau d'adieu, mais le Manhunter pesait une tonne ou deux tout d'un coup. Je laissai tomber cette mauvaise idée.

Jocasta entra ensuite en flottant dans mon champ de vision. « Vous allez bien ? » demanda-t-elle instamment.

J'acquiesçai, essayant de me forcer à arborer un sourire fringant, désinvolte. À en juger par son expression, je n'y réussissais pas très bien. « Je vais bien, » lui dis-je, et ce n'était qu'un mensonge partiel. Mon processus de pensée était aussi lent que le sirop de soja froid, mais la

sérieuse désorientation commençait à passer. Je me sentais encore plutôt mal fichu, toutefois.

Pour autant que je l'aurais voulu, je ne pouvais tout simplement pas rester assis là, à profiter des bons soins de Jocasta. Même dans les Barrens, une boule de feu et une fusillade allaient inévitablement attirer l'attention de *quelqu'un.* Il fallait quitter les lieux.

« Aidez-moi à me relever, » dis-je à Jocasta. « Faut qu'on bouge. »

Nous prîmes ma voiture, mais c'est Jocasta qui conduisait. Mon sens de l'équilibre, de même que celui de la réalité, me revenaient lentement, mais je ne me faisais pas encore suffisamment confiance pour prendre le volant. Nous restâmes silencieux lors des premières minutes, Jocasta se concentrant sur sa conduite, tandis que je me faisais tourner à plusieurs reprises dans ma main l'objet que mes coups de feu avaient arraché aux mains de l'elfe mage. Il s'agissait d'un large bracelet en argent martelé, sans doute ce que l'on appelle un « brassard ». Une grosse pierre noire y était sertie, probablement de l'onyx, entourée de lignes délicates et de volutes gravées dans le métal. Je ne reconnus pas le symbolisme, mais il s'agissait de motifs complexes, probablement arcaniques. Je le trouvais aussi très inquiétant.

Le brassard n'était pas la seule chose inquiétante. Je pensais avoir compris ce qui s'était passé dans le couloir, pourquoi le dernier sort de l'elfe m'avait fait décoller du sol plutôt que de me buter là où je me trouvais. Soit je ne lui avais pas laissé le temps de préparer un truc de plus mortel, soit il n'avait plus assez de jus après avoir lancé la boule de feu destinée à me faire rôtir. Je pouvais aussi me tromper, évidemment. Mais qu'en était-il de la boule de feu elle-même ?

Je posai le regard sur Jocasta. Elle était tout aussi cramée que je l'étais et ses vêtements l'étaient tout autant que les miens. À tout autre moment, une étendue aussi considérable de peau visible à travers les trous dûs aux flammes de ses vêtements aurait été intéressante, mais là, la chair avait l'air roussie et enflammée. Elle était assise avec raideur dans le siège du conducteur, essayant de garder le moins de surface possible en contact avec la sellerie.

« Que diable s'est-il donc passé ? » dis-je enfin. « Nous aurions dû être grillés comme des merguez. C'est vous qui avez fait ça ? »

« Contresort, » dit-elle, répondant à ma première question. « Les mages et les chamans sont capables de protéger les gens près d'eux contre les effets des attaques magiques. » Elle sourit légèrement. « Ou de protéger *partiellement*, » rectifia-t-elle.

« Donc, vous l'avez fait ? »

Elle hocha la tête. « Aucune chance, » dit-elle fermement. « Je connais la théorie, mais je n'ai jamais appris la pratique. »

« Auriez-vous pu le faire instinctivement ? »

Elle ne daigna même pas me gratifier d'une réponse. Je poussais un peu, je le savais. La seule autre possibilité, que je ne trouvais pas très rassurante : quelqu'un d'autre nous avait protégés. Ce qui voulait dire que quelqu'un d'autre nous surveillaient. Et, pour être honnête, l'idée n'était pas sympathique.

« Avec quoi est-ce que vous jouez ? » demanda Jocasta. Au ton de sa voix, je me dis qu'elle trouvait le sujet précédent aussi inquiétant que moi et préférerait parler d'autre chose tout de suite.

« À vous de me le dire, » suggérai-je. « Le mage elfe l'a fait tomber quand je l'ai éraflé. C'est peut-être une sorte de saloperie magique. »

Jocasta me prit au mot, se garant sur le côté de la route. Je lui tendis le brassard, la regardant pendant qu'elle l'examinait. « C'est magique, » dit-elle après un long moment. « Je sens le pouvoir contenu à l'intérieur. Je pense que c'est chamanique. »

« Ah bon ? »

« Les chamans sont aussi capables de lancer des boules de feu, » me dit-elle. « Ne pensez surtout pas le contraire. »

Je pris cela à cœur. « Alors, c'est quoi ? » insistai-je.

Elle resta silencieuse pendant encore une ou deux minutes. « C'est un focus de quelque chose, je pense que c'est un focus de pouvoir. Mais… »

« Mais quoi ? »

« Mais il y a quelque chose d'étrange à son sujet. » dit-elle, d'un air presque contrit. « Il est… la meilleure façon de le décrire serait « pas

d’ici ». Tenez, reprenez-le, je ne l’aime pas. »

Je lui repris le brassard et elle remit la voiture en route. Je remarquai que nous nous dirigions vers le nord de Downtown. « On va où ? » demandai-je.

« La U-Dub, » dit-elle. « Nous avons besoin d’un endroit où nous cacher, non ? » J’acquiesçai : ma piaule de Purity était très certainement, comme on dit, grillée. « Harold peut nous aider. Peut-être pourra-t-il aussi nous parler de cette babiole que vous avez ramassée. »

Je lui fis un large sourire. Nos esprits semblaient suivre des lignes parallèles. Quelque chose me disait que le brassard était peut être important, Jocasta entendait apparemment la même voix intérieure. Bien sûr, je n’étais pas certain qu’Harold Walks-in-Shadows ait été un bon choix. C’était peut-être un professeur d’université super doué, mais cet ensemble de compétences n’était peut-être pas celui dont nous avions le plus besoin pour nous tenir en vie pour le moment.

« Dirigez-vous vers Capitol Hill, » lui dis-je.

Je la sentis se tendre autant que je la vis. « Pourquoi ? »

« J’ai un contact là-bas. Je pense qu’il sera plus en mesure de nous aider. »

« J’ai confiance en Harold, » dit-elle. « Il nous cachera et… »

Je la coupai, mais gardai une voix douce. « Et en retour, nous allons l’entraîner dans les mêmes graves emmerdes où nous sommes, » lui dis-je. « Le pote que je veux voir court les Ombres, c’est son bizness, c’est sa vie. Il sait à quoi s’attendre, et il sait de quelle manière rester en vie dans mon monde. » J’accentuai légèrement le mot « mon ». Jocasta tressaillit légèrement, et je sus que j’avais fait mouche.

« J’apprécie vos efforts, » dis-je aussi sincèrement que je le pouvais, « et si mon pote ne peut pas nous dire ce qu’est ce truc, nous l’apporterons à Harold pour qu’il nous donne son avis. Mais nous le ferons de telle sorte qu’il ne se fasse pas tuer. D’accord ? » Elle ne répondit pas, mais lorsqu’elle prit à droite au feu suivant, je sus que j’avais gagné.

CHAPITRE 21

Le brassard d'argent brillait sous le soleil de l'après-midi tandis que Rodney Greybriar le faisait tourner dans ses mains. « Fascinant, » dit-il. « Tout à fait fascinant. » Il leva les yeux et sourit à Jocasta. « À première vue, il s'avère que je suis d'accord avec M^lle^ Yzerman. Un focus de pouvoir certainement, et d'un pouvoir plutôt significatif. Mais, tout comme M^lle^ Yzerman…»

« Jocasta, » dit-elle.

Le sourire de Greybriar s'élargit. « Tout comme *Jocasta*, j'ai senti quelque chose de curieux concernant son aura. De très curieux en effet. »

« C'est tout ? » demandai-je.

« Pour le moment, » dit-il calmement. « Puis-je conserver ceci pendant quelque temps ? »

« Ouais, bien sûr, » dis-je. C'était étrange : j'appréciais toujours l'elfe, qui semblait compétent, mais il était si courtois que j'avais commencé à me sentir désavantagé par comparaison. J'avais l'impression d'être un ours, inculte, tandis que lui représentait l'apogée de la civilisation et du bon goût. Était-ce seulement son accent ou tout simplement le fait qu'il soit elfe ? Avec un effort, je me forçai à chasser ces pensées de mon esprit. « Pouvez-vous trouver ce que c'est ? » lui demandai-je.

« Je vais dans tous les cas faire ce que je peux, » m'assura-t-il. Il resta un instant silencieux, perdu dans ses pensées, puis dit : « Racontez-moi encore ce qui s'est passé dans votre appartement. »

Je lui racontais une fois de plus l'attaque en détails. Tandis que je décrivais à nouveau la boule de feu, mes nombreuses brûlures commencèrent à me piquer malgré les analgésiques que j'avais avalés et la crème antiseptique que l'elfe nous avait donné à appliquer sur notre peau

brûlée. Lorsque j'eus terminé, il acquiesça. « Encore une fois, Jocasta doit avoir raison, » dit-il. « C'était très certainement un contresort qui vous a sauvé la vie. »

« Aurais-je pu le lancer sans en avoir conscience ? » demanda Jocasta.

L'elfe hocha la tête. « J'ai analysé votre aura, » lui dit-il, « et si vous possédez le potentiel, vous n'avez pas encore assez avancé sur la voie du chaman pour contrôler suffisamment votre pouvoir. » Sans avertissement, il éleva la voix et appela : « Amanda. »

La blonde élancée fut soudain debout à ses côtés. Je vis Jocasta faire un bond devant la soudaineté de l'arrivée de l'esprit, mais elle reprit rapidement le contrôle sur sa réaction. Amanda me gratifia d'un sourire chaleureux, puis se tourna vers Rodney. « Oui ? »

« Amanda, » commença-t-il, mais l'esprit savait déjà ce qu'il voulait dire.

« Oui, je les ai sauvés, » dit-elle simplement.

« Pourquoi ? » demandâmes-nous simultanément, l'elfe et moi.

Amanda haussa les épaules. « Je n'aurais pas dû ? » demanda-t-elle innocemment.

« J'aimerais simplement savoir pourquoi, » ajouta Rodney.

L'esprit haussa à nouveau les épaules. « Je l'aime bien, c'est tout. Ça semblait tellement dommage de le laisser se faire rôtir. »

Rodney me jeta un regard, son expression quelque peu pensive. J'aurais bien aimé savoir à quoi il pensait. « L'as-tu suivi ? » demanda-t-il.

Amanda avait l'air décontenancée, presque l'air d'un un enfant surpris à voler des cookies. « Parfois, » dit-elle, « quand je ne suis pas dans les environs. »

« Cela vous gêne-t-il ? » me demanda Rodney. « Si cela vous dérange, je lui demanderai d'arrêter. »

Je me surpris à me demander si Amanda cesserait vraiment ses activités, même s'il le lui demandait. « Esprit libre » semblait avoir plus de connotations que ce que j'ai pensé de prime abord. « Elle a sauvé nos

vies, » lui dis-je. « Si elle veut le faire encore une fois, nous n'allons pas chipoter. »

« Qu'il en soit ainsi. » Rodney se frotta les mains énergiquement : parlons bizness. « Je suppose que vous avez besoin de, hum, un endroit sûr où demeurer, c'est exact ? Un endroit différent d'un hôtel, je présume. »

Je hochai la tête pour exprimer mon accord. « Il semblerait que je sois complètement à court d'appartements, » dis-je d'une voix sèche.

Niveau piaule, c'était très certainement quelques crans au-dessus de Purity. Genre une cinquantaine de crans, peut-être. Rodney nous avait donné la clef magnétique d'un petit appartement de deux chambres sur Capitol Hill, à juste quelques pâtés de maisons de sa propre piaule. Petit par rapport aux standards de Capitol Hill, peut-être, mais ma piaule des Barrens serait entrée toute entière dans la plus petite des deux chambres. L'appartement avait une vraie cuisine, pas un simple micro-ondes et un évier, et la salle de bain attenante était équipée d'une baignoire et d'une douche. Il y avait même une vue convenable.

« Cela appartient à deux de mes amis qui travaillent actuellement à l'étranger, » nous avait dit Rodney. « Je vous prierai de, hum, faire de votre mieux pour vous assurer que l'endroit reste en un seul morceau pour le moment où ils reviendront. » Il redevint ensuite plus sérieux. « Vous m'avez engagé pour une question de sécurité astrale, » me rappela-t-il, « mais je ne l'ai pas encore mise en place. Préféreriez-vous que je l'installe ici ? »

Je pensai à cela un moment, avant de dire : « Donnez-nous le strict minimum jusqu'à ce que je sache quel sera notre prochain coup. »

Il avait acquiescé. « Comme vous voulez, mais je vous suggère fortement de, hum, rester au calme et de baisser la tête jusqu'à ce que vous sachiez de quel genre de coup il s'agira. »

De bons conseils. Sitôt arrivés, nous tirâmes au sort, Jocasta et moi, qui prendrait la plus grande chambre. J'ai perdu. Aussi, tandis que Jocasta testait à fond la baignoire, je faisais ce que je pouvais pour ajuster le télécom à mes besoins.

J'appris vite que c'était le seul inconvénient de cet endroit. Le télécom ne jouait pas du tout dans la même ligue que les unités qui se trouvaient dans mes propres piaules. Ce qui était surprenant pour un lieu appartenant à

des shadowrunners, comme Rodney l'avait laissé entendre. Ou peut-être n'était-ce pas si surprenant. S'ils étaient sur un boulot important « à l'étranger », ils avaient peut-être bien emmené leur meilleur matériel avec eux leur, ne laissant qu'une carcasse de télécom servant simplement à prendre les messages jusqu'à leur retour.

Quelle qu'en soit la raison, je devais faire avec. J'appelai vite mon système d'Auburn, que je fus surpris de trouver encore en ligne, et téléchargeai l'utilitaire imitateur de RTL de Buddy. Le nouveau télécom fonctionnait sur un matériel différent de celui de mes deux unités, et ses capacités étaient beaucoup plus limitées, mais je réussis à monter tant bien que mal une correspondance rudimentaire entre les deux machines. Je ne pouvais pas émettre d'appels à partir de cet appartement avec la même garantie de secret, mais au moins tous les appels entrants dans mon système d'Auburn seraient transférés vers ce télécom sans que quiconque soit au courant de la permutation d'appareil. Fallait être reconnaissant pour les petites faveurs.

Je venais de terminer d'arnaquer la compagnie du téléphone et étais en train de jeter un œil dans le bar – remarquablement bien approvisionné – lorsque le télécom nouvellement truqué sonna. Deux fois, pour indiquer que l'appel était originellement destiné à mon numéro d'Auburn. J'hésitai. J'étais anxieux – compréhensible, je pense, après que quelqu'un ait essayé de vous faire griller. Il existait également une forte probabilité que l'appel provienne de la personne même qui avait engagé les tueurs, appelant pour voir si j'étais en état de répondre au téléphone.

Je ne répondis donc pas, pas personnellement. Je pressai la touche qui déclenchait mon message de répondeur, uniquement vocal, voix qui était d'ailleurs synthétique. « Vous êtes au 1206-87-6603. Veuillez laisser un message. »

Un visage masculin aux traits durs emplit l'écran. Environ 45 ans, cheveux gris fer et une mâchoire ressemblant à une pelle. Yeux foncés, petits et porcins, sa voix évoquait vingt kilomètres de mauvaise route. « Décrochez le téléphone, Montgomery, » crissa sa voix. « Je sais que vous venez d'établir une connexion avec ce numéro. »

J'eus froid dans le dos – Quincy m'avait assuré qu'il serait impossible de détecter la permutation que j'avais opérée – et me sentis en même temps

en colère, ce qui n'était probablement qu'une réaction due à la peur. Je pressai une touche, décrochai, mais en veillant à ce que le capteur vidéo soit désactivé. « Et vous êtes qui, vous, bon Dieu ? » répliquai-je d'un ton hargneux.

« Capitaine Scott Keith, Drug Enforcement Division. » La brigade des stups.

J'étais content que ma vidéo soit éteinte : je suis sûr que mon visage est devenu blanc et que mes yeux étaient sur le point de se faire la malle. Je ne connaissais heureusement que de réputation Keith Scott et la DED – prononcé « *dead* » bien sûr. La DED est une division semi-autonome de la Lone Star, composée principalement d'ex-membres de l'ancienne Drug Enforcement Agency des UCAS ou DEA, l'agence de lutte contre les stupéfiants. Au cours des dernières décennies, la DEA, et plus tard, la DED, avaient changé d'axe dans leur lutte, passant des stupéfiants au sens strict aux stupéfiants et puces illicites, et personne ne s'était donné la peine de changer le nom. Scott Keith s'était frayé un chemin presque jusqu'au sommet de la hiérarchie de la DED par la trahison et l'intimidation, gagnant en cela une réputation digne de celle d'un croisement entre un requin de la finance et un tueur à gages corpo.

Sous sa direction, la DED avait accumulé un record phénoménal d'arrestations de distributeurs et de dealers de BTL, mais au prix d'une violation encore plus flagrante des droits civiques que la norme de la Lone Star – ce qui n'était pas rien.

Je suis donc tout à fait disposé à l'admettre. J'avais une trouille de tous les diables de ce Scott Keith qui me lançait un regard noir par le télécom et qui semblait savoir que je venais de le bidouiller. Non pas que j'aie des démêlés avec la DED, bien sûr. Je ne suis pas un dealer de puces ni un consommateur, ils n'avaient donc officiellement rien contre moi. Mais si Keith arrivait à me repérer, même à ce degré, que dire des autres départements de la Star, ceux qui adoreraient tout simplement voir ma peau clouée sur un mur ? À ce sujet d'ailleurs, même si Keith disposait de sources d'informations auxquelles le reste de la Star n'avait pas accès, rien ne l'empêchait de transmettre ce qu'il savait à d'autres membres de l'organisation. Les choses étaient devenues tout à coup bien plus dangereuses pour moi. Exactement ce dont j'avais besoin.

Bien sûr, je ne pouvais pas laisser Keith s'apercevoir que j'étais en train de me faire dessus. « Vous voulez quoi alors ? » grognai-je. Je ne m'attendais pas à ce qui vint ensuite.

« La Lone Star a des ennuis, » déclara Scott Keith. « Ce qui veut dire que j'ai des ennuis. » Il sourit méchamment. « Et ça veut dire que *vous* avez des ennuis, Montgomery. À moins que nous n'arrivions à passer une sorte d'arrangement. »

L'ensemble de mes signaux subconscients hurlaient « Piège ! » mais je ne pouvais pas prendre le risque de couper la communication. « Quel genre d'arrangement ? » demandai-je.

« Le genre vous m'aidez, je vous aide. »

« Oubliez ça, Keith, » lui dis-je carrément. Ma main n'était pas véritablement prête à appuyer sur la touche Déconnexion, mais j'espérais que le ton de ma voix lui fasse croire que je l'étais. Je voulais voir jusqu'à quel point il était sérieux concernant cet « arrangement ».

« Attendez, » dit-il sèchement. « Ne déconnectez pas. Si vous ne m'écoutez pas jusqu'au bout, c'est que vous êtes plus bête que je ne le pensais. »

« Allez-y, » dis-je un instant plus tard.

« Je me suis laissé dire que vous recherchiez des infos sur Yamatetsu. »

Mes sourcils jaillirent presque de mon visage sous le coup de l'étonnement, mais je réussis à ce que cela ne s'entende pas dans ma voix. « Peut-être. »

« Tout comme nous. Ne me demandez pas pourquoi, je ne vous le dirai sous aucun foutu prétexte. »

« Je crois que je n'ai vraiment rien à foutre du pourquoi vous cherchez des infos sur eux, » répondis-je en lui mentant rigoureusement. J'imaginais *très bien* pour quelles raisons Keith s'intéressait à Yamatetsu, réalisai-je après un moment de réflexion. Quelqu'un au sein de la DED, peut-être Keith lui-même, avait fait le rapprochement entre la technologie amplificatrice du SPISES et le 2XS. « Continuez de causer, » lui dis-je.

« On nous court-circuite, » cria-t-il presque. Pour la première fois sa colère n'était pas dirigée contre moi, et j'appréciai de regarder la façon dont il grinçait des dents. « On m'a demandé de laisser tomber l'enquête. »

« Ah ? » dis-je, amusé. « Et qui a tiré sur la prise ? »

« Vice-préz, Criminelle, » répondit-il. « Corbeau, la salope. »

Très intéressant. Mariane Corbeau, vice-présidente de la Lone Star, de la Brigade criminelle de Seattle, avait la réputation d'être l'une de ces personnes complètement incorruptibles. Bien sûr, certaines personnes se servent de cette apparence d'incorruptibilité comme d'un atout de négociation afin de faire carrément gonfler leur prix. C'était apparemment vrai dans le cas de Corbeau, il semblait bien que Yamatetsu, peut-être par l'entremise de Jacques Barnard, s'était payée une vice-préz.

Ou y avait-il une logique derrière cela ? me demandai-je, en me rappelant les délicates luttes intestines politiques chez Yamatetsu.

« Continuez, » dis-je à Keith, plus pour me donner le temps de réfléchir que pour quoi que ce soit d'autre.

« Je pense qu'elle s'est vendue, » dit-il en reniflant, se faisant l'écho de mes propres pensées. « Depuis qu'elle est revenue au service actif, elle agit bizarrement. »

Encore une fois, ceci attira mon attention. Et ce faisant, je fus frappé par une idée particulièrement odieuse.

« Répétez-ça » le coupai-je sèchement. « Vous avez dit, « revenue au service actif. » Elle était absente ? »

« Un foutu accident de bagnole, elle a failli mourir. » À son expression, je compris qu'il n'était pas si fou de joie qu'elle ait survécu. Scott Keith lorgnait-il sur un bureau de vice-préz ?

Naturellement, ce n'était pas spécialement pertinent au moment présent. « Quand était-ce ? » demandai-je.

« Y a deux-trois mois, » me répondit-il. Ses yeux se plissèrent alors. « Pourquoi vous souciez-vous de ça ? »

« Simple curiosité », mentis-je. « Continuez, vous alliez me proposer un arrangement. »

« Oui, un arrangement. » Son sourire était hautement déplaisant. « Je ne peux pas creuser chez Yamatetsu. Donc, vous creusez. Vous me déterrez quelque chose, particulièrement un truc qui éclabousse Corbeau, et peut-être que je ferai en sorte que le reste de la Star ne soit plus sur votre dos. » Il gloussa, s'amusant visiblement. « Je pourrais, par exemple, peut-être leur dire que vous êtes mort. Ou peut-être que je leur montrerai les éléments de preuves démontrant que vous n'êtes pas celui qui a buté la bimbo Yzerman. »

« Et si je vous dis d'aller vous faire ? »

Il haussa les épaules et essaya de donner à son visage l'aspect naïf de l'impossibilité pure et simple. « Je sais pas mal de trucs sur vous dont ne sont pas au courant les autres départements, Montgomery, » répondit-il comme on pouvait s'y attendre. « Comme la piaule que vous avez dans les Barrens et cette jolie gonzesse corpo avec laquelle vous vous baladez – la sœur de la morte, pour le moment. Ce serait simplement faire mon devoir que de transmettre ce que je sais à mes collègues, n'est-ce pas ? »

Il était rassurant de savoir que Keith n'était pas si proche de mon cul qu'il le pensait, sinon il aurait su que ma planque des Barrens avait été transformée en four à pizza. Mais je ne pouvais pas nier le fait qu'il en savait suffisamment sur mes actes pour apporter au reste de la Star une grande aide dans ma traque. « Donc, vous voulez simplement que je creuse sur Yamatetsu ? » lui demandai-je.

« Non, » répliqua-t-il, « Je veux que vous creusiez *vraiment profond*. Dénichez les foutus cadavres dans le placard, Montgomery. » Il fit une pause, et je le vis sourire largement alors qu'une nouvelle idée lui venait. « Prenons cela comme un jeu, » dit-il, « et que serait un jeu sans limite de temps, hein ? Si vous ne me déterrez rien d'ici – qu'en dites-vous, Montgomery ? – Trois jours ? Ouais, ça sonne bien. Si vous ne me déterrez pas de bonne grosse info bien lourde d'ici trois jours, il faudra que je fasse mon devoir, je ne peux pas le faire passer au second plan plus longtemps. Est-ce que ce n'est pas un chouette jeu ? Alors, » reprit-il, « allez-vous jouer à mon petit jeu ? »

Bon Dieu de connard sadique, pensai-je. Mais je réussis à garder le ton de ma voix aussi décontracté que je le pouvais. « Pourquoi pas ? Je n'ai rien de mieux à faire. Donnez-moi un numéro où je peux vous joindre. »

Il sourit, exhibant ses dents tâchées par le soykaf. Un numéro de RTL du coin apparut au bas de l'écran et je l'enregistrai sur une puce. « Vous trouvez quelque chose, vous le dites à la gentille machine, » m'intima Keith. « À plus, Montgomery. » Il leva sa montre vers le capteur vidéo de sorte que son cadran emplisse mon écran. « L'horloge tourne. »

J'abattis ma main sur la touche Déconnexion presque assez fort pour casser le clavier. Espèce de connard. Scott Keith représentait tout ce qui n'allait pas dans l'organisation de la Lone Star, le tout regroupé dans un seul corps répugnant. Je savais ce qu'il espérait. Il espérait que je charge tout droit dans les mâchoires de Yamatetsu dans une folle tentative de ne plus avoir la Star au cul. Ou, pour utiliser une autre métaphore, il espérait que je m'aventure dans la gueule du loup, tandis qu'il resterait en toute sécurité à l'arrière et regarderait qui m'avait buté. Il suivrait ensuite cette piste, car une enquête sur mon assassinat n'allait plus directement à l'encontre de Yamatetsu.

Évidemment, ses paris étaient couverts des deux côtés. Si je réussissais à survivre et que je revienne effectivement avec un truc utile, il s'en servirait pour poignarder Mariane Corbeau dans le dos et se faciliter l'accession à son poste. Et que ferait-il ensuite ? Me blanchir de la mort de Lolly et annoncer au reste de la Star d'oublier Dirk Montgomery ? Aucune foutue chance : il se servirait de tout ce qu'il savait et de tout ce qu'il avait appris en plus afin de me traquer, simplement pour couvrir le fait que l'éviction de Corbeau était préméditée. Foutrement merveilleux. Ne jamais faire confiance à un homme avec un nom composé de deux prénoms.

CHAPITRE 22

De retour chez Buddy, donc. Depuis la fin de la communication avec Monsieur Keith Scott, une vilaine idée était en train de bourdonner dans les recoins de ma tête. En fait, plusieurs idées, toutes plus ou moins désagréables. Voici plus ou moins à quoi ressemblait le processus de réflexion. L'incorruptible Mariane Corbeau, vice-préz au Maintien de l'ordre à la Lone Star, avait fait un truc stupide avec sa voiture et avait fini salement amochée. Peu de temps après, elle était revenue au service actif et s'était chargée de forcer Keith et le DED à laisser tomber une enquête sur Yamatetsu. Conclusion manifeste : elle avait été achetée.

Autre conclusion pas si évidente : Yamatetsu possédait une sorte de moyen de pression sur elle. Yamatetsu… ou une de ses parties, une division voire une de ses filiales. Telle que CrashCart Services Medical Corporation, propriété de la division semi-autonome Integrated System Products, par exemple ? CrashCart, la bande qui avait installé un truc déplaisant dans l'épaule cybernétique remplaçant celle du regretté Daniel Waters. « Mettez un terme à l'enquête sur Yamatetsu, Corbeau, ou nous activerons les circuits 2XS de votre bras cybernétique. » Tout ceci avait un sens, bien que de manière hideuse.

À condition que Corbeau ait été évacuée par CrashCart après son accident de la route, et à condition qu'une quelconque prothèse cybernétique soit impliquée. Sinon toute cette structure logique passerait à la trappe. Malheureusement, ce n'est pas le genre d'infos que l'on peut dénicher facilement, du fait, entre autres, de l'éthique médicale – et de la crainte des poursuites entraînées par une faute professionnelle. Les rapports CrashCart et DocWagon étaient encore plus inviolables, si c'était possible, que les fichiers personnels stockés dans les services d'archives médicales d'un hôpital. Ils n'étaient clairement pas disponibles à la demande.

D’où ma visite à Buddy. Elle ouvrit la porte de l’appartement à mon premier coup, et me conduisit, sans un mot, dans le séjour. J’avais l’impression que rien n’avait bougé depuis la dernière fois où j’étais venu, mis à part le fait que Buddy semblait accorder encore moins d’intérêt que jamais à faire le ménage. Elle resta silencieuse jusqu’à ce qu’elle se soit installée, confortablement assise en position du lotus. Elle leva alors les yeux vers moi. « Quoi cette fois ? »

« CrashCart, » lui dis-je. « Les dossiers clients d’abord, puis si la personne à laquelle je m’intéresse est cliente, je veux jeter un œil à son dossier médical. »

Elle rumina cela un instant. « Difficile. Très difficile. »

« Tu n’as pas de backdoor là-bas ? »

Son expression s’adoucit de manière presque imperceptible, nous étions au plus proche d’un sourire que je pourrais recevoir à cette phase de son cycle. « Peut-être. Reste *toujours* difficile. Pourquoi ? » Je souris et hochai la tête négativement. Elle eut l’air aigrie à nouveau, à la fois envers moi pour ne pas lui donner de raison et envers elle-même pour avoir posé une question manquant autant de professionnalisme. « Très bien, » maugréa-t-elle enfin. « Qui ? »

« Mariane Corbeau. Vice-préz à la Lone Star. »

Buddy ne montra pas la moindre réaction. Une cible donnée était tout simplement la même que toute autre. « T’as son SIN ? »

« Elle a oublié de me le donner. »

Buddy eut à nouveau l’air aigrie, et je me demandai ce que ce serait que d’avoir une « activité mentale imprévisible » – une expression que j’avais entendu un psy dire une fois – tout comme elle. À en juger par ses réactions, je me demandais parfois si ses questions et ses commentaires étaient vraiment sous son contrôle conscient, et si elles n’étaient pas aussi surprenantes – et parfois perturbantes – pour elle qu’elles l’étaient pour moi. Ce devait être l’une des situations les plus terrifiantes que l’on pouvait imaginer, décidai-je. Comment Buddy la supportait-elle ?

Pendant que je réfléchissais à tout cela, Buddy était en train d’examiner ma demande. « Très bien », dit-elle enfin. « Tarif standard. »

J’acquiesçai et me penchai pour ramasser le casque à inductance en forme de couronne d’épines.

« Non. » La voix de Buddy était tranchante. Je m’arrêtai, l’ensemble à mi-chemin de ma tête. « Non, » dit-elle plus doucement. « Run difficile. Pas de stoppeur. »

« Il faut que je vienne, Buddy. » Je gardai un ton de voix bas et modéré, comme je le ferais si je devais parler à un chien imprévisible. « Je ne sais pas exactement ce que je recherche ni ce qui est important. Je ne le saurais pas avant de le voir. Il faut que je vienne. »

« Ça ralentit ma réaction, » dit-elle. Sa voix était plus irascible que véritablement en colère à présent, et je compris que je pouvais gagner ce coup-là.

« C’est important, Buddy, » lui dis-je, faisant de ma voix l’incarnation de la plus fervente sincérité. « Il faut que je vienne. » Ensuite, j’ai ajouté, « Double tarif ? »

Elle semblait soucieuse et je me demandai si je n’étais en train de la pousser à faire le mauvais choix. C’était elle l’experte, après tout. Si elle n’était pas d’accord cette fois-ci, je ne la pousserais pas à nouveau.

Buddy acquiesça alors subitement. « Double tarif. D’accord. » À son expression, il était facile de voir qu’elle n’aimait pas ça. Mon créditube non plus, mais je savais que ce serait mieux si je pouvais voir les choses par moi-même.

Le casque à inductance me semblait presque familier tandis qu’elle serrait les sangles. *Désagréablement* familier, pensai-je, me souvenant de la dernière fois que je l’avais porté. Ma soif inextinguible de la fausse réalité de la puce 2XS s’était estompée, mais je continuais à voir régulièrement des images de cette expérience dans mes rêves. Je m’assis – sur le sol cette fois-ci – et fit un signe de tête à Buddy. « Prêt à l’action, » lui dis-je.

Elle équilibra son deck Excalibur sur ses genoux, avant de se mettre à tapoter les touches.

Cet instant de cécité à nouveau, et puis le ciel d’électrons de la Matrice explosa au sein de ma conscience. Je pensais me rappeler de sa beauté, mais vis de suite à quel point la mémoire était un instrument pâle et dérisoire

lorsqu’il s’agissait de capturer une telle expérience. Je m’entendis laisser échapper un halètement à haute voix, le souffle coupé devant toute cette puissance.

Comme la première fois, nous dégringolâmes du ciel d’ébène vers le réseau lumineux du « sol » en contrebas, plongeâmes dans l’un des « canaux » de données brillants qui sillonnaient le paysage. L’impression de vitesse était écrasante, j’eux envie de crier d’exaltation.

Presque trop tôt, nous sortîmes en trombe du canal dans un coin de la Matrice différent de celui que nous avions visité auparavant. Une énorme icône nous faisait face. Pas une étoile d’or miroitante cette fois mais une croix, chacun de ses quatre bras identiques constitué d’un cube luisant d’un vert rassurant. La régularité de l’icône et sa couleur apaisante me donnait une impression de paix.

« CrashCart Services Medical Corp, » me dit Buddy, bien qu’il ne soit pas nécessaire de le préciser.

Nous nous avançâmes lentement. À mesure que nous approchions de l’icône, sa véritable taille – si « véritable » a un sens dans la Matrice – devint manifeste. Elle nous dominait tel un immense gratte-ciel corporatiste. Et n’avait de cesse de s’accroître, à moins que ça ne soit nous qui rapetissions. Nous arrivâmes finalement à sa base, l’équivalent à l’échelle de deux fourmis levant les yeux vers un pâté de maisons d’immeubles résidentiels.

La structure verte se trouvait à présent à portée de bras et, pour la première fois, je pris conscience d’un léger bourdonnement dans mes oreilles. Il me fallut un moment pour le situer, avant que je ne me souvienne du bruit d’un puissant transformateur électrique. Ce n’était pas le ronronnement d’un moteur ni de pièces mobiles, mais le ronronnement du jus lui-même. Je pensai presque pouvoir sentir l’odeur légèrement piquante de l’ozone dans l’air.

L’icône de Buddy tendit sa main fine en direction du mur vert. À mesure que ses doigts s’approchaient, la couleur du mur passait d’un ton riche et réconfortant à un vert corrosif et virulent. Le ronronnement se fit plus fort, plus aigu. Buddy retira vivement sa main, comme sous le coup de

la douleur. « À toute épreuve, » maugréa-t-elle. « T’es sûr que c’est important ? »

Je ne pris pas la peine de lui répondre. Elle examina le mur parfaitement lisse pendant quelques instants – enfin, nous l’examinâmes. Et puis les deux mains de Buddy émergèrent dans mon champ de vision. L’une tenait une petite boîte portant un cadran, un truc ressemblant à un instrument de diagnostic de médecin. Le cadran ne montrait aucune inscription ni aucun détecteur visible par lequel le dispositif pourrait recueillir des informations sur le monde. Je me rappelai alors que ce « dispositif » n’existait pas, pas au sens réel. Ce n’était qu’un symbole, tout comme l’ensemble de la Matrice était un symbole, d’une sorte de programme que Buddy était en train de faire tourner sur son cyberdeck.

Elle tenait le petit appareil dans sa main gauche, tout en faisant courir sa paume droite sur le mur devant de nous. Elle ne toucha pas la surface d’un vert brillant, mais amena sa main si près que le changement de couleur que j’avais remarqué auparavant se fit encore plus marqué. Se servant de sa main tel un senseur, l’icône de Buddy semblait balayer une zone du mur d’environ deux mètres de haut sur deux fois cette largeur. Parfois, l’aiguille sur le compteur avait un soubresaut, et lorsqu’elle sautait ainsi, la couleur qui venait de changer sur le mur devenait permanente, ne revenant pas à sa couleur normale.

Buddy semblait travailler complètement au hasard, sans ordre logique ni plan que je puisse discerner. Elle se tenait également, par pure nécessité, tout près de la paroi, ce qui m’empêchait totalement de voir si les zones où la couleur était devenue permanent formaient un quelconque motif.

Elle œuvra ainsi plusieurs minutes, et j’étais bien trop absorbé – et, avouons-le, effrayé – pour l’interrompre. Finalement, elle grogna et s’éloigna du mur. Le petit appareil avait subitement disparu de sa main. Elle posa ses / nos mains sur ses / nos hanches et contempla son œuvre.

Une forme se détachait sur la teinte plus foncée du mur, brillante, d’un vert éblouissant. Une porte, à ce qu’il semblait. Les lignes n’étaient pas continues et étaient plus larges et plus intenses à certains endroits qu’à d’autres, mais Buddy avait l’air satisfait. « C’est pas aussi mauvais que je le pensais, » dit-elle.

« Pas de conclusions hâtives, » lui dis-je, « on est pas encore dedans, » mais elle renifla simplement en guise de réponse.

La porte s'ouvrit à notre approche. Au moment où nous passions le seuil, je sentis un froid mordant pendant un instant, et l'odeur de l'ozone se fit subitement plus intense. Mais nous franchîmes la porte.

Pour débarquer dans une image sortie tout droit du cauchemar d'un parano. Nous nous trouvions dans un couloir, un couloir d'hôpital, à en juger par la circulation de médecins vêtus de robes et d'infirmiers aux blouses à l'air empesé qui se pressaient devant nous dans les deux sens. Mais les murs, le sol et le plafond du couloir étaient des miroirs. Dans chaque direction – à gauche, à droite, au-dessus *et* en dessous – les reflets s'éloignaient à l'infini. Il semblait que nous étions suspendus au milieu d'un treillis, un treillis mobile de chiffres, qui s'étendait sans fin tout autour de nous. Les surfaces réfléchissantes n'étaient pas parfaites, remarquai-je après un moment, elles faisaient preuve d'un léger éclat argenté qui permettait de déterminer exactement où se situaient les murs. Dans le cas contraire, je pense que nous aurions été totalement désorientés, sans aucun sens de la direction, complètement dépendants du ressenti pour trouver notre chemin – de « la navigation en braille, » une expression que j'avais déjà entendue.

Les médecins et les infirmières semblaient totalement inconscients de notre présence. Buddy dut se reculer vivement pour s'écarter du chemin d'un certain médecin se ruant droit devant elle, mais en l'évitant, nous nous fîmes presque entailler par un infirmier tellement absorbé par le fait d'atteindre sa propre destination que je pense qu'il nous aurait volontiers marché dessus. Buddy jura méchamment dans sa barbe. Dans le mur-miroir le plus proche, je vis une infinité d'icônes de Buddy faire un geste de la main par-dessus son corps, comme pour effacer une image. À mesure que la main passait, je vis que l'image Buddy changeait. Ce n'était plus la magnifique jeune femme dans sa robe de soirée, elle ressemblait maintenant à un médecin très impérieux, d'âge moyen, portant la même robe blanche que tous les autres médecins qui nous entouraient.

Le changement était stupéfiant. Ce fut comme si nous avions soudain été rendus visibles. Un grand infirmier, qui nous aurait autrement piétinés, nous esquiva subitement, dodelinant de la tête en guise de salut et peut-être

de respect. Réfléchie à l’infini, je vis Buddy hocher la tête en signe de satisfaction.

« Et maintenant ? » chuchotai-je.

« Laisse tomber les chuchotements, » dit Buddy d’un ton sec, à un volume normal. « Ils ne peuvent pas nous entendre, on ne parle pas ici. »

Je laissais les ramifications philosophiques de cette phrase glisser sur moi. « Et maintenant ? » répétai-je.

Buddy resta silencieuse un moment, avant de se diriger résolument dans le couloir. La circulation s’écoulait autour de nous, plutôt que d’essayer de se faire *à travers* nous. Le système avait apparemment accepté de croire que nous en faisions partie.

Le couloir était long, comportant de nombreux virages et embranchements. Des portes sans inscriptions, d’une couleur légèrement plus grise que l’argent des murs, bordaient le couloir. Je me figurais que nous avions marché peut-être 500 mètres lorsque le corridor s’ouvrit sur une sorte de hall central, d’autres couloirs menant dans toutes les directions. Un bureau au fini miroitant que je devinais être un bureau d’accueil se trouvait au centre, tenu par plusieurs membres du personnel vêtus de blanc et à l’air officiel.

Buddy s’avança à grands pas jusqu’au bureau. « Archives ? » exigea-t-elle, d’une voix qui n’était pas la sienne.

Un employé la regarda. Pour la première fois, je remarquai que les yeux du personnage luisaient d’un désagréable éclat argenté. « Quel service ? » demanda-t-il.

« Soins intensifs, » murmurai-je.

« USI, » répondit Buddy.

L’employé désigna un couloir sur notre droite. Le sol de ce couloir luit un instant d’un rouge pâle. Buddy fit un signe de tête et se retourna pour se diriger vers ce couloir.

« Attendez, » coupa l’employé. Nous nous retournâmes. Les yeux d’argent de l’employé se plissèrent avec méfiance. « Voyons voir votre autorisation. »

Avec une vitesse surnaturelle, Buddy passa à l'attaque, sa main droite serrant un scalpel dont la lame luisait du rouge d'un laser au CO_2. Bien que la lame ne fasse pas plus de deux centimètres de long, elle trancha la tête de l'employé aussi facilement qu'un katana. Le corps de l'employé s'effondra sur sa chaise, tandis que sa tête rebondit sur la surface du bureau. Peu après, le corps et la tête se dissolvaient. Aussi tranquillement que si elle venait d'écraser une mouche, Buddy s'avança résolument dans le couloir que l'employé mort avait indiqué.

C'est à ce moment que j'aurais vraiment voulu avoir un certain contrôle sur le corps de l'icône. Plus précisément, je voulais regarder aux alentours afin de voir si quelqu'un s'était aperçu de la façon cavalière avec laquelle Buddy s'était débarrassée de l'employé. Mais c'était Buddy qui avait le contrôle et, soit elle s'en foutait, soit elle savait quelle attention lui serait accordée. Apparemment, à en juger par les silhouettes qui entraient dans notre champ de vision, personne n'y prêtait la moindre attention.

Ce couloir était différent de celui par lequel nous étions entrés au départ. Moins fréquenté, d'une part, et plus de portes dans chacun des deux murs. Ces portes affichaient une légère teinte verte.

« L'heure de passer au bizness, » murmura Buddy, plus pour elle-même, je pense, que pour moi. Elle passa à nouveau sa main au-dessus de son corps et son image réfléchie revint à sa forme normale. Immédiatement, elle dût s'écarter du chemin d'un médecin venant en sens inverse qui ne nous voyait apparemment pas. « Chouette, » murmura-t-elle.

Rapidement, nous nous déplaçâmes le long du couloir, en esquivant la circulation, Buddy portant une paume contre chaque porte à mesure que nous passions devant. La surface de la porte s'illuminait brusquement à son contact, mais aucune ne possédait la puissance que j'avais ressentie dans le mur extérieur. Après peut-être une dizaine de portes, Buddy grogna de satisfaction. « Corbeau, c'est ça ? » demanda-t-elle.

« C'est ça. »

Elle poussa la porte en face de nous, et elle s'ouvrit. Au vu de l'ambiance du couloir, cela aurait probablement été l'entrée d'une chambre privée ou semi-privée si nous avions été dans un véritable hôpital. Nous étions dans la Matrice, toutefois, et rien n'est jamais ce à quoi vous vous

attendez. La chambre était beaucoup plus grande que ce qu'elle était censée être, à en juger par l'espacement entre les portes du couloir, des classeurs à l'ancienne mode occupaient presque chaque m^2 d'espace disponible. Un personnage vêtu de blanc était en train de fouiller dans un tiroir de classeur, mais il leva les yeux lorsque nous entrâmes. Apparemment, celui-ci pouvait nous voir. Les yeux d'argent du personnage lançaient des éclairs d'un rouge brillant lorsqu'il s'avança vers nous.

À la vitesse de la pensée, Buddy jeta quelque chose sur le personnage, une petite sphère de lumière argentée. La sphère explosa, s'étendant en un filet étincelant qui s'enroula autour des membres du personnage. Avant que le personnage piégé ne puisse répondre, Buddy se précipita sur lui et planta une hypodermique luisante dans le bras du personnage en train de se débattre. Celui-ci s'effondra immédiatement, avec autant de tonus qu'une poupée de chiffons, mais sans se dissoudre.

« Faut qu'on bosse vite, » murmura Buddy. Elle ouvrit le classeur à dossiers le plus proche. Au lieu des documents papier qui auraient correspondu à l'imagerie de cet endroit, le classeur était rempli d'une nuée tourbillonnante de caractères alphanumériques. Sans hésitation, Buddy plongea jusqu'aux coudes ses bras dans le nuage.

Comme précédemment, un texte brillant se recomposa subitement devant mes yeux, défilant si rapidement qu'il ne devint qu'une simple image floue. Cette fois, je n'interférai pas, en revanche, laissant Buddy s'en charger de la manière qui lui convenait le mieux.

Il ne fallut pas longtemps. Après seulement quelques secondes, le défilement fou du texte s'arrêta. Centré en haut de mon champ visuel se trouvait le nom CORBEAU, MARIANE T. « On peut télécharger ça ? » demandai-je.

« Non, » dit Buddy d'un ton cassant.

Je me concentrai donc sur la lecture du texte, aussi vite que je le pouvais. Il semblait que fin Juin, M^{lle} Corbeau ait fait un truc inconsidéré sur l'I-5 pendant la nuit et ait enroulé son nouveau jouet, une Porsche 999 bi-turbo, autour d'un lampadaire. Comme je le suspectais, M^{lle} Corbeau avait récemment opéré un changement d'assurance médicale personnelle, d'un contrat DocWagon super-platine à un contrat CrashCart Executive

Diamond. Corbeau avait été emmenée d'urgence par une équipe d'intervention à la clinique centrale de CrashCart. Une fois son état stabilisé, les tissus irrécupérables – dans le cas présent, une jambe – avait été excisés. Lorsque les techniciens des soins intensifs furent convaincus qu'elle ne crèverait pas, Corbeau fut transférée vers un autre service pour effectuer le travail de reconstruction, déplacement autorisé par J. Carter et K. Mobasa, et les médecins superviseurs D. Horbein, X. Marthass, P. Dempsey, et A. Kobayashi.

Et le dossier s'arrêtait là. Elle sortit des soins intensifs la première semaine de Juillet, fichier transféré et fermé. Bon Dieu.

« C'est ça que tu voulais ? » demanda Buddy.

« Pour commencer, » lui dis-je. « Son fichier a été transféré. Je veux savoir où, et puis jeter un œil à ce fichier. »

Elle renifla à nouveau, très en colère cette fois, apparemment. « C'est pas suffisant ? » demanda-t-elle d'un ton irascible.

J'hésitai. Lorsque quelqu'un perd une jambe, il se la fait remplacer – du moins s'il peut se le permettre – ce que Mariane Corbeau pouvait certainement se permettre. J'avais confirmé la plupart de mes vilains soupçons : Corbeau *avait* été opérée par CrashCart, et avait *effectivement* bénéficié d'un remplacement cybernétique. Mais je ne savais toujours pas avec certitude si le cyberware qu'ils avaient branché sur son corps sortait de l'ordinaire d'une quelconque façon. Il me manquait encore cette dernière connexion. Le fait que j'en obtienne oui ou non la preuve en examinant plus attentivement le dossier de son séjour à la clinique dépendait du niveau de détails des fichiers. Il était possible qu'il n'y ait rien d'autre de plus utile ou intéressant qu'une description émaillée de nombreux détails médicaux d'une personne qui avait survécu à une jambe arrachée dans un accident de voiture. Mais, il était également possible qu'il y ait un petit quelque chose. Je ne pouvais pas laisser passer cette occasion.

« Il faut qu'on aille plus loin, » lui dis-je.

Je me disais que Buddy allait protester, mais ce ne fut pas le cas. Au lieu de cela, elle retira simplement ses mains des bits de données tourbillonnants et claqua le tiroir du classeur. Sans même jeter un regard sur

le personnage toujours immobile dans le coin, nous sortîmes de la pièce pour revenir dans le couloir.

Je m'attendais à ce Buddy retourne au « bureau d'accueil » pour obtenir plus d'informations. Au lieu de ça, elle arpenta le couloir, se dirigeant à grands pas dans l'autre sens. Elle semblait savoir où nous allions, je ne l'interrompis donc pas. Nous prîmes à gauche, encore à gauche, puis encore une troisième fois à gauche. Si nous étions dans une conception normale de la réalité, le couloir dans lequel nous étions à présent couperait notre couloir de départ. Mais la géométrie était apparemment aussi arbitraire que tout le reste dans la Matrice.

Le couloir avait changé aussi. Il était plus large, les portes en plus petit nombre et plus espacées. Il n'y avait presque pas de circulation ici, juste un infirmier vêtu de blanc de temps en temps nous passant devant dans sa précipitation. Les documents archivés, supposai-je. Buddy repassa par sa procédure : toucher chaque porte à mesure que nous passions devant. Le processus fut plus long cette fois. Nous marchions depuis plus d'un kilomètre, me figurai-je et avions vérifié dans les 80 portes, avant qu'elle ne trouve ce qu'elle cherchait. Sans un mot – elle était encore en colère après moi, je pense – elle poussa la porte et franchit le seuil.

Ils furent instantanément sur nous : trois énormes personnages de la taille de trolls. Ils portaient le même costume d'un blanc quelconque qui m'était devenu familier, mais leurs corps identifiaient immédiatement ces personnages comme étant différents de tout ce que nous avions vu jusqu'à présent. En lieu et place de chair normale, ces créations étaient faites de métal brillant et anguleux, comme si l'ensemble de leur corps était cybernétique. Leurs visages étaient hideux, des plans sécants de chrome, polis jusqu'à réfléchir tels des miroirs, sur lesquels apparaissaient des yeux rouges brûlant comme des charbons ardents. Ils nous tombèrent dessus à peine avions-nous franchi la porte ou, plus précisément, ils tombèrent sur Buddy, la seule d'entre nous qui ait un corps. Des doigts comme des couteaux taillèrent dans la chair de l'icône de Buddy, mais la douleur s'épanouit dans mon esprit. C'était comme si j'étais mis en pièces.

Buddy répliqua en dansant avec la vitesse d'un escrimeur pucé. Elle tenait son scalpel à la main, sa lame minuscule ayant l'air ridicule en comparaison des doigts aiguisés comme des rasoirs de ses opposants. Elle

en feinta un, avant de glisser un coup d'estoc rapide comme l'éclair sous la garde d'un autre lorsqu'il s'approcha. Le scalpel mordit en profondeur et, avec un hurlement perçant à déchausser les dents, le personnage de chrome se volatilisa. Buddy essaya de revenir à temps en position, après son coup d'estoc, afin de bloquer le troisième personnage qui essayait de la labourer de ses doigts, mais elle fut trop lente d'une milliseconde. Des doigts semblables à cinq poignards étincelants s'enfoncèrent dans son épaule gauche. Nous hurlâmes en même temps, Buddy et moi, une affreuse harmonie de douleur. Au travers d'une brume rouge due à la douleur atroce, je vis le bras gauche de Buddy tomber au sol, avant de se perdre sa définition et de se dissoudre.

Elle recula en chancelant pour se donner du temps. Mais ce serait impossible si les deux étincelants attaquants avaient leur mot à dire sur ce sujet. Se rapprochant étroitement d'elle, leurs doigts dessinaient des mouvements de feinte dirigés vers le visage et le ventre de Buddy.

Nous n'allions pas gagner ce combat. « Débranche-nous ! » hurlai-je.

Un gros bouton rouge naquit instantanément sous nos yeux. Buddy tendit son autre bras pour abattre sa main dessus.

Les monstres d'argent étaient trop rapides. Avant qu'elle ne puisse toucher le bouton, les deux s'étaient précipités en avant, enfonçant leurs mains dans son / notre estomac. Une douleur atroce explosa de nouveau en moi.

« Dirk ! » entendis-je hurler Buddy, poussant un cri perçant avec l'énergie du désespoir. Et puis le néant m'engloutit.

Un instant de transition et j'étais de retour dans mon propre corps, étendu sur le plancher de Buddy, le casque à inductance s'enfonçant dans mon cuir chevelu. Mon cœur battait la chamade, irrégulièrement, mais je le sentis commencer à ralentir pour revenir à un rythme régulier. Le souvenir de la douleur atroce de me parcourant le corps était intense, mais la véritable douleur avait disparu. Je retirai le casque à inductance de ma tête et roulai sur le côté.

Buddy.

Elle était roulée en boule sur le deck, visage vers le sol. Je rampai vers elle, avec au fond de la gorge un gémissement venu des tréfonds de moi-

même. Je dépliai son corps avec douceur, l'étendis au sol sur le dos, plaçai son précieux deck à côté. Je posai une main pour sentir son pouls, à la gorge, au poignet, enfonçai mon oreille contre sa poitrine. Rien.

Bien que je sache que c'était inutile, je mis en pratique le peu de RCR dont je me souvenais, jusqu'à être vidé de toute énergie et haletant, trempé de sueur.

Rien.

Avec précaution, je la soulevai du sol. Son corps était celui d'une enfant dans mes bras tandis que je la portais dans mes bras hors de l'appartement, descendais avec dans l'ascenseur. Dans le hall d'entrée, le garde de sécurité s'avança pour m'offrir son aide. Je lui lançai un regard froid et il recula. Je l'installai dans ma voiture, fonçai en accélérant de manière effrénée dans la circulation. Même lorsque je fouillai dans mes souvenirs à la recherche de la clinique d'urgence la plus proche, je savais que c'était inutile. Buddy était partie. Les contre-mesures d'intrusion du système de CrashCart l'avaient tuée.

Je l'avais tuée.

CHAPITRE 23

La mort de Buddy me souillait les mains, la conscience. J’essayai d’expliquer cela à Jocasta.

Comme je m’y attendais, les urgences n’avaient rien pu faire pour elle. La glace noire gardant le système de CrashCart avait déclenché un système de biofeedback mortel dans le système nerveux central de Buddy, qui avait pour faire simple coupé sa respiration et arrêté son cœur. Personne n’aurait pu faire quoi que ce soit.

Quant à moi, j’avais vu Méduse et avais survécu. La glace avait tenté de me faire la même chose et avait presque réussi, d’où les palpitations et l’arythmie lorsque j’avais repris conscience. Sans le casque à inductance, j’y serais passé, aussi. Je n’aurais jamais pu résister à l’intensité de l’attaque, si le casque n’avait pas rendu indirecte l’interface à la Matrice. Ce code informatique meurtrier avait essayé d’arrêter mon cœur exactement de la même façon qu’il l’avait fait avec celui de Buddy, mais le plus qu’il avait réussi à faire était de foutre son rythme en l’air. Buddy était, bien sûr, branchée par son datajack, donnant à la glace un accès direct à son cerveau. Lorsqu’elle avait échoué à se débrancher à temps, elle n’avait plus la moindre chance.

Et tout était de ma faute.

Oh, bien sûr, Jocasta m’avait sorti tous les poncifs de circonstance. « C’était une professionnelle, elle connaissait les risques, » et toutes ces conneries. Ouais, elle connaissait les risques. Et elle avait voulu en rester là lorsque nous avons trouvé notre premier fichier. C’était moi qui l’avais poussée à passer à la prochaine étape – malgré son avis. Histoire de faire empirer les choses, sa mort n’avait servi à rien. Je n’avais pas obtenu ce que je cherchais, n’avais pas même aperçu le dossier de Mariane Corbeau. Je n’en savais pas plus que si nous nous étions débranchés après ce premier fichier.

Non, attendez, ce n’était pas tout à fait vrai. Il n’y avait pas eu de glace meurtrière sur le premier fichier. Seul le second fichier, celui qui traitait vraisemblablement de la nature du remplacement cybernétique de Corbeau, était chargé d’une sérieuse couche de glace. Ce qui m’indiquait bien quelque chose.

Je suppose qu’il est possible que ce soit une pure coïncidence que CrashCart protège si lourdement ce type de fichier à moins que ce ne soit simplement la procédure normale. Mais aucune de ces possibilités ne semblait vraiment plausible. Un decker – c’était peut-être même Buddy – m’avait dit un jour qu’aucun concepteur de système ne charge de glace, sauf là où c’est vraiment nécessaire, car elle ralentit trop le temps de réponse du système. Cela ne pouvait uniquement signifier que CrashCart était très chatouilleuse sur le fait que des yeux non autorisés se posent sur le dossier de restauration de Corbeau.

Si la mort de Buddy était le prix pour ce petit bout d’information, c’était un foutu prix à payer. Lolita, Naomi, et à présent Buddy. Combien encore ? Combien d’amis allais-je tuer ?

Je chassai ensuite de mon esprit cette saloperie d’apitoiement sur soi. Je ne pouvais pas me permettre de perdre les pédales à cause de telles pensées, pas avec X, voire Scott Keith, prêt à me soulager de la charge de mon existence. Et si je disparaissais, qui resterait pour faire payer le ou les assassins ? Peu importe la souffrance que je ressentais à l’intérieur, il fallait que je reste maître de la situation.

Il était temps de passer en revue ce que je savais – ou croyais savoir. J’avais confirmé mes soupçons que la décision de Corbeau de retirer Keith de sur le dos de Yamatetsu n’était pas une affaire de corruption classique. Yamatetsu, à travers sa filiale CrashCart qu’elle possédait en totalité, avait installé le 2XS ou quelque chose de très approchant dans la nouvelle jambe de Corbeau. Ils s’étaient alors servis de ces circuits supplémentaires comme d’un levier, soit en menaçant de l’éteindre, soit tout simplement en jouant sur l’effet débilitant du 2XS. Je ne savais pas quel moyen ils utilisaient, mais cela n’avait pas une grande importance. Corbeau avait cédé et Yamatetsu était en sécurité. Du moins ils le pensaient.

Quel était donc le but véritable de Yamatetsu / CrashCart dans tout cela ? Ce ne pouvait pas être uniquement des tests sur le terrain (à pas cher

et illégaux) de leur technologie du SPISES, comme nous en avions discuté Bent et moi. Si cela avait été tout, ils n'auraient probablement pas choisi des sujets bien en vue tels que Corbeau et Daniel Waters. Non, vu de quoi cela avait l'air, ils avaient un truc bien plus important à l'esprit.

Ils avaient dû arranger les choses pour que les gens au pouvoir se rendent volontairement dans les cliniques Yamatetsu – d'où la vigueur de la poussée commerciale de CrashCart. Ils s'étaient ensuite rassis dans leurs fauteuils et avaient attendu que les grosses huiles se fassent plomber afin de pouvoir installer leurs circuits bidouillés dans autant de puissants que possible. Ils n'avaient peut-être *même pas* attendu. Je me demandai subitement de quelle manière la voiture de Corbeau en était exactement arrivée à dévier de la route. Une balle d'un fusil de précision dans un pneu, peut-être ?

Ce truc était foutrement grave. J'avais déjà réfléchi en termes de conspiration auparavant, mais ces nouvelles possibilités éclipsaient mes premières intuitions. Effrayante ou pas, en revanche, ma théorie tenait vraiment bien debout, impossible de trouver une faille dans sa logique. Je me figurai que j'avais finalement réussi à tout piger. Mais n'était-ce pas déjà ce que j'avais dit hier ?

Très bien, alors qu'elle était la prochaine étape ?

J'étais paumé, bonhomme, je manquais grave de carrure sur ce coup et je flippais trop pour arriver à penser correctement. J'avais besoin d'aide.

L'un des avantages de la disposition de la piaule était que Jocasta était dans le coin dans des moments comme celui-ci. Après avoir essayé de me remonter le moral au sujet de la mort de Buddy, elle s'était éloignée afin de me donner le temps de me battre avec mes démons. Elle était actuellement en train de lire un truc sur l'écran du télécom. Lorsque je regardai par-dessus son épaule, je vis qu'il s'agissait d'un truc appelé le *Guide néo-anarchiste d'Amérique du Nord.* Ça m'avait tout l'air d'être une agréable lecture de chevet.

« Z'avez deux-trois secondes ? » demandai-je.

Elle marqua l'endroit où elle en était et me sourit. « Prêt à parler ? »

J'ai parlé, pas de soucis là-dessus. Je lui ai parlé de tout : l'appel téléphonique inquiétant de Scott, l'assaut sur le système de CrashCart, le

peu que j’avais appris sur Mariane Corbeau. Toutefois, je me suis principalement concentré sur mon construct logique : le Plan Yamatetsu, reconstruit par Maître Derek Montgomery.

Jocaste sut très bien m’écouter. Les rares questions qu’elle posait allaient directement à l’essentiel et, à l’expression sur son visage, elle semblait souvent avoir une longueur d’avance sur mon récit pour ce qui était des liens logiques. Lorsque j’eus fini, elle se pinça les lèvres comme pour siffler silencieusement. « Je pensais que les enquêteur privés enquêtaient sur les cas de divorce, dit-elle avec un sourire narquois, pas sur les plans corporatistes visant à prendre le contrôle d’une foutue ville. Aujourd’hui Seattle, demain le monde. »

« C’est à ça que ça ressemble, non ? »

Son sourire disparut subitement. « Oui, ça y ressemble, » dit-elle lentement. « Et cela me dérange. C’est trop… trop… »

« *Manga ?* » suggérai-je, en citant le style de bandes dessinées japonaises pour adultes extrêmement chargées en émotions qui avaient traversé les décennies, presque inchangées, et existaient encore actuellement.

« Trop *manga*, » convint-elle. « Trop pompeux, sans logique derrière. Les faits sont là, » ajouta-t-elle à la hâte pour couper court à mes objections, « et ils tiennent debout de la façon dont vous les décrivez. Mais je ne vois pas ce qu’en retirerait Yamatetsu. »

« Peut-être qu’ils veulent s’emparer du gouvernement de Seattle, » proposai-je.

Elle hocha la tête. « Les corpos ne veulent pas prendre la place du gouvernement, » dit-elle. « Après le chaos, les corpos ont eu l’occasion de *devenir* les gouvernements. La plupart des gouvernements civils étant en ruines, les corpos auraient tout simplement pu s’amener et prendre le pouvoir. Mais elles ne l’ont pas fait. »

« Pourquoi ? »

« Trop de responsabilités, » dit-elle avec un sourire. « Vous devenez le gouvernement, il vous faut vous occuper des conneries dont les gouvernements s’occupent. Les programmes sociaux, l’entretien des

infrastructures… la négociation de contrats avec la société de collecte des ordures, pour l'amour de Dieu. Trop de travail. Rappelez-vous, les mégacorpos sont officiellement extraterritoriales. Dans une large mesure, elles peuvent faire exactement ce qu'elles veulent, en particulier une corpo aussi importante que Yamatetsu. Elles préfèrent continuer à être les pouvoirs derrière le trône, pour ainsi dire. » Elle hocha la tête à nouveau. « Les coûts surpassent les bénéfices. Il nous manque quelque chose ici. »

« Qu'est-ce qui nous manquerait ? » demandai-je. « Ils ont *bel et bien* fourré des saloperies dans Daniel Waters, et on dirait foutrement bien qu'ils ont fait la même chose à Corbeau. »

« Je sais. Je ne pense pas que ce soit un coup de force. »

« Alors pourquoi ? »

Elle y réfléchit un instant. « Protection, peut-être ? » dit-elle doucement. « Ou peut-être par pragmatisme. C'est plutôt bien d'avoir Corbeau de votre côté si vous devez détourner l'attention de la Lone Star. Waters est utile si vous devez détourner l'attention *publique*. » Elle haussa les épaules. « Je ne sais pas vraiment. Je pense simplement qu'il nous manque quelque chose. »

« Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demandai-je après une pause. « Quelle est la prochaine étape ? »

« Eh bien, » dit-elle lentement, « je pense… »

Je n'entendis jamais ce à quoi elle pensait. On tapa à la porte à cet instant et, simultanément, une silhouette apparut devant nous en un éclair. Blonde et svelte, c'était Amanda. « Ne vous inquiétez pas, » dit-elle avec un sourire. « C'est Rodney qui se trouve à la porte. Voulez-vous que je le laisse entrer ? »

« Je vais le faire, » dis-je à la hâte, en bondissant sur mes pieds. L'appartement disposait d'un système de sécurité presque assez bon pour rivaliser avec celui que j'avais à Auburn. Je m'en servis pour observer le couloir à l'extérieur de la porte d'entrée. Oui, c'était bien Rodney, et il était seul.

« Vous l'avait dit, » me chuchota directement la voix d'Amanda au creux de l'oreille, bien que son corps soit resté de l'autre côté de la pièce

avec Jocasta.

J’ouvris la porte, fis signe à Rodney d’entrer et verrouillai derrière lui.

« J’espère que je n’interromps rien, » dit-il en guise de salut. « J’aurais probablement dû appeler d’abord, mais je n’apprécie pas particulièrement les téléphones. »

« Non, vous n’interrompez rien, » lui dis-je. « Que se passe-t-il ? »

« Eh bien, ceci. » Il mit la main dans le petit sac de synthécuir qu’il portait en bandoulière, en sortit le brassard d’argent que je lui avais donné. Je remarquai qu’il ne le touchait pas avec sa main nue, qu’il le tenait plutôt dans un tissu fin et soyeux qui semblait luire faiblement de sa propre lumière. Je n’aimais pas cela. « J’ai découvert ce que je pouvais. Plus que je ne le souhaitais, en réalité. » Jocasta nous rejoignit rapidement. Elle tendit la main comme pour prendre le bandeau d’argent des mains de Rodney, avant de se raviser et de baisser la main. « Qu’est-ce que c’est ? » demanda-t-elle doucement.

« Puis-je m’asseoir d’abord ? » s’enquit l’elfe. « Je suis assez épuisé. Et pourrais-je vous ennuyer en vous demandant un verre ? » « Thé ? » proposai-je.

« Gin, » répliqua-t-il.

Il fallut deux-trois minutes avant que nous soyons tous installés autour de la table basse de l’appartement. Le visage de Greybriar semblait *effectivement* un peu pâle, et ses yeux quelque peu enfoncés, comme s’il était en train de faire appel à ses réserves pour pouvoir continuer. La première gorgée de gin sembla le requinquer, toutefois. Il posa le brassard, encore partiellement enveloppé dans le tissu diaphane, au centre de la table.

« C’est chamanique, comme nous le soupçonnions, » commença-t-il, « mais j’ai été incapable de détecter un quelconque lien entre lui et les totems conventionnels auxquels les chamans se consacrent. Il existe un lien, en revanche, et même un lien très intense, mais avec une entité qui ne ressemble à rien qui me soit familier. »

Je jetai un coup d’œil à Jocasta, qui acquiesça lentement. Je me rappelai la manière dont elle l’avait décrit – « un focus de pouvoir, mais « pas d’ici ». »

« Rodney disait exactement la même chose, mais en employant des termes différents. »

« Donc, vous ne savez pas ce que c'est, » dis-je.

« Je ne le *savais* pas, » corrigea Rodney, « pas au début. Mais j'en ai discuté avec d'autres personnes, en particulier des gens qui suivent la voie du chaman et qui en savent plus sur de tels sujets. La personne qui fut de la plus grande aide était un individu du nom de Man-of-Many-Names. Il sembla l'identifier à l'instant même où il l'analysa astralement. » L'elfe fronça un peu les sourcils. « Il n'eut pas l'air de vouloir m'en parler, quoi qu'il en soit. »

« Mais vous l'avez convaincu, » dit Jocasta.

« Au final oui, » admit Greybriar. « Il parla de quelque chose qui n'avait pas grand sens pour moi – les totems insectes. Honnêtement, je ne pensais pas qu'il existe de telles choses. » Il regarda Jocasta d'un air interrogateur, mais elle haussa simplement les épaules. « Dans tous les cas, Many-Names décrivit ceci comme un « focus de pouvoir spécifique à un totem » – une autre chose dont je ne connaissais pas l'existence – lié à la figure totémique Guêpe. »

Je sourcillai. « C'est tout ? »

« Eh bien, il m'a également suggéré de ne pas jouer avec moi-même. »

« Est-ce pour cela que vous êtes si fatigué ? » demanda Jocasta. « Vous *avez* « joué » avec, n'est-ce pas ? »

L'elfe eut un furtif sourire embarrassé. « J'ai toujours été une âme curieuse, » avoua-t-il. « J'ai essayé d'explorer la nature de son lien à sa figure totémique. Sur le plan astral, cette *chose* » – il désigna le brassard – « possède plus de pouvoir que je n'en ai jamais vu déversé dans *quoi que ce soit.* Essayer de l'examiner était comme, eh bien, comme d'essayer d'examiner une tornade à mains nues. Je dois admettre que l'effort m'a vidé plus que je ne l'avais prévu. »

« Avez-vous appris autre chose ? » demanda Jocasta.

« Pas vraiment, non, » concéda Rodney. « Outre le fait que je n'ai pas voulu passer plus de temps avec que je ne le devais. »

« Alors vous l’avez apporté ici, » dis-je. « Mais qu’est-ce que tout cela signifie ? »

« En fait, je n’en ai pas la moindre idée, » dit l’elfe. « Est-ce que cela doit forcément signifier quelque chose en fin de compte ? Peut-être le chaman envoyé pour, hum, vous supprimer s’avère justement être un bougre retors qui suit Guêpe. De ce que Many-Names a dit, les chamans qui suivent des totems insectes sont d’horribles pékins, peut-être même tout à fait le genre qui apprécie particulièrement la liquidation sur gages. »

J’acquiesçai lentement. Intellectuellement, c’était une possibilité, mais qui ne s’accordait pas bien avec mon intuition. La paranoïa semblait véritablement prendre le dessus sur moi, mais ce ne serait peut-être plus une chose si mauvaise. « Peut-être, » dis-je. « Merci pour votre aide, j’apprécie. »

« Vous êtes plus que le bienvenu, » dit-il. « Il semble… »

« Contact ! » La voix était celle d’Amanda, le mot, un dont nous avait rebattu les oreilles du temps de l’entraînement de la Lone Star. « Contact » signifie qu’une grosse saloperie allait se passer *exactement maintenant.* Sans même y penser, je roulai sur le côté, portant automatiquement la main où se trouverait mon pistolet si j’avais porté mon manteau.

Un truc déchira les airs, exactement à l’endroit où se trouvait mon crâne il y a encore un instant. Je fis une nouvelle roulade, sans cesser de rouler. Ce faisant, j’aperçus rapidement une silhouette hideuse, bipède mais sans être réellement ni humaine ni métahumaine. Elle semblait avoir surgi de nulle part, accroupie de manière obscène sur le canapé où je m’étais assis. Elle ouvrit une gueule remplie de dents fines comme des aiguilles et hurla. Je n’en vis pas plus car je me ruai à quatre pattes à travers la pièce vers l’endroit où j’avais laissé mon Manhunter. J’entendis des coups de feu derrière moi – un pistolet léger, probablement le Colt de Jocasta – mais je ne perdis pas de temps à regarder. Je ne lui servirai à rien tant que je n’aurai pas cette arme en main. De plus, je savais qu’elle avait autant de ressources que moi, en dépit de toutes les peurs qu’elle pouvait avoir à ce sujet.

Je saisis le manteau sur la chaise, le traînai sur le sol. Je fis une nouvelle roulade, au cas où quelqu’un / quelque chose soit en train de me viser dans le dos, sortis l’arme tout en roulant, et terminai en posture de

combat accroupie. La *chose*, quelle qu'elle soit, avançait sur Jocasta, tandis qu'elle déchargeait son petit Colt, tirant balle sur balle dans sa large poitrine. Rodney, les traits encore plus pâles et tirés, était en train de déclamer quelque chose dans une langue étrange – quelque chose qui ressemblait à, « In hoc signo, vincavi ad munditia » – et une lueur crue, fragile était en train de grossir autour de sa main droite. Je ne voyais Amanda nulle part.

J'amenai le lourd Manhunter en position de tir, visant l'endroit où l'oreille de la créature se trouverait si elle avait été un homme. L'espace d'un instant, je m'accordai le temps de remarquer son apparence grotesque. Elle était grande, anguleuse, avec de longs membres qui avaient l'air de ne pas être articulés à la bonne place – à moins qu'ils n'aient eu une articulation supplémentaire. Sa tête était déformée, bulbeuse, dominée par deux énormes yeux à facettes de la couleur jaune-blanc du pus. Des épines et des trucs qui pourraient être des antennes surgissaient d'au-dessus de ces yeux, tandis que le crâne se rétrécissait jusqu'à ce que sa moitié inférieure ne soit que la gueule. La chose ouvrit sa gueule pour pousser à nouveau un cri perçant et je vis une langue – courte, noire et pointue – se déchaîner dans sa gueule. Alors que la créature tendait vers Jocasta des mains minces qui n'avaient que trois doigts chacune, chacun d'entre eux terminé par une griffe longue comme mon pouce, elle répondit en tirant une autre balle en plein milieu de sa poitrine. J'entendis la balle atteindre son but – un *craquement* comme du plastique qui se briserait – et vis des éclats voler en se dispersant à partir du point d'impact. La chose avait une carapace, réalisai-je avec horreur, ou plutôt un truc ressemblant plus à un exosquelette – une armure naturelle.

Naturellement, je n'avais pas pris le temps alors de faire le catalogue de toutes ces impressions. L'analyse vint plus tard ; à cet instant, je ne faisais qu'enregistrer l'ensemble des impressions sensorielles, comme une caméra. Mon arme était en position de tir, le point rouge de mon laser de visée reposant sur le côté de la tête difforme de la chose. J'ai pressé la détente à plusieurs reprises, sans lutter contre le recul écrasant, afin de garder le canon bien en ligne. Dans l'espace confiné de l'appartement, les détonations retentissantes du Manhunter étaient comme des coups portés physiquement à mes oreilles.

La monstruosité était inhumainement rapide. L'éclat de mon laser de visée avait dû lui donner la fraction de seconde qu'il lui fallait pour réagir. Au lieu de se ficher au centre de son crâne, ma première balle arracha un morceau de l'arrière de la tête de la créature lorsqu'elle se pencha en avant. Une vilaine blessure, mais pas mortelle apparemment. Mes tirs suivants labourèrent l'épaule saillante que la chose avait levée pour protéger sa tête. Les lourdes balles pulvérisèrent l'exosquelette de la créature, faisant gicler une bave visqueuse vert-noir sur le tapis, mais je savais que ni Jocasta ni moi n'avions encore placé de coup mortel. Son Colt cliqueta, vide, et il ne me restait qu'une moitié de chargeur. Mais comment tuer cette chose, bordel ? Une question particulièrement pertinente, étant donné qu'il semblait que j'avais attiré son attention et qu'elle se tournait dans ma direction. Je grillai le reste du chargeur dans son torse tandis qu'elle s'accroupissait pour bondir. Mes tirs creusèrent de gros trous dans son armure naturelle, mais n'eurent pas l'air d'avoir touché quoi que ce soit de critique. Je lançai un regard derrière moi à la recherche de n'importe quelle protection. Rien.

« Rodney ! Faites-le ! » C'était la voix de Jocasta, mais le combat était le mien.

Du coin de l'œil, je vis l'elfe aux cheveux bouclés achever ses préparatifs. Sa main droite se tendit vivement dans la direction de l'horreur et il hurla un truc qui ressemblait à « *Esse !* » Je sentis, plus que je ne le vis, un truc jaillir de son doigt tendu, à peine visible, comme une onde de choc dans l'air immobile. Le truc fusa à travers la pièce, percuta le monstre avec l'impact d'une voiture en pleine course. La chose décolla du sol et j'entendis le craquement qui suivit l'enfoncement de sa poitrine et de sa tête. Elle recula en titubant dans le mur, une substance gluante noire giclant d'une dizaine de blessures. Elle hurla une unique fois, un bruit de bouillonnement, de désespoir, avant de s'écrouler au sol.

Jocasta fourra son arme dans sa ceinture, se précipita à travers la pièce pour rejoindre Rodney. L'elfe était tombé à genoux, la peau blême, le visage relâché sous l'épuisement, le corps trempé de sueur. Il leva la tête tandis que Jocasta le soutenait, mais je ne pensais pas à cet instant qu'il réussisse à maintenir son regard sur le visage de Jocasta. « Est-elle morte ? » demanda-t-il d'une voix creuse. Mon regard se retourna vers ce qui restait de la créature pour m'en assurer.

Et ce fut pour cette seule raison que je vis l'air miroiter, alors qu'une autre de ces choses prenait forme dans le coin. « Jocasta ! » hurlai-je. Tandis qu'elle se retournait, horrifiée, j'éjectai le chargeur vide de mon Manhunter, en insérai un autre en place avec un claquement, sans jamais quitter des yeux le nouveau visiteur. Il se trouvait entre nous et les fenêtres. J'avais verrouillé la porte, ce qui voulait dire qu'il me faudrait la déverrouiller avant de pouvoir s'enfuir par-là, et je ne pensais pas que la chose nous accorde ce temps. Il n'y avait aucune couverture utile. Le lancement du dernier sort avait manifestement crevé Rodney pour de bon. Et nos balles semblaient n'être guère plus qu'une nuisance pour la chose.

La créature avançait lentement vers Jocasta et Rodney – prudemment, comme si elle ne savait pas trop lequel des deux avait buté son pote. « Éloigne-toi d'eux, saloperie ! » hurlai-je, en levant rapidement mon arme.

Le monstre se tourna dans ma direction, commença à traverser la pièce vers moi à une vitesse terrifiante, tandis que je lui expédiai trois balles dans l'œil gauche.

Sa tête fut projetée en arrière avec un craquement par le seul impact des balles. L'œil à facettes lui-même éclata en une gerbe de fragments cristallins et de liquide corrosif. Il hurla sa douleur vers les cieux, ses bras fouettant l'air dans tous les sens et je grillai le reste de mon chargeur dans son ventre, juste pour faire bonne mesure. Il hurla à nouveau.

Mais il ne tomba pas. Je n'arrivais pas à y croire : trois balles lui avaient traversé l'œil pour se ficher dans sa boîte crânienne – en supposant que sa tête soit bien le siège de son cerveau – et je lui en avais tiré douze autres à bout portant dans les entrailles. N'importe quoi de normal serait occupé à expirer salement. Il hurla une troisième fois et je jure que j'ai senti la force de sa volonté tenter de contrôler sa douleur. Son unique œil restant se posa vers moi, et il recommença à avancer.

Je fis volte-face, laissant tomber mon Manhunter vide, ramassai une chaise et l'abattis sur la créature telle un gourdin. Elle bloqua le coup d'un bras, un geste qui aurait coûté un poignet cassé à un humain, mais ne sembla pas sentir du tout le coup. Elle m'arracha ensuite l'arme de son autre main, la lançant violemment contre le mur. Je reculai, même si je savais au fond de moi qu'il n'y avait nulle part où aller. La créature me porta un coup de taille de sa main griffue, et me manqua d'une bonne toise

– sans doute l’absence de perception de la profondeur due à son œil manquant – mais j’étais sûr qu’elle ne ferait pas deux fois la même erreur. Je m’éloignai en esquivant encore une fois, à la recherche de quelque chose – *n'importe quoi* – derrière lequel me cacher. Rien. Je savais qu’elle était en train d’essayer de m’acculer dans un coin, mais je ne pouvais rien y faire.

« Cassez-vous d’ici, » criai-je à Jocasta et à Rodney. Si cette chose était sur le point de m’éventrer, il n’y avait aucune raison que cela doive leur coûter leurs vies à eux aussi. « Tirez-vous, bon Dieu ! »

Évidemment, ils ne m’écoutèrent pas. Jocasta était en train de tirer dans le dos de la créature, bien que je ne sache pas à quoi elle pensait que son petit Colt pourrait bien servir si mon foutu Manhunter n’arrivait pas à envoyer ce truc au tapis. Rodney, l’idiot, était en train de préparer un autre sort, murmurant en latin dans sa barbe, bien qu’il ait su que l’effort le tuerait probablement. Crétins ! La *chose* leva une main griffue pour me trancher en deux.

Le coup ne s’abattit jamais. Au lieu de cela, la chose tourna, tailladant sauvagement dans le vide et hurlant de frustration et de colère. Le sort de Rodney était-il parti ? Non, l’elfe était encore en train de murmurer, bien qu’il soit à présent également bouche bée devant les circonvolutions du monstre. La bonne vieille Jocasta en était encore à le cribler de balles, avec des effets minimes, comme prévu. Qu’est-ce que c’était donc que ce bordel ?

« Partez d’ici ! » Pas ma voix. C’était la voix d’Amanda cette fois. L’espace d’un instant, je la vis, image indistincte, engagée dans un combat au corps-à-griffe avec la *chose.* Elle porta un coup violent de son bras sans substance, qui percuta la créature à la poitrine. Je fus surpris de voir céder l’exosquelette du monstre comme s’il avait reçu un coup de hache de bataille. La chose répliqua, ses griffes traversant le corps d’Amanda sans aucun effet. Non, je me trompai, il y *avait* un effet. Pas de blessure au sens normal du terme, mais son apparence changea. Elle avait l’air moins humaine, les lignes de son corps s’altéraient, devenant plus anguleuses, comme si… Mon esprit se révolta à la conclusion que je tirais de tout cela. Les griffes de la chose transpercèrent à nouveau son corps transparent. Elle cria une fois de plus, et sa voix était à présent complètement étrangère à ce monde : le hurlement du vent dans une ruelle déserte aurait paru plus

humain. Les mots, toutefois, étaient aussi clairs que de l’eau de roche : « Partez d’ici ! »

Je courus vers Jocasta, saisis son bras. Elle était encore en train d’observer le combat, ce en quoi se métamorphosait Amanda. Je dus la secouer pour obtenir son attention. Suite à quoi elle revint dans le monde réel. Nous attrapâmes Rodney par les épaules et le traînâmes littéralement hors de l’appartement. Tandis que nous courions lourdement dans le couloir, j’entendis une voix creuse, murmurante, au fond de mon oreille. « Au revoir. »

CHAPITRE 24

« Il a du mal à l'avaler. » Jocasta s'assit sur le divan de Rodney, frotta ses yeux de sa main fermée, telle une enfant fatiguée.

J'acquiesçai. L'elfe au bord de l'épuisement n'avait pleinement réalisé ce qui se passait qu'une fois sur le chemin de la voiture, après être descendu et avoir quitté le bâtiment, lorsqu'il eut quelque temps pour rassembler suffisamment de forces. Il s'était débattu comme un fou, essayant d'échapper à notre étreinte, cherchant désespérément à retourner en chargeant dans l'appartement. À retourner dans la mêlée, pour sauver Amanda. J'avais dû le retenir physiquement, avant de le pousser par le hayon de la Jackrabbit, tandis que Jocasta démarrait la voiture pour nous faire quitter les lieux. Rapidement. Tout le long du chemin du retour vers sa piaule, je l'avais entendu pleurer à l'arrière, criant « Amanda » encore et encore. Je savais qu'elle ne répondrait jamais.

Une fois revenus à son appartement, nous l'avions mis au lit. Comme ça, comme un petit enfant. Jocasta avait deux-trois somnifères Lethe™ dans son sac, et elle réussit à les faire prendre à l'elfe, bien qu'elle les ait sûrement fourrés de force dans sa gorge, ça m'avait l'air plus proche de la vérité de ce qui avait dû se passer. À présent, au moins, il profitait d'un repos plus ou moins paisible.

« Je pense que je sais ce qui le tourmente en réalité, » dit Jocasta avec douceur. « Livrée à elle-même, Amanda aurait été immortelle. Les esprits ne meurent jamais, ils deviennent seulement plus sages et plus puissants. Elle aurait pu vivre pour toujours. Et au lieu de cela, elle a tout envoyé au diable pour qu'il puisse vivre. C'est un sacré poids sur son âme. » Elle se tut une bonne minute, luttant avec ses propres pensées. Je la laissai à sa lutte. Finalement, elle dit : « Je pense qu'il l'aimait. »

Ma première réaction fut de me moquer de cette idée. « Comment un homme pourrait-il aimer un esprit ? » voulus-je dire. Mais il m'apparut

alors qu'un esprit était, dans une large mesure, exactement ce dont nous tombions amoureux. Dans la plupart des cas, l'esprit – ou l'âme, si vous préférez l'appeler ainsi – est logé dans un corps de chair. Mais qui a dit que c'était une condition impérative ? Rodney Greybriar avait agi en tous points comme s'il considérait Amanda comme une peste. L'avais-je cru, ou s'était-il comporté comme l'écolier disant : « Quoi ? L'aimer, *elle* ? » à propos de la jeune fille dont une photo était accrochée dans son casier ? L'elfe fait trop de protestations, ce me semble.

Je hochai la tête. J'étais crevé jusqu'à l'os. Peut-être était-ce pour cela que je pensais à des trucs comme l'amour et l'âme, et même une citation incorrecte de Shakespeare. Ce n'est pas mon genre de comportement habituel. Je soupirai.

Jocasta interrompit mes pensées. « Où allons-nous maintenant ? »

« Je ne sais pas, » dis-je. « Peut-être nulle part. » Elle me regarda, les yeux fixes. J'étais fatigué, et lorsque je suis fatigué, je pense à haute voix. C'est parfois dans ces moments-là que je réfléchis le *mieux*, lorsque la sentinelle mentale qui passe à la trappe les pensées « politiquement incorrectes » roupille dans un coin.

« Vous aviez raison, plus tôt, » continuai-je. « Les enquêteurs privés enquêtent généralement sur les cas de divorce. Je l'ai fait. J'ai également aidé des gens à récupérer des objets perdus, j'en ai retrouvé d'autres qui avaient fait l'impasse sur divers engagements, et j'en ai dépanné d'autres pour qui les intrigues au bureau avaient mal tournées. » Jocasta sourit quelque peu tristement à ces mots, elle avait saisi l'allusion à Lolly. « C'est à ça que je suis bon. C'est ça, mon niveau. Je suis un petit, Jocasta. Je n'ai jamais pensé le contraire. Nous sommes tous des petits – vous, moi, à peu près tous ceux que j'aie jamais rencontré. Nous ne jouons pas en première division.

« Bon Dieu, Jocasta, la plus grande conspiration sur laquelle j'aie jamais enquêté – si même on peut appeler ça comme ça – impliquait un extraordinaire total de sept orks faisant tourner un racket minable. » Je savais très bien que ce que je disais était confus, mais cela ne voulait pas dire que j'arriverais à m'arrêter. « De la manière dont je compte les points, si je peux arranger les choses de manière positive pour *une* personne –

comme, l’empêcher de se faire buter – j’estime que j’ai gagné. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Elle acquiesça. « Je le vois. »

« *Cette* merde, celle dans laquelle on est, c’est à peu près aussi démesuré que… que… » Je n’arrivais pas à penser à une analogie appropriée, et dus me contenter d’agiter les bras avec éloquence. « De la manière dont je vois les choses maintenant, c’est qu’il est temps de laisser les matchs de coupe du monde aux poids lourds, vous voyez ? Genre, me contenter de petites conneries, de trucs où je peux faire le poids. De trucs que je connais. » Je soupirai. « Je pense que peut-être… Peut-être que ce que je devrais faire serait de simplement retrouver ma sœur. Laisser la DED et Yamatetsu s’arracher les yeux. Et Theresa et moi, on se tirerait simplement de Seattle, une bonne fois pour toutes. Recommencer une nouvelle vie, dans un coin comme Atlanta peut-être, là où personne ne nous connaît. Ou, je ne sais pas, franchir illégalement la frontière pour se tirer dans une des Nations des Américains d’origine. Qu’est-ce que *vous* en pensez ? »

Elle resta silencieuse un long moment. Ses yeux examinaient. Finalement, elle dit : « Êtes-vous en train de me demander si je vous approuve ? »

Je réfléchis à cela, avant de répondre sincèrement : « J’imagine que oui. »

Elle fit un signe de tête. À nouveau une longue pause. « Vous savez, j’ai toujours pensé que les histoires, les films et la tridéo nous causaient du tort par l’illusion qu’une personne peut changer le monde. Vous voyez ce que veux dire : Slade le sniper faisant s’effondrer un gouvernement entier. Neil le barbare ork repoussant l’invasion à lui tout seul, et d’une seule main. »

Elle sourit à cette idée. « Mais ce n’est pas comme cela que ça fonctionne dans la réalité. Dans le monde réel, la Lone Star jetterait Slade en prison pour insurrection civile, et cinquante grands balèzes éclateraient le crâne de Neil. Certaines choses sont bien trop imposantes pour une seule personne. La façon dont les changements se produisent dépend de la manière dont *vous* faites les choses, Derek. Beaucoup de petites gens travaillent sur des choses qu’elles peuvent changer, où elles peuvent faire

une différence. Individuellement, cela n'a pas l'air de faire grande différence, mais toutes ces petites choses s'ajoutent entre elles. »

Elle eut un gloussement d'auto-dérision. « Voilà que vous me faites parler avec philosophie. Mais je pense néanmoins que si vous allez à l'encontre de quelque chose de trop imposant pour vous et que vous vous faites tuer, alors le monde y perdra. Parce que vous ne serez plus là sur le terrain pour faire bouger les choses pour les gens qui vous ont aidé dans le passé. Vous voyez ce que je veux dire ? » J'acquiesçai, et elle gloussa à nouveau. « Qui sait ? Peut-être que lorsque vous déciderez de passer la frontière, je viendrai avec vous. » Elle regarda sa montre. « Il est plus tard que je ne le pensais. »

Je jetai un œil à ma propre montre, vis qu'il était 22 heures passé. J'aurais estimé l'heure aux alentours de 19 heures. Le temps passe vite quand vous vous faites défoncer la gueule.

Je ne me souviens pas de qui en a eu l'idée, ni même s'il s'agissait simplement d'un de ces moments où deux esprits partagent la même pensée, sans dire un mot. Peu importe. Jocasta et moi partageâmes le lit une place de la chambre d'ami de Rodney. C'était ce dont nous avions tous deux besoin : mettre de côté le traumatisme des deux-trois derniers jours, nous perdre dans les sensations de l'amour physique. Nous connûmes la tendresse et la chaleur, et finalement le sommeil, profond et reposant.

Je me suis réveillé à environ deux heures du matin. Grâce à une trouée dans les nuages, les rayons de la lune traversaient la fenêtre partiellement polarisée. La tête de Jocaste était sur mon épaule, son bras appuyé doucement sur ma poitrine. Son visage était calme et serein sous le clair de lune. J'imaginais aisément l'enfant qu'elle avait été, la jeune fille solitaire à qui son « amie invisible » avait parlé une fois. Je sentis un léger pincement au cœur en la regardant. Pas de l'amour, l'amour n'arrive pas comme ça. Mais de la tendresse, c'était certain. Je me demandais si elle avait été vaguement sérieuse en parlant de se tirer de Seattle. Je l'espérais : j'aurais grand besoin d'une amie.

Pendant peut-être un quart d'heure, j'ai regardé fixement le plafond. Mon corps avait besoin de plus de sommeil, mais mon esprit n'arrivait pas à se détendre. J'avais *pris* la décision de laisser tomber. Ce n'était pas l'une de ces décisions logiques où vous pesez le pour et le contre, avant

d’affirmer catégoriquement, « Je choisis l’option A. » C’était plus une histoire de reconnaître qu’une partie de votre esprit était déjà convaincue par des facteurs émotionnels, et de reconnaître que la logique ne changerait pas l’impression que vous aviez au fond du cœur.

Qu’il en soit ainsi. Il me fallait accepter cette décision. Quelle serait la première étape pour en faire une réalité ? Trouver Theresa, de toute évidence. Mais comment ?

Je laissais mon esprit dériver, sans le diriger du tout, mais en laissant mon subconscient afficher sur mon écran intérieur tout ce qu’il voulait bien me montrer. Tout en glissant à nouveau, enfin, vers le sommeil, je repassai en revue mes deux appels passés à la Confrérie, mes recherches dans les autres cliniques, ma requête à Naomi pour qu’elle vérifie dans les archives si ma sœur était mentionnée quelque part. De là, je passai à la nouvelle de la mort de Naomi. Et de là encore – je sentais monter la tendance morbide – à mon dernier run matriciel avec Buddy. Une transition absolument pas logique – les capacités d’un esprit somnolent ne sont-elles pas merveilleuses ? – et je revoyais le rapport préliminaire de l’accident de Mariane Corbeau.

Et subitement, j’étais réveillé, des picotements dans tout le corps. J’avais un lien, et je savais quelle serait mon prochain coup. Le plus doucement possible, je me dégageai de l’étreinte de Jocasta, plaçai un oreiller sous sa tête pour remplacer le soutien de mon épaule. Je m’habillai rapidement, puis griffonnai une note expliquant où j’allais. Je me glissai ensuite hors de l’appartement, pénétrant dans la nuit.

Le chapitre de Puyallup de la Confrérie Universelle s’avéra se trouver dans ce qui avait autrefois été un bâtiment médico-dentaire. Un autre immeuble de tradition, tout comme l’appartement de Greybriar. Le travail de restauration était magnifique, jusqu’au caducée au néon au-dessus de la porte principale. Pour rester en conformité avec les règles de l’Heritage Committee, un genre de comité pour le patrimoine, les panneaux identifiant le bâtiment comme un chapitre de la Confrérie étaient relégués à la pelouse de chaque côté de la porte (« Libérez le potentiel qui est en vous ! » « Bâtissons de meilleurs lendemains ! »).

Je passai devant en voiture, lentement, inspectant le coin. À trois heures et quelques du matin, il n’y avait presque pas de circulation dans les rues, et

aucun mouvement dans ou autour du bâtiment. Peu de lumières allumées, et j'étais certain que les portes avant étaient verrouillées (même si l'on aurait pensé que construire un avenir meilleur serait une préoccupation de tous les instants). Comme pour le chapitre de Redmond, l'entrée menant à la soupe populaire et à la clinique semblait se trouver dans la ruelle de derrière. À la *différence* du chapitre de Redmond, le bâtiment de Puyallup se tenait au milieu du pâté de maisons, ce qui voulait dire que les patients potentiels devaient se frayer un chemin à travers 50 mètres d'allée sombre avant d'atteindre leur destination. Cette entrée-ci restait ouverte.

C'était donc là que Fitz le troll avait emmené Theresa lorsqu'elle s'était écroulée. Je m'imaginais l'imposant bienfaiteur de ma sœur garant sa voiture volée à côté de la benne qui se trouvait tout juste à l'entrée de l'allée, avant de la porter jusqu'à la porte de la clinique, son corps maigre ressemblant à celui d'une enfant dans ses bras.

Je garai la voiture à deux pâtés de maisons de là, revins discrètement tel un fantôme dans la nuit et pris position. Accroupi dans l'ombre d'une autre benne, dans une autre bon Dieu de ruelle. Regardant par-delà le coin de la benne afin de garder un œil sur la porte de la clinique.

J'étais ici à cause du lien final que j'avais fait en regardant le plafond baigné de lune. C'était le petit bout de données enfoui dans le fichier CrashCart sur Marianne Corbeau qui m'avait amené ici. Lorsque j'étais étendu sur le lit, j'avais revu les écritures de clôture de ce fichier aussi clairement que si elles avaient été effectivement affichées comme du texte sur un écran. J'avais subitement remarqué un truc auquel je n'avais pas prêté attention la première fois que j'avais vu le fichier. Le nom, ou devrais-je dire la signification de ce nom. « Autorisé par les Drs. J. Carter et K. Mobasa, et les médecins superviseurs. D. Horbein, X. Marthass, R Dempsey, et A. Kobayashi. » *P. Dempsey*, le Dr. Phyllis Dempsey, médecin superviseur nouvellement embauchée à la clinique de la Confrérie de Puyallup, successeur d'un certain Dr. Boris Chernekhov.

Coïncidence ? Peut-être, mais je n'y croyais pas une seule foutue seconde.

Supposons que le Dr. Dempsey trempait quelque peu dans une histoire louche. Cela éclaircissait deux-trois questions. Je voulais dire que Fitz le troll avait *bien* emmené Theresa ici, tout comme il l'avait dit. Il n'y avait

plus à se demander pourquoi il aurait menti, ni où il aurait pu obtenir le badge d'infirmière de la Confrérie pour soutenir ce mensonge. Et la mort de Fitz, le meurtre pour lequel les Prowler me blâmaient ? Le troll aimait bien Theresa, tous les Prowlers pensaient que Teri était « cool ». Il y avait des chances pour qu'il soit revenu le lendemain pour voir comment allait son amie. Il avait posé les mauvaises questions de la mauvaise manière – les trolls ne sont pas réputés pour leur subtilité – et s'était fait trancher la gorge pour cela.

Il semblait qu'il était temps de discuter à nouveau avec le Dr. Dempsey, une bonne grosse discussion, en profondeur. Lorsque nous avions parlé au téléphone, elle avait mentionné qu'elle revenait aux horaires d'après-midi. Elle avait aussi dit un truc comme quoi elle avait lu un certain « rapport de 4 h du matin ». Ajoutons à cela le fait que les établissements de santé fonctionnent généralement par services de douze heures. Conclusion : les horaires d'après-midi de Dempsey allaient probablement de 16 h 00 à 4 h du matin. Ce qui voulait dire qu'elle quitterait son service dans – je regardai ma montre – environ deux minutes. Les gens quittant leur service restaient-ils dans le bâtiment ? Peu de chances : ils devaient très certainement vouloir rentrer chez eux. Et sortaient-ils par l'avant du bâtiment, ce qui obligeait à déverrouiller les portes ? Peu de chances encore une fois : ils sortiraient par l'allée. Que j'étais en train de surveiller.

Si quelque chose devait se passer, elle se passerait bientôt. Je regardai à nouveau ma montre. 4 h 02.

Bingo ! La porte donnant dans la ruelle s'ouvrit. Dans la lumière affluant à l'extérieur, je vis émerger cinq silhouettes, entendis le concert de « Bonne nuit » offert à l'encontre de ceux de l'intérieur. Et puis le groupe se sépara. Très bien, les dieux étaient de mon côté. Trois silhouettes se dirigeaient dans l'autre sens, descendant l'allée par rapport à moi. Deux venaient dans ma direction. Une grosse silhouette – un gros homme ou un ork, imaginai-je – et une plus mince, mais presque aussi grande. Le Dr. Phyllis Dempsey, et un ami / garde du corps. Je me cachai plus profondément dans l'ombre de la benne, sortis mon Manhunter de son holster.

Les deux silhouettes approchaient. Côte-à-côte, sans parler entre elles. Le gars avec elle était un humain, et à sa manière de regarder d'un côté et

de l’autre, je savais qu’il s’agissait d’un garde du corps. Mais sa vision nocturne serait encore plutôt pourrie après la luminosité de la clinique. Même avec des optiques améliorées, il serait désavantagé pendant une ou deux secondes, et c’est tout ce dont j’avais besoin.

C’était le moment ! Les deux silhouettes étaient à ma hauteur. Mes jambes étaient enroulées sous moi comme des ressorts. Je les tendis, me jetai sur la droite vers la plus grande des deux silhouettes. J’écrasai la masse de mon pistolet sur le côté de sa tête, derrière l’oreille. Lorsqu’il commença à plier, je lui envoyai mon poing, lesté d’un morceau de ciment, à l’arrière de la nuque. Il tomba inerte, sans faire de bruit.

Tout s’était passé tellement vite que Dempsey n’avait eu le temps de rien de plus que de commencer à se tourner vers moi. Je lui saisis alors le bras, la traînai en la faisant presque décoller du sol, et l’envoyai percuter le mur de l’allée. Je lui collai le canon du Manhunter sur le visage et déclenchai le laser de visée. Je vis ses pupilles se contracter en têtes d’épingles, et sus qu’elle était matériellement aveugle pour le moment.

« Faut qu’on cause, » sifflai-je à son encontre.

Sa poitrine se gonflait et s’affaissait rapidement, et je vis l’éclat de ses dents blanches sur sa peau noire. Je pensais qu’elle était haletante, ses lèvres retroussées en un rictus de peur. Mais je réalisai ensuite qu’elle était en train de rire, ce qui m’effraya profondément. Je reculai d’un pas, mon arme toujours braquée sur son visage et le laser se baladant sur ses yeux.

« Eh bien, bonsoir, M. Montgomery, » dit-elle doucement, un ton d’amusement véritablement flippant dans la voix. Qu’est-ce qu’elle trouvait de si drôle, bordel ? « Que puis-je exactement faire pour vous ce soir ? »

Même si, selon tout jugement objectif, j’avais l’avantage sur elle, je commençais à ressentir que c’était en fait elle qui avait le dessus. J’étais à nouveau dans la merde jusqu’au cou, peut-être même encore plus profond que je ne le soupçonnais. Et je ne savais pas pourquoi, ni comment. Mais je n’allais certainement pas lui montrer mes inquiétudes, et gardai donc un ton de voix rude et énergique. « Je veux ma sœur, espèce de connasse, » lui dis-je. « Où elle est ? »

Dempsey gloussa, un bruit calme et horrible dans cette ruelle sombre. « Oh, elle est en sécurité, Derek Montgomery, » dit-elle. « Plus en sécurité

que la plupart des gens de la conurb. » Elle sourit. « Plus en sécurité que vous, par exemple. Et sera bientôt encore plus en sécurité, d'une certaine façon. »

« De quoi vous parlez ? » exigeai-je.

« Si vous avez de la chance, vous le découvrirez finalement. » Son sourire, obscène dans la lumière laser réfléchie, changeante, fit ressembler sa phrase à une menace. Non, pas une menace, une prédiction funeste.

À nouveau, je fus inondé par l'impression que c'était-elle qui avait le contrôle, qu'elle jouait avec moi. Je resserrai ma prise sur le pistolet. « Où est-elle ? » grognai-je.

« Quelque part où vous ne pouvez pas l'atteindre. »

« Où ? » exigeai-je de nouveau. Elle ne me répondit que par un petit rire. Crainte et dégoût se mélangèrent dans mon ventre, en bouillonnant, avant d'exploser en une vague de colère enflammée. Je poussai violemment mon pistolet en avant, cognant fortement le canon contre son front, suffisamment fort pour lui écorcher la peau. Le choc devait avoir été incroyablement douloureux, suffisamment pour étourdir pratiquement n'importe qui et secouer la plupart des gens de nausées. Bien que le choc du métal contre l'os ait retenti avec force dans la ruelle abandonnée, elle ne montra aucun signe de la moindre douleur. Son sourire n'avait pas bougé, ses yeux aux minuscules pupilles restaient fixes dans les miens. « *Où ?* » répétai-je.

Elle demeura silencieuse. Je considérai l'idée de la frapper de nouveau, plus fort. Mais la crainte de la voir rester intacte après un coup encore plus fort fut suffisante pour m'arrêter. « Un troll l'a amenée ici, » dis-je à la place.

« Bien sûr. Il est revenu le lendemain en posant trop de questions, dommage pour lui. »

« Vous l'aviez envoyée ailleurs. »

« Naturellement, » répéta Dempsey.

J'eus envie de pousser un soupir de soulagement. J'avais toujours eu peur, bien que reléguée tellement profond que je ne pouvais même pas me l'admettre, que Theresa soit morte. Quelque chose sembla bouger dans les

profondeurs des yeux de Dempsey, une légère trace d'un amusement plus profond, et je fus convaincu qu'elle savait ce qui se passait dans mon esprit.

« *Où* l'aviez-vous envoyée ? » J'étais presque en train de crier à ce moment-là, au mépris de la proximité de la clinique et du danger très réel d'être entendu. « *Où ? »*

Elle riait à présent. Des éclats de rire parfaitement formés. « Mais vous le *savez*, Derek, » dit-elle entre deux accès de joie. « Vous y êtes allé. C'est à Fort Lewis. L'installation ISP. Le bon vieux bâtiment E. »

Oh, Bon Dieu de bon Dieu… C'était là qu'ISP obtenait ses sujets d'expérience pour le SPISES, dans les cliniques gratuites de la ville. Et c'était pourquoi William Sutcliffe avait voulu que Patrick crève lorsqu'il avait demandé des nouvelles de sa nénette disparue : elle avait probablement déjà été expédiée à Fort Lewis. Oh, Seigneur, Theresa…

Ma concentration avait glissé un instant, et Dempsey en avait profité. Elle se jeta en avant avec une rapidité tellement inhumaine que je ne la vis guère bouger. Elle abattit sa main gauche et saisit mon poignet qui tenait l'arme, forçant la visée du Manhunter à s'écarter sur la droite de sa tête. Le rayon laser illuminait l'obscurité à côté de son oreille. Sa main droite saisit le côté de mon cou, ses doigts aux ongles longs s'enfonçant dans ma chair. La force de la femme était incroyable, terrifiante. Je ne pouvais pas me battre contre elle. Mon bras droit était immobilisé, aussi efficacement que s'il avait été pris dans un étau, et sa main droite attirait lentement ma tête et ma nuque vers le bas, vers son visage. Je vis sa bouche grande ouverte, ses dents blanches, comme si elle allait les enfoncer dans ma gorge. Un foutu vampire ?

Il m'était impossible de bouger mon bras droit. Je pouvais faire pivoter l'arme, mais pas suffisamment. Elle resserra son étreinte, et je sentis se déplacer les petits os de mon poignet. À travers la souffrance, je sus qu'il ne me restait que quelques secondes avant qu'elle ne me casse le poignet, et ne me tranche la gorge.

Ma main gauche était encore libre. Je lui expédiai deux ou trois directs courts sur le côté de la tête, mais nos corps étaient trop proches pour que j'aie un bon effet de levier, et mon poing me fit l'effet d'avoir cogné sur la benne. Je relevai vivement mon genou, en visant ses parties – évidemment,

ce n’est pas aussi efficace que contre un mec, mais un solide coup à l’aine mettra quand même une femme à genoux. Mais elle avait bougé sa jambe, et mon genou percuta un muscle de la cuisse dur comme de la pierre. Elle rit, entraînant ma tête plus près de sa bouche. Ses yeux étaient toujours plongés fixement dans les miens.

Je fis le tour de sa tête de ma main gauche, plongeai mes doigts dans ces yeux. Elle hurla. Je tirai de toutes mes forces, repoussant sa tête loin de ma nuque. Je me jetai ensuite sur elle de tout mon poids, l’emportant en arrière vers le mur de l’allée. Putain de putain, ça marchait. Elle était peut-être forte, mais elle n’avait toujours que la masse d’une elfe. L’arrière de sa tête percuta le mur, avec un vilain craquement d’os. Elle hurla de nouveau, et j’enfonçai mon épaule gauche plus profondément dans sa gorge.

Ce fut *mon* tour de hurler lorsque ses dents s’enfoncèrent dans mon épaule – une douleur glaciale s’embrasant peu à peu. Je tirai mon épaule en arrière, sentis ses dents se libérer en déchirant ma chair.

Le point de ciblage de ma visée laser se trouvait sur le mur, juste à côté de son oreille, la lumière réfléchie de sa tempe. Je pressai la détente.

Le Manhunter rugit et partit en arrière. La balle fit voler des fragments du mur, lacérant mon visage, avant de ricocher pour percuter la tempe de Dempsey. Elle resserra, sous le coup des spasmes, son étreinte sur mon poignet et sur mon cou, avant de lâcher prise progressivement. Je m’éloignai d’elle en tirant vers l’arrière, trébuchai d’un pas.

Elle était encore en vie, bien qu’à peine, ce qui n’aurait tout simplement pas dû être le cas. Une partie de son crâne avait été littéralement emportée au loin, mais elle tenait encore debout. Ses yeux révulsés, très loin d’être humains à présent, étaient encore fixés sur moi, et elle avança. Sa voix était un truc hideux, gargouillant.

Je tirai à nouveau. Encore et encore. Continuai à tirer lorsqu’elle fut au sol, jusqu’à ce que mon chargeur soit vide. Je résistai à la tentation d’en insérer un nouveau et de le lui décharger lui aussi dessus. Et puis, je me retournai et m’enfuis dans la ruelle comme si j’avais le diable aux trousses. Et je n’étais pas complètement certain de ne pas l’avoir.

CHAPITRE 25

Mon épaule gauche me faisait souffrir atrocement. Même la pommade analgésique dont Jocasta m'avait badigeonnée n'arrivait pas à effacer la douleur, et la chair semblait avoir gonflé autour du pansement qu'elle avait posé. La plaie elle-même me brûlait, la douleur familière de la chair lacérée, mais, plus profondément, à l'intérieur même de l'épaule, je ressentais une sourde douleur lancinante qui me donnait l'impression d'être en synchro avec les battements de mon cœur. Lorsque nous étions revenus à l'appartement de Rodney, la sensation se limitait à l'épaule. Mais à présent, douleur et faiblesse semblaient se répandre le long du bras gauche.

Jocasta s'agenouilla à côté de moi sur le divan. Un médikit bien fourni était posé sur la table basse, et une fibre optique reliait l'appareil à un capteur de la taille d'une montre que Jocasta maintenait contre mon épaule. « Une sorte de venin, je pense, » dit-elle, consultant le relevé du médikit. « Il suggère un patch antidote à large spectre. »

« Je fais plus confiance à son jugement qu'au mien, » dis-je. « Allez-y. »

« *Qu'était*-elle ? » dit Jocasta, en ôtant la couverture protectrice du patch et en le positionnant sur mon dos, près de la plaie.

Je haussai les épaules. Il avait été environ 5 h le temps que je revienne. Le voyage ayant été une combinaison de conduite à allure lente et d'arrêts fréquents pour cause de crises de tremblements, j'avais eu pas mal de temps pour réfléchir. Ma première réaction après l'attaque fut de croire que Dempsey avait été une sorte de monstre anormalement fort, doté de crocs empoisonnés. Je me rendais compte à présent que j'avais raisonné sous le coup de la peur.

Sa force ? Du cyberware, purement et simplement. Tous les membres de remplacement n'avaient pas forcément l'apparence du chrome. Le fait

qu’elle se soit ramassée une balle dans la tête et qu’elle n’ait pas claqué ? Ça arrive parfois. Le choc hypovolémique – ou son absence – est tout simplement imprévisible. Un gars peut se prendre une balle dans la main et mourir sous le choc. Une autre personne peut se ramasser une dizaine de balles dans le buffet et continuer à danser quelques minutes avant que son cerveau n’admette qu’il soit mort.

Et sa morsure empoisonnée – si elle était bien due à une toxine et non pas à un simple défaut d’hygiène dentaire ? J’avais déjà vu des gros bras de la rue porter des griffes ou des lames tranchantes comme des rasoirs dans leur avant-bras. Maintenant que j’y pensais, j’étais étonné de ne pas avoir entendu parler de crocs remplis de poison jusqu’ici – avec des pointes d’acier au carbure, naturellement.

« Je ne sais pas ce qu’elle était, » dis-je. « Tout que je sais, c’est qu’elle a enlevé ma sœur et l’a refilée à Yamatetsu. La salope. »

La douleur disparaissait petit à petit de mon épaule, à mesure que le patch antidote faisait effet. Loués soient les dieux de la médecine moderne. Je me levai du divan d’un bond, ressentant le besoin de marcher.

Jocaste me regardait tranquillement. Je savais qu’elle comprenait ce que j’étais en train de traverser, car elle venait de perdre sa propre sœur, mais ma colère et ma douleur étaient plus immédiates. Elles me brûlaient, tourbillonnaient et se tordaient dans mon ventre. Il fallait que je fasse quelque chose.

« Que comptez-vous faire ? » La voix de Jocasta était calme, apaisante – la dernière chose dont j’avais besoin à l’heure actuelle.

« Les démolir, » grognai-je. « Leur reprendre ma sœur. »

« Comment ? »

Je m’en pris à elle. « Je ne sais *pas* comment. »

« Alors parlons-en, » dit-elle doucement. « Je veux vous aider, Derek. Je vais vous aider. Mais je dois savoir de quelle façon. » Je n’avais pas envie d’accepter la logique dans ses paroles, mais il le fallait. Je m’assis à côté d’elle, à contrecœur.

« Bon, alors, » dit-elle avec un sourire rassurant, « essayons de déterminer ce que nous avons à faire. »

Une chose fut évidente dès que nous commençâmes à en parler. Si nous voulions ne serait-ce que nous approcher de l'installation ISP de Yamatetsu, il nous fallait davantage de nombres et une sérieuse capacité musculaire – ou même du remplacement musculaire.

Le mot clé était « sérieuse ». Comme tous ceux qui travaillaient dans les rues et les Ombres, je connaissais plusieurs dizaines de personnes qui se disaient être des shadowrunners. Strictement parlant, je pense qu'ils l'étaient. Mais une graduation existe entre shadowrunners, de la même manière qu'entre, disons les transporteurs professionnels. La grande majorité des transporteurs sont parfaitement capables de conduire un camion sur une autoroute sans toucher quoi que ce soit, ou du moins pas trop souvent. Et puis, il y a les gars qui peuvent faire traverser à toute berzingue un canyon venteux, de nuit, à un panzer tout en esquivant les missiles et en tirant sur les hélicoptères d'attaque avec le canon principal du tank. En dépit de ce que vous pouvez voir à la tridéo, ces derniers sont rares.

C'est la même chose pour les poids lourds des shadowrunners. Il en existe peut-être un sur 1 000 – peut-être même encore moins – et ils ressemblent autant aux médiocres costauds qui courent les rues qu'un boogie ressemble à un caniche de salon. J'ai rencontré une fois un membre de la fine fleur des shadowrunners – un samouraï qui se faisait appeler Hangfire – dans une situation semi-sociale et ça m'avait suffi. Je rends grâces à tous les dieux qui peuvent exister de ne jamais avoir à en affronter un.

Mais, à l'instant présent, ce n'était pas exactement de tels poids lourds que je devais trouver. Embaucher des runners standard n'est pas difficile : vous vous rendez dans le bon genre de rade et faites passer le mot que vous avez besoin de telle compétence pour telle mission. Il vous suffit ensuite de séparer le bon grain de l'ivraie parmi les candidats jusqu'à ce que vous trouviez ce qu'il vous fallait. Mais les gars de l'équipe première ne traînent pas dans les bars, ni n'acceptent n'importe quel boulot. Et ils passent presque toujours par des intermédiaires.

Voilà pourquoi j'avais téléphoné à Anwar. Pour autant que je déteste cette petite fouine, son réseau de contacts était plus étendu que le mien ne le sera jamais. Je lui décrivis approximativement le boulot et le niveau de

compétence que je recherchais, tout en omettant le nom de la corpo, bien sûr. « Je pense que j'aurais besoin de deux, peut-être trois, vraiment bons tireurs, » lui dis-je. « Je fournirai un decker » – je pensais à Rosebud, dont les tarifs étaient raisonnables – « et un mage. » Rodney bien sûr. « Mais j'ai besoin de gros bras. »

Je voyais déjà les symboles nuyen s'allumer derrière les yeux foncés d'Anwar. Ça allait être un gros contrat, ce qui voulait dire qu'il empocherait une grosse commission. « Ouais, bien sûr, bien sûr, » dit-il. « Bien sûr, je vois déjà certaines personnes dont t'aurais besoin. Tu veux du malin, aussi, hein, pas seulement du costaud ? Problème avec la race ? » Je hochai la tête. « Alors, y a Easter qui vient de Detroit – un troll, vraiment bonne réput'. Ou Ripper qui vient d'Atlanta – un merco nain, un des plus balèzes. Ou peut-être… » Je le coupai. « Plutôt le marché local, » lui dis-je. « J'aurais besoin d'eux ce soir si possible… »

« Oh, un boulot *pressé*, » bêla Anwar, et les symboles nuyen brillèrent de plus belle. « Ouais, t'auras… » Il s'arrêta, et ses yeux se plissèrent. « Tu *peux* payer, hein ? » dit-il avec méfiance. « Les bons joueurs ont besoin d'un bon salaire. »

J'acquiesçai. Jocasta et moi en avions déjà débattu. Je devrais arriver à gratter peut-être 70 000 nuyens, essentiellement en gageant tout ce que je possédais ou posséderais jamais – ce n'était pas trop un problème, puisque j'avais la ferme intention de me tirer dès que j'aurais récupéré Theresa – et Jocasta avait promis de compenser la différence. Elle n'avait pas dit pourquoi, et j'en savais suffisamment sur les chevaux donnés, pour ne pas lui regarder les dents. « Je peux payer, » dis-je à la fouine.

« Ouais, OK. Tu veux du local, y a un groupe qui se fait appeler le Wrecking Crew. Deux samouraïs, un mage de combat, et un decker. »

« Je n'ai besoin que des costauds, » dis-je Anwar. « Je fournis mage et decker. »

Anwar hocha la tête. « Rien à faire, » dit-il. « L'Équipe travaille toujours ensemble. Aucune exception : t'en veux un, tu les prends tous. »

Quatre shadowrunners poids lourds exploseraient mon budget. « Qui d'autre ? » demandai-je.

Il haussa les épaules à sa manière de fouine. « Personne, s'y te les faut ce soir. »

Je grinçai des dents. « Quel est leur tarif en vigueur ? »

Le fixer me regarda comme si je lui avais demandé sa position sexuelle préférée. « Tu fais une offre, ils décident s'ils l'acceptent, » dit-il sèchement. Je savais que c'était le protocole habituel, mais j'espérais qu'il me donne un indice afin de ne pas perdre plus de temps que nécessaire avec la négociation.

Je mis le téléphone sur silence et me tournai vers Jocasta, qui m'observait en silence depuis le divan. « Sont quatre. Vingt chacun ? »

Elle y réfléchit un instant avant de dire : « Poussez à trente. »

J'hésitai. Cela faisait un total de 120 000 nuyens – mes 70 plus les 50 de Jocaste. « Vous êtes sûre ? »

« Poussez à trente, » dit-elle fermement.

Je me retournai vers le téléphone, sortis Anwar des limbes électroniques. « D'accord, » dis-je « 120 en tout, ils paient ta com'. »

Le visage de la fouine ne montra aucun signe de réaction, Anwar serait un foutu bon joueur de poker. « Je ferai passer ton offre, » dit-il d'un ton évasif. « Et le boulot ? »

« Prépare-toi à recevoir, » lui dis-je. Lorsqu'il fut prêt, je lui expédiai un court fichier de briefing par la ligne téléphonique. Le fichier contenait tout ce que Jocasta et moi savions, nous rappelions ou avions pu reconstruire quant à l'installation d'ISP, ainsi qu'une description de la mission. Même si le protocole dans des accords tels que celui-ci interdisait au fixer de jeter un œil à toute communication entre le client potentiel et les agents, j'avais pris la précaution de charger un virus dans le fichier, lecture seule et ouverture unique. Ce virus assurait que le fichier ne puisse être ouvert qu'une seule fois et que toute tentative de le copier ou de supprimer la protection virale l'effacerait immédiatement. Parano peut-être, mais la paranoïa commence à ressembler au prix à payer pour rester en vie.

La fouine accepta le fichier, puis coupa la connexion. M'éloignant du télécom, je me rassis et essayai de me détendre. Plus qu'à attendre.

Il ne fallut pas attendre longtemps. Une bénédiction, car la tension était en train de me dévorer les entrailles. Lorsque le téléphone sonna, je faillis presque exploser une partie du mobilier afin de l'atteindre plus rapidement. Je pressai la touche de réception. « Ouais ? » aboyai-je dans le micro.

Le visage à l'écran ne m'était pas familier, mais il ne pouvait s'agir que d'une personne. Beau dans sa dureté, l'homme avait un visage long à la mâchoire carrée, les cheveux courts et une bouche que l'on pourrait décrire comme déterminée ou cruelle, selon votre humeur. Ses yeux étaient gris, avec un léger reflet d'argent qui évoquait des modifications. Son attitude était peut-être été encore plus distinctive. Il n'avait rien du machisme bravache, du côté sauvage, que la plupart des pseudo-runners adoptaient comme étant le manteau de leur profession. La sienne ressemblait plus à celle d'un officier militaire de haut rang tellement sûr de lui et de ses compétences qu'il n'avait pas à prendre une quelconque pose. Soit vous le preniez au sérieux, soit vous ne le preniez pas. Dans ce dernier cas, vous alliez probablement mourir, mais cela n'aurait sans doute pas d'importance pour lui dans tous les cas.

« M. Johnson ? » dit-il tranquillement.

Mon cerveau pataugea dans la semoule l'espace d'un instant. Pourquoi Anwar m'aurait-il arrangé une rencontre avec un Johnson ? C'était moi qui embauchait, ce qui, je le réalisai soudain, faisait de moi le Johnson. « Oui, » dis-je en fin de compte.

« Vous pouvez m'appeler Argent. »

« Merci de m'avoir contacté aussi vite, » dis-je.

« J'ai discuté de votre offre avec mon équipe, » reprit-il, comme si je n'avais rien dit, « et leur ai montré votre fichier d'informations. Nous avons décidé d'accepter votre contrat. » J'étouffai un soupir de soulagement. « Votre intermédiaire a dit que vous vouliez y aller ce soir. C'est vrai ? »

J'acquiesçai. « Il est important que nous agissions vite. »

« Si c'est ainsi que vous voulez la jouer, » dit le samouraï d'un ton égal, « Je suggère que nous rencontrions à dix-huit zéro zéro pour un briefing tactique. Disposez-vous d'un lieu sécurisé ? » J'acquiesçai, lui donna l'adresse de l'appartement de Rodney.

« D’accord, » déclara Argent. « Hawk et moi serons là à 18 h 00. » Et ce fut tout. Je venais d’engager une équipe des Ombres. Rodney avait émergé de la chambre à coucher pendant que nous attendions, Jocasta et moi, à l’appel du Wrecking Crew. Il avait vraiment une très sale tête – le teint pâle, les yeux caves, la totale. Je ne savais pas si c’était dû à l’épuisement d’avoir lancé trop de sorts ou au chagrin dû à la mort d’Amanda, et cela ne me parut pas être le bon moment pour poser la question. Il ne dit pas grand-chose, ni à Jocasta, ni à moi jusqu’à ce que l’appel soit terminé. Il nous annonça alors : « Je vous suis ce soir. »

« Ce n’est pas votre combat, Rodney, » dis-je doucement.

Il me regarda, une lueur étrange dans les yeux. « Peut-être que si, » dit-il. Pour la première fois depuis que je l’avais rencontré, il avait l’air dangereux. Je me souvins du sort meurtrier qui avait déchiré la *chose* de part en part, et acquiesçai rapidement.

« À vous de voir, » lui dis-je. « Si vous êtes sûr de vous sentir prêt. »

« Je suis prêt, » dit-il. Je n’étais pas en mesure de discuter.

Je passai le temps jusqu’à 18 heures de la manière la plus constructive à laquelle je pouvais penser. Tout d’abord, je me repassai mentalement, et à plusieurs reprises, la visite guidée de l’installation ISP que Skyhill nous avait fait faire, en me concentrant sur des trucs comme la configuration du terrain, les positions logiques des gardes et d’autres considérations tactiques. Je repassai ensuite un coup de grelot à Anwar. Je voulais qu’il me donne tout ce qu’il avait à offrir comme infos de fond sur l’équipe des Ombres qui s’appelait elle-même le Wrecking Crew : les Démolisseurs.

Ces gars-là avaient un CV très impressionnant. Argent, le chef, avait appris son métier dans l’armée corporatiste de Fuchi, avec l’équivalent de trois saisons de Guerres du désert à son actif. Un client difficile à n’en pas douter. Une note très inquiétante dans son dossier retint mon attention, toutefois, et elle ne voulut plus me quitter. Argent avait deux bras cybernétiques. Bon, ce n’était pas si inhabituel en soi, surtout après trois périodes de service dans les Guerres du désert. Je pense que j’aurais été plus surpris d’apprendre qu’il s’en était sorti *sans* perdre aucune partie de son anatomie. Non, ce que je trouvais si choquant, c’est que ses bras cybernétiques étaient des remplacements volontaires. Traduction : Argent

avait décidé de se faire trancher ses bras de viande parfaitement fonctionnels pour les remplacer par du métal. Quel putain de genre de personne prendrait une telle décision ? Qu'est-ce qui vous passait à l'esprit lorsque vous vous retrouviez à dire au chirurgien : « Allez-y, coupez. » ? Flippant.

Le commandant en second d'Argent était un Amérindien nommé Hawk. C'était aussi un chaman de combat, une rareté dans la conurb. Selon les données d'Anwar, Hawk était un chaman Aigle qui avait passé une période de service complète dans les forces spéciales sioux – c'est ça, les fameux Wildcats – au sein de l'unité magiquement active Spiritwalker, avant de donner sa démission pour bosser en solo. Un hombre très coriace, ce Hawk.

Ensuite venait Toshi, un autre razor guy. Son parcours était plus proche de celui de la plupart des runners que je connaissais, encore plus même. Élevé dans la rue, il avait traîné avec les gangs, s'était farci le corps de métal et une solide réput' – le truc classique.

Peg la deckeuse complétait l'équipe. Un autre cas intéressant. Suite à un accident de moto lorsqu'elle elle avait seize ans, Peg était tétraplégique. Les dommages à sa moelle épinière étaient tellement graves et situés tellement haut que même le cyberware n'avait pu l'aider. Il faut des nerfs moteurs pour communiquer avec les membres cybernétiques, et il ne lui en restait plus de fonctionnels. Peg pouvait se servir d'un datajack, toutefois, et elle embrassa la Matrice comme étant le seul monde où ses blessures n'étaient pas un désavantage. Les dix années qui suivirent, elle s'était construit un palmarès comprenant des boulots sur tous les continents, même si elle n'avait jamais quitté sa chambre de la clinique de San Francisco d'où elle venait. Ces trois dernières années, Peg avait été la seule deckeuse avec qui les autres membres du Wrecking Crew avaient exclusivement travaillé.

Une lecture intéressante, et très rassurante. J'avais obtenu des gens talentueux en échange de mon argent. Ma confiance augmenta : nous avions de bonnes chances de nous en tirer.

J'ai donc passé le temps à planifier et à lire. Mais surtout, à me rendre malade d'inquiétude.

À 18 h 00 pétantes, j’entendis le vrombissement de moteurs de grosses bécanes dans la rue. « Trois, » pensai-je : Argent, Hawk et Toshi. Une des procédures logiques serait qu’Argent et Hawk assistent à la rencontre, tandis que l’autre samouraï patrouillerait à l’extérieur, juste au cas où ce serait une sorte de piège.

Un coup résonna à la porte. Rodney ferma les yeux, parut entrer dans une sorte de transe pendant deux-trois secondes. Il se leva alors et me dit : « Ils sont là. » J’acquiesçai, et il ouvrit la porte.

Argent fut le premier à entrer. Un homme imposant, encore plus imposant que ce que j’avais imaginé à partir de son image sur l’écran du téléphone. Malgré mon intention de conserver les yeux sur son visage, mon regard fut attiré vers le bas, vers ses mains de métal anguleuses. Elles n’étaient pas faites du chrome brillant que la plupart de ceux qui aimeraient être des monstres urbains choisissent, mais arboraient une finition d’un noir mat qui donnait l’impression que ces mains étaient encore plus meurtrières que ce que j’avais cru possible – il s’en dégageait même une impression maléfique. Mon regard revint vers son visage, plongèrent dans les profondeurs de ses yeux froids à la recherche d’un indice sur sa personnalité. Mais son expression était indéchiffrable.

Derrière Argent se tenait un Amérindien, au visage étonnamment mince et d’une beauté ascétique, mais au corps musculeux qui rivalisait avec celui d’Argent en termes de masse. Ce devait être Hawk, le chaman de combat. Les deux runners portaient le « costume » standard, des vêtements noirs moulants qui laissaient voir les arêtes caractéristiques de plaques d’armure sous leur surface. Aucun d’eux n’avait d’arme visible, mais je savais qu’ils devaient avoir des flingues discrets dissimulés quelque part.

Argent balaya froidement la pièce du regard, Hawk se tenant un mètre en arrière, sur sa droite. Leurs zones de tirs s’imbriquaient parfaitement s’ils étaient droitiers. Le grand razor guy fit alors un signe de tête dans ma direction. « Bonsoir, M. Johnson, » dit-il, en désignant le téléphone. « J’aimerais que Peg se joigne à nous, si vous n’y voyez pas d’inconvénient. » Suivant un signe de tête exprimant mon accord, le samouraï traversa la pièce jusqu’au téléphone, y tapa un code. L’écran resta vide, mais une voix de femme retentit du haut-parleur : « Je suis en ligne, Argent. »

Argent s’installa ensuite sur le divan, tandis qu’Hawk s’appuyait négligemment contre le mur près de la porte. Leur apparente désinvolture ne me trompait pas. Je savais qu’ils étaient tous deux à fleur de peau et parés à toute éventualité.

« Très bien, » dit doucement le samouraï : « Revoyons la situation. C’est une simple pénétration et extraction. Site : un centre de recherche corpo. Sujet : une femme humaine. Pas d’autres contraintes ni d’exigences. Exact ? »

« Juste une, » lui dis-je. « Nous venons tous les trois avec vous. »

Les yeux froids d’Argent passèrent rapidement de moi à Jocasta, puis à Rodney. « Vous n’avez pas parlé de touristes, » dit-il après un moment.

Avant que je ne puisse répondre, Hawk parla. Sa voix était lente et profonde, encore plus profonde que sa taille pouvait le suggérer implicitement. « L’elfe est un mage hermétique, Argent, » dit-il. Il fixa Rodney d’un curieux regard. « Initié ? » Rodney acquiesça. « La femme est magiquement active, mais à un niveau faible et incontrôlé. Je la rangerais dans les spécialisés, peut-être. Et M. Johnson… » Il me regarda, fit un sourire teinté d’humour à froid. « M. Johnson est ordinaire, mais il est très énervé, et est prêt à botter des culs et à allonger une liste de victimes. Ce ne sont pas des touristes de base. »

Argent haussa les épaules, semblant peu disposé à contester l’estimation de l’Amérindien. « Très bien, » dit-il après un moment de réflexion. « Vous venez. » Il changea brutalement de sujet. « J’ai envoyé Peg à l’intérieur pour obtenir plus d’informations sur le site. En particulier sur les affectations des gardes et les mesures de sécurité. » Il jeta une puce dans ma direction. « Voici la base de données tactiques qu’elle a mise sur pied. Je veux que vous l’ayez tous trois examinée – et mémorisée – pour 23 h 00. Nous bougeons à 00 h 00. »

J’exprimai mon accord d’un signe de tête. Argent était un pro, et j’étais tout à fait disposé à laisser les questions de tactique dans ses mains métalliques.

« Nous vous procurerons des armes, » continua l’homme imposant. Je commençai à ouvrir la bouche, mais il me coupa. « Je *sais* que vous avez votre propre artillerie. Mais si vous utilisez la nôtre, je saurai qu’elle

fonctionne. » Il se tourna vers le chaman. « Hawk, pourquoi ne causes-tu pas un peu avec ton *collègue* ? »

Rodney et l'Amérindien passèrent dans la cuisine, et je les entendis faiblement discuter de trucs genre sorts, grades d'initiation, niveaux de drain, et de tout un tas d'autres saloperies dont ils auraient tout aussi bien pu parler en grec pour ce qui j'y comprenais. Argent avait l'air de s'être tout simplement lui-même mis sur « off ». Ses yeux restaient ouverts et balayaient nonchalamment la pièce, mais il semblait s'être retiré à l'intérieur de lui-même. Pendant un très court instant, j'envisageai d'initier la conversation, avant de rejeter cette idée.

Je pris à la place la puce que l'imposant samouraï m'avait donnée et l'insérai dans le télécom, affichant le texte qu'elle contenait sur l'écran. Peg avait bien bossé. D'une certaine manière, elle avait réussi à découvrir que le détachement de sécurité standard qui gardait l'installation ISP comptait vingt-cinq membres, elle en avait même dressé une bon Dieu de liste nominative. La puce contenait les heures de relève, et même un historique des moments où les officiers supérieurs avaient mené les inspections surprise. Elle s'était ensuite attachée à détailler la sécurité électronique du site, une liste d'une longueur attristante qui incluait tout, des détecteurs de mouvement standard autour du périmètre jusqu'aux unités sensibles aux vibrations et / ou à la pression à proximité des bâtiments individuels. Pourtant, les commentaires de la deckeuse stipulaient qu'elle ne prévoyait aucun problème pour désactiver ces systèmes lorsqu'elle conduirait la fameuse « couverture matricielle ». J'aurais aimé partager sa confiance.

L'élément le plus troublant de la base de données tactiques, toutefois, était la nouvelle qu'ISP se servait de « parabiologiques » dans le cadre de son système de sécurité. En d'autres termes, ils possédaient des créatures Éveillées en tant que chiens de garde : deux chiens de l'enfer, pour être précis. Vraiment super chouette. Les chiens de l'enfer étaient essentiellement de gentils toutous capables de cracher des flammes et de réduire un troll agressif en hamburger en moins d'une minute. Je me demandais comment Argent et compagnie prévoyaient de faire face à ces animaux de compagnie.

Après les aspects de sécurité, la base de données tactiques continuait sur des questions de minutage et de « disposition des actifs » – en gros, des

estimations de temps de pénétration, de durée totale de la mission, de points de repli, de lieux de rendez-vous, ainsi que divers plans d'urgence au cas où l'ensemble du plan partirait en vrille. Il y avait même une estimation de nos chances de succès : 90 %, avec un intervalle de confiance de plus ou moins 4 %. Maintenant, d'où ces chiffres étaient issus, j'étais bien incapable ne serait-ce que de le deviner. Mais ils étaient présentés dans un style tellement officiel que je n'osais pas les remettre en cause. Dans l'ensemble, c'était un travail quasi-militaire dans sa précision. En considérant le passé du chef de l'équipe, bien sûr, ce n'était pas une surprise.

Après un certain temps, Rodney revint de sa conférence avec Hawk, et lui et Jocasta me rejoignirent devant le terminal.

Malgré la complexité et la forte densité des données de la base tactique de Peg, il y avait assez peu de choses dont nous devions vraiment nous rappeler. En gros, deux règles principales. Écouter le Wrecking Crew, et s'ils nous disaient de faire quelque chose, le faire immédiatement, sans poser de questions. Et, si les choses partaient en live, se retrouver sur le périmètre, directement en face de la porte principale. Peg désactiverait les alarmes et déclencherait un chaos orchestré informatiquement suffisant pour s'assurer que les gardes de sécurité soient fortement impliqués ailleurs.

Bien que je me sois attendu à ce que le temps se traîne, minuit vint presque trop vite. Le silence relatif de la rue fut déchiré par le démarrage d'un moteur de grosse bécane.

« C'est l'heure d'y aller, » déclara Argent, en se levant avec la grâce silencieuse d'un chat à l'affût.

« Comment allons-nous voyager ? » demandai-je. « J'ai une voiture, mais c'est une deux places. »

« Vous et vous, » – le samouraï désigna Jocasta et Rodney – « prenez la voiture. M. Johnson monte avec nous. »

Le Wrecking Crew conduisait des motos qui convenaient parfaitement à leur style et à leur profession : rapides et presque brutalement puissantes. Hawk et Argent montaient des gros cubes Harley – « des bécanes de combat », comme Hawk les avaient appelées en souriant. Chevauchant une Honda Viking se trouvait Toshi, l'autre samouraï, un elfe de haute taille

d’origine japonaise et à l’air irritable. La moto avait l’air plus rapide que les autres, sinon plus nerveuse, correspondant sans doute à sa personnalité.

« Vérification du matos arrivés à Fort Lewis, » annonça Argent. « M. Johnson, vous montez avec moi. » J’acquiesçai. « Suivez-nous, » dit-il à Jocasta, qui était au volant de ma voiture, Rodney assis sur le siège passager. « Et tenez le rythme, » dit-il. Il mit un coup de manette des gaz, et le gros moteur rugit comme une mitrailleuse lourde. « Très bien, M. Johnson, en selle. »

Je balançai une jambe par-dessus la bécane, m’installai à l’arrière de la selle. Les épaules d’Argent faisaient comme un mur gigantesque en face de moi. Je plaçai mes pieds sur les cales et saisit les poignées. « C’est bon, » dis-je.

Il mit un bon coup de gaz, et nous étions partis. Le hurlement de la moto résonnait sur les immeubles autour de nous, redoubla à mesure que les autres décollaient après nous. L’air de la nuit était frais, me fouettant le visage. Argent fit faire un large détour à la lourde moto afin de négocier le virage sur la Vingt-troisième avenue est. De là, c’était tout droit vers Madison, et il envoya encore un peu de gaz. Les deux autres bécanes nous suivaient sur les côtés et légèrement derrière nous, une formation de métal en V fendant l’air.

Toshi me sourit, son sourire était sauvage sous les lumières de la rue. Glissant ses pieds hors cales, il laissa traîner les coques métalliques de ses bottes, envoyant une gerbe d’étincelles partant de la surface de la route. Je risquai un coup d’œil par-dessus mon épaule. Jocasta et Rodney nous suivaient de près dans la Jackrabbit, notre groupe formant un petit convoi serré, hurlant sur la route de Fort Lewis.

CHAPITRE 26

Nous quittâmes la route pour pénétrer dans une zone boisée à un kilomètre de distance de l'installation ISP. Tandis que les membres du Wrecking Crew coupaient les moteurs de leurs motos, Jocasta emmenait prudemment ma Jackrabbit aussi profondément sous le couvert des arbres qu'elle le pouvait. Je descendis en passant une jambe par-dessus la Harley d'Argent, mes muscles se plaignant un peu d'être monté en croupe pendant presque une heure.

« Vérification des armes, » dit doucement Argent. « Voyons voir ce que vous avez, M. Johnson. » Je sortis mon Manhunter, m'assurai que la sécurité était enclenchée, et le lui tendit. L'imposant samouraï vérifia rapidement le fonctionnement de la culasse, puis le retourna de sorte qu'il tienne le canon, avant de me le rendre. « Bon état, » reconnut-il. « D'accord, vous gardez ça. » Il se tourna vers l'autre samouraï. « Toshi, un Roomsweeper pour M. Johnson. »

Le samouraï à l'air irritable ouvrit le « coffre » de sa Viking, le compartiment de rangement sous la selle. Il sortit de ses tréfonds un shotgun à canon court, puis me le jeta. Je vérifiai rapidement l'arme, essayant de paraître aussi efficace et professionnel qu'Argent. Le Remington Roomsweeper avait l'air neuf, sa culasse glissant comme de la soie, il devait avoir été utilisé tout juste suffisamment pour que ses parties mobiles fonctionnent comme il le fallait. Je vérifiai le magasin tubulaire sous le canon – six cartouches – puis levai les yeux, sur le point de demander plus de munitions. Argent avait anticipé ma requête. Je pris la boîte qu'il m'offrait, vérifiai les cartouches : de la chevrotine taille 00, convenant pour le plus gros gibier. Je farcis les poches de mon manteau d'une douzaine de cartouches supplémentaires, et ajustai la sangle du Roomsweeper afin qu'il pende confortablement sur ma hanche. C'était une bonne combinaison d'armes – le shotgun pour « contrôler » une pièce à la

hâte, le Manhunter pour les cibles qui demandaient plus de précision que de puissance de feu.

« *Daisho*, » fis-je remarquer à Argent, en nommant la combinaison traditionnelle épée longue / épée courte du samouraï japonais. Il sourit légèrement pour exprimer son appréciation. Je me sentais nerveux mais prêt : concentré, gonflé à bloc, sur le fil du rasoir, prêt à l'action.

Tandis que je vérifiai mon équipement, Toshi et Hawk – ce dernier portant désormais sur la hanche un couteau aussi long que mon avant-bras – s'étaient chargés d'équiper Jocasta et Rodney. Je vis qu'ils portaient tous deux des mitraillettes Uzi III avec silencieux. Bon choix, pensai-je : hautement mortel, mais suffisamment simple d'utilisation pour des gens n'ayant pas une formation poussée au maniement des armes légères. Bien entendu, j'ai aussi observé le matériel des gars du Wrecking Crew. Argent portait deux Ingram Smartgun dans des holsters sur ses hanches et quatre grenades sur une ceinture en bandoulière sur sa poitrine. Toshi tenait délicatement un HK227S de chez Heckler & Koch et portait un pistolet à balles fléchettes Ares Viper sur sa hanche. En plus de son couteau, Hawk portait un fusil d'assaut AK-98, même si la profusion de fétiches à sa ceinture et sur ses cartouchières laissait entendre qu'il ne dépendrait pas exclusivement de sa puissance de feu ordinaire si nous rencontrions une résistance.

Argent me toucha l'épaule. « Une dernière chose, » dit-il. « Il serait stupide de prendre des risques. » Il tenait dans la main un paquet standard de peinture de camouflage deux couleurs. Il plongea deux doigts dans le pigment et me barbouilla rapidement le visage. Il laissa des sillons de pigment foncé sur mes pommettes, mon front, mon menton et mon nez, avant de passer la tonalité plus claire au creux de mes deux joues, sous mes sourcils et sous mon menton. Il semblait avoir fait cela de manière plutôt superficielle. « La peinture ne devrait-elle pas être appliquée en couche plus épaisse ? » me demandais-je. Et puis je regardai Jocasta, qui subissait le même traitement minimaliste de la part d'Hawk. La peinture sombre était appliquée sur les arêtes du visage, aux endroits qui semblent généralement plus clairs, tandis que la peinture claire était appliquée aux zones plus sombres. Elle avait pour effet de supprimer du visage toute impression de profondeur, de relief, ce qui le rendait étonnamment difficile de le reconnaître *en tant* que visage. Ces gars-là savaient ce qu'ils faisaient. Une

question intéressante me frappa alors. « Et la vision thermographique ? » dis-je. « La peinture ne fera aucune différence à ce sujet. »

L'imposant samouraï acquiesça. « Il y a un débat à ce sujet, » dit-il doucement. « Toshi, il utilise ce qu'il appelle son « costume fraîcheur ». Des accumulateurs de froid chimiques sous son armure afin d'abaisser sa température corporelle. Bien que je pense qu'ils ne fassent que le ralentir. » Le razor guy lança un regard revêche à Argent. « Je préfère celles-ci, » poursuivit le chef, en touchant les grenades qui pendaient à sa ceinture en bandoulière. « Des thermo-grenades. Elles balancent plus de chaleur que de lumière, elles sont donc plus éblouissantes pour la vision thermographique que la vision normale. »

Il se détourna brusquement – entretien terminé – et sangla un téléphone miniature à son poignet, en glissa l'écouteur sans fil dans son oreille. Il leva l'unité de poignet à sa bouche et parla à voix basse : « Peg, point n° 1. » Évidemment, je n'entendis pas la réponse.

Point n° 1. Selon le plan tactique, cela signifiait que nous avions dix minutes pour arriver jusqu'à notre point de pénétration. Ensuite, Peg allait débuter sa profanation électronique des systèmes de sécurité d'ISP. Une ou deux minutes plus tard, passerions par-dessus la clôture, et la partie serait engagée.

Toshi me lança un truc : une paire de lunettes de vision nocturne. Je m'étais familiarisé avec cette technologie lors de l'entraînement à la Star, je n'eus aucun problème à les enfiler et à les ajuster correctement. Lorsque je les ai branchées, elles rendirent la forêt de nuit presque aussi lumineuse que si nous avions été en pleine journée. Un peu déroutant au début, le léger grain de l'image et la rémanence des objets de couleur claire, qui provoquait un effet de traces lorsque je bougeais la tête, mais je savais par expérience que je cesserai bientôt d'y faire attention. Toshi était en train d'ajuster un appareil similaire sur Jocasta, mais Rodney refusa d'un geste de la main l'unité offerte par Hawk. Ses yeux d'elfe rendaient vraisemblablement hors de propos une telle intervention technologique.

Argent leva un poing fermé et nous étions partis, glissant comme des fantômes à travers les bois. Ou, plus exactement, les membres du Wrecking Crew glissaient tels des fantômes. Les deux samouraïs faisaient à peu près autant de bruit qu'un petit animal des bois – en d'autres termes, pas grand-

chose – alors que le déplacement d'Hawk était, lui, complètement silencieux. Il aurait pu n'être plus qu'une projection holographique, vu la manière dont il faisait remuer le feuillage. En comparaison, le reste d'entre nous nous déplacions tel un troupeau d'élans.

Il nous fallut pratiquement les dix minutes complètes pour nous rendre au point n° 2, une position juste à l'extérieur du périmètre au plus près du bâtiment E, le labo de confinement. La couverture nuageuse était totale et, sous les arbres, la nuit était aussi noire que l'intérieur d'un four. Sans les lunettes de vision nocturne, j'aurais été aveugle. Le complexe de l'autre côté de la clôture de quatre mètres de haut était également baigné dans l'obscurité, ainsi, pas une seule lumière en vue. Ce qui nous apprenait une chose : le contingent de sécurité d'ISP comptait soit sur la vision thermographique ou des lunettes de vision nocturne, soit sur des êtres capables de voir dans le noir.

Dès que nous atteignîmes la clôture, Hawk se mit à genoux. Ses yeux se fermèrent, et sa respiration ralentit jusqu'à ce qu'elle soit pratiquement imperceptible. Après peut-être une minute, il se secoua, comme s'il se réveillait, et se leva de nouveau. « Pas d'esprits ni d'élémentaires en patrouille, » murmura-t-il. « Il y a deux chiens de l'enfer, mais je ne pense pas qu'ils m'aient repéré. Les bâtiments sont tous protégés par des runes et leurs barrières magiques sont relevées. La barrière autour du bâtiment E est *très* puissante. »

« Tu pourrais la briser ? » demanda Argent.

« Peut-être, » répondit le grand Amérindien après un moment. « Mais je ne voudrais pas avoir à essayer. Je ne servirais plus à grand-chose après. »

Le chef accepta cette réponse en acquiesçant. Il leva son téléphone de poignet, sur le point d'ouvrir la bouche.

« Nous avons de la compagnie en approche, » dit doucement Rodney. Tout le monde à part lui faisait face au complexe ISP, Rodney avait le dos à la clôture et balayait la jungle du regard. Il désigna un point dans la direction des traces que nous avions laissées. « Cinquante mètres, » dit-il.

Tellement vite que je ne le vis même pas bouger, Argent était à côté de l'elfe. Ses deux Ingrams étaient dégainés et pointés dans la direction que Rodney avait indiquée. « Sécurité ? »

Le mage hocha la tête. « Je ne crois pas. »

« Armés ? »

Rodney répondit d'un signe de tête affirmatif à la question d'Argent. « Oui, plus ou moins comme nous. »

L'imposant samouraï grinça des dents de colère. Facile de voir qu'il n'appréciait que peu les complications. « Très bien, disparition, » nous dit-il à tous, « et ne tirez pas avant d'avoir une ID visuelle positive. »

Ses deux collègues le prirent au mot. Lorsqu'il avait dit « disparition », ils s'étaient effectivement volatilisés. Je m'accroupis derrière un petit buisson près de Jocasta. Rodney ne bougea pas, mais resta là à murmurer en latin, tout en semblant se dissoudre dans l'arrière-plan. Chaque fois que je le quittai des yeux, il devenait plus difficile de capter à nouveau son image. Je secouai la tête. Les mages.

Il y eut un bruissement dans les buissons devant nous. Je vis une silhouette vêtue de noir en approche. Elle portait une armure corporelle sophistiquée, un ensemble complet, avec le casque, dont le style m'était invraisemblablement familier. J'avais déjà vu une armure de ce genre, j'avais déjà porté une armure de ce genre. Les mains de la silhouette étaient vides, et elle se déplaçait en se tenant droit sans se soucier de se dissimuler. La silhouette leva les bras et retira son casque. Mes lunettes de vision nocturne me rendaient difficile la tâche de discerner les détails subtils, mais je reconnus cette vilaine gueule.

Je me levai de derrière l'abri de mon buisson. « Keith, tête de con ! » sifflai-je. « Qu'est-ce que vous *foutez* ici ? »

Comme si mon mouvement avait été un signal, six points rouge vif venant de lasers de visée apparurent sur le visage de Scott Keith et sur le torse de son armure d'équipe d'intervention rapide de la Lone Star. « *Six points ? »* me demandai-je, avant de réaliser qu'Argent avait sorti ses deux Ingrams.

Scott Keith cligna des yeux, et se détourna des lasers qui l'éblouissaient. « D'accord, d'accord, » murmura-t-il, « je sais que vous n'êtes pas seul. Moi non plus. »

La voix d’Hawk retentit calmement à côté de moi, même si je savais que sa bidoche se trouvait à dix mètres de moi. « Que se passe-t-il exactement, M. Johnson ? »

Le sourire mauvais de Keith s’élargit. Si nous n’avions pas été au milieu d’une foutue forêt en pleine nuit, il se serait probablement esclaffé. « M. Johnson ? C’est qu’on a pris l’ascenseur social, on dirait. » Je fis un pas vers lui, montrant mes mains vides comme deux cibles qui auraient fleuri sur ma poitrine. « Descendez d’un cran et nous en parlerons, » sifflai-je.

Nous nous sommes accroupis face à face dans le sous-bois. Son corps exsudait une odeur fétide due au fait d’avoir transpiré dans l’armure de combat, son haleine empestait l’alcool et les oignons. Ce misérable connard s’était envoyé deux ou trois binouzes avant de venir ici, pour se donner du courage, sans doute.

« Qu’est-ce que vous foutez ici, Keith ? » lui grognai-je au visage. « Je suis en train de faire ce que vous vouliez, » mentis-je, « déterrer des infos sur Yamatetsu. Vous essayez de me foutre dans la merde ? »

« Ah, *ça,* c’est une idée, » dit-il en simulant la surprise. « J’aurais bien aimé y penser moi-même. Non, Montgomery – ah, euh, oui, *M. Johnson* – je suis seulement venu ici pour m’assurer que vous iriez jusqu’au bout et que vous ne vous vendrez pas à ces enfoirés. »

« Comment saviez-vous que c’était ce soir ? » demandai-je.

Le désagréable sourire de Keith s’élargissait de plus en plus. Je luttai pour ne pas m’éloigner de son haleine. « Oh, un de vos amis m’a raconté que vous embauchiez des costauds, » dit-il négligemment. « Il m’a même dit de qui il s’agissait, c’est pas gentil ça ? Alors bien sûr, je savais ce que vous maniganciez. » Il hésita, avant de dire sur un ton faussement attentionné : « Un virus lecture seule-ouverture unique virus ne suffit plus de nos jours. Je me disais qu’il fallait que je vous le dise. »

Je réussis à empêcher toute expression d’apparaître sur mon visage – du moins, je pense – mais les pensées se bousculaient dans ma tête. *Anwar, sale petite fouine. Me vendre à la foutue DED, hein ?* Je rangeai cette pensée dans la catégorie travail à finir, et forçai mon esprit à se concentrer à

nouveau sur l'instant présent. « D'accord, Keith, » lui dis-je, « vous avez tout pigé. Mais vous êtes ici à présent, et vous avez, combien, quatre… ? »

« Cinq. »

« Vous avez *cinq* biffins pour vous soutenir. J'ai mes runners. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On règle ça avec les flingues, et on laisse les survivants – s'il en *reste* – passer par-dessus la clôture ? Qu'est-ce que vous avez comme foutue idée à l'esprit, bonhomme ? »

Il haussa les épaules avec désinvolture, comme s'il y réfléchissait pour la première fois. Je savais qu'il avait quelque chose à l'esprit, toutefois. « Je pense qu'on va vous coller aux basques, les gars, » dit-il. « On surveillera vos arrières. » Il se détourna si vite qu'il ne vit pas mon doigt tendu vers lui.

Comme on pouvait s'y attendre, Argent n'apprécia pas du tout l'arrangement. Hawk l'aimait encore moins, et Toshi était sur le point de décider unilatéralement de buter Keith et ses hommes – et rien à foutre de l'opinion de M. Johnson dans cette affaire. Finalement, le fait que nous ayons un accord – et la colère légitime engendrée par le fait que je m'étais fait niquer par mon fixer – régla la question. Nous entrerions, et les DED pourraient nous suivre. Mais au premier signe de *quoi que ce soit* de malencontreux, ce serait le massacre généralisé.

Je n'appréciai pas plus la tournure des événements qu'Argent, mais au moins j'en savais suffisamment sur la situation de Keith pour me sentir un peu plus en confiance. Scott Keith marchait sur une glace très mince, en emmenant avec lui une escouade complète de cinq agents de la DED. Si les choses partaient en live, et que les gardes de Yamatetsu capturaient ne serait-ce qu'un seul agent – mort ou vif – Keith passerait grave à la moulinette. Même les tueurs de la DED les mieux entraînés ne pouvaient pas être sûrs d'abattre le Wrecking Crew sans pertes et sans une grosse chiée de bruit, les chances que tout cela soit un piège étaient donc très minces. Keith devait forcément être convaincu que l'expédition de cette nuit lui fournirait suffisamment d'infos croustillantes pour faire tomber Mariane Corbeau et lui prendre son boulot, car c'était la seule issue – mis à part entrer et sortir sans déclencher d'alertes – qui ne foutrait pas en l'air pour de bon sa carrière dans la Lone Star.

Voilà comment nous avons tous fini accroupis à l’extérieur du périmètre, les six membres de mon groupe, ainsi que Scott Keith et ses hommes en armures noires avec leurs H & K MP-5. Argent avait déclenché un peu tardivement le point n° 2, et Peg avait commencé à faire chier la sécurité électronique. Après quelques minutes, le samouraï au bras de métal fit un signe de tête, et nous commençâmes la pénétration.

Je m’étais demandé de quelle manière Argent avait prévu de passer par-dessus la clôture. Elle était faite de lourd grillage, d’environ quatre mètres de haut et surmontée de trois rangées de barbelés coupants. L’ensemble était monté sur des piliers de soutien avec des résistances en céramique, ce qui m’indiquait donc que le fil était porteur de jus. Et d’un *sacré paquet* de jus, à en juger par la taille des résistances. Je n’arrivais pas à penser à un moyen simple de le passer qui n’impliquerait ni un équipement qui nous manquait ni la magie.

Comme il s’avéra, pas de quoi en faire une suée. Argent murmura un truc dans son téléphone de poignet, avant d’annoncer dans un murmure : « Jus coupé. »

Toshi bondit en avant, une paire de coupe-boulons dans les mains. La force et la vitesse accrues du samouraï ne firent qu’une bouchée de la barrière, et il découpa dans le grillage une « porte » un peu plus grande que la taille d’un homme. Il jeta l’outil à Hawk, puis plongea à travers le trou qu’il venait de faire. Il s’arrêta en position de combat accroupie, sa mitraillette balayant la zone à la recherche de cibles.

« Bougez, » dit sèchement Argent. « Une minute. »

Un par un, nous passâmes à travers le trou dans la clôture. Mon équipe des Ombres et moi en premier, suivis de Keith et de ses hommes. Dès que la dernière silhouette en armure noire fut passée, Toshi referma le trou dans la clôture, en utilisant ce qui me semblait être des attaches de métal afin de maintenir le fil en place. À la seconde où il eut fini, Argent chuchota à son téléphone : « C’est bon, Peg. » Les attaches, quelles qu'elles soient, émirent des étincelles bleues pendant un instant, et je sus que la clôture était à nouveau électrifiée.

Nous franchîmes la cour paysagée en direction du bâtiment E. Toshi et Argent, aux réflexes câblés probablement poussés au maximum, alternaient

les vives courses où leur vitesse les faisaient paraître flous et les moments d'immobilité totale où ils balayaient les alentours du regard. Bien qu'ils semblaient ne prêter aucune attention l'un à l'autre, je remarquai que leurs déplacements d'une couverture à l'autre étaient parfaitement synchronisés de sorte qu'ils jouaient à un étrange jeu de saute-mouton sur l'étendue du terrain, l'un couvrant toujours l'autre. Hawk se déplaçait derrière eux, examinant prudemment la zone, se servant alternativement de ses sens ordinaires et arcaniques. Derrière lui venaient Jocasta, Rodney et moi. Nous avions tous trois sortis nos armes, et les deux autres avaient l'air presque aussi tendus que je l'étais. Déployés derrière nous se trouvaient Keith et ses hommes. C'étaient des pros, eux aussi, ils se déplaçaient dans une version plus lente du ballet de Toshi et d'Argent, maintenant une surveillance du terrain à 360°.

Hawk et Rodney repérèrent presque en même temps les ennuis en approche – l'elfe en criant, « Oh oh ! » tandis que le grand Amérindien aboya un « Contact ! » plus expansif. Les choses se jetèrent sur nous en sortant de l'ombre, apparaissant subitement dans le champ de vision de mes lunettes. De *gros* chiens, de la couleur de la nuit elle-même, mesurant près d'un mètre au garrot. Des mâchoires béantes exhibant des dents surdimensionnées. Leur vitesse était terrifiante. Tandis que l'un se précipitait vers Toshi, il émit un grognement guttural, relâchant une langue de flammes d'un bon mètre de sa gueule. Si le samouraï câblé ne s'était pas jeté en arrière, la flamme l'aurait engloutie. Même en esquivant la flamme, Toshi avait quand même trouvé le moyen de décocher une courte rafale de sa mitraillette à silencieux. Mes lunettes me permirent de voir que chaque balle atteignit son but, mais sans ébranler le chien.

Hawk s'avança alors. Tout droit dans la gueule des chiens de l'enfer en train d'attaquer, semblait-il. J'étais persuadé qu'il allait y passer. Mais les deux chiens freinèrent d'un coup, littéralement figés sur place. Je voyais leurs yeux, rouge sang contre leur pelage noir, fixés sur lui. Ils se tenaient droit sur leurs pattes raides, et les poils de leur nuque se hérissaient dans tous les sens. L'un d'eux gémit doucement. C'est alors qu'Hawk leva les bras au ciel d'un mouvement de piston, rejeta sa tête en arrière comme s'il criait vers le ciel, bien qu'il ne fit aucun bruit. Comme une seule bête, les deux toutous se mirent la queue entre les jambes, firent demi-tour et s'enfuirent à toutes pattes, disparaissant presque instantanément dans les

ténèbres. Ce ne fut que lorsqu'ils furent bel et bien partis qu'Hawk interrompit sa pose, revenant à une position de combat accroupie. Nous progressions à nouveau, le chaman non loin de la pointe. Même s'il tenait le rythme, ses mouvements semblaient empreints de fatigue. Je songeais à cela pendant que nous avancions. Dans l'ensemble, mes connaissances en termes de magie très puissante venaient des fictions à la tridéo, dans lesquels les mages pouvaient lancer des sorts meurtriers toute la journée et avoir encore l'énergie de turbiner leur nouvelle copine toute la nuit. Je commençais à apprendre que la réalité était quelque peu différente.

J'avais aussi remarqué un autre truc important pendant cette rencontre. Pas un seul des agents de la DED ou de l'Équipe n'avait tiré sur les chiens de l'enfer. Seul Toshi avait tiré, ce qui était compréhensible vu que l'un des chiens l'avait choisi comme casse-dalle de minuit. Le fait que le niveau de discipline soit élevé me rassura. Mis à part la crainte de ramasser une balle dans le dos de la part de Keith et compagnie, mon autre crainte concernant le fait que les cinq agents nous suivent, était qu'ils ouvrent immédiatement le feu de toutes leurs pièces à la moindre provocation, en tirant sur tout ce qui bouge. J'avais encore suffisamment de sujets sur lesquels m'inquiéter, mais un truc en moins duquel me soucier était sans aucun doute une bénédiction.

Nous atteignîmes le bâtiment E sans autre incident. Comme tous les autres bâtiments sur le site ISP, il ne comportait ni fenêtres ni lumières. Il présentait également le style architectural « blockhaus en béton » de toutes les structures que nous avions vues lors de notre visite guidée. Les murs en béton armé et matériaux composites étaient inclinés d'un angle de près de 45°, et les coins étaient légèrement arrondis pour n'offrir aucune prise saillante. C'était presque comme si les architectes l'avaient conçu avec la défense à l'esprit. J'étais persuadé que ces murs pourraient supporter deux ou trois tirs du canon principal d'un panzer.

La construction de la porte suivait le même état d'esprit : métal renforcé, avec des rebords tout autour pour la renforcer encore. Le clavier de la maglock était protégé par un écran de macroplast noir translucide, avec un clavier plus petit monté au-dessus. Un verrou protégeant un verrou : vraiment super.

Argent chuchota dans son téléphone de poignet, « Point n° 3, Peg. Tu peux t'occuper du verrou ? » Il fit une pause un instant, avant que l'écran de macroplast ne s'ouvre en sifflant. « Non, » dit-il à la deckeuse en réponse à une quelconque question, « tu as libéré le verrou principal, mais la porte est toujours fermée. » Une nouvelle seconde de silence, et puis il fronça les sourcils et dit : « Local, j'ai pigé. » Il désigna la porte à Toshi. « Occupe-t-en, *omae.* » demanda-t-il.

Toshi écarta ses cheveux de son front et, pour la première fois, je vis le datajack sur sa tempe. Samurai *et* decker ? Mon respect pour l'elfe irritable grimpa de quelques crans. Il sortit une longueur de fibre optique d'un étui à sa ceinture, inséra un jack dans sa prise crânienne jusqu'à entendre un clic, et fixa deux-trois fils de sortie adhésifs à la gangue du clavier. Ses yeux se révulsèrent lorsqu'il se mit au travail.

« Allez, allez, » entendis-je une voix chuchoter à mes oreilles. Il me fallut un moment pour réaliser que cette voix était la mienne.

Le clavier du verrou émit un bip discret. Toshi retira le jack de sa prise crânienne, enroula les fibres optiques et les fourra de nouveau dans son étui de ceinture. Il jeta un regard interrogateur à Argent, reçut un hochement de tête en réponse, et pressa une unique touche sur le clavier. La porte arrière s'ouvrit en sifflant, et la lumière déferla à l'extérieur.

C'était l'heure de passer à l'action. Trois gardes de sécu se tenaient dans l'entrée, armés et vêtus d'armures. Ils se tournèrent dans notre direction lorsque la porte s'ouvrit, bouche bée mais levant néanmoins leurs armes, et ce ne fut pas le moment de faire dans la subtilité. Argent en étala deux par des tirs en pleine tête de ses Ingrams à silencieux, Toshi explosa la gorge du troisième avec son H & K. Le son le plus fort de tout l'échange fut le fracas des corps en armure sur le sol. Si je ne l'avais pas compris avant, je savais à présent que nous ne jouions absolument pas dans la même ligue. Nous nous entassâmes tous dans l'entrée, et Toshi pressa la touche pour fermer la porte derrière nous. Jocasta et moi enlevâmes nos lunettes de vision nocturne, tandis que Keith et ses hommes ouvrirent d'un coup sec les visières actives de leurs casques.

La seule porte menant hors de la pièce se trouvait juste devant nous. Pendant notre attente dans l'appartement de Rodney, Jocasta nous avait fait un croquis de la façon dont elle pensait qu'une zone de confinement style

P3 ou plus serait agencée. Selon ce schéma, la porte devant nous mènerait à la zone administrative. De là, nous pourrions nous rendre dans les vestiaires, ou les gens enfilaient les combinaisons de protection qu'ils devaient porter dans le labo proprement dit. Au-delà de cette zone se trouverait le labo lui-même, isolé de l'environnement extérieur par, au strict minimum, un sas à double porte, mais plus probablement par une sorte d'autoclave qui stérilisait tout ce qui entrait ou sortait. Il y aurait également les installations qui s'occupaient des questions de soutien vital telles que l'approvisionnement en oxygène pour le laboratoire hermétiquement clos.

En d'autres termes, nous rencontrerions probablement derrière la porte un certain nombre de couloirs et de bureaux tels que ceux que l'on pourrait trouver dans un immeuble de bureaux, ce qui rendait la situation tactique très délicate. Chaque virage d'un couloir pourrait dissimuler des gardes armés, tandis qu'un autre garde situé dans une pièce pourrait théoriquement nous décharger un chargeur entier dessus directement *à travers* les murs en plastique de construction ou les portes, et ce en se fiant uniquement au son. Pas vraiment une perspective agréable.

Hawk ferma à nouveau les yeux, ralentit sa respiration. Après quelques secondes, il émergea de son état de transe, fronçant les sourcils.

« Eh bien ? » chuchota Argent.

« Une autre barrière, très puissante, » dit le chaman, une trace d'inquiétude dans la voix. « Je ne sais pas si je peux la briser. »

Les lèvres d'Argent lèvres formaient une ligne mince. « N'essaie pas. » Il tourna son regard froid sur moi. « Je n'aime pas cela, » dit-il.

Ouais, eh ben, moi non plus. Mais, selon feu le non-regretté Dr. Dempsey, ma sœur se trouvait quelque part ici. Je me souvins alors de ce que Skyhill avait dit à propos de « précautions magiques supplémentaires, » et me détendis d'un iota. « Cela fait partie du labo de confinement, » lui dis-je.

À l'expression de leurs visages, je me dis que ni Argent ni Hawk ne croyaient vraiment à cela. Mais un pro est un pro, et je les vis tous les deux décider de s'en accommoder. En réponse à un signal de la main d'Argent, Toshi avança et examina la porte. Il acquiesça, et ouvrit rapidement la porte, ornée de gerbes de sang et de tissus répugnants.

Quelque chose n’allait pas du tout. Je m’attendais à des couloirs style immeuble de bureaux, de sols recouverts de moquette d’un gris industriel, de murs en plastique de construction. Je ne vis aucun de ces éléments. Nos regards se posèrent sur ce qui semblait être une grande cage d’escalier, où descendait un escalier en colimaçon. Non, pas un escalier, c’était plutôt une rampe hélicoïdale, de plus de deux mètres de large, qui descendait. Les murs, le plancher et la rampe semblaient être faits d’une sorte de béton armé, mais d’une couleur plus beige pâle que le gris classique. Et la surface n’était pas lisse, mais légèrement ondulée. Le niveau de lumière était faible, à peu près au même niveau que la lumière du crépuscule, mais plus rouge que la lumière du soleil. L’air qui s’exhalait à travers cette porte était chaud, répandait un parfum étrange. L’odeur évoquait des souvenirs de brasseries, mais ce n’était pas tout à fait cela. Des points de ciblage rouge rubis ondulèrent sur les parois éloignées, des doigts tendus touchant les détentes. Et puis, après une seconde ou deux, ils disparurent, m’indiquant que les propriétaires des armes avaient maîtrisé leurs réactions.

Argent lança un regard dans ma direction, haussa les sourcils d’un air interrogateur. Je haussai les épaules en réponse, désignant l’espace devant nous de ma main gauche vide. Il hocha la tête négativement, un petit sourire sinistre sur les lèvres, et avec un geste poli : « Après vous. »

Génial. Bien que nous n’ayons pas prononcé un mot, notre conversation fut directe, allant tout droit à l’essentiel. Je resserrai ma prise sur le Roomsweeper, et franchit prudemment la porte. Au moment où je posai le pied sur la surface grise, je sus de suite qu’il n’était pas en béton armé. Le sol était un peu mou, s’enfonçant d’une épaisseur minuscule sous mes bottes. Sans réfléchir, je m’accroupis pour le toucher. Il était chaud, légèrement moins que la température d’un corps, un peu comme la chair d’un cadavre en train de refroidir. À la hâte, je relevai vivement la main. Je n’aimais pas ça du tout.

Je jetai un regard à Argent derrière moi, mais son expression n’avait pas changée. Mon regard se tourna sur Jocasta, et je la vis en proie à la peur, à l’inquiétude. Ce qui renforça ma foutue volonté. Je m’engageai sur la rampe en spirale.

Un garde-fou cernait la rampe, mais il était anormalement haut, arrivant à peu près à hauteur d’épaule plutôt qu’à la taille. Elle serait au moins

toujours partiellement utile pour m'empêcher de basculer par-dessus, mais elle ne correspondait tout simplement pas à la manière dont la plupart des gens l'auraient conçue. Je me penchai au-dessus de cette rambarde trop élevée, et baissai les yeux. La rampe en spirale descendait sur deux tours et demi – une vingtaine de mètres – pour pénétrer dans l'obscurité teintée de rouge. Il n'y avait aucun mouvement, rien du tout de funeste. Mais cette étrange odeur vaguement biologique me restait dans la gorge, déclenchant toutes sortes de mises en garde mentales.

Je fis signe aux autres, et ils me rejoignirent. Je lançai un regard interrogateur à Argent en désignant le bas. Après un instant de réflexion, il acquiesça. Toshi et lui ouvrirent à nouveau la marche. C'était presque comme si je venais de subir un rite de passage, et que les pros étaient maintenant prêts à reprendre leurs rôles d'éclaireurs. Jocasta était à côté de moi lorsque je commençai à descendre, la pression de son épaule me réconfortait. Nous échangeâmes un sourire – ouvertement faux – et descendîmes.

La rampe nous vomit dans une grande pièce carrée d'une quinzaine de mètres de côté. Le sol, les murs et le plafond situé à cinq mètres de haut étaient faits du même matériau légèrement élastique de couleur beige que la rampe. La lumière, encore plus rougeâtre, provenait d'hémisphères translucides, d'une trentaine de centimètres de diamètre, encastrées dans les murs à peu près au niveau du genou. Elles me rappelèrent avec répugnance des hématomes rougeoyants, et la lumière rasante projetait nos ombres – étirées, déformées et horribles – sur les murs et le plafond. L'odeur biologique – la levure, voilà ce que cela me rappelait – était encore plus forte à présent.

Deux portes se tenaient chacune à un côté opposé de la chambre, l'une menant vers le nord, l'autre vers le sud. Argent, ses optiques modifiées reflétant la nuance rouge de la lumière jusqu'à ce qu'elles ressemblent aux yeux des chiens de l'enfer qui avaient attaqué, jeta un regard à Hawk. Le chaman ouvrit immédiatement la bouche : « Je n'aime pas ça. Barrières astrales sur les deux portes. »

« Laquelle est la plus puissante ? » demanda le samouraï. Sans hésitation, Hawk désigna la porte nord. Argent tourna ses yeux à la couleur criarde sur moi. « Alors, M. Johnson, » dit-il, « une idée brillante ? »

Je savais ce qui se passait dans son esprit. Lui et son équipage avaient été embauchés pour une extraction standard, à laquelle tout cela ne ressemblait plus du tout, même de loin. Son envie première était de dégager d'ici, de se tirer et d'emmener son équipe avec lui, de nous abandonner, moi et les autres, à la pourriture. La seule chose qui le retenait était son professionnalisme. Il avait accepté mon contrat – uniquement verbalement, bien sûr, les accords ne se font jamais sur papier dans les Ombres – et s'était engagé vis-à-vis de moi. S'il n'avait pas cru que tout ceci était autant une surprise pour moi que pour lui, il m'aurait buté sur place. Et à présent, il me proposait une manière élégante de le délivrer lui et ses gens du contrat, sans que personne d'un côté et de l'autre ne perde la face ni n'ait de rancune. Tout ce que j'avais à faire était de dire que nous lâchions l'affaire, et il nous conduirait hors d'ici, en faisant tout ce qui était en son pouvoir pour s'assurer que nous revenions tous sans encombre vers le monde extérieur.

Mais ce n'était pas ce que je voulais. J'étais ici pour une raison, et peu importe à quel point j'étais paniqué, j'irai de l'avant. Je le regardai droit dans les yeux. « Prenez au nord, » dis-je. « Les gens se donnent le plus grand mal pour protéger les trucs importants. »

Les yeux d'Argent étaient froids et fixes, et il m'était facile de voir qu'il était en train de jauger ma décision – et peut-être aussi le fait de me laisser la vie. Pendant les quelques secondes où il soutint mon regard, j'entendis les battements de mon propre cœur tambouriner dans mes oreilles et sentis la sueur me piquer le front. Et puis, il m'adressa un brusque signe de tête. « Nous allons au nord, » chuchota-t-il.

Toshi s'occupa à nouveau de la porte, l'ouvrant encore plus rapidement cette fois. Argent jeta un coup d'œil à travers l'embrasure, avant de foncer à travers en roulade plongée. J'entendis le tambourinement feutré de ses Ingrams à silencieux. Avant même que je ne puisse réagir, Hawk et Toshi avaient traversé la porte – le premier bifurquant à gauche, le dernier à droite – et tout ce que je pus faire fut de les suivre.

La chambre au-delà de la porte était encore plus sombre que la pièce de la rampe, le sol plus mou, les jointures entre les murs et le sol ou le plafond plus arrondies. Seule une partie de mon esprit remarqua ces détails. La plus grande partie de mon attention se concentrait sur les silhouettes en

mouvement. Deux choses massives, bipèdes, se tenaient vers le centre de la pièce. Je les reconnus immédiatement : c'était les mêmes monstres qui nous avaient attaqués à Capitol Hill. L'une d'entre elles titubait sous le feu concentré du Wrecking Crew. Alors même que je chargeai dans la pièce, je vis l'affreuse chose s'effondrer, sa tête n'était plus qu'un vestige fracassé. Je fis tourner mon Roomsweeper sur la sangle afin de cibler la deuxième créature, qui avançait vers Argent, mais me retint de presser la détente, au dernier moment. Il était très probable que notre pénétration du laboratoire soit restée inaperçue jusqu'à présent, pourquoi alors accroître nos problèmes en défouraillant avec un shotgun sans silencieux ?

Cela ne semblait pas nécessaire de toute façon. Les trois shadowrunners avaient changé d'axe de visée pour cibler la nouvelle menace, et le seul impact de la grêle de plomb faisait reculer l'horreur. Des crachotements étouffés retentirent à côté de moi. Je me retournai pour voir Rodney, accroupi, tirant des rafales courtes de son Uzi, ciblées avec précision. Le visage de l'elfe semblait fait de pierre, et il m'était facile de ressentir littéralement la tension dans son corps. Bien sûr, pensai-je après un moment, ce sont ces choses qui avaient tué Amanda. La créature, d'où une vase noire giclait d'une dizaine de blessures considérables, poussa un fort gargouillis et s'effondra sur le sol.

Une autre silhouette se tenait à côté de moi : Keith Scott, son visage ordinairement couperosé était pâle, contrastant avec son armure noire. « Mais qu'est-ce que c'était que ce putain de truc ? » demanda-t-il d'une voix étouffée.

Je sentis mes lèvres se retrousser en un rictus sauvage. « Bienvenue chez Yamatetsu, bonhomme, » sifflai-je.

J'examinai la salle. Elle était grande, peut-être trente mètres de long sur la moitié de cette largeur, mais la faible lumière rougeâtre rendait difficile l'estimation de ses dimensions. J'imaginais que la hauteur du plafond faisait considérablement plus de deux fois ma taille. Des formes gisaient contre les murs, je comptais même une douzaine d'entre elles. Des formes de taille humaine, allongées comme si elles dormaient. La plus proche était à cinq ou six mètres. Je me mis à marcher lentement vers elle. Une main dure comme l'acier me tomba sur épaule – la main de Toshi – mais je m'en débarrassai d'une secousse. Le samouraï haussa les épaules.

Du coin de l’œil, je repérai le mouvement, à l’autre extrémité de la longue pièce. Une silhouette à échelle humaine, pas une autre colossale monstruosité. Instinctivement, je me tournai vers elle, levant mon arme, mais trop tard. Je vis le panache de fumée qui sortait du canon d’une arme de gros calibre ; la détonation semblait étouffée, comme si les murs étouffaient l’écho.

Il n’y avait rien d’étouffé dans l’impact lorsque la balle me toucha sur le côté gauche de ma poitrine. Mon manteau blindé arrêta la balle, répandis son énergie cinétique sur une zone plus large, mais cela ressemblait toujours à se prendre une balle de baseball lancée avec violence dans les côtes. J’étais sûr d’avoir senti une côte se fracturer, ou peut-être deux, et la douleur fut comme un couteau plongé dans mon flanc. Tous mes muscles de ce côté eurent l’air de se contracter en réaction, le soubresaut me fit bouger et dévia mon arme. C’est tout ce que je réussis à faire pour ne pas hurler de douleur.

Avant que cette arme ne puisse faire feu une deuxième fois, je vis Hawk épauler son AK-98, tirer trois coups distincts. J’entendis un cri à l’autre bout de la pièce, et la grosse arme se décharger dans le plafond, tandis que la silhouette tombait en arrière. Les deux samouraïs câblés s’élancèrent, et je suivis aussi vite que je le pouvais… m’arrêtant brutalement lorsque je fus suffisamment près pour avoir un bon aperçu de la première des silhouettes allongées.

De longs membres grêles, des cheveux blonds. Le visage rendu par ce qui semblait être le sommeil. C’était Theresa.

CHAPITRE 27

Hawk et Rodney s'agenouillèrent près du corps immobile de ma sœur, devisant d'un ton calme. Je me tenais derrière eux, concentrant toute ma volonté à ne pas sautiller d'impatience d'un pied sur l'autre. La main de Jocasta était sur mon épaule, sans doute pour tenter de me calmer. Même si j'appréciais sa sollicitude, je n'avais pas *envie* d'être calme en ce moment. C'était ma sœur, bon Dieu. Les autres étaient déployés autour de la pièce, prêts à toute autre désagréable surprise – ils l'attendaient, en fait : les deux coups de feu à l'autre bout de la pièce ne s'étaient pas faits à travers un silencieux. Scott Keith n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil dans ma direction, mais ne s'approcha pas pour dire quoi que ce soit, et je lui en étais reconnaissant. Il en était probablement encore à se demander dans quoi il s'était embarqué.

Après ce qui semblait avoir été une heure, mais n'avait probablement été que quelques minutes, Hawk leva les yeux. Son beau visage était troublé. « Quoi ? » demandai-je.

« Elle est dans le coma, » déclara l'Amérindien. « Depuis probablement plus de 24 heures. Et il y a autre chose. » Il leva un truc qui ressemblait à un cordon ombilical jaune maladif.

Ce fut la première impression mentale que j'eus, et je ne comprenais pas à quel point elle était appropriée lorsque Rodney fit rouler avec précaution Theresa sur le dos. Elle portait un short et un maillot, et ce cordon repoussant disparaissait sous son haut.

L'elfe releva son maillot pour dénuder le ventre de Theresa, et je vis la *chose*, étalée en une parodie grotesque de placenta, en quelque sorte attachée à sa peau. Le truc attaché faisait la taille d'un poing, la chair autour était rouge, et je crus voir les vaisseaux sanguins sous la peau, une concentration anormale de vaisseaux. Je remontai des yeux le cordon jaune, réalisai qu'il fusionnait avec le matériau souple du mur. Lentement, je

tendis la main pour le toucher, reculai mon doigt à la dernière minute. Une nausée me tourbillonnait dans le ventre, et la bile remonta dans ma gorge. J'avais envie de me détourner, mais me forçai à continuer à chercher. « Qu'est-ce… ? » fut tout ce que je réussis à sortir avant que ma voix ne flanche.

Ce fut Rodney qui répondit. « Je ne sais pas exactement, » dit-il doucement. « Le lien » – il indiqua le cordon ombilical – « est actif, mais je ne peux qu'émettre des suppositions sur ce qu'il pourrait bien faire. »

« Supposez, alors, » dis-je d'un ton maussade.

« Ça la nourrit, » répondit Hawk. « La maintient en vie. »

« Il y a plus, » déclara Rodney, mais il avait l'air réticent. « Il y a quelque chose qui ne va pas du tout dans son aura. Je ne sais pas vraiment… »

La voix puissante d'Hawk prit le dessus. « Il y a d'autres *présences* dans son aura, » dit le chaman. « Comme si d'autres éléments y avaient été incorporés. »

« Éléments ? » demandai-je. « Quels éléments ? »

« Ils ont leurs propres auras, » déclara Hawk. Je remarquai que, malgré son contrôle monolithique, il était ébranlé. Sans déconner. « Des auras de créatures astrales. Comme si elle était l'hôte de parasites astraux. » Sa voix se perdit dans le silence.

« Il y a plus, » dis-je sèchement. « *Dites*-le-moi. »

« Les auras ressemblent… j'en ai déjà analysé auparavant. »

« Ressemblent à *quoi* ? »

« À ceux-là. » Hawk désigna les corps en pièces de nos monstrueux assaillants.

« Vous savez ce que c'est ? » Il acquiesça lentement en réponse à ma question, à contrecœur. « Qu'est-ce que *c'est*, bon Dieu ? »

Il hésita, puis sembla prendre une décision. « Des esprits insectes, » dit-il doucement. « Je pensais qu'ils étaient du totem Guêpe, mais *ça* » – il

indiqua le cordon ombilical – « change les choses. Une autre forme de Guêpe, peut-être. » Il haussa les épaules.

Trop d'infos, trop vite. J'avais envie de m'isoler, de dire « temps mort » au monde. Je me sentis commencer à m'affaisser. Ce choc psychologique, si peu de temps après les chocs physiques de l'attaque de Dempsey et la balle dans les côtes, me donna envie de me recroqueviller et de tout oublier. Et puis, j'entendis la voix de Rodney psalmodier un truc en latin à voix basse. Je jetai un coup d'œil sur lui, vis ses yeux fixés sur moi, et sentis une vague de soulagement parcourir mon corps. Mon esprit s'éclaircit, et je me sentis aussi reposé et prêt à l'action que si je venais de dormir pendant huit heures. Même les nombreuses contusions et les possibles côtes cassées sur le flanc gauche ne me faisaient plus aussi mal. L'elfe sourit légèrement et arrêta sa psalmodie, son regard retourna vers ma sœur.

Je pris une profonde respiration. La peur et la tension étaient toujours là, mais je me sentais capable de leur faire face à présent. « Alors, » dis-je, « Des parasites astraux. Que pouvez-vous faire à ce sujet ? »

« Rien ici, » répondit tout de suite Hawk. « Je crois qu'il pourrait être possible de faire quelque chose, dans les bonnes circonstances. Le premier problème est de la libérer… »

« Sans lui faire du mal, » ajouta Rodney, « ni la tuer. »

Je regardai le cordon ombilical, acquiesçai, et détournai les yeux. Le spectacle m'écœurait toujours. « Très bien, » je leur ai dit, « faite ce que vous pouvez. »

Lorsque rien d'autre n'avait bondi pour essayer de nous dévorer ou de nous abattre avec leurs armes à feu, les autres s'étaient déployés plus avant dans la grande pièce. Toshi était tout juste en train de revenir de l'autre bout, portant quelque chose. Le truc semblait ne peser pratiquement rien, à en juger par le fait que les mouvements du samouraï n'en étaient que très peu ralentis, mais je le reconnus comme un corps avant même que l'elfe ne le laisse tomber sans ménagement à mes pieds. « Le connaissez ? » demanda-t-il.

J'étais sur le point de lui sortir une vanne, mais me figeai. Je le connaissais *effectivement :* pas personnellement, mais d'une image venant

d’un fichier informatique. C’était William Sutcliffe. « C’est le jour des revenants, » murmurai-je.

Toshi me fixa d’un regard perçant, attendis que je l’éclaire davantage. Lorsqu’il vit que je n’allais pas le faire, il haussa les épaules et se détourna. « Grandes portes à double battants au bout, là-bas, » dit-il à Argent. « On va où maintenant ? »

Argent vint se joindre à moi, baissa le volume de sa voix de sorte que seules mes oreilles puissent l’entendre. « Où allons-nous, M. Johnson ? » dit-il, sans que je ne repère d’ironie dans sa voix. « C’est elle la cible, non ? » Je savais ce qu’il était en train de dire. Notre arrangement concernait une extraction, le sauvetage de ma sœur. Tout ce qui allait au-delà de cela sortait du champ d’application de notre contrat, et Argent avait le droit de désengager son équipe – en nous escortant à l’extérieur si nous le souhaitions – s’il sentait que cela serait trop éprouvant. C’était quelque chose que je devais prendre en ligne de compte afin de prendre des décisions éclairées à partir de maintenant, et je lui étais reconnaissant d’avoir gardé cela confidentiel. Jocasta et Rodney n’étaient pas un problème, mais c’était un truc que je préférerais que Scott Keith n’entende pas.

Je lui fis un signe de tête pour exprimer mes remerciements. Le choix n’était pas difficile : j’avais eu ce que je voulais. « Comment ça se passe ? » demandai-je à Hawk. Lui et Rodney faisaient quelque chose d’inexplicable en se servant de deux-trois fétiches. Le grand couteau meurtrier du chaman était dégainé et, à la lumière rougeâtre, sa lame semblait déjà être mouillée de sang, mais je chassai cette vision de mon esprit.

« Ça vient, » dit-il sans lever les yeux. « Quelques minutes. »

Je fis un nouveau signe de tête. Je levai un peu la voix et dit : « Nous dégageons lorsqu’Hawk aura terminé. Pouvez faire passer, Argent. » L’imposant samouraï acquiesça, commença à chuchoter dans son téléphone de poignet.

Comme je l’avais prévu, je fus face à face avec Scott Keith un instant après. « C’est quoi ce bordel, de dégager ? » demanda-t-il. Comme beaucoup de gens que je connaissais, il dissimulait sa propre peur par la colère. « Vous n’avez pas encore trouvé les cadavres dans le placard. »

Je fis un geste englobant l'ensemble de la pièce aux murs souples. « Et c'est quoi ça ? » demandai-je calmement. Je désignai les créatures mortes. « C'est qui ceux-là ? » Je montrai Theresa. « Ou ça ? Pourquoi vous ne prenez pas quelques photos, et foutez le camp d'ici avec votre vie, espèce de connard ? Ou si vous voulez rester, ça ne me dérange pas. » Je désignai à nouveau Theresa. « Semblerait qu'un poste se libère. » Et puis je me détournai de lui, le laissant tout pestant et fulminant.

Hawk et Rodney venaient juste d'en terminer avec Theresa, Jocasta – la scientifique de toujours – observant par-dessus leurs épaules. Hawk se servait de son grand couteau, mais aussi délicatement que d'un scalpel. Le cordon ombilical vint, quittant le ventre de ma sœur dans un jet de sang et d'un liquide qui n'en était pas. Rodney appliqua un patch adhésif sur la chair à vif qui avait été exposée, pendant que le chaman touchait l'extrémité du cordon ombilical, qui s'enflamma instantanément et se flétrit. Theresa remua et gémit – un son à fendre le cœur – mais ne se réveilla pas.

Le grand Amérindien la souleva, elle ressemblait à une enfant dans ses bras. « Et les autres ? » me demanda-t-il.

Je regardai la salle autour de moi. Il y avait onze autres silhouettes, vraisemblablement dans le même état que ma sœur. Pouvions-nous les laisser ici, les abandonner au destin affreux, auquel tout cela n'était qu'un prélude ? Si non, que pouvions-nous faire d'autre ? Il y avait suffisamment de gens, si l'on incluait les agents de la DED, pour les emmener tous, mais cela voulait dire que tout le monde sauf l'un d'entre nous serait chargé par un corps si nous devions nous battre pour pouvoir sortir. Il y avait même encore plus que cela. Je regardai ma montre : il avait fallu près de 10 minutes de travail intense à Hawk et Rodney pour libérer Theresa du cordon ombilical. Supposons qu'ils s'amélioreraient avec la pratique, disons que cela ferait une moyenne de huit minutes. Ce qui voulait dire qu'il faudrait *une heure et demie* pour les libérer tous. Je ne pouvais pas croire que l'on nous laisserait en paix, ne serait-ce que pendant le quart de ce temps.

Je jetai un regard à Jocasta. Ses yeux scrutaient mon visage, et j'étais conscient qu'elle savait ce que j'étais en train de traverser. Hawk, aussi : ses yeux sombres étaient pleins d'empathie. J'avais envie que quelqu'un

d’autre me dise quoi faire – me dise quelle était la *bonne* chose à faire – mais c’était à moi de prendre cette décision.

Je devais choisir entre nous sauver nous et Theresa en dégageant maintenant ou possiblement tuer tout le monde en restant dans le coin. Vu de cette façon, il était clair qu’il n’y avait qu’une seule décision possible – toujours pas évidente à prendre, mais au moins claire. Il faut parfois se saisir des petites victoires tant que c’est encore possible. « On bouge, » dis-je à haute voix.

Scott Keith était sur le point de dire quelque chose, mais je lui retournai mon doigt dressé. L’agent de la DED tendit la main pour se saisir de son arme de poing, mais le laser de visée de la H & K de Toshi se focalisa sur le nez du gros homme, le dissuadant d’en faire tout un plat. Toshi n’avait pas l’air de beaucoup m’apprécier, mais il appréciait encore moins Keith, et trouver une excuse pour le buter le démangeait de toute évidence. Cela me semblait être une assurance suffisante. Je tournai le dos à Keith.

Hawk passa le corps inconscient de Theresa à Argent. L’imposant samouraï la porta en bandoulière sur son épaule, mais ne sembla pas affecté par le poids supplémentaire. « On sort par où on est venus, » dit le chef du Wrecking Crew.

Je me retournai, jetai un long et dernier regard autour de la pièce. Onze silhouettes dans le coma, chacune très probablement l’hôte de parasites astraux. Et je les abandonnais ici. Je savais que j’allais beaucoup revoir cet endroit dans mes rêves.

Et c’est à ce moment que débutèrent les cris et les tirs. Je me tournai.

Trois colossales monstruosités, des « esprits insectes, » comme Hawk les appelaient, se trouvèrent subitement parmi les agents de la DED. Il n’y eut aucun avertissement. Il semblait que les créatures étaient apparues de nulle part comme elles l’avaient fait dans l’appartement de Capitol Hill.

Les agents étaient rapides et bien entraînés, je leur accorderai cela. Ils virevoltaient, roulaient sur le côté, arrosaient de balles les silhouettes déformées. Mais les assaillants étaient encore plus rapides. Les DED l’étaient, littéralement. Je vis un monstre porter un coup de son bras griffu, arracher la colonne vertébrale d’un agent en armure, et puis casser le dos d’un autre d’un revers de ce même bras. L’une des choses eut l’air

d’exploser sous le feu concentré d’une demi-douzaine de mitraillettes, mais les deux autres semblaient n’avoir subi que peu de dommages. Les agents essayèrent d’opérer une retraite, de mettre une distance de sécurité entre eux et ces griffes acérées. S’ils arrivaient à prendre le large, ils pourraient prendre les choses sous leur feu, sans risque pour eux-mêmes. Mais les monstres ne les *laissaient* pas prendre le large. Ils continuaient à aller de l’avant, se déplaçant à une vitesse inhumaine, semblant ne pas sentir les dizaines de balles percutant leur corps.

J’avais levé mon Roomsweeper, et cherchait l’occasion de m’en servir. Mais les choses combattaient les agents de trop près pour que je risque une décharge de shotgun dans la mêlée. Ils bossaient peut-être avec Keith Scott, mais ce n’était pas une raison – totalement – suffisante pour les buter.

Toshi et Argent n’avaient pas le même problème. Leurs smartguns envoyaient aux créatures de courtes rafales, précises, à chaque fois qu’une ouverture se présentait. Un second monstre s’affala, sa tête volant littéralement en éclats. Nos chances n’étaient pas bonnes. Trois agents étaient tombés – morts, sans aucun doute – tandis qu’un quatrième regardait fixement, en hurlant, le vestige mutilé qui lui restait de son bras. Cela voulait dire qu’il ne restait plus qu’un seul agent pleinement opérationnel, ainsi que Keith – disons qu’il comptait pour un demi – en plus de mon équipe.

L’agent restant opéra une retraite rapide, tout en continuant à tirer des coups de feu sur la créature. Et puis, son MP-5 cliqueta, vide. Il éjecta le chargeur vide, en fit claquer un autre en place. L’espace de cette seconde, le monstre bondit. Les deux mains tendues, il se saisit de la tête de l’agent, le souleva au-dessus du sol. Le hurlement de douleur de l’homme s’interrompit à mi-course lorsque son crâne céda.

La monture sous le canon de l’AK-98 d’Hawk cracha des flammes. Une mini-grenade pénétra l’exosquelette de la poitrine de la créature, explosa un instant plus tard. Le torse du monstre explosa littéralement, des fluides noirs et des tissus giclèrent sur plusieurs mètres dans toutes les directions. Des fragments d’armure naturelle lacérèrent le dernier agent agonisant, et elle s’effondra. L’air empestait la cordite, le sang et d’autres odeurs plus répugnantes.

« En voilà d’autres ! » hurla Rodney en montrant la porte par laquelle nous étions entrés dans la pièce. L’éclairage à hauteur de genou dans la salle de la rampe jetait des ombres hideusement déformées sur le plafond et à l’intérieur de notre pièce. En dépit de la distorsion angulaire, je savais ce qu’elles étaient : d’autres esprits insectes – ou quoi qu’ils soient – au moins quatre d’entre eux.

Je me retournai, regardai les grandes portes à double battants à l’autre bout de la pièce. Il ne restait plus que le Wrecking Crew, Jocasta, Rodney et moi, plus Scott Keith. Contre quatre autres des choses ? Nous n’avions aucune chance. Je montrai la porte, et hurlai : « Par-là ! »

Argent, portant toujours Theresa, fut à mes côtés avant même que je le vois se déplacer. « Ils sont en train de nous attrouper, » siffla-t-il.

La même idée m’était venue. Si les choses voulaient simplement notre mort, pourquoi ne s’étaient-ils pas tout simplement matérialisés ou manifestés parmi nous ou quoi que soit d’autre de la façon dont les trois premiers l’avaient fait ? « Nous n’avons pas beaucoup de choix, si ? » dis-je. Argent hocha la tête.

Nous nous déplaçâmes. Les choses avançaient beaucoup plus lentement qu’elles ne l’auraient pu, ajoutant à l’impression que l’on nous forçait à emprunter cette voie. Hawk et Argent firent ce qu’ils pouvaient pour les ralentir un peu plus en posant des grenades à la porte afin de mettre en place un rideau de feu et de fragments.

Toshi ouvrit la marche jusqu’à l’autre bout de la pièce. Les portes à double battants étaient énormes, prenant la moitié de la largeur de la pièce et montant presque jusqu’au plafond. Elles étaient faites de métal et apparemment conçues pour glisser vers l’arrière lorsque l’on touchait un bouton monté sur le mur à proximité. Je me demandais foutrement ce que ces portes colossales étaient censées accueillir exactement, pourquoi elles avaient été construites…

Le combat d’arrière-garde mené par Hawk et Argent avait un certain effet, mais ne suffisait pas. Les deux premières de ces créatures étaient déjà dans la salle, avançant lentement dans notre direction. Les deux shadowrunners les pilonnaient de leur feu, mais les monstres n’étaient pas

encore prêts de tomber. Les deux hommes firent rapidement retraite vers nous, tout en continuant à tirer.

« Y a quoi là-dedans ? » demandai-je à Rodney.

Il hocha la tête avec inquiétude. « Il y a une barrière astrale de premier ordre, » dit-il, « et le champ magique est énorme. Je n'arrive à rien voir de ce qui se trouve au-delà de cette porte. »

« Vas-y, Toshi, » aboya Argent. Je n'aimais pas ça du tout, mais nous n'avions absolument pas le choix à ce sujet. Je serrai plus fort la poignée de mon Roomsweeper.

Toshi enfonça le bouton sur le mur. Les grandes portes à double battants commencèrent à s'ouvrir avec un sifflement. Tandis qu'Argent nous couvrait, Toshi et Hawk firent volte-face en direction de l'ouverture, fusèrent au travers. « RAS, » dit sèchement le samouraï elfe un instant plus tard.

« Allez-y, » ordonna Argent.

Nous n'avions pas besoin d'une deuxième invitation. Rodney, Jocasta et moi nous glissâmes à travers les portes encore en train de s'ouvrir, Scott Keith sur nos talons. Sa présence était une distraction désagréable, mais il n'y avait rien que je puisse faire à ce sujet pour le moment.

Nous étions dans une sorte de couloir, plutôt un tunnel en fait. À mesure que je relevais les détails, la peur et le dégoût grandissaient en moi. Le tunnel était de forme ovale, large d'environ huit mètres et haut de la moitié. Il continuait à avancer devant nous sur une dizaine de mètres peut-être, avant de tourner vers la gauche, en masquant à la vue tout ce qui se trouvait au-delà. Mes pieds s'enfonçaient dans la surface intérieure, me donnant l'impression perturbante que je marchais sur de la chair. Niveau couleur, il s'agissait du même jaune maladif que le cordon ombilical auquel Theresa avait été attachée. En fait, dans mon imagination, c'était presque comme si nous avions été en quelque sorte réduits à la taille de moustiques et que nous étions *à l'intérieur* de ce cordon ombilical. Mon estomac se noua et j'eus envie de gerber. Heureusement, cette image passa, tout comme les nausées, bien que la peur fût encore là.

Toshi avait trouvé un autre bouton, une copie du premier, encastré le mur souple près de la porte. « Argent, » héla-t-il.

Le samouraï aux bras d’acier tira les rafales finales de ses deux Ingrams, avant de plonger à travers la porte. Toshi appuya sur le bouton, et les portes se fermèrent en sifflant de nouveau. Dès qu’elles furent fermées, Toshi tira une courte rafale dans le panneau où était monté le bouton. Des étincelles volèrent tandis que l’électronique faisait court-circuit.

J’entendis un cri perçant de colère de l’autre côté de la porte. Une de ces créatures avait-elle essayé d’appuyer sur le bouton et constaté que le système avait été mis hors d’état ? À quel point ces choses *étaient*-elles intelligentes ? Quelque chose de lourd percuta les portes en métal.

« Hawk, tu peux les sceller ? » dit Argent.

Le chaman s’avança, examina les portes. Il posa son fusil d’assaut à ses pieds, puis tira l’un des nombreux fétiches de sa ceinture. Tenant fermement l’objet d’os et de plumes entre ses poings serrés, il se mit à chanter doucement entre ses dents. La mélodie, pour autant qu’il y en eût une, semblait parler d’étendues sauvages et de solitude. Alors que je le regardais, fasciné, le visage du chaman changea d’apparence. Son nez déjà aquilin grandit, devint de plus en plus crochu jusqu’à ressembler à un bec. Ses yeux s’agrandirent, se firent plus perçants, et sa peau prit la couleur et la texture de plumes dorées. J’étais face à face avec le visage d’Aigle, réalisai-je l’espace d’un instant. La ligne où les deux moitiés de la porte se rencontraient était doublée d’une faible lumière bleu électrique, et je sentis l’odeur piquante de l’ozone dans l’air.

Lorsque mon regard revint sur Hawk, sa chanson était terminée et son visage revenu à la normale. C’était comme si la transition n’avait existé que dans mon imagination. Il prit une profonde respiration, purifiante, et se pencha pour récupérer son arme.

« Hawk ! » hurla Rodney.

CHAPITRE 28

Le grand chaman leva les yeux, se jeta en arrière. Une seconde trop tard. L'esprit insecte qui venait d'apparaître en miroitant au-dessus de sa tête le fouetta d'un bras griffu, qui pénétra l'épaule et la poitrine de l'armure corporelle d'Hawk. Le sang gicla et Hawk eut le souffle coupé par la douleur. La chose retomba doucement, se préparant à bondir sur le chaman blessé. Je levai mon Roomsweeper, mais Hawk se trouvait entre moi et le monstre. Le dos de Hawk se couvrit subitement de lasers de visée lorsque les autres se mirent à chercher une ligne de tir dégagée. La chose se fendit.

Mais Hawk réagit un instant plus vite. Il se pencha tout d'abord vers le sol, sous les griffes qui s'abattaient sur lui d'un geste large. Puis il se releva, serrant dans ses deux mains son couteau à large lame. Avec un grognement dû à l'effort, il planta de toutes ses forces le couteau dans le ventre du monstre, donnant une brusque impulsion dirigée vers le haut à la poignée afin de déchiqueter son exosquelette. La chose poussa un cri aigu assourdissant et fouetta l'air de ses bras, ses griffes laissant des marques d'entaille sur le dos de l'armure de Hawk, mais sans la traverser. Le géant poussa à nouveau vers le haut, et le monstre tomba à la renverse, gargouillant, dégoulinant d'ichor noir. À l'instant même où les lignes de tir furent dégagées, Toshi expédia une rafale longue à la chose en train de mourir, déchiquetant sa tête et son torse.

Hawk recula en chancelant. Il était couvert de sang et d'ichor, la douleur et l'épuisement profondément gravés sur les traits de son visage. Jocasta se précipita vers lui, lui arracha son plastron et appliqua un pansement de combat sur son épaule lacérée. Son visage se crispa de douleur alors même qu'il exprimait ses remerciements d'un signe de tête. Encore une fois, il se mit à chanter à voix basse. Peut-être sa magie lui serait-elle d'une plus grande aide que le médikit de Jocasta.

Je me tournai vers Rodney, montrai du doigt la créature morte. « Est-ce qu'il aurait pu passer par la porte ? » demandai-je.

Le mage elfe ferma les yeux un instant, puis hocha la tête. « Impossible. La barrière astrale est toujours en place, » dit-il. L'expression sur son visage me disait que nous avions atteint la même conclusion : la chose était déjà de notre côté de la porte lorsque nous l'avions franchie et la créature n'était vraisemblablement pas seule.

Jocasta était toujours occupée à soigner Hawk, mais tous les autres semblaient attendre que je réagisse. L'aspect répugnant du tunnel avait peut-être rebuté les deux samouraïs. Ou peut-être attendaient-ils que le « M. Johnson » qui les avait mis dans ce merdier ouvre la marche pour une fois. Pour autant que cette pensée me terrifiait, je ne pouvais pas les en blâmer.

Je me mis en marche, dépassai Scott Keith, qui observait les alentours comme un rat pris au piège. Je lui donnai une grande claque sur l'épaule. « Content de nous avoir suivis, hein ? » Sa réponse était à la fois hors de propos et absolument pas imprimable. Je resserrai ma prise sur la crosse du Roomsweeper et commençai à ouvrir la marche dans le tunnel.

Le sol devint de plus en plus mou sous mes pieds lorsque je m'approchai du virage. Plus de globes diffusant une lumière rouge. Les parois du tunnel elles-mêmes semblaient briller d'une lumière jaune putride. « Un sorte de phosphorescence, » me demandai-je, « ou un truc encore plus déplaisant ? » L'air était chaud et humide – je sentais mes fringues mouillées coller à ma peau – et l'odeur genre levure était forte, presque étouffante. Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Oui, les autres me suivaient, mais avec prudence et à quelques mètres de distance.

Avec tout autant de prudence, je suivis le virage dans le tunnel, balayant l'espace devant moi du canon de mon shotgun. Rien ici. Les autres restaient en arrière, attendant que je termine ma reconnaissance. Je leur fis signe de me rejoindre, et avançai lentement.

Un autre virage devant, plus serré cette fois. Je l'examinai de loin, *prudemment*.

Devant moi, le tunnel débouchait dans une autre salle, une version réduite de celle où nous avions trouvé Theresa, éclairée par les globes

rouges désormais familiers. Elle avait l'air vide. Je fis un geste signifiant « rien à signaler » et avançai à petits pas.

Le sol était plus ferme ici, évoquant plus l'élasticité du gazon que de la chair. La salle faisait, estimai-je, une dizaine de mètres de côté. Je l'examinai, le canon du Roomsweeper suivant l'axe de mon regard. J'avais eu raison de la trouver vide. Je me retournai pour faire signe aux autres d'avancer.

« Derek Montgomery. » La voix était familière et provenait de la salle. Je fis volte-face.

Je connaissais cette silhouette au torse bombé, aux cheveux et à la barbe blond roux et coupés ras. Rien qu'un instant auparavant, il n'y avait personne – j'en aurais juré – mais, à présent, Adrian Skyhill se tenait debout devant moi, mains sur les hanches, un grand sourire sournois sur les lèvres.

Instinctivement, j'esquivai en sautant sur le côté, levai le Roomsweeper en position de tir – *tout* ce qui se trouvait dans ces profondeurs était un ennemi – et pressai la détente. Le shotgun rugit, ruant brutalement dans ma main.

Le tir était précis, mais les plombs n'atteignirent jamais Skyhill. Au lieu de cela, ils ricochèrent en laissant une gerbe d'étincelles dans toutes les directions sur une sorte de barrière invisible et courbe devant lui. Je pompai une nouvelle cartouche dans la chambre, mais n'appuyai pas sur la gâchette.

Les shadowrunners furent à côté de moi en un instant. Les lasers de Rodney et de Jocasta se détachaient nettement sur son costume sombre, à présent constellé de fétiches à l'apparence sinistre, mais personne ne tira.

Le sourire de Skyhill s'élargit, mais son visage avait quelque chose d'affreusement étrange. Je pensais au début que c'était dû aux ombres projetées par l'éclairage bizarre, avant de réaliser que c'était plus que cela. Lorsque je regardais directement Skyhill, son visage avait l'air normal. Lorsque mon regard s'écartait légèrement, lorsque je l'observais sous ma vision périphérique, son visage était étranger à cette terre, hideux. Ses yeux étaient hypertrophiés et avaient l'air d'être à facettes, et à l'endroit où aurait dû se trouver sa bouche se dressait une gamme de mandibules dentelées, de hachoirs en lame de couteau, et d'autres pièces buccales. Revenez à lui directement, et tout était comme d'habitude. Je me souvins de la manière

dont le visage de Hawk avait changé lorsqu'il était en train de sceller magiquement les portes. Était-ce le visage du totem de Skyhill que je voyais ? Hawk avait mentionné le totem Guêpe. Cela n'impliquait-il pas qu'il y ait des chamans Guêpe ?

Skyhill tourna le regard sur ma gauche, sur Argent, qui portait toujours Theresa sur une épaule. Le sourire du chaman insecte s'estompa légèrement. « Je vois que vous avez trouvé votre sœur, » dit-il. « Eh bien, nous la ramènerons bientôt à l'endroit où elle était. Ce serait dommage de lui refuser cet honneur, après qu'elle en soit arrivée à ce point. »

Mon avant-bras me faisait mal tellement je serrais le Roomsweeper. Et soudain, de manière écœurante, je pensais savoir ce qu'il voulait dire. « Vous l'avez *infectée*, » hurlai-je. « Vous avec infecté ma sœur de parasites astraux. »

Skyhill avait l'air perplexe. « Oh, je vois ce que vous voulez dire, » dit-il après un instant. « Ce ne sont pas des « parasites astraux ». Ce sont des esprits Guêpes ichneumons immatures. »

« Je me fous de ce qu'ils sont ! » beuglai-je. « Enlevez-les-lui ! »

Le gros homme eut l'air sincèrement surpris. « Pourquoi voudrais-je faire cela ? » dit-il. « Ils seront bientôt adultes. Et puis l'un d'entre eux possédera votre sœur, et elle sera dans *l'Appartenance.* Pour toujours. »

« Comme *vous* l'avez trouvée ? » demandai-je ironiquement.

Il hocha tristement la tête, l'ironie ne servait à rien avec lui. « Je ne connaîtrai pas l'Appartenance avant un certain temps, » dit-il d'un ton morose. « J'ai tellement de choses à faire avant de pouvoir accepter ce don. »

« Je vais vous tuer ! »

« Vous allez essayer, » dit calmement Skyhill, « et vous allez échouer. »

Je lui tirai dessus à nouveau. Encore une fois, les plombs taille 00 s'éparpillèrent au loin, inoffensifs. Pourquoi les shadowrunners n'avaient-ils pas tiré ? Étaient-ils sous une sorte de contrôle magique ? Ou comprenaient-ils simplement mieux que moi la futilité de mes actes ?

« Je peux vous offrir la même Appartenance, » dit le chaman insecte, totalement indifférent au fait que je venais tout juste d'essayer de l'exploser. « Vous avez un caractère suffisamment fort. La fusion pourrait bien fonctionner. »

Je baissai le canon du Roomsweeper, secouai la tête à mesure que grandissait en moi une terne et étonnante réalisation. « *Voilà* ce que vous cachiez pendant tout ce temps, » dis-je doucement. « Vous n'avez rien à voir du tout avec le 2XS. »

« Bien sûr que *si,* » déclara Skyhill, avec ce qu'on pourrait presque prendre pour de la fierté blessée. « C'est notre technologie. Nous l'avons développée exprès. »

« *Pourquoi ? »* Je ne comprenais plus rien à rien, à nouveau. Skyhill haussa les épaules. « L'argent, l'influence. Mais ces objectifs sont secondaires. Vous savez à quel point l'usage à long terme de 2XS est destructeur ? » Je fis oui de la tête. « Ceux qui ont la force d'y survivre – comme votre sœur – forment alors de parfaits candidats à l'Appartenance. Ils seront suffisamment forts pour servir d'hôtes aux esprits immatures, et quand viendra le temps de leur propre possession, les chances que la fusion soit réussie seront excellentes. Ils garderont alors leur forme physique propre, mais gagnerons les pouvoirs de l'esprit Guêpe – la forme la plus pure d'Appartenance. Vous ne comprenez donc pas ? » continua-t-il d'un ton sérieux. « Nous ne pouvons pas offrir l'Appartenance à n'importe qui, nous devons rechercher les meilleurs candidats. J'ai trouvé le moyen parfait avec le 2XS. »

Je le regardai. « Vous détruisez les gens avec le 2XS, » dis-je, « et ceux que vous n'avez pas réussi à détruire, vous les amenez ici et les détruisez de *cette* manière. » dis-je en retournant mon pouce pour désigner Theresa. « *Fils de pute ! »*

Skyhill eut l'air blessé. « Malheureusement, vous ne comprenez pas, » murmura-t-il, plus à son intention qu'à la nôtre. « Regrettable. »

Il se mit alors à chanter, une lamentation funèbre aiguë, aux harmonies bourdonnantes. La chanson transperça mon esprit, infiltra ma pensée. J'étais en proie à la confusion. Pourquoi braquais-je mon arme sur Skyhill ? me demandai-je. C'était l'enfoiré balèze sur ma gauche, qui essayait

d’enlever ma sœur. N’était-ce pas lui qui avait causé tout ce mal, en premier lieu ? Je grondai de colère en commençant à me tourner vers Argent.

Et puis, subitement, incroyablement, je sentis le regard de Rodney Greybriar sur moi, fixe et préoccupé. Je sentis la présence et la force de sa personnalité traverser mon esprit comme un vent frais, dispersant comme s’il s’agissait de poussière toutes traces des pensées anormales qui m’avaient habité il y a un instant. Mon rugissement devint un hurlement de rage, d’horreur, devant ce que Skyhill avait failli faire à mon esprit. Le Roomsweeper se leva et rugit. J’armai une nouvelle cartouche d’un geste, pressai de nouveau la détente.

Cette fois, les deux samouraïs joignirent leur feu au mien, mais sans plus de succès. Les balles tirées pour rien s’éparpillaient en sifflant dans la salle lorsqu’elles ricochèrent sur le bouclier arcanique de Skyhill. Le chaman insecte chantait à nouveau.

« Couverture tactique, » dit sèchement Hawk. Et puis le grand Amérindien s’effondra sur le sol comme une poupée de chiffons.

Skyhill stoppa son chant vrombissant. Avec un froncement de sourcils, il se laissa tomber en position du lotus, et ferma les yeux. Les shadowrunners retenaient leur feu.

Je m’en pris à Argent. « Qu’est-ce que c’est que ce *bordel* ? »

Le samouraï tira une unique balle, qui rebondit sur le bouclier magique de Skyhill, avant de répondre. « Hawk est parti s’occuper de lui dans l’astral, » répondit-il calmement. « Lorsque les barrières de l’ennemi seront tombées – on lui explose le bide. »

Je vis le visage de Rodney s’illuminer en un sourire. « À beaucoup d’ouvriers, la tâche devient aisée, » dit-il négligemment. Avant de s’effondrer, lui aussi, sur le sol.

Toshi balayait du regard la salle autour de nous à la recherche d’invités indésirables, tandis que toutes les quelques secondes, Argent décochait une balle à un Skyhill inconscient.

Ce fut rapidement terminé, et j’aurais bien aimé voir ce qu’avait fait Hawk et le comprendre. Skyhill hurla subitement, et l’un des fétiches qu’il portait sur ses vêtements s’enflamma, flamme de laquelle naquit une boule

de feu comme celle qui avait failli me faire griller à Purity. Je me détournai, me protégeant le visage du bras.

Mais ce ne fut pas nécessaire. La flamme s'étendit, mais seulement jusqu'à un certain point, comme si elle était contenue par un hémisphère invisible, entourant Skyhill, un genre de cloche invisible. Le même bouclier arcanique qui avait empêché nos balles d'entrer servait à présent à contenir la boule de feu.

L'instant d'après, la boule de feu avait disparu. Argent tira une rafale sur la silhouette affalée de Skyhill, mais ce n'était pas nécessaire. Le chaman insecte n'était que viande noircie, quelques flammes réfractaires léchant encore son corps ici et là. Une fumée grasse et l'odeur de chair brûlée emplissait l'air.

Hawk et Rodney se réveillèrent, se dressant lentement sur leurs pieds. Ils avaient l'air fatigués, et tous deux saignaient de coupures et d'éraflures qui n'avait pas été présentes jusqu'ici. Si quelqu'un est blessé dans un combat sur le plan astral, me demandai-je, est-ce que ces blessures se transféraient à son corps physique ? On dirait bien.

« Tout va bien ? » demandai-je. Les deux hochèrent la tête, mais ne dirent pas un mot. Leurs sourires satisfaits racontaient tout ce qu'il y avait à en dire.

« Où allons-nous maintenant, M. Johnson ? » demanda doucement Argent. « On revient par là où nous sommes venus ? »

Foutue bonne question. Skyhill ou pas Skyhill, il nous restait encore les quatre – ou plus – guerriers insectes derrière nous, et la salle où nous étions n'avait qu'une seule issue : le tunnel par lequel nous serions entrés. Impasse.

Rodney m'épargna la peine de répondre. « Pourquoi ne pas passer par là ? » suggéra-t-il sur un ton léger.

Je posai mon regard sur l'endroit qu'il désignait – la paroi lisse faisant face à l'entrée du tunnel. L'espace d'un instant, je me demandais s'il plaisantait, mais il ferma les yeux et murmura quelques mots latins à voix basse. L'image de la paroi se mit à vibrer, comme si je regardais à travers une flamme ou une brume de chaleur. Lorsqu'elle se stabilisa à nouveau, je vis une ouverture, un autre tunnel identique au premier. Je tâchai de garder

de rester décontracté, en termes de voix et d'expression sur mes traits, lorsque je répondis : « Pourquoi pas en effet ? »

Je repris ma position d'éclaireur. Pas que j'y tenais spécialement, mais je me figurai que cela faisait encore partie de mon devoir… si ce mot signifiait quelque chose. Mes pensées et mes émotions tourbillonnaient de manière chaotique. Je me sentais partagé. Une partie de moi voulait s'asseoir et réfléchir, s'occuper des conséquences de ce que Skyhill avait dit. Une autre partie voulait enterrer toute cette merde si profondément dans mon subconscient qu'elle ne verrait plus jamais la lumière du jour. À l'heure actuelle, évidemment, cette dernière pensée était la ligne de conduite la plus logique. Survivre aujourd'hui, penser plus tard, me semblait être la meilleure chose à faire. J'avançai lentement dans le tunnel.

Un virage, deux. Et puis le contact métallique d'Argent sur mon épaule m'arrêta. « N'allez pas trop vite, » chuchota-t-il. « Y a un truc que je dois savoir d'abord. » Il leva son téléphone de poignet à sa bouche et murmura : « Repère mon signal, Peg. Tu l'as ? Bon, où sommes-nous, bordel ? » Je ne pus pas entendre la réponse de la deckeuse, naturellement, mais je vis le bref sourire du samouraï.

Il referma le téléphone et dit : « Voulez essayer de deviner ? » Je hochai la tête. « Nous sommes une quinzaine de mètres en dessous du niveau du sol, à environ cent mètres au sud-ouest de la première rampe. Ce qui veut dire que nous sommes presque exactement sous le bâtiment administratif. »

De bonnes nouvelles. Je me figurai que nos chances de sortir d'ici en un seul morceau venaient de grimper de deux-trois crans. Pourquoi creuser directement sous un autre bâtiment, si vous n'installiez pas de voie de communication avec la surface ?

Je repris la marche, shotgun à la main. Un autre virage. J'étais mentalement épuisé et physiquement, j'avais l'impression de m'être fait défoncer la gueule. C'était quoi ce bordel avec tous ces tunnels d'ailleurs ? me demandai-je. Personne ne concevrait de tunnels de cette façon, s'il était un peu sain d'esprit. Mais je me rappelai alors à qui / quoi nous avons affaire. Les esprits insectes ou les totems insectes ou quoi qu'ils puissent être, auraient – par définition, j'imagine – un processus de pensée qui ne ressemblerait que vaguement à celui des humains ou des métahumains. Et si Skyhill était un exemple de la manière dont la proximité de ces créatures

pouvait totalement foutre en l'air votre esprit, je me disais que je ferais mieux de me débarrasser de toutes mes idées sur la façon dont les choses devraient ou ne devraient pas être agencées. C'est-à-dire, si je voulais rester en vie pour pouvoir en parler.

Un autre foutu virage, mais complètement plongé dans l'obscurité cette fois-ci. Je reculai me planquer, pris un moment pour enfiler de nouveau les lunettes de vision nocturne et les faire tenir solidement en place. Je jetai ensuite un coup d'œil furtif dans le virage à nouveau.

Toujours l'obscurité. Il n'y avait rien ici. Je quittai le mur avec prudence, fit un pas, puis un autre.

Un faible éclat de lumière devant moi. Sans réfléchir, je me jetai sur le côté, rapidement mais pas assez rapidement. L'éclair d'énergie mystique quitta les ténèbres en crépitant avec un rugissement, un torrent de feu bleu-blanc. Si je n'avais pas bougé, le noyau déchaîné de cet éclair m'aurait transpercé la poitrine. En l'état actuel des choses, c'était la lisière du rayon qui avait déferlé sur mon bras gauche, la partie la moins violente, la moins chargée en énergie.

Ce fut quand même suffisant. Je hurlai de douleur, comme si un chalumeau poussé au maximum à l'intérieur de tout mon corps me creusait la chair pour parvenir à l'air libre. Mon bras était en feu, en flammes, mais je ne savais pas si c'était la chair elle-même qui brûlait ou simplement mes vêtements. Je tombai au sol, étouffant les flammes avec mon corps. L'obscurité déferla sur moi, essaya de m'engloutir, mais je la repoussai par un effort de volonté digne des JO. Ma vision se troubla, flotta, et mes pensées refluèrent lentement comme de la synthé-vodka sortant tout juste du freezer. La douleur dans mon bras gauche était encore atroce, mais on aurait dit que j'en faisais l'expérience à distance. Comme si, à la fois, j'avais mal et que je regardais quelqu'un d'autre avoir mal. Je savais que le choc hypovolémique était potentiellement mortel s'il n'était pas traité.

Mais aucun de mes compagnons n'avait le temps de s'occuper de moi. Ils étaient trop occupés à défendre leur vie. Dans la position dans laquelle j'étais tombé, le sol semblait faire un angle d'environ 30°, ce qui donnait à l'ensemble de la scène l'air d'être encore plus confus qu'elle ne l'était déjà. Mais je ne réussis pas à trouver l'énergie pour rouler sur le côté et redresser ma vision du monde.

La salle devant moi était à présent éclairée par la lumière rouge sang habituelle, ponctuée de lueurs de départ, d'explosions de grenades et d'arcs d'énergie magique. La lumière était plus que suffisante pour que je puisse voir ce à quoi une partie de mon esprit s'était attendue tout du long.

La reine.

D'environ cinq mètres de long, c'était une forme distordue du blanc sale d'un asticot. Un abdomen énorme, segmenté, comme un asticot ou une larve encore une fois. Un truc ressemblant à un torse de femme semblait pousser de l'extrémité avant de la masse en forme de pustule, et deux petits membres, possiblement atrophiés, formaient un angle vers l'extérieur et l'arrière à l'endroit où les deux parties se rejoignaient.

Mais non, réalisai-je avec un éclair d'horreur qui pénétra le flou mental dû au choc hypovolémique, ce n'était pas cela du tout. L'abdomen insectoïde blanc provenait de l'abdomen de la forme féminine – et non pas le contraire. Ces deux membres saillants étaient en fait les jambes de la femme, écartées largement – probablement déboîtées de leurs cavités articulaires – par la masse de l'abdomen bouffi.

Elle était couchée sur le ventre, cambrant le haut de son corps, se tenant droite à l'aide d'un bras. Ses lèvres avaient reculé et découvraient ses dents en ce qui aurait pu être soit un sourire, soit une grimace. Elle avait été belle, je pouvais le voir. À présent, ses longs cheveux blonds manquaient à certains endroits et semblaient avoir la texture de la paille. Le beige du pus décolorait ici et là sa peau couleur de miel, qui avait l'air gonflée et cloquée. Ses yeux étaient plus grands que la normale, et leurs dizaines de facettes reflétaient des rais de lumières semblables à des lances.

Les shadowrunners se trouvaient autour de moi à l'embouchure du tunnel, arrosant la monstruosité de tirs d'armes automatiques. Les balles ricochaient sur son corps en sifflant. Les balles semblaient en réalité rebondir sur le corps de la reine, plutôt que de ricocher sur un bouclier invisible comme elles l'avaient fait sur Skyhill. Jocasta et Rodney étaient là, tirant de courtes rafales déchirantes de leurs Uzis. Même Scott Keith était là, vidant son MP-5 sur la forme dénaturée.

La reine tendit vers nous son bras libre. Un nouvel éclair rutilant de bleu s'élança. Il atteignit Keith en pleine poitrine, transforma l'agent de la

DED en torche humaine. Même pour quelqu'un que je détestais, c'était une foutue manière de partir.

Hawk laissa tomber son fusil d'assaut, arracha un autre fétiche de sa ceinture, et commença son chant évocateur du grand ciel limpide. Une aura de pouvoir chatoyante grandit autour de lui, avant d'éclater et de fuser vers la reine boursouflée. L'aura atteignit son but, et pendant un instant, je vis le pouvoir du chaman et celui de la reine lutter l'un contre l'autre en un étincelant et crépitant rideau de pure énergie. Venue d'un autre angle, une force d'un autre genre percuta la Reine, et je sus que Rodney faisait également ce qu'il pouvait.

Mais la foudre bleue de la reine fendit l'air à nouveau. Même avec ses réflexes câblés, Toshi ne réussit pas à l'esquiver. L'arc électrique bleu défonça sa poitrine, ressortit par son dos. Pendant un instant, il resta debout, transpercé de part en part par l'éclair, hurlant, et puis son corps s'enflamma et s'écroula au sol.

Je devais faire quelque chose pour aider mes amis. Mais quoi ? Leurs armes avaient été inefficaces. Comment pouvais-je m'attendre à ce que les miennes puissent faire du mal à cette obscénité ? Bon Dieu, je n'étais même pas sûr de pouvoir bouger.

Du coin de l'œil, je vis une lumière chatoyante alors que quelque chose prenait forme dans le tunnel derrière nous. Et j'appris que je pouvais bouger s'il le fallait vraiment. La douleur m'envahit lorsque je roulai sur le côté, et il me fallut faire appel à tout ce que j'avais pour ne pas m'évanouir et que je puisse lever mon Roomsweeper.

Il était deux, deux esprits insectes guerriers qu'il me semblait connaître si bien à présent. Je pressai la détente. Le recul se répercuta dans mon bras droit et dans mon corps, déclenchant une nouvelle vague de douleur dans mon bras gauche et un nouveau hurlement, que je contins en serrant les dents. Je posai la crosse type pistolet du Roomsweeper contre mon épaule et actionnai la pompe d'une seule main. Je levai à nouveau le canon et fis péter une nouvelle charge de chevrotine taille 00 dans la poitrine de la créature de tête. Je hurlai à nouveau, d'exaltation cette fois lorsque je vis les dommages colossaux que la décharge de shotgun avait occasionné. Une fois de plus, j'actionnai la pompe et pressai une nouvelle fois la détente.

« *Crevez, bande d’enfoirés !* » De qui était-ce la voix ? Un instant plus tard, je me rendis compte qu’il s’agissait de la mienne.

Arrivé à ce stade, Argent s’était retourné, ses Ingrams crachant la mort sur les horreurs en approche. La première, celle que j’avais déjà massacrée, s’effondra, et je tirai une autre décharge dans la seconde. Je saisis à nouveau la pompe, mais elle n’opposa pas de résistance. Le magasin tubulaire était vide, et je n’avais aucun moyen de le recharger.

Ça n’avait pas d’importance de toute façon. Argent se pencha, laissant tomber Theresa sans ménagement sur le sol en ramassant l’AK-98 dont Hawk s’était débarrassé. En tir instinctif, il colla deux mini-grenades dans le guerrier insecte. Explosant presque simultanément, les grenades firent voler le monstre en éclats.

Une lumière bleue et crue se refléta sur les murs, et mes oreilles s’emplirent de l’horrible déflagration de la magie de la reine. Je roulai sur le côté, trop épuisé pour ne serait-ce que crier sous le coup de la douleur qui envahit mon bras gauche.

C’était Hawk la cible cette fois. L’arc électrique bleu le frappa, mais ne l’embrasa pas. Au lieu de cela, la lumière sifflait et crachait, se répandant en léchant son corps tel un feu de Saint-Elme. Ce spectacle continua pendant une ou deux secondes, avant que la lumière ne s’évanouisse.

Le grand Amérindien s’affaissa, ses traits gris et défaits. Il tenta de reprendre sa chanson à nouveau, mais sa voix était cassée, rauque, et il l’abandonna au bout de quelques notes. Il chancela et tomba à genoux.

Dans le fond, je vis Rodney lancer un autre sort. À peine visible, tel une onde de choc, il traversa vivement l’espace et s’écrasa sur la reine. L’impact fut énorme, ébranlant la créature hideuse qui bascula en arrière. Ce qui restait de ses cheveux se mirent à flotter, et une partie fut arrachée de son crâne. Il l’avait blessée cette fois.

Mais Rodney était presque aussi rétamé que Hawk. Je voyais que s’il tentait ce coup à nouveau, cela le tuerait.

Rodney regarda dans ma direction et nos regards se croisèrent. Tout à coup, avec une terrible certitude, je sus ce qu’il allait faire. « Non, Rodney, » essayai-je de crier, mais seul un croassement sortit de ma bouche.

L’elfe s’élança et arracha le couteau à large lame du chaman de sa gaine de ceinture. Rodney bougea tellement vite que l’Amérindien n’eut pas le temps de réagir, mais je vis de la compréhension dans les yeux caves, rongés par la douleur, de Hawk. « Je marche avec la beauté… » dit-il, sa voix presque un murmure.

« Qui marche avec la beauté n’a que faire de la peur, » répondit le mage elfe. Sa réponse sonnait comme une réponse rituelle. « T’en reste-t-il suffisamment ? »

Le chaman acquiesça. « Il m’en reste assez. »

L’elfe se précipita en avant, droit sur la reine. La lumière bleue fondit sur lui en crépitant, pourlécha le corps du mage. Ses vêtements étaient en flammes, mais il continua sa course folle. Avec un cri de défi, peut-être même de triomphe, il se jeta sur la partie supérieure du corps de la reine, la partie humaine. Alors même qu’elle l’ouvrait en deux de ses mains griffues, il planta profondément le couteau dans la poitrine, entre les seins flétris.

La Reine fouetta l’air de ses membres et poussa un crissement perçant. Elle tendit une main pour saisir la poignée du couteau et le retirer.

Hawk reprit une nouvelle fois son chant. Une fière et triste mélodie. Je savais que c’était la dernière chanson qu’il ne chanterait jamais. Il leva les bras comme pour une invocation et pointa du doigt la reine qui se tortillait.

Une flamme blanche, une flamme purificatrice, déferla sur elle. À mesure que la flamme la consumait, le rugissement du feu engloutit également le son de ses crissements perçants. La lumière de son dernier sort se reflétait dans les yeux de Hawk. Et puis il bascula en avant, et ne bougea plus.

Le silence. Je sentis un contact sur mon épaule, sus que c’était Jocasta. J’essayai de rouler sur le côté, de lever les yeux sur son visage, mais n’en eus pas la force. J’eus l’impression que quelqu’un me soulevait, et puis les ténèbres s’ouvrirent devant moi comme un puits sans fond, et j’y basculai.

ÉPILOGUE

La conscience ne me revint pas facilement. Je la poursuivis, m'approchant parfois de ma proie, mais sans réussir tout à fait à l'attraper. Il y avait des rêves, des rêves de lumières blanches et d'odeurs fortes, de douleur et de nausées. Des souvenirs me traversant l'esprit suivis de moments infinis d'oubli délicieux. Des gens me rendaient visite, je crois, mais je n'étais pas sûr de savoir s'ils étaient réels ou n'étaient que des rêves de plus. Il était possible que je leur aie parlé tout comme il était possible que, ça aussi, je l'aie rêvé.

Je ne sais pas combien de temps dura cette pseudo-mort avant que je n'ouvre finalement les yeux et sois en mesure d'associer des mots à ce que je voyais. Un plafond de carreaux blancs, des lampes fluorescentes. Des odeurs dans l'air qui évoquaient l'hôpital.

Je regardai autour de moi. Ouaip, un lit d'hôpital, dans une chambre privée. « Qui payait tout cela ? » me demandai-je brièvement avant de décider que cela était sans importance et de ne plus y penser. Être en vie était tout ce qui comptait.

J'étais allongé sur le dos, mon avant-bras droit attaché par une sangle souple au rail bordant le lit. Il l'était manifestement pour que je ne puisse pas rouler et retirer accidentellement la perfusion et les diverses électrodes de senseurs sur mon poignet. Mon bras gauche…

Je fermai les yeux, pris une respiration apaisante, avant de jeter un œil sur mon bras gauche. Peine perdue, je ne pouvais pas le voir de toute façon. Tout le côté gauche du haut de mon torse était dissimulé à la vue par un drap posé sur une sorte d'armature. J'eus envie de vomir.

Après quelques instants, et quelques respirations profondes de plus, je tentai de faire l'inventaire de mes sensations corporelles. Tout était normal dans l'ensemble, sauf mon bras gauche. À ce niveau, je sentais de petits

élancements lancinants dans les doigts et l'avant-bras. J'essayai de fléchir les doigts, mais ne sentis rien du tout. Je tentai de bouger tout le bras. Toujours rien. Le drap sur l'armature ne bougea pas, rien ne bougeait à ma gauche.

Douleurs du membre fantôme, c'est comme ça qu'ils appellent ça. Lorsque vous perdez un membre, votre système nerveux n'accepte jamais vraiment cet état de fait. Vous continuez à sentir des douleurs lancinantes dans le membre qui n'existe plus. Douleurs du membre fantôme. Je laissai ma tête retomber sur l'oreiller.

J'entendis la porte s'ouvrir, entendis deux personnes approcher, mais ne me levai pas pour regarder. Une femme s'éclaircit la gorge. Jocasta ? Non, l'intonation n'était pas la même. Je ne pris pas la peine de regarder.

Finalement, une voix d'homme dit gaiement : « Eh bien, M. Johnson, comment nous sentons-nous aujourd'hui ? »

Ça devait être un infirmier. Tout comme les flics sont les seules personnes à dire : « la voie publique », les infirmiers sont les seules personnes à dire « comment nous sentons-nous aujourd'hui ? » J'omis de donner la réponse classique : « Je pense que *nous nous sentons* assez mal fichu », mais je levai le regard, en revanche.

J'avais tapé droit dans le mile pour l'un d'entre eux. Un infirmier jeune, à l'air propret, portant une classique combinaison blanc cassé. À côté de lui se tenait quelqu'un qui était indéniablement un médecin : fin de la quarantaine, visage sérieux et attitude encore plus sérieuse. C'était donc comme ça qu'ils annonçaient les nouvelles à présent, me surpris-je à penser. Une démente version médicale de « bon flic / mauvais flic ».

« Bonjour, M. Johnson, » dit le médecin. Sa voix était suffisamment sérieuse pour que son visage et son attitude semblent désinvoltes en comparaison. « Je suis le Dr. Judith Zebiak, c'est moi qui me suis occupée de votre cas ces deux dernières semaines. »

« Laissez tomber la neige, docteur, » lui dis-je durement. « Il fallait que vous l'enleviez, c'est ça ? » Elle me regarda les yeux vides. « Mon bras, » développai-je.

Elle hésita, et puis je la vis finalement se décider. « Normalement, nous attendons un peu plus longtemps, » dit-elle sèchement, « mais puisque vous

insistez… » Elle s’approcha de mon lit.

Je détournai le visage, fermai les yeux – j’avais posé la question, mais je n’étais pas sûr de vouloir savoir, pas *aussi* brutalement – et l’entendis retirer le drap. Mais naturellement, il n’y avait rien à gagner à refuser la réalité. S’enfouir la tête dans le sable n’avait pas sauvé les autruches de l’extinction. Je me forçai à garder les yeux ouverts, tournai lentement la tête.

Mon bras était là, toujours attaché à mon corps. Je sentis une froide vague de soulagement me parcourir le corps, tellement intense que j’ai cru presque m’évanouir à nouveau. Le poing serré de la tension relâcha la pression sur mon estomac. J’avais envie de pleurer.

Mon bras reposait là sur le lit, paume vers le haut. La peau était un peu pâle, mais c’était un petit prix à payer. J’avais pensé qu’à coup sûr que ce bras aurait fait partie du passé.

J’essayai de bouger mes doigts. Rien ne se passa. La « douleur du membre fantôme » était toujours là. Des médicaments, peut-être ? Une sorte d’inhibiteur neural pour m’empêcher de bouger et d’endommager le bras alors qu’il était encore en train de guérir ? Je levai les yeux sur le Dr. Zebiak et demandai : « Quand pourrai-je le bouger ? »

« Habituellement, je dirais une semaine, » dit-elle, « mais c’est un cas particulier. Mais si vous insistez… »

« J’insiste, » lui assurai-je.

Elle haussa les épaules. Elle retira de sa poche un truc qui ressemblait à une petite sonde électrique. Un genre d’instrument médical, supposai-je. Elle se pencha au-dessus de mon poignet gauche, porta l’instrument près de la peau.

Et c’était bien le diable si ce n’était pas un minuscule port d’accès qu’elle avait ouvert avant d’y insérer la sonde. Elle poussa un bouton au bout. Mon bras *bourdonna*. Les sensations revinrent au galop. Je pouvais sentir le drap frais sous ma peau, le poids de mon bras sur le lit. Je ressentais une étrange sensation, contre-nature en quelque sorte, dans le poignet. Le médecin retira la sonde, ferma le port d’accès, et la sensation contre-nature disparut.

Mon estomac était noué. Je crois que j'avais envie de vomir. Zebiak avait dû voir la détresse sur mon visage. Elle courut au pied du lit, souleva un petit appareil de la taille d'un ordinateur de poche, examina l'écran. « Quel est le problème ? » me demanda-t-elle.

J'étais incapable de parler, je n'arrivais pas à faire sortir les mots de force. Je désignai simplement le bras.

Elle fit un signe de tête, ne comprenant toujours pas. « Oui, » dit-elle, « c'est le modèle que vous avez demandé, je vous assure. Plus tard, quand vous vous serez adapté, nous travaillerons sur l'adéquation entre le teint, la densité des follicules – »

« Mais je n'ai *pas*… », réussis-je à dire dans un halètement. « Qu'est-ce qui m'est arrivé, bon Dieu ? »

Son air sévère s'adoucit un peu, et elle chuchota dans le minuscule ordinateur. Je n'étais pas censé l'entendre, je suppose, mais je discernai les mots « amnésie rétrograde ». Et puis, elle me parlait à nouveau, mais doucement, peut-être même avec gentillesse. « Il faut parfois un certain temps avant que la mémoire ne revienne, M. Johnson. Voulez-vous que je réponde à vos questions ? » J'acquiesçai spontanément. « Vous étiez inconscient lorsque vous avez été transféré de Seattle General, bien sûr, » dit-elle, « mais…»

Je la coupai à nouveau. « Où suis-je maintenant ? »

Elle cligna des yeux. « Harborview. Où d'autre ? »

Où d'autre ? Je me recouchai, fermai les yeux. « Désolé, » lui dis-je. « Continuez, s'il vous plaît. »

« Vous étiez inconscient lorsque vous êtes arrivé, mais les instructions de M. Barnard étaient claires. » M. Jacques Barnard. Je décidai de ne plus l'interrompre. J'essaierai de comprendre tout cela plus tard. « Il a dit que vous aviez spécifié vouloir le Wiremaster CDA-15 avec force accrue, et aussi que vous aviez demandé à être placé en électro-sommeil pendant l'ensemble des premières étapes de la procédure. » Elle avait l'air un peu troublée quant à cela, mais poursuivit, « Ce n'était pas une requête habituelle, mais le directeur du service l'approuva, alors nous avons continué sur cette base. Nous avons poursuivi la procédure d'excision de la chair irrécupérable, et… »

Je levai la main – ma main de viande – pour l'arrêter. Je ne voulais *pas* en entendre davantage sur la manière dont ils avaient tranché mon bras gauche mutilé, ce dont elle allait me faire le récit. « Donc, c'est Barnard qui paie pour tout cela ? » demandai-je.

« Bien sûr, » dit-elle, me donnant plus de matière sur laquelle réfléchir plus tard. « Il vous a laissé ceci. » Elle lança une enveloppe sur le lit.

« Merci, » dis-je. « Et merci de m'avoir éclairé. Je crois que les détails commencent à me revenir, » mentis-je. Et puis, je fis une pause. J'avais une autre question importante, mais je n'étais pas sûr de vouloir entendre la réponse. « Est-ce… » Ma voix se perdit dans le silence, j'essayai à nouveau. « Est-ce que quelqu'un est venu me rendre visite pendant, pendant… »

Le Dr. Judith Zebiak sourit, et son visage ne se fissura pas, finalement. « M^lle^ Josie Eisenstein a passé plusieurs jours ici, » me dit-elle. « Elle m'a demandé de vous dire qu'elle aurait dû se trouver ici aujourd'hui, mais que votre, euh, ami commun avait besoin de son aide. Il y a également un message de M^lle^ Eisenstein dans l'enveloppe. Je vous laisse le lire. » Elle hésita. « Voulez-vous que je désactive le bras, ou allez-vous faire attention ? »

« Je ferai attention, » lui assurai-je.

Dès qu'elle et l'infirmier furent partis, j'ouvris l'enveloppe, en retirai le contenu. Une note manuscrite de Jocasta – pardon, de Josie Eisenstein – se trouvait sur le dessus. Je la lus en premier. Elle ne faisait que deux-trois lignes.

« Contente que tu sois de retour parmi les vivants. Désolée de ne pas pouvoir être là pour le grand jour : légère réversion chez Theresa. Ne t'inquiète pas. Pronostic favorable, mais longue procédure. À bientôt – J. »

Je pliai la note, la remis dans l'enveloppe. Pronostic favorable – j'imagine que je ne pouvais pas espérer quoi que ce soit de plus.

La *vie* était une longue procédure. À présent que je savais que Jocasta resterait dans la mienne, j'étais heureux qu'elle ne soit pas là en cet instant. J'avais encore trop de trucs à démêler et à insérer dans les bons espaces.

Je sortis les deux autres feuilles de papier de l’enveloppe, le message de Jacques Barnard sans doute. Ce n’était pas la note à laquelle je m’attendais, en revanche. La première feuille consistait en un relevé de compte bancaire, impression laser, au nom d’un certain D.M. Johnson, détaillant le versement de 120 000 nuyens à Démolition Man Building Services Inc. pour « services rendus », plus 30 000 nuyens supplémentaires pour « frais divers ». Apparemment, Barnard avait payé la totalité des honoraires du Wrecking Crew – c’est-à-dire, Argent, Peg, et les familles de Hawk et de Toshi – en rajoutant un bonus.

La seconde feuille était une transcription papier d’un avis de décès de la Lone Star concernant un certain Derek Montgomery, sans domicile fixe, sans SIN en cours de validité. Selon le rapport, je serais mort dans un assaut raté à l’encontre de la division ISP de Yamatetsu à Fort Lewis, j’aurais été brûlé par l’un des chiens de l’enfer de la compagnie pratiquement jusqu’au point de ne plus pouvoir être identifié (numéro de permis de détention, bla bla bla conneries bla bla bla, dernière vérification d’identité faite au moyen du dossier dentaire (partiel) et d’une comparaison génotypique, niveau de confiance de 99,91 %).

Je repliai très soigneusement les papiers et les remis dans l’enveloppe. Ainsi j’étais mort, du moins les chances étaient à 1 000 contre 1 que je le sois, et c’était largement suffisant pour moi. Cela le serait certainement aussi pour la Lone Star. J’étais sorti de l’auberge, tiré d’affaire, choisissez votre expression. Ma dette envers le Wrecking Crew était payée, et je pouvais être sûr qu’à moins de faire un truc vraiment stupide, la Star ne serait plus jamais sur mon dos. On aurait pu dire qu’il restait une personne qui avait encore une dette envers moi – Anwar, concernant la manière dont il m’avait vendu à Scott Keith – mais la décision de savoir si j’allais lui en demander le remboursement n’appartenait qu’à moi seul. Un cadeau considérable, en particulier lorsqu’on y ajoutait le prix d’un nouveau bras, en plus de soins privés à Harborview. Merci, M. Barnard.

Mais les corpos ne font pas de cadeaux, naturellement, ils investissent. Un de ces jours, Barnard se pointerait pour me demander quelque chose en retour. Que je devrais payer en termes de services, ou directement de ma personne, en fonction de ses besoins du moment.

À moins que non. Je comprenais à présent que Barnard m'avait envoyé sur Skyhill le premier, dans l'espoir que je fasse tomber son rival ou que ledit rival me buterait, auquel cas il l'aurait fait tomber pour cela. Eh bien, j'avais effectivement fait tomber Skyhill, ce qui voulait probablement dire que la division ISP, avec son accord lucratif concernant le SPISES, tomberait sous le contrôle de Barnard, avec éventuellement aussi le 2XS en bonus. Peut-être que tout cela était l'idée qu'il se faisait d'une juste rémunération pour services rendus. Je ne le saurais probablement jamais avec certitude avant de recevoir ce coup de fil de Madison Park, voire directement de chez Yamatetsu International à Kyoto.

Je levai la tête pour regarder mon nouveau bras. Étendu là sur le drap, il avait l'air réel. Je le levai jusqu'à mon visage, fis courir les nouveaux doigts sur ma peau. Les sensations qu'il percevait étaient réelles, elles aussi. Toutes les sensations étaient les mêmes qu'avant.

J'avais perdu mon bras, il avait été consumé sous la surface vallonnée de Fort Lewis. Mais il avait été remplacé.

Et l'image que j'avais de moi, ma vision du monde – pourquoi diable ne pas dire le mot ? – mon *âme* ? J'avais également perdu quelque chose à ce niveau, mais elle ne pourrait jamais être remplacée. Ma conviction – ma foutue conviction arrogante, égocentrique, complètement conne – que j'avais le contrôle de moi-même et du monde autour de moi. Cette conviction était partie pour toujours.

Theresa avait toujours vu les choses de manière plus claire que moi. Je le réalisai à présent pour la première fois. Elle voyait à quel point le monde pouvait être sombre et hostile, et elle en acceptait la vérité. Voilà pourquoi elle n'arrivait pas à y faire face, pourquoi elle s'était tournée vers les puces simsens, vers les BTL, jusqu'au 2XS.

Et moi ? Je *croyais* être capable d'y faire face. Je croyais être capable de m'y adapter. Mais mes « mécanismes d'adaptation » n'étaient que déni, des moyens d'éviter d'avoir à faire face à la vérité. L'alcool, mon attitude de « chevalier blanc », la plupart de mes jugements spécieux vis-à-vis des gens tels que ma sœur. J'avais toujours cru – au fond de moi – que j'étais meilleur quelle, plus apte à faire face au monde. Étendu là, mon nouveau bras fredonnant doucement dans son coin en procédant à un genre

d’autodiagnostic, je sus à quel point cette conviction ne reposait que sur des conneries.

Patrick Bambra ? Nous sommes très semblables toi et moi, mon ami, même si je n’étais pas capable de, ou ne voulais pas, le voir. Nous avons chacun nos illusions romantiques. La seule différence était que je dissimulai mieux les miennes.

Et Jocasta Yzerman. Tu ne comprendrais probablement jamais totalement mon mode de fonctionnement. Tu ressemblais plus à Theresa. Tu savais regarder le monde avec honnêteté, faire face à ses ténèbres sans en être atterrée, parce que tu savais qui tu étais. Moi ? Peut-être serais-je en mesure de le savoir un jour. Mais jusqu’à ce que je sois capable de me définir, je pense que nous allions vivre dans des mondes différents.

Alors, qu’allais-je faire à partir de maintenant ? J’avais une soif inextinguible de ce que j’avais vécu lorsque le signal de la puce 2XS avait trifouillé mon cerveau – la confiance procurée par la connaissance que tout était sous contrôle. Cette confiance n’était-elle pas tout simplement un macrocosme renforcé électroniquement du grand mensonge dont je m’étais toujours persuadé ? Que j’étais parfaitement capable d’affronter et de comprendre le monde, qu’à la fin je pigerais tout ? C’était *ça* la véritable attraction du 2XS, je le compris pour la première fois : il était destiné à ceux qui n’étaient pas aussi doués que moi pour se mentir à eux-mêmes.

Alors, que faire ? Eh bien, il fallait que je me refasse une bonne santé physique, c’était le premier point à l’ordre du jour. Et puis, il fallait que je fasse ce que je pouvais pour Theresa. Peut-être *passerions*-nous la frontière pour aller vivre dans un autre environnement, moins complexe (ou est-ce que croire en cette possibilité était tout simplement un nouveau mensonge ?). Peut-être que Jocasta viendrait avec nous, peut-être pas. Seul le temps le dirait.

Mais tout cela concernait l’avenir. Au moment présent, j’avais enfin le temps de me souvenir. Et le temps de pleurer. Lolly et Buddy. Amanda, qui avait jeté son éternité aux orties pour sauver la vie de quelques mortels. Hawk et Rodney, dont les sacrifices étaient tout aussi réels. Ainsi qu’une partie de moi-même.

J’imbriquai les doigts de ma main droite et de ma main gauche – le passé empoignant le futur.

Et j’essayai de dormir.

HISTORIQUE DE SHADOWRUN

Et c’est ainsi que…

Sois attentif. On n’a pas le temps de tout couvrir. Mais si tu veux avoir une chance de comprendre le monde, tu ferais mieux de savoir comment 0n en est arrivé là. Voici les événements clef qui ont fait du XXI^{e} siècle ce qu’il est devenu.

1999 : la Décision Seretech. Pendant des émeutes à Manhattan causées par une pénurie de nourriture, un camion de livraison de Seretech est attaqué, et son personnel de sécurité tue 200 émeutiers. La Cour suprême des anciens États-Unis juge que les gardes de sécurité étaient dans leur droit.

2001 : la Décision Shiawase. Après une attaque contre une centrale nucléaire privée, Shiawase Corporation estime qu’elle a le droit de défendre ses propriétés foncières. La Cour suprême lui donne raison, accordant aux grandes corporations l’extraterritorialité, qui les rend souveraines sur leur propre propriété privée.

2010 : SIVTA 1. Un nouveau virus émerge et se propage dans le monde entier. Un quart de la population mondiale meurt pendant l’épidémie.

2011 : l’année du chaos et de l’Éveil. À partir du début d’année, une partie des bébés nés dans le monde ressemblent aux elfes et aux nains des légendes, un phénomène qualifié d’Expression génétique inexpliquée (EGI). Plus tard, la magie longtemps absente du monde revient lors d’un événement connu depuis comme l’Éveil. Des lignes mana, des fantômes, des dragons et bien d’autres choses font leur apparition.

2012 : poursuite de l’Éveil. La magie continue de se répandre, et davantage de dragons apparaissent, dont les grands dragons Dunkelzahn et Lofwyr. Ce dernier se hisse à la tête du géant corporatiste Saeder-Krupp.

2014 : les Nations des Américains d'origine (NAO). Évadé d'un camp de détention pour Amérindiens, Daniel Coyote Hurlant annonce la formation des Nations des Américains d'origine. Plus tard, en 2017, il mène la Grande Danse Fantôme qui déchaîne le chaos sur le monde et force les gouvernements nord-américains à accepter ses revendications lors du Traité de Denver de 2018.

2015 : Aztlan. La nation du Mexique, soutenu par la compagnie qui deviendra Aztechnology, change son nom pour Aztlan, et devient la base d'une des plus puissantes corporations du monde.

2021 : la Gobelinisation. 10 % de la population mondiale se transforment en orks et en trolls, et ces races prennent une importance démographique significative dans le monde.

2022 : SIVTA 2. Une deuxième souche de SIVTA déclenche une épidémie dans le monde entier. Un dixième de la population succombe.

2029 : Crash 1.0. Un virus informatique comme le monde n'en a jamais vu met à bas le réseau informatique mondial, la Matrice.

2030 : UCAS. Après avoir perdu une grande partie de son territoire au profit des NAO, ce qui reste des États-Unis et du Canada fusionne pour former les États-Unis canadiens et américains (United Canadian and American States, ou UCAS).

2033 : l'Acquisition éclair. Un investisseur du nom de Damien Knight exécute une rafale de transactions qui, en moins d'une minute, lui donne le contrôle de l'imposante corporation Ares Macrotechnology.

2034 : émergence de nouvelles nations. Alors que les frontières géopolitiques continuent d'évoluer, les États du sud des UCAS font sécession pour former les États américains confédérés (Confédération of American States, ou CAS). La grande nation d'Amazonie est fondée en Amérique du Sud, et ce qui était jusque-là l'Irlande devient la nation elfe de Tir na nOg.

2035 : Tir Tairngire. Suivant l'émergence de Tir na nOg, une deuxième nation elfe, Tir Tairngire, est fondée dans ce qui était une partie du nord-ouest des États-Unis.

2039 : la Nuit de la rage. La haine anti-métahumains, qui couvait depuis l'EGI et la Gobelinisation, explose en une série d'émeutes à l'échelle mondiale au cours desquelles des milliers de personnes sont tuées.

2048 : opération Reciprocity. En représailles à la nationalisation de toutes les entreprises en Aztlan, les plus grandes corporations du monde s'engagent dans un assaut commun sur les actifs d'Aztechnology, lui causant de graves dommages mais s'arrêtant juste avant de détruire la compagnie.

2057 : Dunkelzahn, triomphe et tragédie. En l'espace d'une année, le grand dragon Dunkelzahn annonce sa candidature à la présidence des UCAS, et remporte les élections avant d'être tué le jour de son investiture.

2061 : l'Année de la comète. Le passage de la comète de Halley déclenche de grands changements sur le monde, dont des tempêtes de mana, un phénomène semblable à l'EGI appelé GRIME, l'éruption des volcans de la ceinture de feu du Pacifique et d'autres endroits, l'émergence d'un nouveau dragon connu sous le nom de Ghostwalker (qui s'autoproclame maître de la Cité libre de Denver) et l'apparition de créatures semblables à des mort-vivants, appelées *shedims.*

2064 : Crash 2.0. La combinaison des attaques d'une secte connue sous le nom de Winternight et de l'introduction en bourse de la mégacorpo Novatech abat la Matrice, ouvrant la voie à la mise en place d'une nouvelle Matrice sans fil.

2070 : l'Émergence. Les technomanciens, qui peuvent interagir avec la Matrice sans fil par la seule force de leur esprit, provoquent une crise mondiale de paranoïa et de panique.

2071 : les Cartels fantômes. Une nouvelle drogue appelée « tempo » déferle sur le monde, plongeant des millions de gens dans la dépendance et déclenchant une guerre de la pègre.

GLOSSAIRE SHADOWRUN

Si tu veux agir comme une Ombre, vaudrait mieux d'abord parler son langage. Voici les termes essentiels à connaître pour causer sans te faire regarder de travers.

Bioware : implants biologiques qui agissent comme de nouveaux organes. Améliorent et étendent les capacités naturelles du corps.

BTL : puces BTL (« Better Than Life », pour « mieux que la vie »), procurant une expérience sensorielle plus intense que la réalité. Les BTL (parfois appelées « beetles ») sont extrêmement addictives.

Commlink : appareil extrêmement répandu dans le Sixième Monde. Pas plus grand qu'un téléphone mobile, il combine les fonctions d'un ordinateur de poche, d'un smartphone, d'une caméra, d'un accès à la Matrice et à la RA, etc.

Cour corporatiste : organe exécutif constitué des représentants des dix plus puissantes corporations au monde. Régule les activités corporatistes de haut niveau.

Cyberware : implants cybernétiques qui améliorent et étendent les capacités naturelles du corps.

Éveil : événement historique (2011) correspondant au retour de la magie dans le monde. On appelle Éveillés les individus et créatures magiques.

Face : membre d'une équipe de shadowrunners spécialisé dans l'interaction avec divers contacts et la communication en général.

Fixer : arrangeur, met en relation un fournisseur et un client. La transaction peut concerner un équipement, un service ou une relation professionnelle – comme des shadowrunners et des Johnsons.

Glace : logiciel de sécurité (générateur de logiciel anti-intrusion par contre-mesures électroniques), CI (contre-mesures d'intrusion).

Grille : réseau de télécommunications matriciel servant aussi bien à transmettre les appels téléphoniques que les transferts de données. Il existe des grilles locales (à l'échelle d'une ville), régionales (à l'échelle d'un pays) et privées (à l'accès restreint). Chaque grille est entretenue par un ou plusieurs fournisseurs de services matriciels.

Hacker : pirate informatique, expert dans l'accès et la manipulation de nœuds matriciels et des données qu'ils contiennent.

JackPoint : réseau privé de shadowrunners expérimentés, fondé par le hacker légendaire Fastjack. Ses membres se réunissent dans la Matrice pour partager informations et conseils.

Ligne mana : concentration d'énergie magique. Ces lignes s'entrecroisent et forment un réseau d'ampleur mondiale.

Mana : énergie magique présente dans toute chose vivante. Rend possible le lancement de sorts et autres activités magiques.

M. Johnson : nom de code utilisé par la plupart des agents qui embauchent des shadowrunners.

Marqueurs RFID : marqueurs d'identification par fréquence radio. Couramment employés dans les dispositifs électroniques, ils émettent des informations qui facilitent la communication entre appareils.

La Matrice : réseau électronique mondial formé par d'innombrables nœuds sans fil.

Médikit : trousse de premiers secours comprenant des médicaments, des bandages, des instruments et un système-expert médical capable de conseiller l'utilisateur sur les techniques à employer dans la plupart des urgences médicales.

Mégacorporation : corporation multinationale de taille immense, disposant de pouvoirs souverains sur ses propriétés dans le monde entier, et possédant notamment sa propre armée et sa propre monnaie. Dans le Sixième Monde, le pouvoir des mégacorporations surpasse celui des États-nations.

Métacréature : animal Éveillé qui manifeste de nouveaux aspects et / ou divers pouvoirs.

Métahumanité : terme utilisé pour décrire toutes les races humanoïdes, dont les humains, les nains, les elfes, les orks et les trolls.

Nanotech : technologie utilisant la microbiologie et les altérations au niveau cellulaire dans le but d'accomplir certaines tâches, notamment l'amélioration des capacités corporelles.

PAN : « Personal Area Network », réseau personnel formé par l'ensemble des appareils sans fil portés par un individu.

Persona : nom donné à l'icône d'un utilisateur de la Matrice. Il peut prendre les formes les plus diverses, étant défini par son propriétaire, et c'est par son intermédiaire que le hacker éprouve les sensations qui font de la Matrice un univers à part entière.

Plan astral : monde parallèle au monde physique, où tous les êtres vivants et les objets empreints d'émotions sont entourés d'une aura de lumière, tandis que les objets banals ou technologiques paraissent ternes et gris.

Réalité augmentée (RA) : principale manière d'interagir avec la Matrice, la réalité augmentée est une surcouche numérique à la réalité. Elle permet d'accéder à des informations et de personnaliser l'apparence de certains lieux. Les entités individuelles de RA sont appelées des ORA (objets de réalité augmentée).

Rigger : spécialiste, généralement interface, du contrôle de véhicules et de drones.

Samouraï des rues : guerrier de la rue, généralement lourdement augmenté, spécialiste en divers types d'armes.

Sarariman (pl. sararimen) : employé dont le travail quotidien fait tourner une corporation. Également désigné sous le nom de « drone corporatiste ».

Shadowrunner : agent sacrifiable et criminel indépendant, restant à l'écart des projecteurs et essayant de gagner sa vie dans les Ombres. Généralement embauche par un Johnson pour faire le sale boulot d'une corporation ou d'un autre employeur.

SIN : « System Identification Number », carte d'identité des années 2070. Système utilisé dans le monde entier. Si vous n'en avez pas un, réel ou faux, vous aurez d'énormes difficultés à faire des choses aussi simples qu'ouvrir un compte bancaire ou traverser une frontière.

Skillsoft : littéralement, « logiciel de compétence », Programme octroyant des compétences et des connaissances via l'implant cybernétique approprié.

Technomancien : individu capable d'accéder à la Matrice sans équipement, par le simple intermédiaire de son esprit.

Tridéo : format tridimensionnel dans lequel la plupart des divertissements sont présentés ; par extension, appareil permettant de le visionner.

VVHMH : Virus vampirique humain métahumain. Virus provoquant le vampirisme chez les métahumains. Certaines souches du virus transforment les métahumains, les rendant semblables à des créatures fantastiques comme les goules et les gobelins.

SHADOWWIKI
BRIBES SAUVÉES DU CRASH 2.0

Créditube : objet de forme cylindrique de la taille d'un stylo qui fait office dans les années 2050 à la fois de cartes d'identité et de crédit. Sa puce contient le SIN du porteur ainsi que les données nécessaires à des transactions financières et commerciales.

Cyberdeck : équivalent du commlink avant 2065. Les premiers modèles du marché datent de 2036 et depuis le début des années 2050, leur taille s'est réduite à celle d'un clavier d'ordinateur.

Datajack : implant cybernétique permettant de contrôler via un câble en fibre optique des appareils munis d'une interface neurale directe. Se présentant comme la prise jack femelle d'une chaîne hifi, souvent au niveau de la tempe ou derrière l'oreille, dans lequel on insère un câble en fibre optique, il est indispensable aux deckers pour se connecter à la réalité virtuelle de la Matrice.

Decker : c'est ainsi qu'on désignait les hackers avant le Crash 2.0, en référence à leur outil caractéristique, le cyberdeck.

Esprit : la nature exacte d'un Esprit est sujette à débat au sein de la communauté magique du Sixième Monde, êtres intelligents, fantômes, créations artificielles de l'inconscient des magiciens ou même des anges. Une chose est sûre : certains Éveillés ont la capacité de les invoquer pour qu'ils leur rendent des services. Les chamans invoquent des esprits de la nature liés à un domaine (forêt, montagne, et même cité).

Mégapulse : un pulse est une unité de mesure définissant la quantité de données informatique, et, par extension, la capacité de stockage des supports numériques. L'unité la plus couramment employée dans les années 50 était le mégapulse.

MPCP : Maître Programme de Contrôle du Persona, l'équivalent, sur un cyberdeck, du CPU et de l'OS d'un ordinateur du XX^{e} siècle.

NAS : Nœud d'Accès au Système, sous-système matriciel par lequel on accède à un système ou nœud matriciel.

Trace-et-grille : type de glace cherchant à localiser le point de connexion physique du decker puis à griller le cyberdeck de ce dernier (pour l'éjecter de la Matrice).

Trame (intelligente) : programmes conçus pour utiliser d'autres programmes et accomplir des tâches de manière semi-autonome, comme les agents des hackers de la Matrice 2.0.

Totem : esprit personnifiant l'idéal de vie d'un chaman, représenté sous la forme d'un archétype animal. Le totem fait plus qu'orienter ou guider la vie du chaman, il renforce et affaiblit certaines de ses capacités. Il se manifeste et donne des conseils ou des avertissements sous la forme de visions, de rêves, de présages. Des exemples de totem : Chien, protecteur fidèle et dévoué mais têtu, Loup, guerrier loyal et courageux.

CE QUE VOUS AVEZ PU MANQUER

L’univers de *Shadowrun* a évolué tout au long de ses vingt années d’histoire, et l’arrivée de la Quatrième édition du jeu a apporté certains des changements les plus importants. Si vous n’avez pas joué à *Shadowrun* récemment, voici quelques infos que vous devriez savoir :

Un monde sans fil : le Crash 2.0, désastre matriciel de 2064, a entraîné la création de la Matrice sans fil. La Matrice fait désormais partie de la vie quotidienne de tout un chacun : au lieu d’avoir à se connecter via un cyberdeck, les habitants du Sixième Monde peuvent interagir avec la Matrice partout où ils vont. La réalité augmentée (RA) recouvre l’essentiel du monde urbain, permettant la personnalisation de l’apparence de n’importe quel lieu ou objet et fournissant pléthore d’informations à son sujet. En clair, les données sont partout, les shadowrunners ont donc de multiples opportunités pour déterrer des informations qu’ils peuvent utiliser pour se faire du fric.

Un nouvel Horizon : conséquence du Crash 2.0, une mégacorporation, Cross Applied Technology, est démantelée et perd son statut AAA. Son siège à la Cour corporatiste est récupéré par un nouveau venu, géant du divertissement et des relations publiques, Horizon, dont la politique respectueuse des employés et l’attitude généreuse semblent trop belles pour être vraies. Autres changements parmi les Big Ten : Novatech fusionne avec Transys-Erika et devient NeoNET, et Yamatetsu se restructure pour former Evo Corporation.

Nouvelles frontières : les tensions qui ont transformé les corporations ont également affecté de nombreux pays. La Nation Ute a cédé aux pressions extérieures en intégrant le Conseil corporatif pueblo ; le Conseil salish-shidhe a fait du Tsimshian un protectorat ; enfin, des tremblements de terre et des inondations ont dévasté l'État libre de Californie.

L'Émergence des technomanciens : l'actualité récente a vu l'émergence de personnes capables d'interagir avec la Matrice sans équipement, par le simple intermédiaire de leur esprit. Ces aptitudes étranges et inexplicables déclenchent une panique mondiale.

Explosion du monde du crime : une puissante drogue de synthèse génétiquement modifiée, provoquant une très forte dépendance, appelée tempo, ébranle le monde, quand les pègres se lancent dans un conflit explosif pour les mirifiques profits du trafic.

Ce sont les principaux changements, mais *Shadowrun* reste fondamentalement *Shadowrun.* Les fixers continuent d'arranger des choses, les Johnsons vous attendent toujours avec une proposition, et il est toujours recommandé de rester très, très loin des affaires des dragons.

Les romans *Shadowrun* s'appuient sur une gamme de jeu de rôle riche d'une histoire de plus de 20 ans – retrouvez cet univers passionnant dans la gamme *Shadowrun, Quatrième édition.*

RÈGLES

Shadowrun, 4e édition 20°anniversaire (SR4A) – règles de base

Écran du meneur de jeu (EMJ) – écran

La Magie des Ombres (MdO) – règles avancées

Augmentations (Aug) – règles avancées

Arsenal (Ars) – règles avancées

Unwired – Matrice 2.0 (UW) – règles avancées

Le Guide du runner (GdR) – règles avancées

SUPPLÉMENTS GÉOGRAPHIQUES :

L'Europe des Ombres (EdO) – background

Capitales des Ombres (CdO) – background

SOX – Ombres radioactives d'Europe (SOX) – background & campagne

Enclaves corporatistes (EC) – background

Jungles urbaines (JU) – background

SUPPLÉMENTS DE CONTEXTE ET D'AVENTURES :

En pleine course (EpC) – aventure

Émergence (Em) – background & campagne

Cartels fantômes (CF) – background & campagne

SHADOWRUN VINTAGE

Harlequin – Le Retour d'Harlequin (HRH) – campagnes

Insectes (Ins) – background & aventure

SHADOWRUN MISSIONS (EXCLUSIVITÉS PDF)

Chaque mois, retrouvez une nouvelle Mission sur www.black-book-editions.fr

À PARAÎTRE

Aztlan – Denver (AD) – background vintage

Créatures du Sixième Monde (C6M) – règles

ROMANS SHADOWRUN 4

Chrome et Magie (C&M) – roman

À PARAÎTRE

Jeu d’ombres – roman vintage en version intégrale

La Trilogie des Secrets du Pouvoir – romans vintage en version intégrale

Vol 1 – *Ne traite jamais avec un dragon*

Vol 2 – *Choisis-bien tes ennemis*

Vol 3 – *Trouve ta vérité*

ATHABASKAN COUNCIL
ALGONKIAN-MANITOU COUNCIL
QUÉBEC
SALISH-SHIDHE COUNCIL
TSIMSHIAN
SIOUX
TIR TAIRNGIRE
PUEBLO CORPORATE COUNCIL
CALIFORNIA FREE STATE
UNITED CANADIAN AND AMERICAN STATES (U.C.A.S.)
CONFEDERATION OF AMERICAN STATES (C.A.S.)
FDC
AZTLAN
YUCATAN
CARIBBEAN LEAGUE
Tenochtitlán
Port Radium
Baker Lake
Rankin Inlet
Churchill
Fort Chipewyan
Bear Lake
Grande Prairie
Prince George
Kitimat
Thompson
Edmonton
Saskatoon
Regina
Calgary
Winnipeg
Ft. Albany
Moosonee
Sept Iles
Vancouver
Bellingham
Seattle
Spokane
Portland
Salem
Helena
Billings
Sheridan
Bismarck
Fargo
Duluth
Thunder Bay
Sault Ste. Marie
Sudbury
Québec City
Montreal
Ottawa
Kingston
Toronto
Fredericton
Augusta
Concord
Albany
Hartford
Manhattan
Minneapolis
St. Paul
Sioux Falls
Rapid City
Milwaukee
Chicago
Detroit
Buffalo
Cleveland
Philadelphia
Cheyenne
Salt Lake City
Provo
Denver
Colorado Springs
Pueblo
Omaha
Des Moines
Kansas City
Topeka
Wichita
St. Louis
East St. Louis
Springfield
Indianapolis
Cincinnati
Louisville
Lexington
Charleston
Richmond
Norfolk
Raleigh
Durham
Knoxville
Nashville
Memphis
Little Rock
Charlotte
Wilmington
Atlanta
Birmingham
Montgomery
Columbia
Charleston
Savannah
Albany
Jackson
Shreveport
Dallas
Ft. Worth
Amarillo
Oklahoma City
Tulsa
Santa Fe
Albuquerque
Roswell
El Paso
Las Cruces
Tucson
Phoenix
Los Angeles
Santa Barbara
San Diego
Tijuana
Las Vegas
Bakersfield
Fresno
Sacramento
San Francisco
Eureka
Reno
Boise
Idaho Falls
Billings
Austin
Houston
San Antonio
Corpus Christi
Baton Rouge
New Orleans
Mobile
Jacksonville
Orlando
Tampa
West Palm Beach
Miami
Key West
Havana
Chihuahua
Culiacan
Durango
Ciudad Victoria
La Paz
Nuevo Leon
Mérida